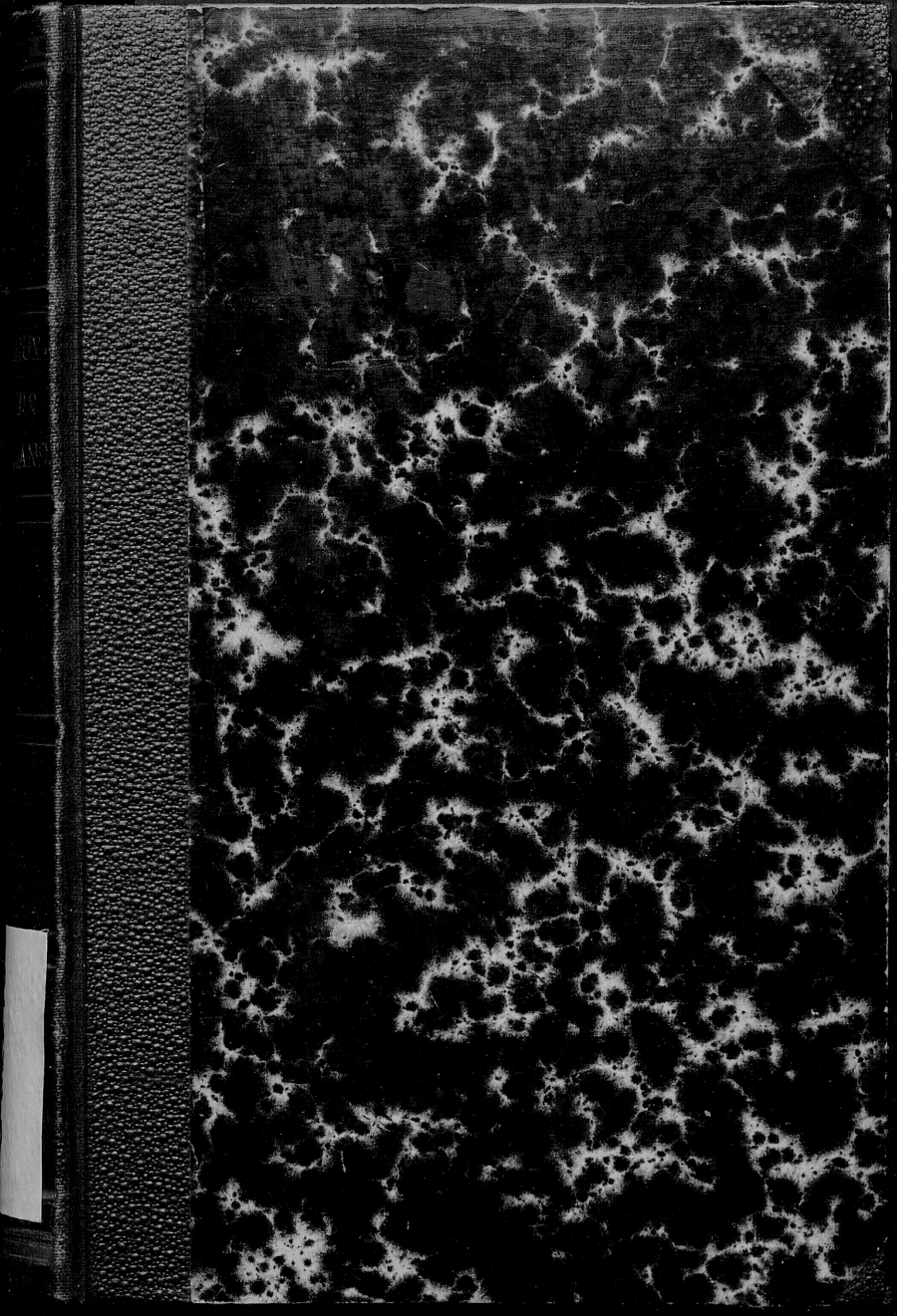




C. G. Ganthrop.



LES
VIEUX AUTEURS CASTILLANS

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Envoi FRANCO au reçu du prix en mandat ou timbres-poste.

DU MÊME AUTEUR :

Poètes et Romanciers de la Lorraine, 1 vol.....	épuisé.
La Cour littéraire de don Juan II, 2 vol.....	8 fr. »
Chants populaires du pays Messin, 2 ^e édition, 2 vol.	8 fr. »
Petit Romancero, 1 vol.....	2 fr. 50
Romanceiro, traduction de vieux chants portugais.....	5 fr. »
Folk-Lore, Etudes sur la littérature populaire, 1 vol..	3 fr. 50
Le Victorial, chronique de don PERO NIÑO, traduit sur le manuscrit espagnol, en collaboration avec M. le comte Albert DE CIR-COURT, 1 vol.....	10 fr. »

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

COLLECTION IN-18 JÉSUS A 3 fr. 50

Comédies du XVII ^e siècle, avec une introduction, des notices et des notes par TANCRÈDE MARTEL.....	1 vol.
SHELLEY, Œuvres poétiques complètes, traduites par FÉLIX RABBE.....	3 vol.
NAPOLÉON BONAPARTE, Œuvres littéraires, édition TANCRÈDE MARTEL, 2 ^e édition.....	4 vol.
Comte LÉON TOLSTOÏ, Ma Confession, traduit du russe par ZORIA, 3 ^e édition.....	1 vol.
Comte LÉON TOLSTOÏ, Pour les Enfants, traduit du russe par B. TSEYTLINE et E. JAUBERT, 3 ^e édition.....	1 vol.
Comte LÉON TOLSTOÏ, Dernières nouvelles, traduites du russe par E. TSAKNY, 4 ^e édition.....	1 vol.
Comte LÉON TOLSTOÏ, Que faire? traduit du russe par MARINA POLONSKY et G. DEBESSE, 5 ^e édition.....	1 vol.
Comte LÉON TOLSTOÏ, l'École de Yasnâïa Poliana, traduit du russe par B. TSEYTLINE et E. JAUBERT.....	1 vol.
JACINTO VERDAGUER, l'Atlantide, poème traduit du catalan par ALBERT SAVINE.....	1 vol.

COMTE DE PUYMAIGRE

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ESPAGNOLE
ET DE L'ACADÉMIE D'HISTOIRE DE MADRID

LES
VIEUX AUTEURS
CASTILLANS

HISTOIRE DE L'ANCIENNE LITTÉRATURE ESPAGNOLE

NOUVELLE ÉDITION

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, EDITEUR
48, RUE DROUOT, 48

1888

Tous droits réservés.

R.226312

PRÉFACE

Je crois inutile de donner dans son entier la préface que j'ai mise en tête de la première édition de ce livre, mais il me semble nécessaire d'extraire de cet avant-propos les lignes suivantes :

« L'ouvrage que je viens de terminer est le résultat de six années d'un travail assidu et auquel m'avaient préparé de longues recherches. Je ne m'enorgueillis pas de cette persévérance, je la mentionne parce qu'elle peut attirer un peu de confiance à un auteur inconnu.

« C'est le besoin d'inspirer cette confiance qui me fait ajouter que j'ai voulu voir de mes yeux ce dont je prétendais parler. Il est étrange que l'on doive donner une pareille assurance, mais bien des livres contemporains rendent cette affirmation nécessaire. Cependant, tout en appréciant par moi-même les antiques productions de la langue espagnole, j'ai désiré savoir comment d'autres les ont jugées ; j'ai dû m'entourer d'un nombre considé-

nable, — que j'aurais pu augmenter encore, — d'œuvres écrites sur le sujet dont je m'occupais; j'ai dû consulter les écrivains de diverses nations qui font autorité en semblable matière... Je suis remonté, autant que cela m'a été possible, aux sources mêmes que j'ai indiquées; lorsque j'ai été forcé de m'en rapporter à mes prédécesseurs, j'ai toujours cité ceux d'entre eux qui m'ont servi d'intermédiaires, leur laissant à la fois l'honneur de la recherche et la responsabilité de l'exactitude. »

Depuis l'époque où j'écrivais ces lignes, de nombreux ouvrages ont apporté sur les sujets traités dans les *Vieux auteurs castillans* soit des documents nouveaux, soit des études critiques dont j'ai tâché de profiter pour cette réimpression. Revoyant soigneusement mon texte, tantôt je l'ai modifié, tantôt je l'ai éclairé par des notes, quelquefois j'en ai supprimé des digressions inutiles; je me suis efforcé de rendre mon livre plus digne d'un accueil qui, depuis bien des années, en a amené l'entier épuisement. Je n'indiquerai pas les articles dont mon travail a été l'objet, mais peut-être me sera-t-il permis de dire que Ticknor, dans son *History of spanish literatur* (Boston, 1864, tome III, p. 461), a bien voulu le mentionner favorablement, et que don José Amador de los Rios, dans sa grande *Historia critica de la literatura española*, l'a

très fréquemment cité. Il y a eu, il est vrai, souvent désaccord entre l'auteur espagnol et moi à propos de l'influence que je prête à la France du moyen âge; mais M. Morel-Fatio, dans un article sur la traduction de livre de Ticknor, après avoir reconnu que l'écrivain américain est insuffisant sur les rapports de l'ancienne littérature en Espagne et en France, a dit, dans la *Revue critique* du 27 juillet 1873 : « Il vaut donc mieux s'en rapporter sur cette période aux travaux de Ferdinand Wolf réunis dans ses *Studien*, et à l'ouvrage de M. de Puymaigre, écrit dans un très bon esprit et qui, sur certains points, a réellement fait avancer la science. »

Je cite cette phrase parce que, sur une question fort importante et controversée, elle donne à mes opinions une autorité qui leur manquerait si j'étais seul à les soutenir. Or c'est à cette question que mon travail peut devoir le plus d'intérêt. Je m'étais d'abord proposé de défendre ma manière de voir dans le courant même de cette nouvelle édition, au fur et à mesure de l'apparition des objections. Il m'a paru ensuite préférable de rassembler attaques et répliques dans une note spéciale. Cette riposte, d'ailleurs, se trouvait faite depuis longtemps dans une lettre que je comptais adresser à M. de los Rios, — mort il y a quelques années, — et que de douloureux événements m'avaient fait perdre de vue. Je la publierai

à la fin de cette réimpression qui se composera de trois séries. La première, qui paraît aujourd'hui, va de la chanson du Cid au poème d'Alexandre. La seconde, partant d'Alfonse X et allant jusqu'aux premières années du xv^e siècle, aboutira à mon livre *La Cour littéraire de don Juan II*. La troisième sera consacrée aux romances bien dignes de fournir le sujet d'un volume spécial.

Paris, 27 avril 1888.

Th. P.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES AYANT UN RAPPORT DIRECT AVEC L'ESPAGNE

- Bibliothèques espagnoles du haut moyen âge**, par le P. Tailhan, extrait du IV^e volume des **Nouveaux mélanges d'archéologie**. Didot, 1877, in-folio.
- Cancionero de Baena**. Leipzig, Brockhaus, 1860, 2 vol. in-12.
- Castilla y el mas famoso Castellano**, par Risco, Madrid, Blas, Roman, 1792, in-8.
- Catalogue of the Ticknor**, collection. Boston, public Library, 1879, in-4.
- Chants populaires de l'Espagne**, tr. par Damas-Hinard. Paris, Charpentier, 2 vol. in-12.
- Chrònica del famoso Cavallero Cid Ruy Diez**, publ. par Huber. Stuttgart, 1833, in-8.
- Chronique des derniers rois de Tolède**, publ. par le P. Jules Tailhan. Paris, Leroux, 1883, in-folio.
- Coleccion de poesias anteriores al siglo XV**, publ. por Sanchez. Paris, Baudry, 1842, in-8.
- publ. par Ribadeneira. Madrid, 1864, gr. in-8.
- Comte Lucanor (Le)**, tr. par M. de Puibusque. Paris, Amyot, 1874, in-8.
- Conde Lucanor (El)**, publ. par Keller. Paris, Blanc Montanier, 1840, in-12.
- Còronica general de España**, qua recopilaba el maestro Florian de Ocampo. Madrid, Benito Cano, 1791, in-4.
- Còronica general de España** (Los otros dos libros de la), que continuava Ambrosio de Morales, Alcalá de Henares, Juan Iniguez de Lequerica. 1737.
- Cours littéraire de don Juan II**, par le Cte de Puymaigre. Paris, Vieweg, 1873, 2 vol. in-12.
- Danza de la Muerte (La)**. Paris, Denné Schmit, 1836, in-8.
- Darstellung der spanischen literatur im Mittelalter**, von L. Clarus. Mayence, 1846, in-8.
- Ensayo de una biblioteca de libros raros y curiosos**, por Galardo. Madrid, Ribadeneira, 1863, 2 vol. in-8.

- Espagne, par Lavallée. Didot, 2 vol. in-8.
- Escritores en prosa anteriores al siglo XV. Madrid, Ribadeneira, 1860, gr. in-8.
- Essai sur l'histoire de la littérature catalane, par Cambouliú. Paris, Durand, 1858, in-8.
- Estudios historicos, politicos y literarios sobre los judios de España, por don José Amador de los Rios. Madrid, Diaz y Cº, 1848, in-8.
- Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne, par Viardot. Paris, Paulin, 1835, in-8.
- Études sur l'Espagne, par Ph. Chasles. Paris, Amyot, 1847, in-12.
- Gran conquista de Ultramar (La). Madrid, Ribadeneira, 1858, 1 vol. gr. in-8.
- Histoire comparée des littératures espagnole et française, par A. de Puibusque. Paris, Dentu, 1843, 2 vol. in-8.
- Histoire des Mores Madejares et des Morisques d'Espagne, par le Cte Albert de Circourt. Paris, Dentu, 1846, 3 vol. in-8.
- Histoire de la littérature espagnole, par Bouterweck. Paris, Bernard, 1812, 2 vol. in-8.
- Histoire d'Espagne, par Rosseuw Saint-Hilaire. Paris, 1846-56, 10 vol.
- Historia de la dominacion de los Arabes, por Conde. Paris, Baudry, 1840, in-8.
- Historia general de España, por Mariana. Madrid, 1770, 2 vol. in-8.
- Historia de la literatura española, por G.-B. Ticknor, trad. al castellano por don Pascual de Gayangos y don Enriquede Vedia. Madrid, 1851-56, 4 vol. in-8.
- Historia critica de literatura española, por don José Amador de los Rios. Madrid, Fernandez Carela, 7 vol. in-8.
- History of Spanish literatur, par Ticknor. Boston, 1864, 3 vol. in-8.
- Isidori hispalensis originum libri viginti, apud Lemarium 1578, in-4.
- Itinéraire descriptif de l'Espagne, par Al. de Laborde. Paris, 1834, 5 vol. in-8.
- Las quatro partes de la coronica de España. Zamora, 1541; Valladolid, 1604, in-4.
- Libros de Caballerias. Madrid, Ribadeneira, 1857, gr. in-8.
- Littérature du Midi de l'Europe, par Sismondi. Paris, Treuttel et Würtz, 1829, 4 vol. in-8.

- Observaciones sobre la poesia popular, por don Manuel Milà y Fontanals. Barcelone, Ramirès, 1853, in-8.
- Origen y principio de la lingua castellana, par Aldrete. Roma, Vullieto, 1616, in-4.
- Origenes del teatro español, por Moratin. Paris, Baudry, 1838, in-8.
- Poème du Cid, trad. par Damas-Hinard. Paris, Imp. Royale, 1858.
- Poesia heroïco-popular, por Milà y Fontanals. Barcelone, 1874, in-8.
- Primavera y flor de romances, por F. Wolf et Hoffmann. Berlin, Asher, 1856, 2 vol. in-8.
- Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne, par Dozy. Leyde, 1849, in-8.
- Rodrigo el Campeador, por Don M. Malo de Molina. Madrid, 1857, in-8.
- Romancero general, por don A. Duran. Madrid, Ribadeneira, 1854, 2 vol. gr. in-8.
- Siete partidas del rey don Alfonso el Sabio. Paris, Panckoucke, 1846, 2 vol. gr. in-8.
- Studien zur geschichte der spanischen und portugiesischen. Nationalliteratur, par Wolf. Berlin, 1859, in-8.
- Textes castillans inédits, par Morel Fatio. (Extraits de la *Romania*.) Vieweg, 1887, in-8.
- Trovadores en España, por Milà y Fontanals. Barcelone, 1861, in-8.
- Varias antiguedades de España, par Aldrete. Anvers, Harrey, 1614.
- Victorial, chronique de don Pedro Niño, traduit sur le manuscrit par le comte A. de Circourt et le comte de Puymaigre. Paris, Palmé, 1867, in-8.
- Vidas de Españoles celebres, par Quintana. Paris, Baudry, 1838, in-8.

OUVRAGES OFFRANT PARTIELLEMENT DES RAPPROCHEMENTS AVEC
L'ESPAGNE OU SE RATTACHANT A CES ÉTUDES.

- Acta Sanctorum aprilis. Venetiis, 1737, in-folio.
- Algérie traditionnelle, par MM. Certeux et Carnoy.
- Alexandre (Li romans d'), par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, publ. par H. Michelant. Stuttgart, 1846, in-8.
- Amusements philologiques, par Peignot. Dijon, Logier, 1842, in-8.
- Art de vérifier les dates. Paris, 1773, in-folio.

- Bibliotheca græca*, par Fabritius. Hambourg, 1718-1728, 14 vol. in-4.
- Bibliothèque orientale*, par d'Herbelot. Paris, Compagnie des libraires, MDCCVII, in-folio.
- Chanson de Roland*. Texte critique par Léon Gautier. Tours, Mame, 1881, in-12.
- Chronique de Turpin*. Paris, Silvestre, 1835, in-4.
- Cento novelle antiche*. Milan, Torsi, 1825, in-8.
- Contes populaires de la Grande-Bretagne*, par Loys Brueyre. Paris, Hachette, 1875, in-8.
- Cours de littérature de Villemain*. Moyen âge. Paris, Didier, 1830, 2 vol. in-8.
- Dante et les origines de la littérature italienne*, par Fauriel. Paris, Durand, 1854.
- Débat de deux damoyselles*. Paris, Didot, 1825, in-8.
- Dissertazioni sopra le antichità italiane*, par Muratori. Dans les *Annali d'Italia*. Roma, Barberini, 30 vol. in-8, 1747.
- Essai sur les fables indiennes*, par Loiseleur-Deslonchamps. Paris, Técheur, 1858, in-8.
- Epopées françaises*, par L. Gautier. Paris, Palmé, 4 vol. in-8.
- Etat de la poésie française au XII^e et au XIII^e siècle*, par Roquefort. Paris, Fournier, 1815, in-8.
- Fabliaux et contes des poètes français*, par Barbazan, éd. Méon. Paris, Warée, 1808, 4 vol. in-8.
- Fabliaux*, par Legrand d'Aussy. Paris, 1771, 5 vol. in-18.
- Fierabras*, publ. par Rœber et Servais. Paris, Vieweg.
- Floire et Blanceflor*, par du Méril. Paris, Janet, 1836, in-12.
- Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie*, par A. Thomas. Paris, Thorin, 1883, in-8.
- Folk-Lore*, par le comte de Puymaigre. Paris, Perrin, 1885, in-12.
- Gaufrey*, publ. par Guessard et Chabaille. Paris, Vieweg, 1859, in-12.
- Géographie de Strabon*. Paris, Impr. Impériale, an XII.
- Gesta Romanorum, cum applicationibus moralisatis et mysticis*. Paris, Jehan Petit, 1500, in-12.
- Girard de Roussillon*, par P. Meyer. Paris, Champion, s in-8.
- Glossaire de la langue romane*, par Roquefort. Paris, Warée, 1808, 2 vol. in-8.
- Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis...*, par Du Cange. Paris, Osmont, 1733, 6 in-folio.
- Grammaire des langues romanes*, par Diez, tr. par A. Brachet et et G. Paris. Paris, Vieweg, 1874, 3 vol.

- Guy de Bourgogne, publ. par Guessard et Michelaut. Paris, Vieweg, 1832, in-12.
- Histoire littéraire de la France. Paris, 29 vol. in-4.
- Histoire de la Gaule méridionale, par Fauriel. Paris, Paulin, 1836, 3 vol. in-8.
- Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle, par Ampère. Paris, Hachette, 1839, 3 vol. in-8.
- Histoire littéraire d'Italie, par Ginguené. Paris, Michaud, 1824, 9 vol. in-8.
- Histoire littéraire des Arabes, tr. de Berington. Paris, Debeaupaux, 1823, in-8.
- Hitopadesa, tr. du sanscrit par Lancereau, coll. Janet.
- Jornandes. Bibl. latine-française de Panckoucke. Paris, 1842.
- Légende dorée et Vie des saints et saintes qui Jésus Christ aymèrent. Paris, MDXLVI, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de l'Eléphant, in-8.
- Lexique roman, par Raynouard. Paris, Silvestre, 1844, 6 vol. in-8.
- Littérature orale de la Picardie, par H. Carnoy. Paris, Maisonneuve.
- Manuscripts de la Bibliothèque du Roi, par P. Paris, 7 vol. Técher, 1836-48.
- Livre des Rois. Coll. orientale. Imp. Royale, 1838, 3 vol. in-folio.
- Mélanges archéologiques et littéraires, par E. du Méril. Paris, in-8.
- Mémoires sur la langue celtique, par Bullet. Besançon, 1754, 3 vol. in-folio.
- Miracles de Notre-Dame. Coll. des anciens textes, pub. par G. Paris, tome I.
- Miracles de la Sainte Vierge, manuscrit. Bibl. Nationale. F. 22,928.
- Miracles de la Sainte Vierge, par Gautier de Coincy, publ. par l'abbé Poquet. Paris, Parmentier, 1851, in-folio.
- Mystique de Görres, tr. par Sainte-Foy. Paris, Poussielgue, 1855.
- Nouveaux lundis, par Sainte-Beuve. Tome VII.
- Opere di Dante. Venise, Pasquali, 1741, 2 vol. in-12.
- Orighi dell' épopèa francese, par Pio Rajna. Florence, 1884, in-8.
- Poésies des Troubadours, par Diez, tr. par Roisin. Paris, Labitte, 1844, in-8.
- Poésies de Marie de France, publ. par Roquefort. Paris, Marescq, 1832, 2 vol. in-8.
- Poésie du moyen âge, par Gaston Paris. Paris, Hachette, 1885, in-12.

Poésies populaires latines du moyen âge, p. E. du Méril. Paris, Franck, 1847.

Poésies originales des Troubadours, par Raynouard. Paris, 1817, 6 vol. in-8.

Poètes Champenois antérieurs au xvi^e siècle, par Tarbé. Reims. **Poètes français depuis le xii^e siècle**. Paris, Crapelet, 1824, 6 vol. in-8.

Ramayana, poème mis en français par Fauche. Paris, Franck.

Ricerche intorno allibro di Sindbad, par Comparetti. Milan, 1869, in-4.

Roland ou la Chevalerie, par Delécluze. Paris, Labitte, 1845, 2 vol. in-8.

Rutebeuf, œuvres publiées par Jubinal. Paris, Pannier, 1839, 2 vol. in-8.

Storia dell' épopœa francese, tr. de Nyrop, en italien, par Gorra. Florence, 1886.

Tableau de la littérature du Nord, par Eichhoff. Paris. Didier, 1857, in-8.

Traditions allemandes, par les frères Grimm, trad. par Theil. Paris, Levasseur, 1858, 2 vol. in-8.

Troubadours (Histoire des), par Millot. Paris, 1764, 3 vol. in-12.

Violier des histoires romaines, publ. par Brunet.

INTRODUCTION

1

Une période essentielle de la littérature castillane est restée peu connue en France. C'est celle qui s'étend de la fin du douzième à la fin du quatorzième siècle, qui commence au *Poème du Cid* et s'arrête au marquis de Villena. Autrefois on ne faisait guère dater la poésie française que de Villon ; il était alors pardonnable de ne pas se montrer plus soucieux du passé d'une nation voisine que du passé de sa propre patrie ; à cette heure où la connaissance du moyen âge a fait tant de progrès, où l'on a si bien constaté les affinités qui existent entre les langues romanes, une pareille indifférence ne doit plus être permise.

Lope de Vega, Calderon, Cervantes, les rares écrivains dont les noms franchissaient jadis les Pyrénées, appartiennent à une société, à une civilisation qui eurent leur caractère original. Ils sont l'expression brillante d'un pays qui s'est dégagé des alliages étrangers ou qui les

a modifiés assez pour avoir un aspect à lui. C'est évidemment dans ces auteurs qu'il faut chercher la phase la plus parfaite de la littérature espagnole, mais ils ne se sont pas créés spontanément; ils ont profité des essais de nombreux devanciers. Cette belle prose de Cervantes a été préparée par celle d'*Amadis*, par celle de Juan Manuel, par celle d'Alfonse X. Ces drames ont été écrits dans un rythme fourni par les romances, et c'est dans les romances, répertoire populaire de glorieuses traditions, qu'ils ont plus d'une fois été découvrir leurs héros. Pour comprendre, pour apprécier les écrivains que l'Espagne produisit à partir du quinzième et surtout du seizième siècle, il ne faut donc pas les isoler de leurs précurseurs. On le doit d'autant moins que ceux-ci ne furent pas toujours assez dénués d'un mérite intrinsèque pour que cet oubli ne soit pas quelquefois une injustice.

A un autre point de vue encore, — et c'est à celui-là que j'essaierai de me placer, — l'étude que j'entreprends pourrait offrir un certain intérêt. Si au dix-septième siècle la France fit à l'Espagne de notables emprunts, à des époques plus éloignées l'Espagne en fit de très considérables à la France, non seulement à la France du midi, aux troubadours, mais, chose plus singulière, à la France du nord, aux trouvères. Les preuves abondent à cet égard; à chaque instant nous rencontrons les traces de notre prééminence, et si palpables, si drues, qu'une étude sur l'ancienne littérature castillane est en quelque sorte un appendice aux travaux dont notre propre histoire littéraire a fourni les éléments.

La première révélation de la langue castillane est le *Poème du Cid*, et là déjà se montre l'action de la France; le héros de ce poème abrupt est bien espagnol, mais l'œuvre dans laquelle il est célébré a une forme qui peut rappeler nos chansons de geste. Bientôt le caractère même de Ruy-Diaz s'altère en prenant pour modèles les types de nos épopées chevaleresques; nous voyons le Cid, dans la *Cronica rimada*, cesser d'être un fidèle vassal et devenir un turbulent feudataire comme les quatre fils Aymon. C'est encore à l'exemple de ceux-ci, à l'exemple de Roland, d'Aiol (1) et de quelques autres des douze pairs, que furent inventés Bernard del Carpio, Montesinos et tant de personnages imaginaires qui se mêlèrent à ceux du cycle carlovingien français. Des romances ont célébré ces héros, et dans ce livre j'aurai aussi à parler des romances (2). Parmi les plus anciens d'entre eux, il en est peu, à la vérité, qui, sous leur forme actuelle, remontent fort loin dans le passé; mais ils sont, d'une manière assez évidente, l'écho d'une poésie antique, pour appartenir à mon sujet, et ils me fourniront l'occasion de signaler, à travers des qualités originales, de singuliers rapprochements.

Au poème du Cid semble succéder, mais à un assez long intervalle, le *Livre d'Apollonius*. Cette œuvre, dont la don-

(1) Voir mon vol. *Folk-lore*, p. 336.

(2) A l'exemple de plusieurs écrivains qui font autorité en pareille matière, j'ai toujours conservé au mot *romance* le genre masculin qu'il a dans la langue espagnole, où il désigne une sorte de poésie dont nos romances françaises ne donnent aucunement l'idée.

née, cent fois reproduite, devait aboutir à l'un des contemporains de Shakespeare, — peut être à Shakespeare lui-même, — est d'origine grecque. Aussi s'éloignait-elle du genre et de l'esprit de nos poèmes. Cependant un fabliau et quelques mots empruntés à la langue d'oïl (1) y peuvent sembler des empreintes françaises. Des traces de ce genre sont plus visibles dans la *Vie de Marie l'Égyptienne*, et nous en apercevrons d'autres, en assez grande quantité, dans une partie du recueil de Gonzalo de Berceo, le premier poète castillan dont le nom ne soit pas resté un mystère. Fréquemment Gonzalo imite nos légendes, c'est un Gautier de Coinsy espagnol.

Juan Lorenzo, dont j'aurai à parler ensuite, fit son poème d'Alexandre en mêlant les conceptions de Gautier de l'Isle à celles qu'Alexandre de Bernay et Lambertli-Tors avaient empruntées aux fables du prétendu Callysthènes. Ce poème est un des plus vifs reflets de notre littérature, mais il est suivi de deux morceaux en prose qui paraissent indiquer une autre veine d'imitation.

(1) Je ne rappellerais pas ici que l'on désigna les langues par leur particule affirmative, qu'on appela la langue du midi de la France *langue d'oc*, le roman du nord *langue d'oïl*, l'italien *langue de si*, si cela ne me fournissait l'occasion de faire une petite remarque à ce sujet. Dante dit, dans le *de Vulgari eloquio* (lib. I, cap. VIII, p. 105), que les Allemands employaient comme adverbe d'affirmation le mot *io* ; ce mot, remplacé depuis par *ia*, est resté en usage dans plusieurs dialectes germaniques, notamment dans le patois du Luxembourg et de la partie allemande du département de la Moselle. On retrouve aussi dans ce dialecte plusieurs mots qui appartiennent à la langue anglaise et qui ont cessé d'être allemands.

Dans ces deux pièces on rencontre des images, des paraboles qui dénotent une inspiration orientale. Juan Lorenzo vivait sous Alfonse X, un des plus grands esprits du treizième siècle, un des rois envers lesquels l'histoire a montré le moins d'équité. Avidé de sciences, entouré d'érudits musulmans, Alfonse protégea l'étude de la langue arabe. A dater de son règne, une influence nouvelle pénétra dans la littérature savante et laissa de nombreuses marques dans les livres écrits par le roi de Castille ou composés sous son impulsion. Du reste, en même temps que dans ces œuvres importantes on peut signaler l'action des Arabes, on peut encore y constater la persistance de l'action française.

Si la *Grande Conquête d'Outre-mer*, remplie de nos fictions chevaleresques, ne doit pas, comme on l'a fait longtemps, être attribuée à don Alfonse X, la *Chronique générale* suffit pour montrer que ces fictions lui étaient bien connues.

Cependant, sous les successeurs d'Alfonse le Savant, les hautes classes semblent être entrées dans une ère d'imitation orientale. C'est là du moins ce que paraît indiquer un livre célèbre, le *Comte Lucanor*, et c'est ce que des découvertes faites dans les bibliothèques de l'Espagne achèveront probablement de démontrer.

Peut-on rattacher à cette phase d'imitation orientale les conseils adressés par le rabbin Semtob à Don Pedro? Semtob avait pu trouver dans la Bible l'exemple d'un style imagé. Quant au *Poème de Joseph* (dont la date est fort incertaine), écrit par un More, d'après le Koran et les traditions arabes, il dut tout naturellement pré-

senter quelques différences de ton avec les œuvres poétiques dont il avait été précédé.

Quelle qu'ait été la vogue dont jouit alors la littérature arabe, le filon français n'était pas perdu ; après avoir examiné un poème sur Fernand Gonzalès et avoir indiqué quelques autres productions de moindre importance, ce filon français, j'irai le chercher dans les vers de Juan Ruiz. Il apparaîtra plus abondant, plus brillant que jamais quand je fouillerai l'œuvre étrange de ce fantasque génie. Ce filon, on le remarquera encore dans la *Danse de la mort*, dans la *Vision d'un ermite*, et enfin dans un livre que personne ne lit, que tout le monde connaît. *Amadis* a été inspiré par nos romans, par ceux de la *Table Ronde* surtout.

A l'époque où cette longue fiction chevaleresque était dans tout son succès, un jeune homme en faisait ses délices. Ce jeune homme, qui plus tard devait considérer comme des heures perdues le temps qu'il avait employé à de telles lectures, devint un important personnage : c'était Pero Lopez de Ayala. Il a laissé des vers que l'on a trop oubliés, et une chronique qui le place entre Froissart et Commines, cependant moins près de l'un que de l'autre. De son vivant, à l'influence française, la première qui eût agi sur l'Espagne, à l'influence arabe qui était venue ensuite, commença à se mêler l'action exercée par la Provence. Les chants des troubadours s'étaient tus dans leur patrie, mais l'Aragon les redisait, les imitait encore, et ils allaient fournir quelques notes à la poésie de la Castille. Ce n'est cependant qu'à une époque un peu moins lointaine, sous le règne de

Juan II que, dans cette contrée, l'imitation provençale arriva à son épanouissement. Et pourtant depuis des siècles la Castille avait été parcourue par les poètes de la langue d'oc. Il fallut une longue période pour que les semences déposées par ceux-ci parvinssent à la germination, et encore les fleurs tardives qu'elles produisirent ne purent-elles jamais pousser en pleine terre, elles eurent toujours besoin d'une culture savante et de l'atmosphère chaude des cours.

A tous ces éléments, auxquels allait bientôt se joindre l'élément italien, Ayala en ajouta un autre bien plus puissant. Pour le trouver, il remonta à l'antiquité latine, il en fit traduire plusieurs ouvrages, il les considéra comme de parfaits modèles, il s'efforça d'imiter Tive-Live. Ayala nous apparaît comme un des éclaireurs de la renaissance ; il clôt le moyen âge espagnol, et c'est par lui que se termineront ces études consacrées en partie à la recherche de l'influence française. Que les Espagnols ne contestent pas l'estime dont nos vieux auteurs ont joui chez eux. Si alors nous eûmes la gloire de leur fournir des modèles, plus tard ils ont généreusement été dans la même position à notre égard. Je l'ai déjà dit et on le sait, ils ont contribué à former un des plus brillants siècles de notre littérature, ils ont contribué à former Corneille. Ils nous ont rendu bien plus que nous ne leur avons jamais prêté, et un sentiment exagéré d'orgueil national ne saurait les empêcher d'avouer les petites dettes qu'ils nous ont si largement payées. Elle fut si réelle, la suprématie française, qu'en tâchant de l'indiquer ici, j'ai tout naturellement

tracé l'esquisse de ces études. Mais avant d'aborder le sujet dont j'ai sommairement exposé l'ensemble, je demanderai à entrer dans quelques explications, dans quelques détails, à réunir diverses recherches qui plus loin ne trouveraient une place que difficilement.

II

M'occuper de la formation de la langue espagnole, tel me semble devoir être le début de ce livre. D'importants travaux philologiques ont été publiés; d'illustres devanciers ont donc rendu la rédaction de ces premières pages moins ardue qu'elle ne l'eût été jadis, et cependant bien des difficultés se présentent à moi. L'histoire d'une langue, c'est presque l'histoire d'un peuple. Une langue ne se forme pas tout d'un coup, tirant ses éléments d'un principe unique; elle naît peu à peu sur les débris d'anciens idiômes; elle grandit sous les influences les plus opposées; elle se compose des matériaux les plus différents; colonies, guerres, invasions, alliances, mariages, tous les grands événements, toutes les grandes secousses ont une part dans son développement; il est impossible dès lors de se tenir sans cesse à l'écart du récit des faits, et rien n'est plus complexe qu'un travail sur un pareil sujet. Je désirerais, — désir au-des-

sus de mes forces, — je désirerais faire en quelque sorte assister à la naissance, à la formation de la langue espagnole; chercher ses premiers balbutiements dans un latin altéré par le contact des peuples vaincus, puis des peuples vainqueurs; la conduire à travers les Goths, à travers les Arabes, à travers les trouvères et les troubadours jusqu'au poème ou plutôt à la chanson du Cid, cette antique manifestation de sa poésie.

Mais cette pensée principale, l'extension du castillan, je ne l'isolerais pas de détails historiques, de souvenirs littéraires, de remarques de nature diverse. Je voudrais que cette pensée circulât au milieu de ces détails, de ces souvenirs, de ces remarques; qu'elle restât toujours assez apparente pour ne pas sembler étouffée par toutes ces accessions, pour que je ne fusse pas obligé d'abrégér ce qui pourrait sembler des digressions, ce qui pourtant appartient profondément au plan de ce livre.

Est-il besoin de rappeler que le nom de langue romane a désigné non seulement le français et le provençal avec leurs divers dialectes, mais encore le galicien, le portugais, le catalan, et que l'italien, quoique n'ayant pas, que je sache, reçu au moyen âge cette dénomination de roman, appartient à la même famille à laquelle se rattachent aussi le rhétien qui est parlé en Suisse, dans le canton des Grisons, le moldo-valaque ou romano-slave qui est usité vers la mer Noire (1), dans l'ancienne Dacie. Toutes ces langues dérivent du latin dont

(1) *Encyclopédie moderne*, art. *Langues romanes*, par M. Léon Vaisse, t. XXIV, p. 596, et *Roumanie*, par le même, t. XXV p. 39. — *Grammaire des langues romanes*, par Diez, t. I.

le nom fut encore donné par Dante, Pétrarque et Boccace à l'idiome qu'ils créaient (1). L'identité de la source principale a été généralement constatée ; mais quelques désaccords se sont élevés lorsque l'on a voulu expliquer comment le latin se changea en langues modernes. Suivant Raynouard, dont le système a depuis été vivement combattu, le latin, en se mêlant aux dialectes barbares, produisit une langue nouvelle, une langue romane primitive, unique, universelle, qui devint en usage dans toutes les contrées où le latin avait régné. Cette langue aurait duré jusque vers l'an 1000, époque où tout à coup, sans causes visibles, comme dans une autre Babel, elle se serait altérée, se serait divisée en plusieurs rameaux et aurait produit le français, le castillan, le catalan, etc., conservant dans la Provence (2) seulement sa pureté originelle presque intacte (3). Cette croyance à une langue romane mère n'appartient pas d'ailleurs à Raynouard. Barbazan avait émis une pensée à peu près pareille. Il faisait dériver les idiomes néo-latins et la basse latinité elle-même d'un roman primordial et créateur ; seulement il paraissait vouloir attribuer à l'ancien français l'honneur que Raynouard réservait au provençal (4).

(1) *Dissertazioni sopra le Antichità Italiane*. Diss. XXXIII, p. 109.

(2) Par *Provence* on entend non strictement la contrée désignée par ce nom, mais toute la partie de la France où la langue des troubadours était usitée, et de même on qualifie souvent cette langue de *provençale* et ceux qui l'employaient de *provençaux*.

(3) *Gramm. comparée des langues du Midi*, et t. I du *Lexique roman*.

(4) *Fabliaux* recueillis par Barbazan, t. I. — *Diss. sur l'origine de la langue française*, p. 27.

Avant ce roman universel, le latin, toujours d'après Raynouard, était parlé dans toutes les provinces de l'Empire, où il avait facilement étouffé les dialectes préexistants. Sans doute le latin fut la langue administrative des peuples conquis, celle des classes élevées et lettrées, mais on ne peut admettre qu'il pénétra facilement dans le peuple et qu'il ne se mêlât point à des idiomes aborigènes. Ceci n'est pas une conjecture, il est facile de prouver la simultanéité d'existence du latin et des dialectes usités avant sa suprématie. Il est facile aussi de retrouver les indices du mélange qui s'opéra entre l'idiome des vainqueurs et le dialecte des vaincus. Vers l'an 388, dans la préface de l'épître aux Galates, saint Jérôme écrit que les Marseillais furent appelés *Trilingues*, à cause qu'ils s'exprimaient en grec, en latin et en gaulois. Saint Jérôme dit encore : « Galatas (excepto sermone græco quo omnis Oriens loquitur) propriam linguam eandem penè habere quam Treviros (1). » Il est évident, d'après ce passage, qu'à Trèves, la ville célébrée par Ausone, la grande cité favorisée par les empereurs, et qui, plus que toute autre, aurait dû être parfaitement romaine, on parlait un idiome qui n'était pas le latin. A Lyon, le grec paraît avoir été longtemps en usage. C'est en grec que saint Irénée y prononçait ses instructions (2). Le punique était encore parlé en Afrique au temps de saint Augustin. Enfin en Italie même, les anciens idiomes s'étaient conservés. Aulu-Gelle, cité par Muratori, Aulu-

(1) Muratori. Diss. XXXIV. — Ducange, *Glossarium*. Præfatio, p. 11.

(2) Roquefort. *Glossaire*, t. I, p. 13.

Gelle disait d'Ennius : « Q. Ennius tria corda habere sese dicebat : quod loqui græce, osce et latine sciret. » La langue osque était donc encore répandue en Italie, elle l'était ainsi que le samnite, le sabin et l'étrusque. L'osque n'avait pas cessé d'être connu à des époques fort postérieures à Ennius. Les *Atellanes* étaient composées en osque ; un passage de Strabon ne laisse pas de doute à cet égard. Je ne veux, du reste, pas faire ici de l'érudition facile en tronquant la savante dissertation de Muratori (1), je le veux d'autant moins que ce consciencieux travail n'est pas inconnu en France. Fauriel s'en est servi en le complétant dans son livre : *Dante et les origines de la langue et de la littérature italienne*. Le peu de citations que j'ai empruntées à Muratori suffit d'ailleurs pour prouver que le latin n'était pas la langue universelle de l'Empire ; qu'il n'avait pas, même en Italie, supplanté de plus anciens idiomes. Ceci admis, on comprend facilement que le latin parlé devait différer du latin écrit ; que le latin de telle province n'était pas celui de telle autre. Les habitants de Rome reprochaient à Tite-Live quelques souvenirs du dialecte padouan, c'est ce qu'ils appelaient *patavinitas* (2). La langue littéraire était si peu la langue usuelle, que les grammairiens chargés de veiller à sa conservation étaient en grand honneur. Suétone leur a consacré un ouvrage *De illustribus grammaticis*. Ce même Suétone raconte dans sa vie d'Auguste que cet empereur destitua

(1) Muratori. *Antichità Italiane*. Diss. XXXII.

(2) Quintilianus, t. II, p. 34.

un lieutenant consulaire qui, au lieu d'*ipsi*, avait écrit *ixi*. — Les Napolitains disent encore aujourd'hui : *Esso*, *Essi*. — Auguste, si sévère dans cette circonstance, ne parlait pas toujours le latin dans sa pureté ; il disait *baceolus* pour *stultus*, *pulleiaceus* pour *pullus*, *simus* pour *sumus*, *betisare* au lieu de *lachanizare* (1).

Il existait donc, dès le temps d'Auguste, des germes de corruption dans le latin. Ces germes se développèrent par d'incessantes conquêtes, par le contact de nations diverses ; et bien avant l'arrivée des Goths et des Lombards, le latin avait subi de fortes altérations, dans son propre centre, autour du Capitole.

Ces altérations sensibles en Italie furent, — cela semble hors de doute, — plus grandes encore dans les nombreux pays ajoutés à l'Empire ; le latin se modifia non par un mélange avec l'idiome des vainqueurs, mais par un mélange avec l'idiome des vaincus ; moins par les langues que les Vandales, les Suèves, les Goths purent parler à Rome défaillante, que par les langues que Rome triomphante entendit dans l'Ibérie et dans les Gaules. Le latin se répandit sur la surface des pays conquis, mais n'en pénétra point complètement le sol, et peu à peu les dialectes qu'il avait recouverts reparurent dans la langue savante, en simplifièrent la syntaxe trop compliquée, en contractèrent les mots et lui fournirent de nouveaux termes. Ainsi durent se former les idiomes dont le latin demeura l'élément principal, mais qui varièrent d'après la nature des langages préexistants, de

(1) Suétone, *Oct. Augustus*, LXXXVII, LXXXVIII.

même que parfois les teintes des eaux varient selon la nature du lit des fleuves.

Avant de rechercher quelle influence les dialectes de nouveaux conquérants purent avoir sur les idiomes des pays subjugués, il faut donc s'occuper des causes qui durent antérieurement concourir à la formation de ces idiomes. C'est ce que je vais tâcher de faire pour la langue espagnole.

III

Les Celtes et les Ibères paraissent avoir été les premiers habitants de l'Espagne. A ces peuples, des colonisations industrielles ou des envahissements victorieux superposèrent les Phéniciens, les Rhodiens, les Phocéens, les Carthaginois, qui donnèrent à l'antique Ibérie le nom d'*Hispania*, et enfin les Romains, libérateurs d'abord, maîtres ensuite. Ces rapports, ces mixtions avec tant de peuples, altérèrent nécessairement les anciennes langues de la Péninsule. Au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne, Strabon citait les Turditains ou Turdules qui occupaient l'extrémité méridionale de l'Espagne, comme la nation la plus civilisée de cette contrée : « On regarde ces peuples comme les plus instruits de tous les Ibères, dit-il; ils s'appli-

quent aux belles-lettres et possèdent des livres d'histoire très anciens, des poèmes et des lois écrits en vers depuis six mille ans, à ce qu'ils prétendent. Les autres Ibères s'appliquent aussi aux belles-lettres, mais leur littérature n'est pas partout la même, parce qu'ils ne parlent pas tous la même langue (1). » Ces autres Ibères, parmi lesquels on remarquait les Bastules, les Celtibériens, avaient sans doute, de même que les Turditains, subi l'influence des colonies ou des dominations qui s'étaient succédé. On possède quelques médailles de ces époques reculées, et elles indiquent des emprunts faits à des civilisations étrangères. L'écriture turditaine semble avoir été en grande partie formée de lettres grecques et de caractères phéniciens et lybiques. L'alphabet des Bastules était presque entièrement phénicien ; les lettres grecques primitives et un certain nombre de signes pélasgiques étaient en usage chez les Celtibériens (2). Malgré les prétentions des Turditains, ce n'était pas ce peuple que Humboldt considérait comme le plus ancien de l'Espagne. Les Ibères, dont les Basques lui paraissaient les descendants, étaient à ses yeux les premiers maîtres de la Péninsule. La langue basque ou euscarienne, ce bas-breton de l'Espagne qui se vante d'avoir été parlé dans le paradis terrestre, auquel des érudits ont trouvé une remarquable analogie avec le sanscrit, et à la fois des rapports avec les dialectes des aborigènes américains, que d'autres savants ont représenté comme une ramification des idiomes tartares ; le

(1) Livre III, t. I, p. 390.

(2) *Espagne*, par M. Lavallée. t. I, p. 37.

basque, cet obscur et inépuisable sujet de recherches, est, suivant Humboldt, une langue d'origine européenne et l'une des plus anciennes du continent. En étudiant les noms de lieux de la partie de l'Espagne jadis occupée par les Ibères, Humboldt a remarqué que beaucoup de noms antérieurs à l'occupation romaine et indiquant la position des villes, des villages, le caractère des sites, avaient conservé en langue basque leur ancienne signification. L'identité de l'ibérien et de l'idiome parlé encore aujourd'hui en Biscaye et dans une petite partie de la France lui a paru démontrée, et le basque, suivant lui, est la langue la plus antique de l'Espagne. Se modifiant dans divers dialectes, cette langue semble à Humboldt avoir été répandue par toute l'Espagne et même en dehors de ce royaume. Il croit la reconnaître dans l'Aquitaine, et son opinion pourrait trouver une confirmation dans ce passage que je lis dans Strabon : « Quelques auteurs divisaient les habitants de la Gaule transalpine en trois peuples, auxquels ils donnaient les noms d'Aquitains, de Celtes et de Belges ; les premiers diffèrent absolument des deux autres, non seulement par leur langage, mais encore par leur figure, qui approche plus de la figure des Ibères que de celle des Gaulois (1). » Le basque se serait étendu plus loin encore que l'Aquitaine, il serait allé des Pyrénées à l'Arno, sur cette lisière de la mer dont le nom : Ligurie, rappelle à M. de Humboldt le mot basque *li-gor*, peuple d'en haut, peuples des côtes. Ce fonds de langue commun à l'Espagne, au

(1) Liv. IV, ch. 1, p. 2.

midi de la France et à une partie de l'Italie, expliquerait très bien comment la langue latine, en se répandant sur ces trois contrées, y aurait produit trois idiomes si peu dissemblables. Leur origine serait la même. Toutefois, le basque d'aujourd'hui paraît différer tellement de l'espagnol, qu'il semble au premier abord difficile de pouvoir rattacher l'une à l'autre langue. Pourtant Oihenart a donné une longue liste de mots castillans qu'il indique comme provenant du basque, et bien qu'on en doive retrancher plusieurs dont la racine est grecque, latine et même arabe, il en reste encore un nombre assez grand pour révéler une certaine action exercée par le dialecte euscarien (1).

Lorsque Rome acheva la conquête de l'Ibérie, quatre langues y étaient donc en usage : le basque, le turditain, le bastule et le celtibérien. Augmentées, altérées par le contact de divers peuples, et se corrompant mutuellement, elles avaient sans doute produit une quantité considérable de dialectes, et tous ces éléments, en se combinant avec l'idiome des vainqueurs, allaient participer à la formation d'un langage nouveau.

L'Espagne, qui avait opposé une si longue, une si énergique résistance à l'ambition de Rome, plus aisément que toute autre nation subjuguée, finit par s'identifier à ses vainqueurs. Ceux-ci laissèrent habilement à la pé-

(1) *Grammaire des langues romanes*, par Diez, t. I, p. 85. — *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*, par Fauriel, t. II, p. 156. — *Histoire d'Espagne*, par Rosseuw Saint-Hilaire, t. I, p. 450. — *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, par le comte de Laborde, t. I, p. 276-277. — *Espagne*, par M. Lavallée, t. I, p. 36.

ninsule ibérienne une apparence de liberté. L'Espagne put se considérer presque comme un peuple allié. Auguste y établit trois proconsulats qui furent divisés en cités, lesquelles se composaient à la fois d'une ville chef-lieu et d'une portion de territoire. Un commissaire impérial résidait dans chacune de ces cités, il portait le titre de *comes* et dépendait du proconsul de la province. Le proconsul recevait les ordres du préfet du prétoire. Celui-ci, qui servait d'intermédiaire entre Rome et les parties soumises, avait le siège de son gouvernement dans les Gaules et était représenté en Espagne par un délégué. La perception du cens et quelques charges imposées pour le service de l'Empire, tels étaient à peu près les seuls points par lesquels le joug de la capitale se faisait sentir sur les provinces espagnoles. Ces provinces avaient, du reste, leurs receveurs particuliers et leurs armées, et si les proconsuls abusaient de leur pouvoir, elles avaient le privilège de les citer devant le Sénat. L'autorité indirecte exercée par Rome n'était guère qu'une espèce de suzeraineté (1).

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, ils expliquent la transformation que subit si rapidement l'Espagne. Cette transformation s'était déjà presque entièrement opérée sous le règne d'Auguste, époque où un habitant de Gadès, Lucius Cornélius Balbus, fut élevé à la dignité consulaire. Bientôt l'Espagne fournit à Rome plus que

(1) *Del origen y principio de la lengua castellana, o romance que oi se usa en España*, por el doctor Bernardo Aldrete. Cap. III, IV, V, VI, VII. — Viardot : *Études sur l'Histoire des assemblées nationales en Espagne*, p. 5 et 6.

des consuls, elle lui donna des empereurs : Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Théodose. Rome avait débordé sur le monde. Tout ce qui apparaissait de beau, de grand, lui appartenait, et dans un brillant passage de son poème *De reditu suo itinerarium*, Rutilius put lui dire avec raison :

Urbem fecisti quod prius orbis erat (1).

Alors que la ville par excellence, *Urbs*, ne produisait plus que rarement les poètes, les auteurs qui devaient continuer la gloire de sa littérature, elle prit à l'Espagne Pomponius Mela, le géographe, Columelle, naturaliste, que le dernier livre de son ouvrage : *De re rustica*, peut faire placer au rang des poètes ; Sénèque et Lucain ayant une pompe de style, une exubérance d'hyperboles que l'on retrouvera chez les Espagnols modernes ; Martial, si complètement rallié à la corruption et aux mœurs latines, Martial qui critiquait le rude langage de sa patrie ; l'historien Florus, de cette famille des Ennéens qui avait déjà produit Lucain, les Sénèque et peut-être Pomponius Mela... On pourrait encore augmenter cette liste sans y comprendre cependant ni Quintilien, ni Silius Italicus, dont il semble qu'à tort on a placé la naissance en Espagne. On verra, du reste, que les traditions des lettres se conservèrent dans cette contrée lorsqu'elles n'existaient pour ainsi dire plus en Italie.

Le latin dut s'acclimater plus facilement que partout ailleurs chez un peuple qui s'était aussi franchement

(1) Tu as fait une ville de ce qui était le monde. » (Vers 66.)

incorporé à la puissance romaine ; mais, de leur côté, les idiomes des contrées subjuguées pénétrèrent dans la langue des vainqueurs. Cicéron remarquait que le latin avait en Espagne, même sous la plume des lettrés, une apparence étrangère. En même temps que Quintilien signalait dans cette langue la présence de mots gaulois tels que *rheda* et *petoritum* (chariot, voiture), d'un mot punique *mappa* (serviette), il citait le mot *gurdus* (impertinent, sot, étourdi) comme étant d'origine ibérienne. Ce terme existe encore dans le castillan d'aujourd'hui, où *gordo* veut dire gros, épais (1). Son apparition dans Quintilien ne prouve-t-elle pas que les dialectes populaires ne furent pas anéantis ? Ils continuèrent certainement à être parlés au-dessous du latin, dans les rangs inférieurs de la société, puis, comme on vient de le voir, ils montèrent jusqu'à la langue des dominateurs. C'est ce que démontrent encore ces anciennes médailles dont il a déjà été question ; sur plusieurs d'entre elles on constate la présence de l'alphabet latin et des caractères adoptés par les Turditains, les Bastules, les Celtibériens. Cette confusion bizarre eut sans doute lieu dans les langues elles-mêmes, et produisit une sorte de latin vulgaire, *sermo rusticus* ou *sermo vulgaris*, comme on appelait au delà des Alpes un idiome né dans des conditions presque semblables (2).

(1) Ed. du Ménil. *Mélanges archéologiques et littéraires*, p. 224, 252, et antérieurement Ducange, *Glossarium*. Præf. p. xi.

(2) Aldrete, tout en croyant que la langue latine devint à peu près unique en Espagne et qu'elle se corrompit surtout par l'invasion des barbares reconnaît cependant qu'il y avait un latin populaire

Ce langage, d'abord tout à fait abrupt, se perfectionna peu à peu, et plus tard, quand le latin n'appartint plus qu'à la science, il prit la place que quittait ce dernier et le continua comme étant son plus proche héritier. Le latin, toutefois, conserva longtemps sa prédominance en Espagne. Il y survécut à la puissance qui l'avait importé et protégé.

IV

La mort de Théodose fut comme le signal du débordement des hordes barbares. Sous le règne d'Honorius, vers l'an 406, les Vandales, les Alains, les Suèves envahirent la Gaule. Ils ne s'arrêtèrent pas, comme jadis les Cimbres et les Teutons, au pied des Pyrénées. Ce puissant rempart n'était pas défendu, ils le franchirent et se répandirent dans les riches contrées dont il les séparait. Les Alains s'emparèrent de la Lusitanie, les Vandales de la Bétique, qui, de leur nom, s'appela *Vandalusia*, et plus tard Andalousie. Le pays des Galloaïques et des Astures, une grande partie du bassin du

fort distinct de la langue élégante des rhéteurs, quoiqu'ayant eu cette langue pour base, que sans cesse elle s'altéra et qu'elle devint la langue espagnole (p. 123). Ailleurs, liv. II, chap. I, p. 150, il exprime encore la même opinion.

Duero échurent aux Suèves. Les rives de l'Èbre, les régions avoisinant les sources du Tage, le littoral de la Méditerranée restèrent aux Romains, mais ne devaient pas tarder à passer sous une nouvelle domination, celle des Goths. Honorius chercha à les détourner de l'Italie par l'appât de la Gaule et de l'Espagne qui, comme le dit Jornandès, étaient déjà presque perdues pour lui et que dévastaient les irruptions de Gizerich, roi des Vandales (1). Les Goths occupèrent d'abord dans ce dernier pays une petite portion de territoire, puis, s'armant en faveur de Rome, ils anéantirent les Alains, forcèrent les Vandales à gagner l'Afrique et subjuguèrent les Suèves. N'ayant plus d'ennemis, ils se tournèrent ensuite contre les Romains et les vainquirent. Ce dernier succès eut lieu sous Euric, dans la dernière moitié du cinquième siècle et guère plus de cinquante ans après l'entrée des Goths en Espagne. La suprématie de nouveaux conquérants paraît avoir été acceptée sans résistance par un peuple lassé de guerres.

Les Suèves, les Alains, avaient passé sur cette contrée plutôt qu'ils n'y avaient séjourné. Il en disparurent si vite qu'ils ne purent guère y laisser d'autres traces que celles des dévastations et du pillage. Quant à la domination des Goths, par d'autres causes, elle ne dut pas avoir une très grande influence. Les Goths n'étaient plus ces sauvages scandinaves dont l'apparition sur les bords du Rhin avait jadis effrayé les soldats de Caracalla. Depuis un certain temps déjà ils s'étaient trouvés

(1) *De rebus geticis*, p. 306.

en rapport avec Rome ; après avoir été ses ennemis ils avaient été ses alliés, presque ses maîtres ; un Goth, Maximin, avait été l'un des successeurs d'Auguste. Théodose avait rempli son armée de Goths ; un de leurs rois, Ataulfe, épousa la sœur d'Honorius, Galla Placida. Il y avait presque homogénéité de mœurs, d'usages, entre les vaincus et les vainqueurs. Ceux-ci avaient depuis longtemps oublié le culte d'Odin, ils avaient embrassé le christianisme bien avant que Clovis n'inclinât devant saint Remy son front de Sicambre ; ils avaient, il est vrai, adopté les erreurs d'Arius, mais leur foi ne s'éloignait pas d'une manière radicale de celle des Espagnols. La plupart des Goths avaient été élevés parmi les Romains, ils parlaient avec plus ou moins de facilité le latin ; ils trouvèrent en Espagne une langue qu'ils connaissaient et qui finit par devenir la leur ; ils l'altérèrent sans doute, mais plus par des modifications grammaticales que par l'introduction d'un grand nombre de mots étrangers (1).

(1) On reconnaît pourtant dans l'espagnol un certain nombre de termes qui doivent provenir des Goths, tels sont entre autres les suivants :

Mots castillans.	Mots de la langue des Goths.	Mots allemands.
Ama.	Amel.	Amme.
Bandera.	Baner.	Banner.
Estufa.	Stuben.	Stube.
Esgremidor.	Grimmich.	Grimmich.
Harpa.	Harpfen.	Harfen.
Harenque.	Hering.	Bœring.
Haca.	Akhen.	
Ielmo.	Helmo.	Helm.
Jardin.	Garten.	Garten.
Rueca.	Rokhen.	Rocken.
Rodilla.	Rodl, etc.	

Voy. à ce sujet *del Origen y principio*, etc., ch. XIV, p. 391.

On prétend que leur idiome n'est pas entré pour une millièrne partie dans la formation de l'espagnol. On ne peut guère leur accorder une influence réelle que sur la syntaxe, leur attribuer que l'usage de l'article rendu nécessaire devant des substantifs aux terminaisons invariables. Les Espagnols étaient devenus Romains, les Goths devinrent Espagnols ou plutôt Romains à leur tour. Sur un seul point peut-être ils ne s'identifièrent pas à ces grands vaincus que leur civilisation rendait encore triomphants. Ils conservèrent leurs lois. Au cinquième siècle, ce même Euric, qui avait achevé d'établir la domination de son peuple, les fit rédiger à l'usage de ses compatriotes, tandis qu'un jurisconsulte fut chargé d'emprunter au code de Théodose les lois qui devaient régir les anciens habitants de l'Espagne. Au septième siècle toute distinction cessa; Récesuinthe étendit la loi gothique à tous ses sujets. Il n'y eut plus qu'une seule nation. La fusion des deux peuples fut d'autant plus complète que leur foi était devenue la même; il y avait un demi-siècle environ que Récarède avait abandonné l'arianisme. Le souvenir des conquérants ne laissa rien d'amer, ou plutôt on oublia qu'il y avait eu des conquérants, et le nom de fils des Goths resta une qualification honorable.

Les Goths se modelèrent donc sur la contrée soumise. Leurs contacts précédents avec Rome les avaient, comme on l'a vu, préparés à comprendre, à adopter cette civilisation. Ils l'adoptèrent si franchement, que ni monuments, ni inscriptions ne rappellent leur puissance. Les cirques de Sagonte, de Carteya, d'Acinipo

furent, après leur invasion, remplis des spectacles qui avaient jadis charmé les proconsuls; l'aspect général resta presque aussi latin que si, dans sa course, le soleil n'avait pu voir rien de plus puissant que Rome :

.... Possis nihil urbe Roma

Visere majus.

La basse latinité ajouta quelques noms littéraires à ceux que j'ai précédemment cités. Au quatrième siècle, l'Espagne avait produit Juvencus et Prudence. Au moment où les barbares se disputaient la Péninsule, vivait Paul Orose tant de fois invoqué par les écrivains du moyen âge. La nouvelle conquête n'interrompt pas ces traditions poétiques ou érudites. Théodorick, contemporain de notre sauvage Childéric, faisait sa lecture favorite d'Horace et de Virgile. C'est dans l'idiome de l'Énéide qu'un autre prince goth, que Sisebut composa plus tard quelques épîtres et raconta la vie de saint Didier. Un homme vraiment remarquable inspira ainsi à Sisebut le goût des lettres antiques, cet homme fut saint Isidore de Séville, l'ardent adversaire de l'hérésie arienne, l'ami de saint Grégoire. Saint Augustin a parlé des illustres évêques qui, de son temps, honoraient l'église d'Espagne. Isidore peut être regardé comme l'un de leurs dignes successeurs. Ce fut aussi le dernier des ecclésiastiques espagnols qui, à cette époque reculée, conserva dans ses écrits quelques vestiges de la pureté antique. Autour de lui, l'Espagne redevenait barbare (1). Saint Isidore a laissé un très grand nombre

(1) Ticknor. *Historia de la literatura española traducida*

d'ouvrages. Il en est un qui a pour nous un intérêt tout particulier, ce sont ses *Étymologies* (1). On y trouve quelques détails qui ne doivent pas être négligés ici. Plusieurs fois saint Isidore révèle dans ce curieux livre l'existence d'un idiome vulgaire, de ce même idiome qui, au temps de Quintilien, fournissait déjà des mots à la langue latine. J'emprunte aux étymologies les fragments qui suivent : « *Mantum* Hispani vocant quod manus tegat, tantum est enim breve amictum (2)... *Cama* est brevis et circa terra (3)... Poderis est tunica sacerdotalis linea, corpori astricta, usque ad pedes descendens, hæc vulgo *camisia* vocatur (4)... *astrosus* ab astro dictus quasi malo sidere natus (5). » Ces mots *mantum*, *cama*, *camisia*, *astrosus* ont passé dans l'espagnol; d'autres, cités par Clarus et tirés du même livre, ont disparu avec le dialecte auquel Isidore de Séville les empruntait. Tels étaient *aeranis* (cheval), *agna* (souris), *agrestes* (vent du nord), *captivalium* (dimanche des rameaux), *milimindrus* (jusqu'iamme) (6).

Ce nouveau témoignage suffirait pour prouver, — s'il en était encore besoin, — que, malgré la persistance du latin, à côté de lui, sous lui, grandissait un langage né en

al castellano, por P. de Gayangos y E. de Vedia, tomo IV, p. 171.

(1) *Isidori hispalensis originum sive etymologiarum libri viginti. (Auctores latinæ linguæ in unum redacti corpus.)*

(2) P. 1302.

(3) P. 1322. — (4) P. 1289. — (5) P. 1069.

(6) Clarus. — *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter*. I. B. S. 73.

partie de sa corruption et qui devait finir par le remplacer.

V

Au commencement du huitième siècle, l'Espagne était entrée dans une de ces périodes de décadence où une régénération ne peut sortir que de calamités arrivées à leur comble. Les usurpations et les crimes s'étaient succédé sur le trône. Wittiza, arrière-petit-fils d'Ervige, qui avait pris au roi Wamba sa couronne, Wittiza fut renversé par Roderick. L'histoire est sévère à l'égard des princes malheureux; elle l'a peut-être été beaucoup pour Roderick (1). Faut-il voir en lui un usurpateur? C'est ce que l'état de confusion où se trouvaient tous les droits, c'est ce que l'origine criminelle de la dynastie de Wittiza rend au moins douteux. Faut-il voir en lui un tyran débauché, une espèce de copie de Tarquin? C'est ce que ne prouve aucun document sérieux; c'est ce que dit seulement une tradition fort suspecte. Sans doute inspirée d'abord par les sentiments peu généreux que les grandes chutes excitent trop souvent, cette tradition a cependant jeté comme un intérêt romanesque

(1) *Bibliothèques espagnoles du haut moyen âge. — Chronique des derniers rois de Tolède*, par le P. Tailhan, p. 151.

sur le dernier roi des Goths. Mais ce ne fut pas l'amour qui perdit l'Espagne, ce fut la haine, la haine que don Oppas, frère de Wittiza et évêque de Tolède, que le comte Julien, beau-frère de Wittiza et gouverneur de Ceuta, portaient à celui qui avait triomphé du chef de leur famille.

A cette époque, les Arabes venaient de soumettre toute l'Afrique septentrionale à la domination musulmane. Ce furent les alliés qu'invoquèrent les partisans de Wittiza. Mousa, lieutenant du calife Abd-del-Meleck, envoya à la conquête de l'Espagne une partie de son armée augmentée par les peuplades qu'il avait subjuguées, en leur persuadant que vainqueurs et vaincus avaient une origine commune. Parmi ces peuplades étaient les Mores qui, dans cette invasion, se mêlèrent tellement aux Arabes, que le nom des uns est devenu comme synonyme du nom des autres. En 714, Roderick perdit son royaume à la bataille de Xerès-de-la-Frontera. Les Arabes devinrent les possesseurs des belles contrées qui, disaient-ils, leur offraient le sol fertile de la Syrie, le beau ciel de l'Arabie heureuse, les fleurs et les parfums de l'Inde, les mines abondantes de la Chine (1). Cependant ceux des chrétiens qui préférèrent une périlleuse liberté à une odieuse servitude se retirèrent dans la partie occidentale des Pyrénées où un parent de Roderick, Pélage, devait fonder le petit royaume des Asturies. Si l'on en croit Mariana, la si-

(1) *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, por don Jose Antonio Conde, cap. VIII, p. 13.

tuation des provinces conquises fut effroyable : « C'était dit-il, une désolation universelle, tout était désert et inculte ; il n'y avait point de sortes de maux qu'on ne fit souffrir aux chrétiens, on enlevait les femmes à leurs maris, on les outrageait en leur présence, on arrachait les enfants du sein de leurs mères, on pillait, on volait impunément. » Alfonso X, dans la *Chronique générale*, a peint l'Espagne avant et après la conquête des Arabes. Le premier tableau est aussi brillant que le second est horrible, celui-ci ne le cède en rien à la sombre esquisse de Mariana ; mais peut-être dans ces lugubres peintures faut-il faire la part des exagérations. Les historiens ne résistent pas facilement à des descriptions pareilles. On serait tenté de croire à des excès de couleurs. Si des Espagnols combattirent vaillamment les Mores, d'autres, en grand nombre, ne fuirent point les provinces envahies, ils y subirent le nouveau joug et s'y mêlèrent à leurs vainqueurs. Ces chrétiens soumis reçurent le nom de *Mozarabes*, nom auquel on a donné différentes étymologies. Les uns y ont vu la contraction de deux mots, *Mixti-Arabes* (1), d'autres l'ont fait dériver du participe *Mostarabe*, qui signifie *arabisé* (2). Ces chrétiens conservèrent leurs propriétés pour lesquelles ils ne payèrent pas plus d'impôts que les musulmans eux-mêmes ; ils ne furent pas persécutés au sujet de leur religion, continuèrent à

(1) *Los otros dos libros de la crónica general de España que continuava Ambrosio de Morales*, liv. XII, p. 214.

(2) *Hist. des Mores Mudejarres et des Morisques*, par M. le comte A. de Circourt, t. I, p. 21.

avoir leurs évêques librement élus, leur clergé. Les anciennes églises purent être réparées, rebâties, mais non agrandies. Quant aux cérémonies extérieures du culte, telles, par exemple, que les processions, elles furent interdites. Les Mozarabes conservèrent l'organisation civile et politique des Goths. Pour résumer cette situation si anormale dans l'histoire des conquêtes, je le répéterai d'après M. de Circourt : « Les Musulmans laissèrent debout tout ce qui ne menaçait pas directement leur domination (1). » Il ne faut pas trop s'étonner, du reste, de cette tolérance des Mores ; il faut se le rappeler, lors de leur victorieuse invasion, ils avaient été excités par des chrétiens, et des chrétiens les avaient secondés ensuite. Quand Tharik-ben-Zeyad débarqua sous le rocher de Calpé, il conduisait non seulement des Arabes, des Mores musulmans, des Berbères idolâtres, mais encore les Espagnols tirés des garnisons gothiques de l'Afrique (2) ; d'autres chrétiens se joignirent à ces hordes. Sizebut et Eba, deux fils de Wittiza, sur le concours desquels Roderick avait eu l'imprudence de compter, passèrent à l'ennemi le mercredi de cette terrible semaine où l'Espagne fut perdue. Ces antécédents ne rendent-ils pas explicables les ménagements dont usèrent les Musulmans ? Leur tolérance eut certainement quelque chose de politique. Abdélazis, qui succéda à son père Mousa comme gouverneur des pays conquis, s'efforça, par la justice et la douceur de son administra-

(1) *Hist. des Mores Mudejarres*, t. I, p. 2.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 2.

tion, de rallier les vaincus. Il avait épousé Égilone, veuve de Roderick. Le système de domination que les Romains avaient déjà employé à l'égard de l'Espagne fut en quelque sorte suivi par les Mores. Ils ne purent cependant apporter dans cette contrée une civilisation comparable à celle qui suivait les anciens maîtres du monde dans tous leurs triomphes. Lorsque les Arabes envahirent la Péninsule, il y avait seulement une centaine d'années qu'ils étaient encore presque des barbares; qu'ils avaient, assure-t-on, brûlé la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Alors ils possédaient quelques poètes, mais ne pouvaient s'enorgueillir de ces philosophes, de ces savants qu'ils produisirent plus tard en si grand nombre. Quant aux Mores qu'ils avaient entraînés avec eux, ils étaient bien plus arriérés encore, et l'on peut s'étonner de la rapidité de leur civilisation. De tels progrès furent dus à l'influence des califes; la famille des Abassides porta sur le trône le goût, la protection des arts, des sciences, des lettres. Souvent les émirs de l'Espagne partagèrent ces glorieux instincts, et en peu de temps les Musulmans y surpassèrent de beaucoup le peuple qu'ils avaient soumis et qui sans doute d'abord était plus policé qu'eux-mêmes. L'intervention de ce peuple ne fut pas inutile cependant à cette espèce de renaissance. A ce sujet, j'emprunterai à M. de Circourt un aperçu très curieux et sur lequel j'aurai à revenir: « Abderrhaman, — dit le savant historien des Mores Mudejares, — osa prendre des mains des Mozarabes et de celles de ses alliés de Constantinople les trésors de la science antique. A ses yeux, aux yeux de ses

peuples, tout ce qui venait des chrétiens était science chrétienne; il l'accueillit cependant sans défiance, le jeta dans le creuset alchimique des professeurs de ses écoles et en fit quelque chose d'original qui, dans tous ses développements, montre la trace de l'intervention soutenue des Mozarabes. Le caractère des conquérants en fut à la longue profondément modifié, et malgré les invasions postérieures, qui mirent à plusieurs reprises la puissance entre les mains de princes fanatiques, le type moresque, résultat de la fusion des idées de l'Occident et de l'Orient, resta le type de l'Espagne [musulmane (1). »

La civilisation sembla chargée du soin d'adoucir les haines, de consoler, d'attirer les vaincus. Grenade, Cordoue, Valence, Séville, Tolède, eurent bientôt des collèges, des académies. Soixante-dix grandes bibliothèques furent ouvertes au public. Les mathématiques, la médecine, l'histoire, la poésie furent partout cultivées. La langue arabe fit alors d'immenses progrès; ils furent tels etsi prompts que, d'après le témoignage d'un évêque de Cordoue, au neuvième siècle, sur mille chrétiens, — de ceux qui étaient restés confondus aux Mores, — un seul à peine était en état de réciter en latin les prières de l'Église. Lorsque Alfonse VI prit Tolède en 1085, il y trouva un grand nombre de ces Mozarabes. Plus tard, saint Fernand rencontra aussi dans toute l'Andalousie « cette race d'Espagnols qui avaient conservé leur foi mais oublié leur langue, et pour lesquels on fut obligé

(1) Même ouvrage, t. 1, p. 56.

de traduire les Livres Saints en Arabe (1). » Beaucoup d'Espagnols écrivirent alors dans l'idiome de leurs vainqueurs, et longtemps après l'invasion qui amena la chute de la monarchie gothique, lorsque déjà les chrétiens regagnaient du terrain, l'arabe conserva sa prééminence; il resta une langue scientifique non seulement en Espagne mais même en France (2).

Malgré cette propagation si rapide de l'arabe, le latin, grâce à la protection du clergé, ne disparut pas entièrement. Sampirus, évêque d'Astorga, écrivit dans cette langue au onzième siècle, et plus tard, quand l'idiome vulgaire eut acquis quelques qualités littéraires, le latin se maintint encore; c'est ce que prouvent un assez grand nombre de chroniques. On a quelques motifs de croire que les Mores eux-mêmes usèrent parfois d'une langue latine fort corrompue. Idace rapporte dans ses chroniques une convention faite en 734 entre le chef more de Coimbre et un couvent. Il est possible que ce traité ait été traduit en latin, mais rédigé dans cet idiome par le chef more ou simplement translaté de l'arabe, il n'est pas moins intéressant pour l'histoire du castillan. On retrouve dans cet acte plusieurs traces du roman, tels sont les mots : *Juzgo, Matar, Mostrar, Bispi, Acolhenza*. Quelques écrivains ont, il est vrai, nié l'authenticité de cette pièce sur laquelle d'autres érudits de grande valeur n'ont élevé aucun doute. Il faudrait, du reste, la regarder comme apocryphe, que les ouvrages

(1) Viardot. *Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, etc.*, p. 14.

(2) Fauriel. *Hist. de la poésie provençale*, tome III, p. 316.

d'Isidore de Séville suffiraient pour attester l'existence d'une langue vulgaire qui côtoyait le latin, se mêlait à lui et n'était autre chose qu'un latin dégénéré.

Cette vieille langue, qui se faisait nouvelle en se corrompant, s'était retirée dans le nord de l'Espagne ; peu à peu elle devait en revenir et reconquérir sur l'arabe tout le terrain que celui-ci avait occupé. Pendant cette longue croisade, qui dura depuis l'invasion des Sarrazins jusqu'au seizième siècle, dans cette lutte interrompue par des traités de paix, par des alliances, il y eut entre les Maures et les chrétiens tant de points de contact que, on le supposerait, il y aurait dû avoir aussi une action très-vive exercée par la langue et la littérature arabe sur la langue et la littérature naissante des Espagnols. Bien qu'il n'en ait pas été ainsi par un phénomène sur lequel j'aventurerai plus tard quelques conjectures, il est opportun de s'occuper avec détails du grand rôle [que les Arabes jouèrent dans le moyen âge. Si d'abord ils n'agirent pas aussi directement qu'on le supposerait sur les idées de la Péninsule, ils agirent sur celles des nations voisines que l'Espagne prit souvent pour modèles, et produisirent ou tout au moins aidèrent à créer l'esprit chevaleresque.

VI

Chateaubriand l'a dit : « La chevalerie, dont on place ordinairement l'institution à l'époque de la première

croisade, remonte à une date fort antérieure. Elle est née du mélange des nations arabes et des peuples septentrionaux, lorsque les deux grandes invasions du nord et du midi se heurtèrent sur les rivages de l'Italie, de l'Espagne, de la Provence et dans le centre de la Gaule (1). »

Tacite parle d'un usage des Germains que l'on a considéré avec raison comme ayant une grande analogie avec l'armement des chevaliers : « C'est dans l'assemblée que l'un des chefs, — dit le grand historien, — le père ou un parent, décore le jeune homme de la framée et du bouclier. Chez eux, c'est la robe virile, c'est le premier honneur de la jeunesse. Avant cela, les jeunes gens faisaient partie d'une famille, ils appartiennent désormais à la République (2). »

Cette coutume, négligée chez les nations gallo-romaines, se conserva chez les peuples purement celtiques, chez les conquérants germains, et se perpétua sous les Mérovingiens et les Carlovingiens (3). Charlemagne ceignit solennellement l'épée à Louis le Débonnaire, qui, plus tard, pratiqua la même cérémonie à l'égard de Charles le Chauve.

On a aussi attribué à des traditions occidentales le culte de la femme, ce culte qui fut l'une des grandes inspirations du moyen âge et qui produisit Béatrice et Laure. Les Germains trouvaient dans les femmes quelque chose de surhumain. « Ils pensent, dit encore Tacite, qu'il y a en elles je ne sais quoi de saint et de pro-

(1) *Études historiques*, t. III. — Chevalerie.

(2) Tacite. *De Germ.*, XIII.

(3) Henri Martin, *Hist. de France*, t. III, l. 20.

phétique. Ils ne dédaignent point leurs conseils et ne méprisent pas leurs réponses. Sous Vespasien, nous avons vu Velléda honorée comme une divinité (1). »

Voilà assurément quelques germes de l'esprit et des usages de la chevalerie. Le moyen âge paraît avoir dû aux Arabes leur complet épanouissement. Les Mores nous offrent les modèles de nos deux chevaleries : de notre chevalerie religieuse instituée pour la défense de la foi, de notre chevalerie mondaine résultant de la civilisation des classes féodales. Conde parle dans son ouvrage d'un guerrier more, Hixem-ben-Muhamad ben Hilel, qui passa presque toute sa vie à combattre les chrétiens sur les limites de la Castille. Ce guerrier était brave, vertueux, austère ; il portait un vêtement rustique, jeûnait avec rigueur, célébrait la pâque qui finit le ramadan et partageait ses épargnes avec ceux qui, comme lui, gardaient la frontière. « Ces rabites ou gardiens de la frontière, ajoute Conde dans une note, professaient une très grande austérité, se consacraient volontairement à l'exercice continuel des armes et s'obligeaient, par vœu, à défendre leurs limites contre les attaques et les incursions des partisans et des guerriers chrétiens. C'étaient tous chevaliers de choix et d'une grande constance dans les fatigues. Ils ne devaient pas fuir, mais combattre intrépidement et mourir plutôt que d'abandonner leurs postes. Il paraît vraisemblable que de ces rabites procédèrent, tant en Espagne que parmi les chrétiens de l'Orient, les ordres militaires si

(1) *De Germ.*, VIII.

célèbres par leur valeur et par les éminents services qu'ils rendirent à la chrétienté. L'institution des uns et des autres était très semblable (1). »

Fauriel, qui n'a pas négligé la remarque de Conde et qui lui a donné plus de développement, croit aussi que la chevalerie mondaine, galante, existait chez les Mores. Dès les premiers temps de leur conquête, l'un d'eux, que j'ai nommé tout à l'heure Abdélazis, « montrait, dit M. de Circourt, les nobles sentiments qui dictèrent le code de la chevalerie (2). » D'Herbelot parle, dans sa *Bibliothèque orientale*, d'un combat tout à fait dans les idées chevaleresques, ce qui indiquerait que ces idées appartenaient bien à l'Orient. Bazman et Cabad, tous deux renommés par leur valeur, furent les champions, l'un Turc, l'autre Persan, auxquels fut remis le sort de leur pays. Ils eurent un combat singulier, et Cabad ayant été vainqueur, le roi des Turkestans repassa le Gihou avec son armée et laissa le roi de Perse en paix (3). Le dévouement, la constance, la courtoisie, la libéralité, l'observation stricte des choses jurées, étaient, chez les Arabes, des vertus comme chez les chrétiens. L'amour, pour les uns et pour les autres, avait la même importance. C'était le mobile des prouesses et de l'honneur. Lorsque, entre eux, ils étaient en guerre, les Mores devaient user de générosité, ne pas poursuivre les fuyards à toute outrance, ne pas les tuer hors

(1) *Hist. de la Domin. de los Arabes*, cap. CXVII, p. 309, 314.

(2) *Hist. des Mores Mudejarres*, t. I.

(3) *Biblioth. orientale*, p. 195.

du champ de bataille. La société arabe offrait des ressemblances avec la société féodale. Les Arabes avaient leurs fêtes somptueuses, leurs jeux guerriers, leurs discussions poétiques. Mais où s'était d'abord manifesté cet esprit que l'on a appelé *chevaleresque* ? Les Arabes possèdent des œuvres antérieures à nos plus anciennes épopées et dans lesquelles on retrouve réellement une inspiration identique à celle de nos vieux poèmes. Que l'on mêle ces conceptions orientales aux traditions des peuples du nord, et l'on aura le secret de l'origine de nos vieilles littératures. Depuis quelque temps, on s'est beaucoup occupé du livre d'*Antar* (1), ouvrage arabe dont Asmaï le grammairien passe pour avoir mis en ordre le récit sous le règne d'Haroun-el-Rachid. Ce grand calife aimait à faire réunir les poèmes et les légendes de l'Orient, comme son contemporain Charlemagne à faire recueillir les vieux chants tudesques. Le livre d'*Antar* fut refait, dans les premières années du douzième siècle, par Etoul-Moyed, surnommé, à cause de son œuvre, *El-Antari*. Comme Roland, comme le Cid, Antar a vécu ; ce fut non seulement un guerrier illustre, mais un poète célèbre. On lui a attribué une des sept *moallacah* qui furent placées dans le caabah de la Mecque (2) ; mais l'existence réelle d'Antar a disparu dans le roman qui porte son nom : il y est devenu une espèce de paladin. Que l'on change quelques noms, quelques détails de mœurs, et du livre d'Antar on fera

(1) Notamment Delécluse, dans son livre *Roland et la Chevalerie*, t. I, p. 157 ; t. II, p. 274 et suiv.

(2) *Biogr. universelle*, art. Antar.

un livre de chevalerie. De même que le Cid a ses bonnes épées *Tison* et *Colada*, Antar a son glaive redouté *Dhamy*. Ainsi que Renaud de Montauban a son fameux cheval *Bayard*, Antar a son coursier *Abjer*. Dans les combats, Antar invoque le souvenir de la belle Ibla avec autant de ferveur que plus tard Don Quichotte invoquera l'incomparable Dulcinée du Toboso. Un mot, un sourire d'Ibla inspirent la joie ou la tristesse au tendre amant. Il a pour elle une affection respectueuse, égale à celle d'Amadis pour Oriane. A côté d'Antar figure un autre personnage qui semble à Delécluze le premier type des écuyers dont étaient suivis les chevaliers occidentaux. « Il suffit, dit cet écrivain qui s'est beaucoup occupé de cette curieuse production arabe, il suffit de lire cent pages du roman d'Antar pour en mêler les aventures avec celles de Roland et de tous les chevaliers de Charlemagne et d'Arthur qui, pour la plupart, issus de sang royal comme le héros arabe, mais abandonnés et livrés au destin, s'élèvent peu à peu par leur courage et reprennent par leurs vertus les avantages auxquels leur naissance leur donnait des droits. »

Il semble à Delécluze que de toutes les manies chevaleresques la plus difficile à expliquer est celle des chevaliers errants. Il y voit une importation de la vie nomade des Arabes. Ces guerriers à la recherche d'aventures, rencontrant des malheureux perdus dans les déserts, secourant les opprimés, ces guerriers lui paraissent possibles si on les place dans des pays peu peuplés et peuplés de tribus presque toujours en guerre entre elles ; ils ne le sont plus si on les transporte dans l'Europe

du moyen âge, où partout il y avait des villes et un gouvernement quelconque (1).

Le livre d'Antar est loin d'être le seul roman chevaleresque que puissent citer les Arabes. Ils en ont d'autres et en grand nombre. Cardonne en a indiqué plusieurs (2); tel est *El Seidi Bathal*, le Seigneur des Batailles : c'est ainsi qu'est désigné Abn-Mohamed, le héros de ce livre, personnage qui a véritablement existé sous les califes Ommiades, mais dont la vie a été altérée par les récits d'exploits imaginaires; tel est encore le *Livre de Hamsé*, fils de Bahlawan. On suppose que Hamsé conquiert la Perse, l'Inde, la Chaldée, la Syrie, obligeant par la force des armes toutes ces contrées à embrasser le mahométisme. On peut encore citer l'histoire de Bahallul, l'un des conquérants de l'Espagne; celle d'Alexandre, sur laquelle j'aurai à revenir; celle de Rustem, fils de Zal. Cet ouvrage, connu dans tout l'Orient, a du reste été emprunté par les Arabes aux Persans. Rustem est un des personnages que Firdouzi, qui vivait au dixième siècle, a longuement célébré dans le *Livre des Rois* (3). Rustem est bien aussi un chevalier oriental; on remarque dans son histoire mille traits qui pourraient être transplantés dans les romans de la Table-Ronde ou du Cycle carlovingien.

On l'a vu par les noms d'Alexandre et de Rustem, les Arabes ne s'exercèrent pas toujours sur des sujets nationaux. La Bible a été pour eux une mine abondante.

(1) Delécluze, *Roland*, p. 314.

(2) *Bibl. des Romans*. Juillet 1777, t. I, p. 40 et suiv.

(3) Collection orientale. *Le livre des Rois*, trad. par M. Mohl.

Ils l'ont altérée de la manière la plus étrange : le meurtre d'Abel est devenu le sujet d'un roman d'amour ; la vie de Noé, celle de Joseph, qualifié de grand-vizir, pourraient, telles qu'ils les racontent, être mises dans la bouche de la bonne Scheherazade (1). Ce qu'il y a de bizarre, c'est que leur imagination s'empara non seulement de l'ancien et du nouveau Testament, mais broda encore des légendes sur quelques saints ; c'est par les Arabes que saint Georges, sur lequel nous n'avons pas de détails, dont nous ne connaissons guère que le martyre, a été transformé en un type chevaleresque ; c'est probablement grâce à leurs récits apocryphes que ce saint fut regardé par l'Angleterre comme un glorieux patron, et qu'il donna son nom à l'ordre destiné, par la czarine Catherine II, à récompenser le gain d'une bataille (2).

Les Arabes avaient leurs récitateurs de poésies assez comparables à nos jongleurs. Des hommes appelés *Rawia* s'attachaient aux plus célèbres poètes, apprenaient leurs vers et les allaient chantant (3). Ce n'était pas seulement dans le genre épique d'*Antar* qu'écrivaient les romanciers et les poètes arabes. Le *Pantchatantra* (les cinq sections), recueil d'apologues attribués en Europe à Bidpaï et plus récemment au brahme Vichnou-Sarma (4) ; le *Cat'hamrita-Nidhi* (trésor de l'Ambroisie),

(1) *Bibl. des Romans*. Juillet 1777, t. I, discours préliminaire.

(2) *Ibid.* Disc. prél.

(3) *Encyclopédie moderne*, art. Arabe.

(4) *Biogr. univ.*, art. Vichnou-Sarma.

qui est tiré de ce premier ouvrage (1); l'*Hitopadesa* (instruction salutaire), autre imitation également en sanscrit du *Pantchatantra* (2); le *Ramayana* (les courses de Rama), composé, dit-on, quinze siècles avant l'ère chrétienne (3), devinrent les sources d'un grand nombre de contes qui arrivèrent aux Arabes par les Persans, surtout par le *Livre de Calila et Dimna* que ces derniers empruntèrent au *Pantchatantra*, au *Cat'hamrita-Nidhi* et à l'*Hitopadesa*. Ce livre de *Calila et Dimna*, qui avait passé du sanscrit au persan et du persan à l'arabe, passa de l'arabe au grec, à l'hébreu et à l'espagnol. Une seconde traduction en cette dernière langue fut faite ensuite d'après la rédaction latine à laquelle Jean de Capoue avait donné ce titre *Directorium sapientiæ*. M. de Gayangos a publié la première de ces versions en langue vulgaire. Elle peut avoir été entreprise par les ordres du docte infant qui plus tard devint Alfonse X. Elle se compose de dix-huit chapitres où se succèdent et se mêlent beaucoup des anecdotes et des apologues que l'on trouve dans la *Discipline de clergie*, dans nos fabliaux, dans *Hitopadesa* (4).

M. Édouard Lancereau, qui a traduit ce dernier livre, a eu soin d'indiquer les imitations si nombreuses qui

(1) *Le Livre du comte Lucanor*, trad. par M. de Puibusque. *Origine de l'Apologue*.

(2) Loiseleur Deslongchamps. *Essais sur les fables indiennes*, p. 73.

(3) *Ramayana*, poème sanscrit mis en français par H. Fauche.

(4) *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*, rec. e ilustrados por D. Pascual de Gayangos, p. 9.

en furent faites (1). Ce curieux recueil se compose d'une fiction principale servant de cadre à des apologues dans lesquels s'intercalent d'autres récits. C'est un enchevêtrement de fables qui rappelle un peu la contexture du *Moyen de parvenir*, où tant de contes se mêlent, se croisent; où tant d'anecdotes viennent sans cesse se jeter au travers d'anecdotes commencées. Mais l'*Hitopadesa* diffère essentiellement du *Moyen de parvenir* par la moralité de son but, par le nombre de ses maximes dans lesquelles se condensait la sagesse de l'Inde. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que les contes qui remplissent ce livre soient tous chastes, il s'en faut, et beaucoup d'entre eux ont trouvé place dans le *Decameron*, dans le *Pecorone*, dans les *Facétieuses nuits* de Straparole :

Et tous ces vieux recueils de satires naïves,
Des malices du sexe immortelles archives.

Mais en pénétrant dans la littérature du moyen âge, ils ont perdu l'espèce de leçon qu'ils offraient, ils se sont transformés d'une manière plus indécente; les détails y sont devenus plus graveleux et l'intérêt s'y est tourné du côté de ces légères héroïnes auxquelles les sages Indiens n'épargnaient pas le blâme. Le but moral a complètement disparu; on n'a plus voulu qu'amuser, que provoquer le rire.

On peut supposer, par ce qui précède, que l'apolo-

(1) *Hitopadesa*, ou *l'instruction utile*, traduit du sanscrit par M. E. Lancereau. Appendice, p. 215.

gue, si en vogue au moyen âge, lui arriva bien plutôt par les Arabes que par les fables d'Ésope. Saint Cyrille, apôtre des Slavons, et qui vivait au neuvième siècle, a composé quatre-vingt-quinze fables divisées en quatre livres. Cinq ou six seulement sont imitées d'Ésope (1). Un grand nombre des autres apologues de saint Cyrille semble avoir une origine indienne. Le recueil de Marie de France ne contient que trente et une fables dont le fonds rappelle celles dont on a fait honneur à l'esclave phrygien. Marie de France parle dans son prologue d'un compilateur connu sous le nom de Romulus, elle en fait un empereur romain :

Romulus qui fu emperere,
 A sun fill escrit et manda
 Et par essample li mustra
 Cum il se puist cuntregnetier (garantir)
 K'hum ne le peust engingnier (2) (tromper).

Dans ce Romulus métamorphosé en empereur, ne peut-on pas voir la réminiscence de quelque sage de l'Inde, le souvenir altéré d'un Wichnou-Sarma transformé pour plus de popularité en un empereur romain ? Romulus écrivant des fables pour l'instruction de son fils Tiberinus ne semble-t-il pas tout à fait dans les idées orientales ?

Un poème dont l'inspiration remonte peut-être aussi à l'Inde, c'est le fameux *Roman du Renard*, *Gli animali*

(1) *Poésies de Marie de France*, publiées par Roquefort, t. II. Notice sur les fables.

(2) Même ouvrage, même tome, p. 60.

parlanti du moyen âge. Cette œuvre burlesque et satirique ne se rattacherait-elle pas au *Pantchatantra* par le livre auquel le persan Burzougeh donna le titre de *Ca-lila et Dimna*?

Un autre ouvrage que le *Pantchatantra* et ses dérivés a eu sur nos anciennes littératures une influence qu'il faut encore indiquer. Je veux parler d'une fiction indienne dont la donnée rappelle un peu l'histoire de Joseph et celle d'Hippolyte. Traduite ou imitée en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, en grec, en turc, Dom Jean, au douzième siècle, en fit l'*Histoire du roi ou des sept Sages*. Au treizième siècle un poète inconnu la mit en vers sous le même titre; un autre poète, Herbers, en fit un roman sous le nom de *Dolopathos*. En Espagne, vers 1252, une version en fut faite d'après un texte perdu sous ce titre: *Libro de los engannos et assayamientos de las mugeres*, par l'ordre de l'infant D. Fadrique, frère du roi D. Alfonse le savant. M. Comparetti a donné cette version à la suite de son travail sur le livre de Sindibad. Dans les nombreuses transformations que subit le récit original, les détails de l'œuvre primitive se sont fort altérés. Dans cette œuvre, un jeune prince est accusé près de son père, par une des femmes de celui-ci, d'un amour qu'elle nourrit seule et qui a été repoussé. La mort du prince est décidée, lorsqu'un sage vient, par un apologue, jeter des doutes dans l'âme du roi. Ces doutes sont combattus la nuit même par un autre apologue que raconte la perfide favorite. Le lendemain matin, nouveau conte d'un visir, le lendemain soir, nouveau récit de la belle accusatrice. Il en est ainsi

pendant assez longtemps et le jeune prince ne peut venir en aide à ses défenseurs. Sindibad, qui l'a élevé, a prévu que de grands dangers le menaçaient et qu'il ne les pouvait éviter qu'en gardant le silence jusqu'à une certaine époque. Les récits des vizirs ou des sages prolongent l'existence du jeune prince jusqu'à la date fixée; il parle alors et n'a point de peine à prouver son innocence (1).

Cette antique fiction a été modifiée de bien des manières : les noms des personnages et des lieux ont été changés; quelques imitateurs n'ont pris au livre de Sindibad que son cadre, ils l'ont rajeuni suivant les idées de leur siècle et leurs fantaisies, ils y ont placé de nouveaux épisodes; d'autres, au contraire, ont laissé ce cadre tout à fait de côté et se sont emparés des contes et des fables qui le remplissaient; ces fables, ces contes ont été reproduits à satiété en France et en Italie.

Tandis que les tromperies des femmes donnaient aux Arabes les sujets de tant d'épisodes érotiques, la femme était pourtant idéalisée chez eux, idéalisée autant qu'elle avait pu l'être chez les Germains. Ce bizarre contraste existe aussi dans notre moyen âge. A côté des récits peu chastes des trouvères, à côté des épopées chevaleresques, à côté de ces œuvres écrites sous une inspira-

(1) Voir sur cette fiction et ses diverses formes *Sindibad-Namah*, *Revue Britannique*, mai et juin 1842. — Essai sur les fables indiennes, à partir de la page 80. — *Roman des sept Sages de Rome*, publié par Leroux de Lincy. — *Dolopathos*, publié par M. Brunet. — *Les sept Sages*, publié par M. Gaston Paris et, en première ligne, l'étude de Comparetti, *Ricerche intorno el libro di Sindibad*. Milano, 1869, in-folio, tiré des *Memorie dell' Istituto lombardo*.

tion toute matérielle, toute, brutale, le moyen âge se créa très singulièrement une métaphysique amoureuse. Les femmes, égrillardes commères dans les fabliaux, héroïnes souvent peu virginales dans les romans de chevalerie, furent presque divinisées par bien des poètes. Ici encore l'Europe pourrait avoir imité l'Orient et reçu ce culte de la femme autant des croisades et de l'invasion des Arabes que de Platon et des traditions germaniques. On peut d'autant plus le supposer que les pensées des Européens, lorsqu'il s'est agi d'exprimer ces sentiments épurés, se sont colorées d'une teinte orientale (1). Cette teinte est visible sur quelques-uns des chants des troubadours, et sans doute fut communiquée par eux à Dante, à Pétrarque et à leur école. Cependant on ne peut guère croire que les troubadours aient été en rapport direct avec la poésie arabe, dont la langue est une langue à part. Il n'y aurait eu qu'une de ces infiltrations d'idées dont on trouve des traces si fréquentes quand on s'occupe de l'histoire littéraire. Cette difficulté d'entendre l'idiome poétique des Arabes ne rend pas admissible la supposition que les Provençaux aient pu calquer les formes rythmiques de ces derniers. C'est cependant ce que croyait Fauriel. « On trouverait, dit-il dans son *Histoire de la littérature provençale*, on trouverait au besoin chez les Arabes andalousiens le type du couplet lyrique à rimes variées et entrelacées... Sans renoncer à la *cassideh* monorime

(1) Delécluse. *Dante et la poésie amoureuse*, p. 63 — Ginguené. *Hist. litt. d'Italie*, t. 1, ch. v.

qui resta toujours la forme dominante de leur poésie, les Arabes andalousiens eurent néanmoins, aux belles époques de leur littérature et dès le dixième siècle, une autre forme de poésie lyrique dans laquelle ils se complurent beaucoup, et composèrent des pièces fort élégantes. A ces pièces ils donnèrent le nom de *Maouachah*, d'un verbe de leur langue qui signifie *broder, dessiner à l'aiguille* (1). » Fauriel ne croit pas, du reste, que les Arabes furent les inventeurs de ces couplets, il pense au contraire qu'il y eut ici une action exercée par l'Espagne ; que les modèles de ces strophes furent certaines hymnes de l'Église ; qu'en traduisant ces hymnes pour l'usage des Mozarabes, on leur conserva leur rythme, qu'ensuite les poètes profanes les adoptèrent, et qu'à leur tour ils furent imités par les Provençaux. Ne serait-il pas plus simple de penser que si les hymnes de l'Église ont réellement exercé une influence sur les rythmes des troubadours, elles ont pu l'exercer directement et sans l'intermédiaire des Arabes?

Faut-il croire que ce soit encore à ceux-ci que nous devons la rime? C'est une question qui a été souvent débattue. Il me semble que la rime a pu naître spontanément chez divers peuples. Fauchet la retrouve dans la langue théostique et cite quatre vers comme preuve (2). La rime, qui aide la mémoire à retenir une idée, a dû se créer naturellement dans les poésies vraiment populaires. Lorsque David eut tué Goliath, les femmes israélites chantaient deux vers se terminant par le

(1) *Histoire de la poésie provençale*, t. III, p. 253.

(2) Ginguené. *Hist. litt. d'Italie*, t. VII, p. 250.

même mot. C'était une rime, quoique défectueuse. On a conservé ces deux vers d'une chanson dans laquelle les soldats romains célébraient une victoire remportée sur les Francs (an 241) :

Mille Francos, mille Sarmatas occidimus
Mille, mille, mille Persas quærimus.

On connaît aussi un chant au sujet d'une bataille gagnée par Clotaire II sur les Saxons (1). Il est dans un latin grossier et rimé. Il serait facile de produire bien d'autres faits tendant à enlever aux Arabes l'honneur de cette création. Les hymnes de l'Église, destinées à être chantées par un grand nombre de fidèles, offrent l'emploi de la rime. Citons seulement le *Dies iræ*, qui remonte à une époque reculée. N'est-il pas naturel d'admettre que les idiomes dérivés du latin ont tiré la rime du latin même, qu'il faut en voir l'origine dans les vers léonins. Ces vers n'appartiennent pas seulement à la basse latinité, on peut en signaler un grand nombre dans Horace et dans Virgile. Un amateur de curiosités littéraires en a compté 651 dans l'Énéide (2); il a remarqué que plusieurs se suivent, et qu'enfin le poète les a employés surtout quand il avait à exprimer des images gracieuses, des pensées touchantes ou fortes. Comment, d'après cette observation, ne pas supposer que la rime ait paru aux latins plutôt une beauté qu'un défaut. On s'explique aisément qu'ensuite, dans des siècles de dégénéres-

(1) *Hist. litt. de France*, t. VII, p. XLVI.

(2) Peignot. *Amusements philologiques*, p. 97, note.

cence, on ait cherché à suppléer à des erreurs de mesure par le charme des consonnances.

VII

Tout en étant bien loin de posséder les connaissances nécessaires pour traiter un pareil sujet, j'ai essayé, en m'emparant souvent de l'érudition d'autrui, d'indiquer quelque chose de l'action de l'Orient sur l'Occident au moyen âge. Mais quelle fut cette action sur l'Espagne? On supposerait qu'elle dut être immense, et, chose étrange, elle fut assez faible, assez peu marquée pour que l'on ait pu la nier presque entièrement. Il faut le reconnaître, les premiers monuments de la langue espagnole n'offrent guère en fait d'imitation que des vestiges d'emprunts faits à la France. Le *Poème du Cid*, à moins qu'on ne veuille, avec Sismondi, regarder les mots: *Créateur* (Creator) et *Vertus saintes* (Virtutes sanctas) comme des orientalismes; les œuvres de Gonzalo de Berceo; le *Livre d'Apollonius*, la *Vie de sainte Marie l'Égyptienne*, l'*Adoration des Rois*, le *Poème d'Alexandre*, une grande partie du recueil de l'archiprêtre de Hita, ne présentent réellement aucune trace de l'influence des Arabes, aucune trace d'influence directe du moins. Si l'on passe à la poésie tout à fait populaire, on n'y trouve

pas davantage d'emprunts faits aux Arabes. Quelques romances mettant en scène des Mores et remontant à une époque assez reculée se distinguent par une moins grande sobriété d'images, par un style un peu plus éclatant. Quand je parlerai de ces romances, je dirai quels me semblent les motifs de cette différence, trop légère d'ailleurs pour être considérée comme l'empreinte positive d'un génie étranger.

Malgré ce manque de réminiscence orientale, quelques écrivains se sont obstinés à découvrir partout les traces des vainqueurs, à leur attribuer jusqu'au rythme des romances, jusqu'à l'esprit de ce petit poème. D'autres critiques, au contraire, ont peut-être trop atténué la part que les Arabes eurent à la civilisation espagnole. « Il est difficile, — dit Agustin Duran, — sinon impossible, d'expliquer comment, ayant vécu en contact immédiat avec les Arabes longtemps avant et quelques siècles après les autres nations, comment l'immense majorité du peuple s'étant mêlée à eux, comment, ayant accepté la langue des conquérants, s'étant assis à leurs écoles, ayant étudié leurs livres, participé à leurs mœurs, on trouve seulement quelquefois dans le palais des rois chrétiens, et jamais dans la poésie populaire, quelques restes de la science que cultivaient les Mores. Telle est pourtant la vérité, si des documents perdus jusqu'ici ne nous apparaissent un jour pour nous démentir. N'est-ce pas, par exemple, un phénomène incroyable que nous ayons reçu les livres sanscrits si connus des Arabes, non par les chrétiens mozarabes, mais par des traductions ou des imitations faites dans le nord de l'Europe? Serait-ce

que ces chrétiens avaient oublié le latin dégénéré et le roman barbare que l'on parlait dans les montagnes des Asturies ? Quoique cela soit bien étrange, il est certain qu'au commencement du quinzième siècle on ne rencontre pas dans notre littérature populaire de profonds vestiges de cette poésie brillante, riche, prodigue en images, audacieuse dans ses comparaisons et dans ses métaphores, pleine de rêveries mélancoliques, vagues, aériennes et éclatantes comme le soleil qui éclaire la terre où elle naquit (1). »

Que l'on me permette quelques observations sur ce passage. Je ne discuterai pas ici si les caractères que Agustin Duran prête à la poésie orientale sont toujours bien définis ; si cette poésie, éclatante comme le soleil, est à la fois pleine de rêveries mélancoliques qui, je le crois, appartiennent plutôt aux peuples du nord ; je demanderai seulement si cet orientalisme du quinzième siècle ou mieux du seizième n'était pas fortement mêlé d'*italianisme* ? C'est du reste une question qui est ici accessoire et dont j'aurai sans doute à m'occuper encore ; je l'abandonne donc pour remonter au commencement de la citation qui précède. Peut-être Duran n'a-t-il pas donné assez d'importance au rôle que la poésie arabe put avoir dans les palais des rois chrétiens ? Cela est très vrai : ni les premières manifestations de la langue castillane, ni pendant longtemps sa poésie populaire n'indiquent l'imitation de l'Orient. Mais

(1) *Romancero general*, por don Agustin Duran, tomo I°, prologo, p. 24, nota 16.

l'Espagne fut-elle aussi indépendante qu'on le suppose à l'égard de la civilisation arabe ? Cette civilisation n'atteignit-elle pas plus fortement qu'on ne l'indique les rangs supérieurs de la société ? Un point qu'il faudrait d'abord tâcher d'expliquer, c'est cette nullité d'action moresque sur les plus anciens monuments de la littérature castillane et sur la poésie populaire, c'est surtout la longue persistance avec laquelle cette poésie conserva un caractère à elle. A quelles causes attribuer cette absence d'imitation orientale à des époques où le peuple peu instruit devait être si disposé à recevoir des impressions étrangères ? On a allégué la répulsion que les Mores inspiraient aux chrétiens. Mais cette répulsion fut-elle aussi vive que l'ont dit de savants historiens ? Mais la haine ne dut-elle pas s'échauffer pendant le long contact des deux peuples ? L'énergie de ces antipathies de vaincus à vainqueurs me paraît démentie par bien des faits, par des alliances politiques, par des mariages même. Si les répulsions avaient été aussi violentes à l'égard des musulmans, aurait-on vu Mohammed-Aben-Abed donner sa fille Zaida à Alphonse VI, roi de Castille ? Aaurait-on vu soixante mille Espagnols soutenir ce même Mohammed ? Aaurait-on vu à chaque instant des princes espagnols se réfugier chez des princes mores ?... Alfonse X s'adresser à Alonzo Perez de Guzman, qui était en faveur près du roi de Maroc, pour obtenir l'appui de ce roi, Aben-Yuzaf ? Le Cid aurait-il servi des rois mahométans ? Aaurait-il eu à sa solde une foule de Sarrazins ? L'aurait-on enseveli dans le vêtement moresque que l'on retrouva

quand, en 1544, on ouvrit sa tombe? Ne remarquerait-on pas dans le *Livre du comte Lucanor*, dans les anciens ouvrages de la littérature castillane, des traces de cette animadversion? Ne verrait-on pas à chaque instant dans ces œuvres antiques les Arabes sacrifiés, placés dans des situations ridicules ou honteuses? Et, loin de là, on aime à raconter leurs aventures, à vanter leur sagesse... Des princes chrétiens auraient-ils couvert leur monnaie de légendes arabes? Des chrétiens, dont plusieurs se destinaient aux ordres, dont l'un devint pape, Sylvestre II, auraient-ils étudié sous des savants arabes? Alfonse X, en fondant, en 1252, des écoles à Séville, eût-il décrété qu'on y enseignerait l'arabe? Mais l'arabe s'était comme purifié en recevant la traduction de nos Livres Saints; il était la langue de la science, de même que plus tard le grec et le latin. Il n'était plus la langue exclusive des ennemis, il était l'idiome unique d'une foule de chrétiens, de ces Mozarabes « qui, dit M. de Circourt, avaient profité des progrès des Mores dans la civilisation et se retrouvaient à l'égard des Espagnols dans la même position où leurs pères, quatre siècles plus tôt, s'étaient trouvés à l'égard des Arabes... Les Espagnols n'avaient que des rudiments d'institution, leur code ne contenait guère que la loi pour le partage du butin et ils triomphaient par la force de la barbarie. Les Mozarabes leur apportaient toutes les connaissances dont ils manquaient. Ils leur apprirent comment s'administrent les finances, comment s'établit la hiérarchie dans les emplois publics, comment se fait la police et comment s'organisent les troupes. Ces termes arabes,

que la langue espagnole s'efforce de rejeter comme des scories pour les remplacer par des mots d'origine latine; les termes techniques en tous genres ont été introduits par les Mozarabes dans les premiers temps qui suivirent la conquête de Tolède (1). »

Il est impossible de nier les rapports qui s'établirent entre les Mores et les Espagnols. Après avoir parlé des conditions faites par les vainqueurs aux vaincus, — aux vaincus, ce mot n'est peut-être pas entièrement juste, car, on l'a vu, des Goths avaient secondé les Arabes contre Roderick, — Fauriel ajoute : « Ces faits aident un peu à en expliquer un autre aussi certain qu'il est remarquable, c'est l'espèce de sympathie et d'intimité sociale qui s'établit de bonne heure et alla toujours croissant entre les Arabes et les Espagnols; c'est la facilité avec laquelle ceux-ci cédèrent au noble ascendant des premiers, se prirent à leur aimable génie, adoptèrent leur langue, leurs mœurs (2)... »

Les rapports des deux peuples ne cessèrent pas lorsqu'au douzième siècle les Mozarabes furent expulsés par les Almoravides; ils ne cessèrent même pas quand les Mores eurent rendu aux chrétiens toutes leurs possessions. Vaincus, les Mores se soumirent à la domination des Espagnols comme jadis une partie des Espagnols s'était soumise à la leur. Lorsqu'en 1492 Grenade, ce dernier débris de leur empire, tomba devant Fernand et Isabelle, un grand nombre d'entre

(1) *Histoire des Mores Mudejares*, tome I, p. 61.

(2) *Hist. de la Gaule méridionale*, tome I, p. 60.

eux demeura en Espagne. Il fallut les persécutions de Philippe III pour les expulser entièrement au commencement du dix-septième siècle (1609). Ce ne serait qu'à la fin de cette période de neuf cents ans qu'il y aurait eu seulement une infiltration de la littérature arabe dans la littérature espagnole ? Comment admettre qu'une nation dont le contact fut si persistant, dont le langage fut si répandue, n'ait, pour ainsi dire, pas laissé d'indices de sa civilisation ? Il faut tâcher d'expliquer cette anomalie. Nous permettra-t-on une conjecture ? Si la littérature arabe ne paraît pas avoir eu d'effet sur la littérature espagnole, ne serait-ce pas simplement parce que la littérature arabe ne fut pas, dans la Péninsule ibérienne, orientale comme à Bagdad ou à Damas ; parce que, au moins dans ce qu'elle avait de populaire, elle se rapprochait beaucoup de la littérature espagnole elle-même ?

M. de Circourt, dans un passage que j'ai précédemment cité, a montré Abderrhaman prenant des mains des Arabes les trésors de la science antique. N'y aurait-il pas dans ce passage toute l'explication du mystère ? Lorsque les Arabes se confondirent aux Mores qu'ils avaient précédemment subjugués et s'emparèrent de l'Espagne, je l'ai dit, ils n'étaient pas encore loin de la barbarie ; ils trouvèrent en Espagne les débris d'une civilisation sans doute plus grande que la leur et l'acceptèrent comme les Goths avaient accepté celle des Romains. Il y eut donc en Espagne, au commencement de la civilisation arabe ou plutôt moresque, un élément latin qui se rencontre en tête de la plupart des nations

européennes et qui devait assimiler les Arabes de la Péninsule ibérienne à ces autres nations. Ils se civilisèrent simultanément à leurs frères restés en Orient, mais ce réveil ne procéda pas tout à fait des mêmes causes. La Grèce agit sur les uns moins directement que sur les autres, et l'Inde n'eut plus sur les premiers l'influence immédiate qu'elle conserva sur les seconds. Un indice de cette différence est l'architecture moresque elle-même : elle s'est quelquefois presque confondue à celle des anciens maîtres du pays. M. Lavallée me semble avoir dit avec beaucoup de justesse : « Pendant huit siècles, les Castellans et les Arabes se sont trouvés continuellement en contact, de sorte que souvent la langue des deux peuples, leurs mœurs et leurs arts se confondaient (1). »

M. de Gayangos a reconnu que la différence des mœurs, des usages, le relâchement du principe religieux, les rapports suivis avec les chrétiens, firent des musulmans d'Espagne un peuple fort distinct des Arabes d'Orient. Cette opinion me paraît fortifier mes conjectures que je formulerai brièvement en disant qu'en Espagne la littérature arabe ne put agir fortement sur la littérature castillane, parce qu'elle n'avait pas un caractère fort différent de celui de cette dernière littérature. Certainement, la civilisation mahométane, telle qu'elle existait en Orient, projeta plus d'une fois ses rayons sur le royaume conquis, mais elle n'en éclairait que les sommités. Les philosophes, les poètes de cour,

(1) *Espagne*, tome I, p. 486.

les savants, purent recevoir ses lumières, mais les masses n'en reçurent guère que de vagues reflets. Il y eut peut-être peu de diversité entre les vers que les rawias débitaient à Badgad et à Damas, et ceux dont Conde nous a donné la traduction et qui étaient l'œuvre des poètes érudits; mais la littérature arabe populaire ne devait rappeler ni la pompe, ni les images du style oriental. Il est hors de doute pourtant qu'en Espagne il y eut des poètes arabes écrivant dans ce style, et que des Espagnols, ayant oublié leur langue, peuvent être même compris parmi eux (1); mais par cela qu'ils copiaient des rythmes savants, qu'ils reproduisaient des idées étrangères, qu'ils empruntaient leurs métaphores à d'autres climats, leurs œuvres devaient rester bien au-dessus des atteintes du vulgaire. « La poésie espagnole-arabe, dit Dozy, classique en ce sens qu'elle imitait les anciens modèles, regorgeait d'images empruntées à la vie du désert, inintelligibles pour les étrangers. La langue poétique était une langue morte que les Arabes ne comprenaient et n'écrivaient qu'après avoir étudié longtemps et sérieusement les anciens poèmes, tels que les *Moullacahs*, le *Hâmasath* et le *Divân des six Poètes*, les commentateurs de ces ouvrages, les anciens lexicographes. Quelquefois les poètes eux-mêmes se trompaient dans l'emploi de certains termes qui avaient vieilli. Fille des palais, cette poésie ne s'adressait pas au peuple, mais seulement aux hommes instruits, aux grands et aux princes (2). »

(1) *Anthologie arabe*, par Jean Humbert, p. 37 et 55.

(2) *Recherches sur l'histoire polit. et littér. de l'Espagne*. p. 609.

Dozy a parfaitement expliqué comment la poésie arabe, acclimatée en Espagne, dut y rester ignorée, et des chrétiens, et d'une partie des musulmans; mais les fictions romanesques qui, si elles n'empruntaient pas à la poésie ses rythmes compliqués, pouvaient du moins lui emprunter des pensées; mais les livres scientifiques qui illustrèrent les Arabes et qui étaient écrits dans un langage brillant et métaphorique; mais toutes ces productions érudites appartenant aux écoles ou aux cours, venues de Damas ou de Badgad, ou faites à l'imitation de ces œuvres réellement arabes, et comme telles restant au-dessus du peuple mahométan; mais tous ces livres, imprégnés d'émanations orientales, durent un jour cependant pénétrer dans la société. Les rapports que, sous Alfonse X, la science établit entre les Castellans et les Arabes paraissent avoir donné aux productions de ces derniers une certaine influence sur la partie la plus relevée de la littérature espagnole. Bien des pages de la *Chronique générale*, toutes les pages sententieuses des *Siete Partidas* révèlent cette inspiration; on la retrouve encore dans le *Comte Lucanor* et quelquefois dans les poésies de Juan Ruiz, où elle se mêle à l'influence française qui la domine. Quand cette période de l'histoire littéraire de la Castille sera plus explorée, lorsque les investigations auxquelles on s'adonne de tous côtés auront amené la découverte de témoignages inconnus ou égarés, on aura sans doute la preuve d'une assez longue phase d'imitation de la littérature arabe; c'est une présomption que j'ai déjà indiquée au début même de cette introduction.

Je ne sais si j'ai rendu avec une clarté suffisante cette série de conjectures. Je les résumerai en peu de mots et sous la forme interrogative, car il ne m'appartient pas de vouloir donner des solutions. En Espagne, la littérature des premiers siècles et pendant longtemps la poésie populaire n'offrent point d'indices d'influence arabe. Ne serait-ce pas parce que les Arabes transportés dans la Péninsule y devinrent un peuple assez semblable aux Espagnols pour que l'un ne pût emprunter que peu de chose à l'autre ? L'action réelle de l'Orient, action qui ne pouvait se communiquer que par les écoles et les cours, ne commença-t-elle pas sous Alfonso X ? Ne serait-ce pas à dater de ce roi que l'élément vraiment arabe s'introduisit dans les lettres castillanes et, après y avoir couvé quelque temps, éclata dans des scintillements de pensées qui se confondirent plus tard avec les *concetti* des *seicentisti* italiens dont les hyperboles et les métaphores avaient peut-être aussi un germe oriental ?

VIII

La langue arabe n'a pas exercé sur la langue espagnole une action aussi vive qu'on l'a dit trop souvent. Pour qu'un idiome influe sur un autre avec une certaine énergie, il faut qu'il y ait entre eux quelques rapports, une communauté d'origine. Ces conditions

n'existaient pas pour l'espagnol et l'arabe, et le premier de ces langages n'a guère reçu du second que des termes désignant des choses inconnues avant l'invasion moresque, que des noms de fonctions militaires ou civiles, des expressions techniques et scientifiques qui de là ont en partie circulé dans toute l'Europe.

Ceux des Goths qui résistèrent à la domination musulmane emportèrent avec eux un latin dégénéré qui s'altéra de plus en plus par le mélange de dialectes usités dans le nord de l'Espagne. Ce latin, corrompu déjà par sa mixtion avec les vieux idiomes de l'ancienne Ibérie, ensuite modifié dans ses formes grammaticales par le séjour des Goths, produisit différentes branches. La Galice et la contrée qui devint le Portugal eurent d'abord une même langue, une langue offrant de l'analogie avec le castillan dont elle n'avait pas la prononciation âpre, avec le catalan par la contraction des mots; mais le portugais, par des raisons que je dirai plus tard, subit des influences françaises et provençales qui finirent par le rendre distinct du galicien proprement dit. Le catalan, qui avait une modification dans le valencien, se répandit le long des Pyrénées depuis la Méditerranée jusqu'au royaume de Navarre, où il se mêla à un antique dialecte antérieur aux sources latines, à l'ibérien, au basque, qui a continué d'être parlé en Biscaye et dans quelques vallées des frontières de la France (1). Le castillan, qui avait conservé ces aspirations gutturales que Martial reprochait déjà à ses

(1) *Essai sur l'hist. de la litt. catalane*, par Cambouliu.

compatriotes, était peut-être le plus proche héritier du latin ; toutefois il ne repoussa entièrement ni l'influence de nos provinces méridionales, ni celle des Français du nord, ni celle des Ibères, ni celle des Mores. Dans la province de Murcie, il s'altéra singulièrement par le mélange de l'arabe et du valencien.

Dire avec certitude à quelle époque se formèrent ces dialectes, c'est ce qui est impossible. On a vu que saint Isidore rapporte un assez grand nombre de mots comme appartenant à une langue vulgaire. J'ai parlé aussi d'une convention faite en 734 entre un roi more et un couvent. Cette pièce, que Raynouard, Clarus, Fauriel, Schlegel n'ont pas hésité à considérer comme vraie, présente beaucoup de termes qui appartiennent encore à la langue espagnole. Elle est à peu près pour cette langue ce qu'est pour la nôtre le fameux serment de Louis de Germanie : « Pro Deo amur et pro christian poblo. » La traduction de la charte d'Aviles, octroyée en 1155 par Alfonse VII, n'a pas été contestée et elle est généralement citée comme le plus ancien monument de la langue espagnole. Je donnerai quelques lignes de cette charte quand je m'occuperai du poème du Cid.

L'idiome qui sortit de la corruption du latin et qui devait se partager en différents dialectes, reçut, on l'a déjà vu, le nom de *romance*. Les Arabes appelaient aussi *Rom* ou *Arromi* les chrétiens qui s'étaient retirés dans les montagnes et qu'ils regardaient comme les descendants des Romains (1). A ce nom de Romance

(1) Ticknor, *Hist. de la Literatura española*, t. IV. p. 189. — Voir dans la *Romania* de 1872, p. 1, un article de M. G. Paris.

succéda celui d'Espagnol, puis celui de Castillan emprunté à cette partie de la Péninsule qui devait dominer les autres États de cette contrée au point d'attribuer à son langage une prééminence marquée sur le galicien, le catalan, le valencien qui, durant plus ou moins de temps, eurent leurs littératures propres.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment, on pourra — bien que les exigences de la narration, la nécessité d'entrer dans certains détails historiques ou littéraires aient semblé rompre le fil des idées — on pourra se rendre compte des éléments qui ont concouru à la formation de l'espagnol. Ces éléments sont en grand nombre. Les Ibères avec les Celtes paraissent avoir été les premiers habitants de l'Espagne. Il se mêle à eux des colonies de Phéniciens, de Rhodiens, de Phocéens. La guerre amène les Carthaginois, d'autres guerres les Romains. La langue de ceux-ci, déclinant dans l'Italie même, s'amalgame aux débris des dialectes parlés par tous les peuples qui se sont succédés ou confondus. Elle forme avec eux un idiome populaire auquel les invasions des barbares apportent encore quelques changements. Les Arabes vainqueurs refoulent ce patois latin qui finit par quitter les montagnes où il s'était réfugié, redescend sur l'Espagne en triomphateur et s'empare d'un certain nombre de termes arabes; plus tard il en emprunte aussi à la Provence et à la France. Il a dû, on le voit, entrer dans la langue espagnole des éléments bien divers, mais l'élément principal, créateur, reste le latin.

Il se modifia en Espagne à peu près de la même ma-

nière que dans les autres contrées où il se changea en langues romanes. Les barbares ne purent sans doute se faire à ces déclinaisons qui indiquaient la relation des mots, à ces conjugaisons savantes qui distinguaient les temps et les modes des verbes. Pour éviter un désordre intelligible, ils eurent recours au mécanisme plus simple de leurs dialectes nationaux ; ils employèrent des articles pour signaler les cas des mots, des auxiliaires pour marquer les changements de signification dans les verbes. Le pronom *ille* devint pour eux l'article défini, et nous le rencontrons dans toutes les langues romanes ; nous le voyons donner à la langue d'oïl en perdant sa première syllabe *le*, *li*, *la*, *les* ; le portugais conserve seulement la dernière lettre de l'ablatif *illo*, *illa*, *o*, *a* ; la première et la dernière syllabe de ce pronom fournissent à l'italien ses articles *il*, *lo*, *la*, *le* ; la langue d'oc trouve dans *ille*, *el*, *lo*, *le*, *l'*, *els*, *los*, *li*, *la*, *las* ; l'espagnol *el*, *la*, *los*, *las*. Cette altération *el* apparaît également dans les commencements du français, du portugais, de l'italien, et l'on s'est demandé si elle ne viendrait point de l'arabe ; mais c'est ce que paraissent démentir le pluriel et le féminin de cet article *el*, on y remarque la trace évidente du pronom latin. Au reste, ce pronom *ille* fut quelquefois employé par les meilleurs écrivains de l'antiquité d'une manière assez analogue à notre usage moderne. Villemain fait cette intéressante remarque dans son *Cours de littérature* (1). Dans le même ouvrage il prouve aussi par plusieurs

(1) Tome I, p. 89.

exemples que l'emploi du verbe *être*, du verbe *avoir* comme auxiliaires, n'est pas sans quelques exemples dans la haute latinité. Il reconnaît cependant que : « la plus grande révolution qui se soit opérée dans la syntaxe, depuis les Grecs et les Romains, consiste dans ce double procédé (1). » Mais ne pourrait-on pas penser, d'après les citations de Villemain, que dans la conversation familière les Romains se servaient quelquefois de verbes auxiliaires et de phrases telles que celle-ci : « *Urbem quam parte captam, parte dirutam habet...* — *De Cesare satis dictum habeo...* » Ne pourraient-elles point être considérées comme des négligences empruntées au langage usuel ?

Villemain a trop bien décrit les transformations de la langue latine pour que je tente d'étudier le même sujet, et, abandonnant des considérations applicables à tous les idiomes romans, je reviens à l'espagnol. Les radicaux latins y subirent certains changements que j'indiquerai rapidement. *Cl*, *pl*, *fl*, se sont changés en *ll* ; *Clamare* LLAMAR ; *plorare* LLORAR ; *flamma* LLAMA : *e* en *ie*, *o* en *ue* ; *tempus* TIEMPO, *bonus* BUENO ; *q* en *g* : *securus* SEGURO ; *li* en *j* ou en *g*, *f* en *h* : *filius* HIJO ; *mulier* MUGER ; *renl* : *arbor* ARBOL ; *p* en *b*, *u* en *o* : *super* SOBRE ; *t* en *d* : *pater* PADRE. Beaucoup de mots paraissent au singulier s'être, comme en Italie, formés de l'ablatif latin. Au pluriel ils n'imitent point les terminaisons latines en *i* ou en *æ* ; ils font leur pluriel de l'accusatif latin pour tous les mots qui, au singulier, finissent par *o*, *a*, *hijo*,

(1) Tome I, p. 90.

hijos, rosa, rosas. Quant aux substantifs dont la dernière syllabe est en *or*, ils suivent l'exemple donné par le latin, *autor, autores, imperador, imperadores*. Plusieurs de ces substitutions de lettres, que j'ai signalées tout à l'heure, n'avaient pas lieu dans le vieil espagnol, on écrivait *filio, falcon, facer, mulier*, etc. La construction de l'espagnol est directe mais laisse du reste d'assez grandes libertés pour l'agencement de la phrase. Cette construction dans les anciens écrivains rappelle beaucoup celle des auteurs italiens et des auteurs français des mêmes époques. L'accent en espagnol est à peu près aussi marqué qu'en italien. Mais l'accentuation de certaines syllabes s'opère d'après des règles plus fixes que dans l'idiome de Dante. En général, quand un mot se termine par une voyelle, c'est sur la syllabe précédente que l'on doit appuyer. La prononciation très douce du *c*, qui devant l'*e* et l'*i* n'est qu'un souffle léger glissant entre les lèvres, des lettres *ia* dont on fait un dyssyllabe, corrige l'âpreté de la *j*; et l'intonation donnée fréquemment à la lettre *r*, intonation un peu assourdie, produit un charmant contraste avec l'éclat de nombreuses terminaisons en *os, as, es*. On sait quelle belle place Charles-Quint assignait à la langue de son royaume. « Il faut parler italien à sa dame, allemand aux chevaux, français aux hommes, castillan à Dieu. » Bouterwek s'est exprimé de façon à ne pas démentir l'illustre empereur. M. de Laborde, avec moins d'emphase que Bouterwek, a très bien caractérisé l'espagnol dans le passage suivant : « Malgré quelques défauts, la langue espagnole est une des plus belles langues de l'Europe,

elle est noble, harmonieuse, poétique, remplie d'élévation, d'énergie, d'expression et de majesté. Elle abonde en expressions sonores, pompeuses, dont la réunion forme des phrases cadencées qui flattent agréablement l'oreille. Cette langue est très propre à la poésie, mais aussi elle prête beaucoup à l'exagération. Elle est naturellement grave, cependant elle se plie aisément à la plaisanterie. Elle est expressive et noble dans la bouche des hommes bien élevés; vive et saillante dans celle du peuple; douce, séduisante et persuasive dans celle des femmes. »

M. de Gayangos croit que le castillan se latinisa surtout dans le seizième siècle par les efforts que plusieurs écrivains firent alors pour modeler leurs phrases sur celles de Cicéron et de Virgile. Au seizième siècle aussi on remplaça une quantité de mots arabes par des termes empruntés à la langue latine. Toutefois, à sa source même, l'espagnol roulait une foule de débris du latin. Que l'on ouvre le *Poème du Cid* — le plus ancien monument de la littérature espagnole — et qu'on en lise les vingt premiers vers :

De los sos oios tan fuerte mientre lorando
Tornaba la cabeza e estabalos catando;
Vió puertas abiertas e uzos sin cañados,
Alcandaras vacias sin pieles e sin mantos,
E sin falcones e sin adtores mudados.
Sospiró mio Cid ca mucho aviegrandes cuidados.
Fabló mio Cid bien e tan mesurado :
Grado a ti señor Padre que estas en alto ;

Esto me han buuelto mios enemigos malos.
 Alli piensan de aguijar, alli sueltan las riendas :
 A la exida de Vivar ovieron la corneja diestra,
 E entrando a Burgos ovieron la siniestra.
 Mezió mio Cid los ombros e engrameo la tiesta;
 Albrizias Alvar Fanez ca echados somos de tierra ;
 Mio Cid Ruy Diaz por Burgos entraba,
 En sa compañía LX pendones lebaba,
 Exienlo ver mugieres e varones,
 Burgeses a burgesas por las finiestras son puestas,
 Plorando de los oios, tanto avien el dolor,
 De las sus bocas todos decian una razon :
 Dios que buen vasalo si oviese buen señor !

Ces vers contiennent quatre-vingt-sept mots. Neuf ou peut-être seulement sept de ces mots ne se rattachent pas d'une manière évidente au latin, ne remontent qu'à la basse latinité ou appartiennent à d'autres idiomes. Ces mots sont *catando*, *alcandaras*, *mantos*, *engrameo*, *albrizias*, *echados*, *compaña*, *varones*, *vasalo*. Trois se retrouvent dans la basse latinité : *catar* vient de *cattare*, regarder, et a peut-être pour racine le mot *wacht* qui, en ancien allemand, signifiait sentinelle, *guarte*, qui a donné à l'italien, par le changement du double *v* en *gu*, le verbe *guatare*, et à la langue d'oïl *gaiter*. *Manto* est à peine une altération du mot *mantum* qui appartenait à la langue vulgaire au temps d'Isidore de Séville. *Vasalo* provient de *vassus*, corruption du mot celtique *gwas* (1), serviteur; deux mots

(1) Bullet. Mémoires sur la langue celtique, t. II, p. 697,

sont d'origine arabe, *alcandaras* et *albrizias* ; deux autres restent pour nous sans étymologie : *echado* et *engrâmeo*. Et encore si l'on voulait voir dans *engrameo* la *tiesta*, non lever, mais baisser la tête, sens que les vers précédents ne semblent pas condamner, on pourrait trouver dans *engrameo* la réunion de deux mots latins : *in gremio*. Deux mots enfin ont donné lieu à diverses interprétations. Ce sont *baron* ou *varon* et *compaña*. Roquefort et Barbazan voient l'origine de *baron* dans *vir* (1). D'autres l'ont cherché dans le mot celtique *ver*. Si l'on en croyait Muratori, on ferait venir *compaña* de *kumpan* (2), qui, en vieil allemand, voulait dire compagnon; mais ce mot allemand n'a-t-il pas pu se créer d'après *compaganus* ou *compago*, ou peut-être de *cum pane*, gens vivant du même pain? Muratori a rejeté cette explication, et pourtant le terme qu'il cite, *kumpán*, a une très singulière ressemblance avec *cum pane*; ajoutons que dans notre français du treizième siècle on disait *compain* :

Mais me dit compain or soyez

Seur et ne vous esmayez...

(*Roman de la Rose.*)

Bel compain od vus es irrum...

(*La Résurrection du Sauveur.*)

Suivant Ménage, dans le Languedoc on appelle *companatge* ce qui se mange avec le pain.

(1) *Nouvelles observations*. — *Fabliaux*, t. II, p. 27.

(2) *Dissertazione* xxxiv^e, p. 258.

Ainsi, sur au moins quatre-vingts mots pris au hasard dans le plus ancien livre de la littérature espagnole nous n'en trouvons que neuf et peut-être même que sept qui ne se rattachent pas au latin. L'italien, le portugais, le catalan, le provençal et le roman français étaient à l'égard de cette langue dans la même position que le castillan. Il en est résulté dans plusieurs de ces idiomes des analogies telles que Lope de Vega a pu écrire un sonnet espagnol en empruntant tour à tour des vers à Horace, à l'Arioste, à Pétrarque, au Tasse, à Camoëns, à Boscan, à Garcilaso. On connaît plusieurs autres tours de force du même genre, des poésies qui, à la rigueur, peuvent tout à la fois passer pour catalanes, portugaises, castillanes et latines (1).

IX

Jusqu'ici on a constaté les reflets que la Provence projeta au delà des Pyrénées comme au delà des Alpes. Ces reflets furent très réels sans doute, et une fois de plus nous aurons à les signaler tout à l'heure, mais la France proprement dite, la France du nord, remplit à l'égard de l'Espagne un rôle important et plus grand qu'on ne le suppose peut-être.

(1) Clarus. *Darstellung der Spanischem literatur*, Er. B. S. 79.

Il y a longtemps que Paris exerce un incontestable prestige. Dès le douzième siècle, un écrivain milanais, Landolfo di San Paolo, raconte qu'il s'était rendu en compagnie d'Anselmo di Posterla et d'Olrigo Visdomino — lesquels furent plus tard évêques de Milan — et qu'il avait étudié avec eux dans les écoles de Paris (1). Au commencement du treizième siècle, Jacques de Vitry s'exprimait ainsi sur cette ville : « Tunc civitas parisiensis, velut fons hortorum et puteus aquarum viventium irrigabat universæ terræ superficiem, panem delicatum et delicias præbens regibus et universæ Dei ecclesiæ super mel et favum ubera dulciora propinquans (2). » Ce fut à Paris que Brunetto Latini se réfugia, poursuivi par la haine des Gibelins triomphants; ce fut à Paris que son illustre élève, Dante, passa quelque temps du long exil auquel le condamnèrent les Guelfes à leur tour victorieux. Tous deux rendirent justice à notre vieille langue, le premier en l'empruntant pour écrire son livre intitulé *le Trésor*, le second en déclarant que cet idiome plus facile, plus agréable que tout autre, avait su s'approprier par la traduction la *Bible*, les *Faits des Romains et des Troyens*, et produire les beaux romans du roi Arthus et quantité de livres d'histoire et de science (3).

(1) Muratori. *Antichità italiane*. Diss. 44, p. 329. — *Romanceiro portugais*, intr. p. XI et suiv.

(2) Cité par Bongars. *Gesta Dei*, præf. p. 12. — *Hist. litt. de la France*, t. XIV, p. 587.

(3) Allegat ergo pro se lingua oïl quod propter sui faciliorem ac delectabiliorem vulgaritatem quidquid redactum, sive inventum est ad vulgare prosaicum suum est : videlicet Biblia cum Trojanorum

Parmi ces hôtes célèbres n'oublions pas Boccace. Nous le réclamerions même en qualité de compatriote si, en écrivant le *Décameron*, il ne s'était naturalisé italien. Il revint toutefois habiter pendant six ans Paris, sa ville natale (1). S'il n'alla pas rue du Fouarre chercher, comme Dante, le souvenir du docte Sigier (2), il se plut à entendre les contes qu'avaient répandus les trouvères, contes dont il devait si bien faire son profit en mettant en pratique la maxime de Voltaire : « Il faut tuer ceux que l'on vole. » On peut le dire, au douzième et au treizième siècles, la France fut pour l'Italie ce que quelques siècles plus tard l'Italie fut pour elle. Elle fournit le grain qui, recueilli par des mains habiles et semé sous un soleil plus ardent, devait lui revenir en si riches moissons. Sans nos fabliaux l'Italie n'aurait pas eu Boccace, sans nos poèmes elle n'aurait pas eu Pulci, Bojardo et l'Arioste.

L'influence française s'étendit non seulement sur l'Italie comme nous venous de le remarquer, non seu-

Romanorumque gestibus compilata et Artui regis ambages pulcherri-
mæ et quam plures aliæ historiæ ac doctrinæ. — *De Vulgari elo-*
quio, lib. I. cap. x.

(1) Les *Titres de l'ancienne maison ducale de Bourbon*, par Huillard Breholles, mentionnent t. I. p. 345, un document qui se rapporte sans doute au père du conteur florentin : « 1332, 25 sept. Nicosie. Hugues, roi de Chypre, informe Boccace Nicolas, et les autres associés des Bardi de Florence, résidant à Paris, de la mission qu'il a donnée à Mathieu, évêque de Beyrouth, et à Pierre le Jeune, chevalier, de se rendre à Paris afin de remettre au duc de Bourbonnais la somme de 13 mille florins que la société des Bardi avait reçue précédemment en dépôt au nom du duc et du roi de Chypre. »

(2) *Purg.* ch. X.

lement sur l'Espagne comme nous le verrons tout à l'heure, mais pour ainsi dire sur toute l'Europe. A Athènes et dans la Morée, suivant Raymond Muntaner, on parlait un aussi bon français qu'à Paris : « E parlaten axi bell frances com dins en Paris (1). » Après la bataille d'Hastings, l'Angleterre — où sous Édouard le Confesseur les hautes classes s'exprimaient déjà en langue d'oïl — l'Angleterre devint normande ; les prédicateurs s'y exprimaient en français comme les poètes, comme les romanciers, et en 1425, pour la première fois, un acte de la chambre des communes fut rédigé en anglais. Un souvenir jeté à l'histoire explique facilement la prééminence des lettres françaises dans la Grande-Bretagne. Mais on comprend moins aisément que cette prééminence ait aussi existé au delà du Rhin, et cela à des époques reculées.

Avant 1139, un prêtre, Conrad, composa en Souabe ou en Bavière le *Ruolandeslied* ; environ un siècle plus tard un autre poète remania cette chanson dont le héros, comme l'a si bien montré M. Léon Gautier dans ses *Épopées Françaises* (2), fut célébré chez toutes les nations chrétiennes du moyen âge avant 1200. Ce fut vers 1190 qu'Hartmann von Aue commença en Allemagne la série des romans de la Table-Ronde, par son poème d'*Iwein* ; peu après Ulrich von Zazichoven composa *Lancelot du Lac* ; puis parurent *Wigalois*, *Titirel*, *Parceval*, *Lohengrin*, *Tristan*,

(1) Ducange. *Gloss.*, præf., p. 20.

(2) T. III, p. 546 et suiv.

productions imitées de nos poèmes français ou dérivées du *Roman du Brut*. Les aventures de Guillaume de Narbonne furent redites dans le même pays avec non moins de succès, et Conrad von Flecke, vers 1225, y répéta l'intéressante histoire de Flore et de Blanchefleur. Plus tard notre satirique Renard franchit le Rhin à son tour. Ses fourberies devinrent célèbres en Allemagne dans un livre attribué à Heinrich Alemar et intitulé : *Reinecke Fuchs* (1). En Hollande, pareil phénomène; dès la fin du treizième siècle, les poètes y chantent Charlemagne et ses pairs, Artus et les chevaliers de la Table-Ronde. Il est possible que là l'Allemagne ait d'abord servi de transition, mais la France exerça néanmoins une action très réelle et qui s'accrut par la présence de Sybille d'Anjou, femme de Thierry d'Alsace, comte de Flandre. Sous les auspices de cette princesse se créèrent, à l'exemple de nos cours d'amour, les confréries poétiques appelées Chambres de Rhétorique, et qui passèrent de la Flandre à la Hollande. La domination française s'étendit encore, lorsqu'en 1433, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'empara des états de la comtesse Jacqueline. Alors la langue française s'introduisit dans les affaires civiles et judiciaires et se mêla

(1) *Poetischer Hauschatz*, p. 13 et suiv. — *Tableau de la littérature du Nord*, par Eichhoff, p. 314 et suiv. — *La Littérature allemande au moyen âge*, par A. Bossert, p. 174 et suiv. — *Les Épopées françaises*, par Léon Gautier, t. III, p. 546. — Dans son beau travail, M. Léon Gautier a suivi d'une manière bien intéressante la diffusion de nos chansons de geste dans toute l'Europe. Voir entre autres ses notes sur la Chanson de Roland et sur celle de Guillaume d'Aquitaine.

tellement au hollandais que cet idiome fut sensiblement altéré (1).

Puisque des pays que la différence radicale des langues, que la rareté plus grande des communications, qu'une diversité marquée de mœurs, de caractère, devaient tenir en dehors du courant des idées françaises, subirent cependant ces idées, on s'explique sans peine que l'Espagne, en relations fréquentes avec la France, parlant une langue qui a des origines communes avec la nôtre, dut subir une inévitable fascination. Comme l'Italie, l'Espagne se laissa tout à la fois séduire par les sciences et par les lettres, et probablement en premier lieu par les sciences. La renommée de la congrégation de Cluny, fondée en 910, était telle dans la seconde moitié du douzième siècle, que Sanche le Grand, roi d'Aragon, établit une colonie de cet ordre à San Juan de la Peña; qu'un concile général décida que les évêques de ce royaume seraient choisis parmi les moines de Cluny (2). Alors plusieurs Français parvinrent en Espagne aux plus hautes dignités ecclésiastiques, et l'on vit des Espagnols venir demander à la France ces précieuses leçons dont profitaient aussi les érudits italiens. Tel fut Rodrigo Ximenez, l'un des hommes les plus instruits du treizième siècle. Raymond Lulle était parmi les auditeurs de Jean Scott. Alfonse X attira de France plusieurs de ses doctes collaborateurs. Un juif converti, Selemoh Halevy, se rendit à Paris

(1) *Hist. litt. des Pays-Bas*, par M. Siegenbeck, p. 23 et suiv.

(2) *Hist. litt. de la France*, tome VII, p. 38.

pour s'y faire recevoir maître en théologie (1). — En parlant de Paris, Juan Lorenzo dit dans son poème d'Alexandre (2) :

La ciutat de Paris yaz en medio de Francia
De toda la clericia avie y abundancia.

« La ville de Paris est au milieu de la France, et là il y a abondance de toute clergie. »

Au moyen âge les communications de peuples à peuples ne furent pas aussi rares qu'on serait tenté de le supposer. Ces communications expliquent l'apparition, sur des points fort éloignés les uns des autres, de légendes, de récits ayant évidemment une origine commune. Moins retenus que nous par des occupations sédentaires, entraînés par un grand besoin d'activité, les hommes du moyen âge savaient triompher de l'incommodité que leur présentait la manière de voyager, du mauvais état des chemins, des périls, des fatigues d'un long trajet. En lisant la vie de l'aventureux Jean de Luxembourg, du valeureux roi de Bohême, si glorieusement tombé à Crécy, on est stupéfait du nombre et de la célérité de ses voyages. On le voit tantôt dans ses États héréditaires, tantôt en Bohême, tout à coup en Pologne, en Italie, sur les bords du Rhin, à Paris, à Avignon, sur les rives du Danube, dans le midi de la France... et ces courses impétueuses, il les recommence plusieurs fois et les

(1) *Estudios sobre los Judios de España*, por Don J. Amador de los Rios, p. 339.

(2) *Poema de Alexandro Magno*, st. 2418.

exécute avec une promptitude qui semble vraiment extraordinaire (1).

Ce n'étaient pas seulement les rois, les grands, qui se mettaient ainsi en mouvement; chaque classe de la société avait des motifs de déplacement. Tout le moyen âge français était en rapport avec le moyen âge espagnol : le peuple par les pèlerinages (2); le clergé par les monastères, les évêchés; les chevaliers par les aventureuses entreprises; les princes par les mariages.

Pour que l'on se rende plus facilement compte de la mission que la France remplit en Espagne, il faut qu'ici nous laissions pénétrer l'histoire dans l'histoire littéraire. Nous prions que l'on nous pardonne l'aridité de quelques recherches généalogiques : ces détails serviront non seulement à éclairer ces pages, mais encore plusieurs points que nous avons indiqués ou sur lesquels nous devons plus tard appeler l'attention.

X

Après la bataille de Xérès, qui, en 714, livra l'Espagne aux Arabes et aux Mores, on se le rappelle, beau-

(1) Voir Schötter : *Johann Graf von Luxemburg*.

(2) Le tombeau de saint Jacques, à Compostelle, attirait de la France et même de l'Allemagne une foule de pieux voyageurs, et

coup de chrétiens se retirèrent dans le nord de la Péninsule. Ils se réunirent sous les ordres de Pélage, résistèrent énergiquement aux vainqueurs et, secondés par les difficultés d'une contrée sauvage et montagneuse, parvinrent à fonder une monarchie. Cette monarchie se nomma successivement royaume des Asturies, d'Oviedo et enfin de Léon. Favila succéda à Pélage son père, et eut pour héritier son beau-frère Alfonse, fils du duc de Biscaye et descendant des rois goths. Ce prince, qui régna sous le nom d'Alfonse I^{er}, chassa les Mores de la Galice et d'une partie des contrées qui jadis avaient été occupées par les Vaccéens; ce pays, dit-on, prit alors le nom de Castille, parce qu'à mesure que les chrétiens s'y avançaient, ils protégeaient leurs conquêtes par la construction de citadelles, *castellas*. La Castille, appelée à dominer un jour le reste de l'Espagne, fut donc redevable de son origine aux rois de Léon. Elle ne tarda pas cependant à méconnaître leur pouvoir et mit à sa tête des juges au nombre desquels se trouva Lain Calvo, l'un des ancêtres du Cid. Tel du moins est le récit d'antiques traditions. Le fils de l'un de ces juges, Fernan Gonzalez, célébré plus tard dans un poème et dans plusieurs romances, dut à sa valeur de devenir le chef

dès le neuvième siècle don Ramiro, roi de Léon, éleva dans les Pyrénées, « d'étapes en étapes, des cabanes hospitalières pour tracer ce célèbre chemin de saint Jacques dont le nom est resté à la voie lactée dans la langue du peuple. » (*Hist. des Mores mudéjares*, par M. le C^{te} de Circourt, t. I, p. 77, etc.) Les historiens, les poètes et les romanciers du moyen âge offrent de fréquentes preuves de la vogue de ce pèlerinage. (Voyez à ce sujet *Hist. litt. de la France*, t. XXI, page 272.)

unique de la Castille et de transmettre cette haute position à ses héritiers. Cette souveraineté passa dans la maison de Navarre par le mariage de Sanche III et de Nuña, sœur de Garcia, comte de Castille et dernier rejeton mâle de Fernan Gonzalez. Sanche III, Sanche le Grand, unit son fils Fernand à Sancia, fille de Bermudo III, roi de Léon, et lui donna le comté de Castille qui fut alors transformé en royaume. Fernand I^{er} joignit à cet état le royaume de Léon en détrônant Bermudo III, son beau-père. L'unité s'était faite pour une partie de l'Espagne. Fernand ne sut point la perpétuer. Il partagea entre ses enfants les pays qui se trouvaient ainsi réunis sous son sceptre. Alfonse devint roi de Léon, Garcia obtint la Galice, la Castille fut donnée à Sanche II; celui-ci fut tué par trahison; Alfonse son frère, qu'il avait dépouillé, lui succéda et régna sur la Castille, le royaume de Léon et la Galice. On place sous ces trois règnes les hauts faits du Cid. La renommée de ce guerrier, dont d'héroïques fictions ont recouvert l'histoire véritable, franchit les Pyrénées et attira en Espagne Henri, petit-fils de Robert I^{er}, duc de Bourgogne et neveu du roi de France Henri I^{er}. Il accourut avec ses hommes d'armes et battit en plusieurs rencontres les Arabes qui venaient de défaire les armées d'Alfonse. Ce prince, qui, parmi ses nombreuses femmes, avait compté une française, Constance, tante de Henri et veuve de Hugues II, comte de Châlon-sur-Saône, donna à son courageux auxiliaire la main d'une de ses filles, Térésa, et la province qui devint le Portugal. Les troupes de Henri, composées de Français, de Gascons, de Proven-

gaux, glorieuse colonie établie sur les bords du Minho, se mêlèrent au peuple de la contrée et lui apportèrent les éléments nouveaux. La langue de ce peuple, qui était celle de la Galice, se modifia, contracta ses mots, emprunta à la France des consonnances nasales inconnues au castillan, se rapprocha parfois du catalan né dans des conditions presque analogues, et forma l'idiome dont Camoëns acheva de faire un mélodieux instrument. A la suite de notre langue, notre littérature envahit le Portugal ; les chevaliers de la Table-Ronde y devinrent populaires et peut-être servirent plus tard de modèles au tendre Amadis (1). Tandis que la langue d'oïl redisait ainsi ses poèmes au Portugal, la Provence y trouvait comme un écho de ses troubadours, et la Galice elle-même, si elle n'altéra pas son dialecte, lui apprit du moins à s'assouplir dans les rythmes savants inventés par les poètes de la langue d'oc (2).

Un prince français était devenu comte de Portugal, un autre Français devait donner à la Castille une longue lignée de souverains. Alfonso engagea sa fille Urraca, née de son mariage avec Constance de Bourgogne, à partager le trône qu'il lui laissait avec Alfonso I^{er}, roi d'Aragon et de Navarre. Ce prince, qui prit alors le nom d'Alfonse VII, reçut aussi le surnom de *batailleur*. Peut-être gagna-t-il en partie ce sobriquet dans les

(1) F. Wolf et C. Hoffmann. *Primavera y flor de romances*. Intr., t. 1, p. 84, nota 28.

(2) *La poésie des troubadours*, par F. Diez, trad. de M. de Roisin, p. 237. — *Romanceiro*, introduction, p. xvii.

luttres à main armée qui éclatèrent entre lui et sa femme. Urraca réussit à faire casser son mariage, et l'on proclama roi de Castille un fils qu'elle avait eu d'un premier mari. Or ce premier mari était Raymond de Bourgogne (1), et ce fils fut Alfonse VIII, qui acquit une assez grande suprématie sur les autres princes espagnols pour se permettre de porter le titre d'empereur. « Tout alors, dit Mariana, se changea et se transforma en Espagne sous l'influence des Français et surtout sous celle de l'archevêque de Tolède, don Bernard. Les sacrés et vénérables canons de l'Église d'Espagne, sa liturgie, son ancienne discipline, sa politique civile et ecclésiastique, l'ordre des offices divins, tout prit un autre aspect et s'altéra, sans même excepter l'art d'écrire. L'empereur (Alfonse VIII), toujours à l'instance des Français, ordonna d'adopter dans tout le royaume la lettre gallicane au lieu de la gothique (2), changement qui, en rendant peu praticable aux Espagnols la lecture de leurs

(1) L'*Encyclopédie moderne* publiée par Didot contient (art. Castille, t. VII, p. 745) une singulière erreur. On y fait d'Alfonse VIII le fils d'Alfonse VII. — Une autre erreur commise par quelques historiens a été de donner à Raymond de Bourgogne Henri de Bourgogne pour frère. Henri appartenait à la famille des ducs de Bourgogne, Raymond à celle des comtes de Bourgogne dont les États se composaient à peu près de la Franche-Comté. Il était fils de Guillaume I^{er} et d'Étiennette de Bar.

(2) Les Goths employaient les caractères inventés par Ulphilas qui ne ressemblaient nullement aux lettres dont nous nous servions et qu'improprement on a nommées *gothiques*. Ce sont celles-ci que les Espagnols qualifiaient de lettres franques. (Voir Aldrete, *Del origen y principio de la lengua castellana*, livre II, chapitre XVIII.).

anciens manuscrits, influa beaucoup sur la langue vulgaire (1). »

Les chevaliers français, fidèles compagnons des chevaliers espagnols dans leurs guerres contre les Mores, se trouvaient en si grand nombre au delà des Pyrénées, que, dans la plupart des villes de la Castille, il y avait un quartier ou une rue qui portait le nom de leur nation. A leur suite venaient nécessairement des trouvères, des jongleurs. Ce fut à l'imitation de leurs chansons de geste que fut écrit le poème du Cid. Le *Livre d'Alexandre*, la *Vie de Marie l'Égyptienne*, les poésies de Juan Ruiz, plusieurs romances sur des héros du cycle carlovingien, les *Miracles de la Vierge*, de Gonzalo de Berceo, la *Grande conquête d'outre-mer*, d'autres productions encore sont les preuves de cette influence française, preuves visibles, irrécusables, et qui démentent une étrange, une inexplicable assertion de Dozy (2).

En même temps que les écrivains espagnols s'inspiraient de nos fictions, ils profitaient de notre langue. Ils en ont tiré un assez grand nombre de mots. Dans la *Collection de Poésies antérieures au quinzième siècle*, publiée par Sanchez, nous remarquons les suivants : *mager* (maugre), *fuert* (fort), dans l'acception de très ; *allora* (alors), *desarro* (desarroï), *maslo* (mâle), *mienna* (mienne), *foir* (fuir). En vieil espagnol le mot *poridad* est employé pour secret, nous voyons chez nous le mot

(1) F. Wolf. *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen national literatur*, p. 61. Voir aussi l'*Historia de España* de Lafuente, tome V, p. 308.

(2) *Recherches*, etc., p. 641, note.

purté recevoir le même sens. Dans un très joli roman dont le sujet a fourni à Shakspeare le drame de *Cymbeline*, dans *Li contes dou roi Flore et de la biele Jehane* (1), nous lisons : « Jehan vint à li, descouvri la *purté* et li conta tout l'affaire de cief en cief. » Roquefort, dans son glossaire, n'a pas mentionné cette signification du mot *purté*, il n'en a pas non plus indiqué une du mot *per* dans le sens d'épouse, sens qui, en Espagne, était aussi donné au mot *igual*.

... U est Rollans l' catanies

Ki me jurat cume sa *per* à prendre?

(*Chanson de Roland*, vers 3709.)

Damelo tu por *igual*.

(*Romancero del Cid*.)

Outre les mots que nous avons cités tout à l'heure — et qui, bien que venant du latin, indiquent par la forme de leur modification qu'ils ont passé par la langue d'oïl, — outre ces mots, beaucoup d'autres peuvent encore avoir leur origine dans le même idiome, mais c'est ce qu'on ne peut affirmer, parce qu'ils se retrouvent aussi dans le provençal. Cette influence de la France sur l'Espagne, influence commencée sous Alphonse VIII, fut continuée par des alliances. Ainsi, Alphonse VIII donna sa fille Isabel en mariage à Louis le jeune, roi de France; Louis VIII épousa Blanche de Castille; Philippe le Hardi, Isabel d'Aragon; Fernand III, Jeanne de Ponthieu; Fernand de la Cerda, fils d'Alphonse X, Blanche, fille de saint Louis,

(1) Publié par M. F. Michel. *Théâtre français au moyen âge*, p. 417.

cette même princesse qui fut la protectrice du trouvère Adenez et d'après les ordres de laquelle fut écrit le roman de *Cléomadès* (1).

Pendant que la Castille et le royaume de Léon étaient, de même que le Portugal (2), si directement sous l'influence française, la Navarre, plus à proximité de nos frontières, allait voir à sa tête non seulement un comte français, mais un poète français, un poète champenois. A la mort de Sanche VI, la Navarre, devenue un royaume, échut à Thibaut IV, comte de Champagne (3). Ce prince, fils de Thibaut III et de Blanche, sœur de Sanche VI, était le neveu et l'héritier de ce roi. Ses deux fils lui succédèrent. Du second, Henri le Gros, naquit une fille, Jeanne I^{re}, laquelle, en épousant Philippe le Bel, ajouta à la couronne de France la petite couronne de Navarre. Le titre de roi de Navarre appartint ensuite à Louis le Hutin ; à sa mort, sa fille Jeanne II se trouva la légitime souveraine de cet État ; mais son oncle, Philippe le Long, l'en

(1) M. Wolf, dans son excellent ouvrage *Studien zur Geschichte der spanischen national literatur*, page 60, émet quelques-unes des considérations que j'offre ici ; je suis trop justement fier de me rencontrer avec M. Wolf pour ne pas rappeler que son beau livre a été publié en 1859, et que le passage même où je suis assez heureux pour exposer des idées analogues aux siennes a paru dans une revue de province, l'*Austrasie*, livraison d'août 1858.

(2) Voir *Romanceiro*, intr., p. xi.

(3) Cette province a produit un très grand nombre de poètes (Voir la *Collection des Poètes champenois antérieurs au seizième siècle*, publiée par M. Tarbé), et ces poètes durent se trouver plus ou moins en rapport avec l'Espagne. Les poètes du moyen âge voyageaient beaucoup. Chaucer vint à Paris, Perrin d'Angecourt parla plusieurs fois de ses voyages en Provence ; Guillaume de Machault, l'ami de Jean l'Aveugle, le suivit en Allemagne, etc.

dépouilla et en transmit la jouissance à Charles le Bel. L'an 1328, Jeanne rentra enfin en possession de son héritage et elle l'apporta en dot à Philippe d'Evreux. En 1337, un traité entre la France et la Castille resserra les rapports de ces deux pays. Un peu plus tard, don Pedro le Cruel épousa Blanche, *du lignage du roi de France, de la fleur de lis de Bourbon*, comme dit Ayala. La mort de cette reine amena en Espagne des flots de Français et mêla les soldats de du Guesclin à ceux d'Enrique de Transtamare. D. Enrique, qui donna tant de bourgs et châteaux à notre connétable, fit *grand profit*, dit Froissart, aux autres chevaliers de France. Un grand nombre d'entre eux demeurèrent en Espagne et y firent souche. On comprendra, sans qu'il soit nécessaire d'appuyer davantage sur toutes ces causes de relations et de mélange entre les deux peuples, combien de si fréquents rapports purent développer notre influence au delà des Pyrénées (1).

XI

Ce fut par l'Aragon que la Provence entra en Espagne où elle joua un rôle si remarquable. L'Aragon, réuni aux États de Charlemagne, perdu par Louis le Débon-

(1) Voir la *Cour littéraire de don Juan II*, t. I, p. 36 et suiv.

naire, province indépendante ensuite, avait fini par se fondre dans la Navarre. Sanche III en refit un royaume au profit de Ramiro I^{er}. Il lui donna l'Aragon en même temps qu'il donnait la Navarre à Garcia et, comme on l'a déjà dit, la Castille à Fernand I^{er}. Une des descendantes de Ramiro, Pétronille, fut mariée à Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone. Leur fils, Alfonse II, hérita de sa mère l'Aragon et de son père la Catalogne. Or, ce fils pouvait aussi faire valoir certains droits sur la Provence, il les tenait de son aïeule Douce, comtesse de ce pays. Raymond Bérenger, second fils de cette princesse, avait continué la race des comtes de Provence ; mais son successeur n'ayant eu qu'une fille, Raymond V, de la maison de Toulouse, s'empara des États de celle-ci qui s'appelait aussi Douce et qui était cousine d'Alfonse II. Le roi d'Aragon chassa Raymond V, et prit pour lui-même possession de la Provence. Ce fut ainsi qu'en 1166 ces belles contrées, l'Aragon et la Catalogne, se trouvèrent rassemblées sous une même domination. La Provence alors avait déjà ses troubadours ; leur langue formée, comme tous les idiomes romans, de l'élément latin et des débris de diverses dialectes, avait retenu quelques souvenirs des anciens habitants de Marseille et semblait avoir hérité des instincts poétiques de la Grèce. Elle était la langue littéraire par excellence. Raymond Bérenger IV, l'époux de Pétronille d'Aragon, s'était montré grand protecteur de la *Gaie science* et avait été célébré par Pierre d'Auvergne.

Alfonse II chanta lui-même en langue d'oc et ne se lassa point de favoriser les troubadours. Nostradamus

rapporte que ce roi fit rédiger, par un moine de Saint-Honorat, abbaye située dans une des deux îles de Lérins, un manuscrit dont la première partie contenait les généalogies de la noblesse de Provence, d'Aragon, d'Italie et de France, et dont la seconde moitié renfermait des notices sur les troubadours et un choix de leurs poésies (1). Les maîtres en gai savoir, reconnaissants de sa protection, ont entouré Alfonse II d'un concert d'éloges. Le satirique Bertrand de Born fut le seul qui ne s'associa pas à ces louanges, mais sa voix, toute vibrante qu'elle était, fut couverte par les chants apologétiques de ses confrères. Raymond Vidal a célébré la mémoire du roi-poète dans une longue pièce de vers. Entretenant un jongleur de l'âge d'or de la gaie science : « Ami, lui dit-il, vous déplorez un grand changement si vous rappelez le bon temps tel que vous le dépeignait votre père. Pour ma part, j'ai aussi appris à connaître la cour du roi Alfonse qui comblait tout le monde de biens et d'honneurs. Que n'êtes-vous venu plus tôt, vous eussiez appris de la bouche même des poètes de cour comment ils parcouraient le monde, visitant les villes et les châteaux; vous eussiez vu leurs molles selles, leurs magnifiques harnais, leurs freins d'or et leurs palefrois. Nombre d'entre eux se rendaient en Catalogne, d'autres venaient d'Espagne, tous étaient sûrs de rencontrer un protecteur affable et généreux dans le roi Alfonse II (2) ».

Il ne faut pas confondre ce Raymond Vidal avec

(1) Ginguené. *Hist. litt. d'Italie*, t. I, p. 229.

(2) *Poésie des Troubadours*, par Diez, p. 69.

Pierre Vidal qui fut aussi l'un des commensaux habituels d'Alfonse II. Pierre était fils d'un pelletier de Toulouse, origine qu'il chercha à déguiser en se nommant plus tard chevalier du roi de Castille, titre un peu apocryphe qu'un de ses confrères, le moine de Montaudon, l'accusait de s'être conféré lui-même. La vie de cet autre Vidal est une sorte de roman dont le héros, homme d'un talent réel toutefois, est tantôt un don Quichotte, tantôt un Poinsinet. Bien venu près des dames, il s'attacha à la belle Azalaïs, femme de Barral, vicomte de Marseille. S'étant mis un jour en position de redouter le ressentiment d'Azalaïs, qui ne voulait qu'être chantée par lui, il prit la fuite, parcourut l'Italie, l'Espagne, et finit par suivre le vaillant roi Richard en Palestine. On lui fit épouser, à Chypre, une Grecque prétendue nièce de l'empereur d'Orient. Il s'imagina qu'il avait des droits au trône de Constantinople, prit les insignes impériaux, fit porter un trône devant lui et entonna des chants pleins de la plus incroyable forfanterie. Ayant appris qu'Azalaïs était apaisée, Vidal revint à Marseille. Peu après il perdit son protecteur, Raymond VII, comte de Toulouse. En signe de deuil il laissa croître sa barbe et ses cheveux et fit couper les oreilles et les queues de ses chevaux. Ce fut alors qu'Alfonse II chercha à se l'attacher et lui demanda une chanson. Cette chanson contient une allusion à la tristesse du troubadour : « De chanter je m'étais abstenu par la douleur et l'abattement que j'ai de la mort du comte, mon seigneur. Mais puisque cela plaît au bon roi (d'Aragon), je ferai une chanson que por-

teront, en Aragon, Guillelm et Blascol Romieu (1). »

Le troubadour que nous ne connaissons que sous le nom de moine de Montaudon, celui-là qui reprochait à Pierre Vidal de s'être créé chevalier de sa propre autorité, était aussi accueilli avec empressement par Alfonse II ; prieur de Montaudon, il ne séjourna guère dans son abbaye ; ses saillies, ses vers faciles, sa gaieté, le faisaient rechercher par tous les seigneurs. Il réussit à obtenir de son abbé la permission de vivre comme le lui prescrirait le roi d'Aragon. Ce prince, qui connaissait bien le troubadour, lui enjoignit de vivre allégrement. Cet ordre fut ponctuellement exécuté par le jovial prieur, lequel a plaisamment énuméré ainsi les choses qui lui déplaisaient le plus : « Un moine barbu, un mari qui aime trop sa femme, un petit morceau de viande dans un grand plat, beaucoup d'eau dans un peu de vin. »

Bien différente fut, dit-on, l'existence d'un autre troubadour qui fréquentait aussi la cour d'Aragon, et dont la mort tragique a été attribuée à d'autres personnages. Guillaume de Cabestaing, épris de Marguerite de Rousillon, fut, d'après une tradition probablement fabuleuse, tué par un mari jaloux qui se vengea comme le sire de

- (1) De cantarm'era laissatz
Per l'ir'e per la dolor
Qu'ai del comte mon senhor :
Mas pos vei qu'al bo rei plats
Farai tost una canso
Que porton en Arago
Guillelms e Blascols Romieus.

(Poètes français jusqu'à Malherbe, t. I, p. 166.)

Fayel, en faisant manger à sa femme le cœur du troubadour.

Folquet de Marseille, qui renonça à la gaie science pour entrer dans un monastère, et qui sortit de ce monastère pour devenir évêque de Toulouse, Folquet de Marseille, d'abord le platonique amant d'Azalaïs de Barral, puis le persécuteur des Albigeois, a chanté plus d'un fois Alfonso d'Aragon. Ce fut même à la mort de ce prince qu'il se décida à quitter le siècle. On a de Folquet une chanson vigoureuse qu'il composa pour exciter les chrétiens à porter secours aux Espagnols vaincus à Alarcos. On y remarque cette strophe sur le roi d'Aragon : « On peut au moins avoir du cœur, c'est le moment de le montrer, Dieu fera le reste avec notre roi d'Aragon. Je ne crois pas qu'il puisse faillir à quiconque a cœur et vaillance, lui qui ne fait défaut à personne. Il ne voudra pas être parjure à Dieu qui l'honorera s'il est servi honorablement. Qu'il soit maintenant couronné ici-bas ou dans le ciel, il obtiendra l'une de ces deux couronnes (1). »

- (1) Cor sivals pot n'aver bo,
 D'aitans poira s'en garnir.
 Que l'als pot Dieus totz complir
 E nostre rei d'Arago :
 Qu'ieu no cre saubes fallir
 A nul quei an ab bon cor e valen
 Tan pauc vezem que falb a l'autra gen.
 No deu ges far à Dieu pejurazo,
 Que l'onrara si l serv onradamen;
 Qu'ogan si s vol n'er coronatz sà jos
 O sus el cel ; uns no l falh d'acquest dos.

(*Poètes français*, t. I, p. 75.)

Pierre II suivit les traditions de son père Alfonse à l'égard des troubadours. Il fut le rival heureux de Raymond de Miraval, pauvre chevalier de Gascogne, mais poète assez distingué. Raymond parla avec tant d'enthousiasme d'Azalaïs de Lombes, à son royal patron, que celui-ci la voulut voir. L'imprudent ménagea, entre la dame et le roi, une entrevue dans laquelle celui-ci devait parler en faveur du poète. . . mais du poète il ne fut guère question, et Raymond fit allusion à son malheur dans deux chansons qui nous ont été conservées. Enveloppé dans les persécutions contre les Albigeois, Miraval se vit enlever son château. Pierre II étant accouru au secours de son beau-frère, le comte de Toulouse, perdit la vie à la bataille de Muret. Après cette journée qui lui enlevait tout espoir de rentrer en possession de ses biens, Miraval se retira en Aragon et mourut dans un couvent. Un autre poète provençal, Perdigon, que Pierre II avait toujours comblé de faveur, célébra honteusement la défaite et la mort de son protecteur.

Jayme I^{er}, Jayme le Conquérant, né et élevé à Montpellier, acheva de compléter l'influence provençale sur l'Aragon en distribuant à des chevaliers du midi de la France les terres qu'il avait conquises sur les Mores. Auteur, il a laissé une chronique. Jayme fut chanté par les troubadours comme l'avaient été ses ancêtres : « Franc et noble roi d'Aragon, s'écriait Aimeric de Belmont, j'ai grand désir de vous voir à la tête de vos armées ; il n'est chrétien, sarrazin ou juif qui n'admire l'habileté avec laquelle vous tirez parti de vos forces. »

Pierre III, fils de Jayme, fut poète lui-même. On a de lui un appel qu'il adressa à ses peuples à l'époque où Philippe le Hardi, roi de France, se disposait à soutenir Charles de Valois à qui le pape venait de donner l'investiture de l'Aragon. Guiraut Riquier, dont on rencontrera encore le nom tout à l'heure, offre dans ses vers une preuve de l'état florissant de la Catalogne qui, on se le rappelle, faisait partie de l'Aragon. Il a composé une *retroensd* en l'honneur des Catalans, nation réputée fine fleur de courtoisie. Ne réussissant pas à gagner les faveurs de sa dame, le poète veut se remettre à l'école et compléter par un voyage en Catalogne son apprentissage en amour.

La poésie provençale avait décliné en deçà des Pyrénées, qu'au delà elle conservait encore tout son prestige. En 1388, Joan I^{er}, instruit de l'établissement ou plutôt de la réorganisation des jeux floraux, envoya au roi de France une ambassade solennelle pour lui demander que deux mainteneurs de Toulouse vinssent former à Barcelone un collège de gaie science (1). Le marquis de Villena, qui rapporte ce fait, ajoute que Joan I^{er} obtint ce qu'il désirait et donne des détails curieux sur le cérémonial du concours poétique. C'était la répétition de la fête littéraire dont à Toulouse on attribue la fondation à Clémence Isaure. Mais la poésie qui fleurit sous la protection de cette succursale de la gaie science ne rappela plus guère les troubadours, elle imita plutôt l'Italie délivrée par Dante de son vasselage envers la Provence.

(1) Moratin. *Orig. del teatro*, p. 18.

Je n'ai pas craint de personnifier par quelques noms, par quelques souvenirs biographiques, l'influence que la Provence exerça sur l'Aragon, mais je suis loin d'avoir cité tous les troubadours qui visitèrent cette contrée. Ce que j'ai dit suffira, d'ailleurs, pour faire comprendre les emprunts que le catalan put faire au provençal. Il ne faudrait pas supposer cependant qu'il existe une complète identité entre les deux idiomes. C'est là ce que peut-être on a trop répété. On a cité à ce propos le passage où le marquis de Santillane, en parlant de la langue qu'employaient les poètes catalans, la qualifie de limousine. Ces poètes, il est vrai, usaient de la langue des troubadours, mais cela n'empêchait pas le peuple de se servir d'un autre idiome, de l'idiome qu'écrivit Jayme I^{er} et qui n'est pas celui dans lequel chantaient les poètes catalans. C'est là un point que Cambouliu me paraît avoir parfaitement éclairci (1) et que me semble confirmer une phrase de Raymond Vidal. Celui-ci ne met point la Catalogne au nombre des pays où l'on parlait de langue d'oc.

(1) « On n'a pas pris garde que le provençal était, pour les Catalans comme pour les peuples de l'Italie, une langue littéraire qui était en possession d'exprimer un certain ordre d'idées et de sentiments, à peu près comme le latin était, dans l'opinion de tous, l'organe obligé de la science. Croit-on qu'à l'époque où Lanfranc Cigala célébrait, dans Gênes sa patrie, les charmes de sa maîtresse dans le plus pur provençal, cette ville n'eût point d'autre langue que le provençal... ? Ceux qui s'exerçaient à composer dans le goût des troubadours se croyaient obligés de s'exprimer dans leur langue, ce qui n'empêchait nullement qu'il existât en même temps un idiome national. »

(*Essai sur l'Hist. de la litt. catalane*, p. 12.)

« Tout homme, dit-il, qui veut s'adonner à la poésie, doit savoir premièrement que nul idiome n'est notre droit et naturel langage, hormis celui qu'on parle en Limousin, en Provence, en Auvergne et en Quercy. Or, quand je vous parle de Limousin, vous devez entendre ces mêmes contrées ainsi que les territoires voisins ou intermédiaires, et tout homme né et élevé dans ces parages parle naturellement et correctement notre langage (1). » On doit le penser, en Catalogne la langue d'oc pouvait être entendue du peuple, mais n'était guère employée que par les poètes. Les œuvres de ces derniers se trouvent dans nos recueils mêlées à celles des troubadours et n'en diffèrent par rien. Le marquis de Santillana, dans sa lettre au connétable du Portugal, donne sur les troubadours catalans quelques détails qu'il n'est pas sans intérêt de rapporter ici. Après avoir dit que ceux-ci, les Valenciens, et quelques poètes du royaume d'Aragon, écrivirent d'abord en vers longs dont quelques-uns rimaient et dont les autres n'offraient que des assonances, Santillana ajoute : « Depuis, ils ont employé le vers de dix syllabes à la manière des Limousins. Il y eut parmi eux des hommes remarquables tant sous le rapport de l'invention que sous le rapport de l'habileté des rythmes, Guillen de Berguedan, généreux et noble chevalier, et Pau de Benlibre acquirent une grande renommée; messire Pere March, le vieux, vaillant et noble chevalier, fit de bonnes choses, il écrivit entre autres des proverbes de grande moralité. De

(1) Diez. *Poésie des Troubadours*, p. 7.

notre temps a flori messire Jordà de Sant-Jorda, chevalier prudent qui, certes, composa de belles poésies qu'il accompagnait lui-même, car il était bon musicien (1). »

Quelques Espagnols, mal conseillés par la vanité nationale, ont prétendu que le provençal devait sa naissance au catalan et qu'il aurait été importé dans nos provinces méridionales lorsque les comtes de Barcelone, devenus rois d'Aragon, occupèrent une partie de ces provinces. Il est beaucoup plus naturel de penser le contraire. Après l'expulsion des Mores ce furent des colonies d'hommes appartenant à ce côté des Pyrénées qui, à la suite de Jayme, repeuplèrent des contrées presque désertes. A ce qui restait en Catalogne de latin dégénéré ou d'ancien dialecte local, ces colonies mêlèrent leurs diverses langues, langue d'oc et langue d'oïl, et de là la ressemblance qui existe entre elles et le catalan (2).

XII

La Castille ne fut pas moins visitée par les troubadours que les autres États de l'Espagne. Toutefois leur

(1) Sanchez. *Præmio al Condestable de Portugal*, p. 13.

(2) En 1861 parut le premier volume des *Vieux auteurs Castillans*. Cette même année, Milà y Fontanals publia son beau travail *Los trovadores en España*. On y trouvera, page 50 et sui-

influence semble y avoir été beaucoup plus tardive. Comment se fait-il qu'un peuple en relation fréquente avec les Provençaux et parlant une langue qui offrait de grandes analogies avec celle de ces derniers ait été plutôt chercher ses modèles parmi les trouvères dont il était plus loin et qui s'exprimaient dans un idiome moins intelligible pour lui? C'est là un phénomène littéraire assez bizarre. Cependant, je le crois, il n'est pas inexplicable. En Castille, la poésie semble être née dans les classes secondaires de la société. Gonzalo de Berceo voulait seulement se servir du langage peu relevé dans lequel on a coutume de s'adresser à son voisin. Au peuple il faut des faits et non des réflexions, des récits et non des pensées; par conséquent il préfère la poésie narrative à la poésie lyrique. Or, la première de ces poésies était moins commune chez les troubadours que chez les trouvères. Les Provençaux s'inspiraient plus de sentiments que d'actions; leurs chants présentaient sous une forme très travaillée, très artistique, des idées souvent fort recherchées et inspirées par cette scholastique amoureuse que l'on rencontre dans les sonnets de Dante et de Pétrarque. Ces chants étaient à la portée des hautes classes, ils n'étaient pas à la portée du peuple. En Aragon où, comme en Italie, de grands personna-

vantes, des recherches que je pourrais paraître m'être appropriées si je n'établissais la simultanéité de nos deux livres. Ce ne fut que plus tard que j'eus connaissance de l'ouvrage de Milà, comme il eut connaissance du mien, et ces deux livres furent le motif des si précieuses relations que j'ai pendant tant d'années entretenues avec l'illustre critique dont la mort, arrivée le 7 juillet 1884, cause tant de regrets à la science, aux lettres et à des amis dévoués.

ges étudiaient l'art des vers, en Catalogne où la langue différait peu de la langue d'oc elle-même, où la gaie science comptait aussi les plus nobles chevaliers parmi ses adeptes, les troubadours durent avoir un succès plus marqué, plus complet qu'en Castille. Ce ne fut guère que lorsqu'Alfonse X éleva la littérature jusqu'à lui qu'elle devint apte à recevoir l'inspiration provençale au même moment où, par des motifs identiques, elle put aussi profiter des exemples donnés par les Arabes. Avant le règne d'Alfonse cependant, les troubadours étaient favorablement accueillis en Castille chez les grands et à la cour, et sans doute ils exercèrent une certaine influence, mais une influence restreinte et à laquelle il fallut du temps, non pour se populariser, mais seulement pour se répandre. Lorsqu'Alfonse VIII fut, avec le titre d'empereur, reconnu le chef d'une ligue contre les infidèles, ligue dans laquelle entrèrent les petites puissances de nos provinces méridionales, Marcabrus composa un chant de guerre énergique et le fit suivre d'une autre pièce adressée au roi Alfonse lui-même (1).

Un autre troubadour dont j'ai déjà parlé, Pierre d'Auvergne, rappelle aussi cette alliance des princes chrétiens contre les Mores. Un peu plus tard, sous le règne d'Alfonse IX de Castille, une nouvelle croisade fut prêchée contre les Arabes, et Gavaudan composa à ce sujet une chanson assez vigoureuse. On y voit que la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Bretagne, l'An-

(1) Fauriel. *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, p. 147-148.

jou, le Béarn, la Gascogne avaient fourni des combattants à cette sainte entreprise.

Fernand III aima et protégea la gaie science comme son père Alfonse IX et comme son fils Alfonse X. « C'est le roi de Castille, dit Allamanon en parlant de Fernand III, qui rétablira les jeux, les amusements des troubadours, car ils ne reviendraient point d'ailleurs (1). »

Un des derniers poètes distingués qu'ait produit le midi de la France, Guiraut Riquier, paraît s'être surtout attiré la faveur d'Alfonse X. J'aurai tout à l'heure à parler d'un morceau assez intéressant de ce troubadour.

Comme Guiraut Riquier et tant d'autres, Boniface Calvo a chanté la protection qu'Alfonse X accordait au gai savoir : « Encore ici chants et soulas puisque les maintient le roi don Alfonse. Mais si lui seul ne le faisait, ils seraient déjà tout à fait oubliés, et puisqu'il les veut maintenir il ne met point l'amour de côté, car sans amour chant ni soulas ne valent (2). »

Ce Boniface Calvo était un noble génois; il quitta

(1) *Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 446.

(2) En quer cab sai chanz esolatz,
Pos los mante lo reis N Anfos;
Ma si per lui tot sol nos fos,
Ja'ls agron del tot oblidatz;
E pois qu'el los vol mantener
Non met amor a non caler,
Car sans amor, chanz etsolatz no val...

(Raynouard. *Nouveau choix de Poésies originales des troubadours*, t. I du *Lexique roman*, p. 475.)

~~l'Italie~~ alors troublée par les guerres civiles, vint en Provence, et de là se rendit en Castille. Lorsqu'Alfonse X prépara une expédition restée sans résultat, pour faire valoir de prétendus droits sur la Gascogne, Calvo le seconda par un chant guerrier. Après avoir quelque temps habité la Castille où, malgré les largesses du roi, ses poésies ne lui parurent pas toujours encouragées autant qu'elles le méritaient, le troubadour italien retourna dans sa patrie. Alors, il est temps de le remarquer, il n'y avait pas plus d'Alpes que de Pyrénées. Les troubadours naissent à Gènes comme Calvo, à Venise comme Bartholomé Zorgi, près de Mantoue comme Sordello, tout aussi bien qu'aux environs de Clermont comme Pierre d'Auvergne, ou qu'en Catalogne comme Guillaume de Berguedan. Peut-être le lecteur se rappelle-t-il encore ce dernier nom que le marquis de Santillana a cité comme celui d'un noble et généreux chevalier. Berguedan ne semble d'ailleurs pas avoir été digne d'un tel éloge, car il nous est représenté comme un homme d'un caractère fougueux et d'une licence de mœurs effrénée. Assassin d'un seigneur plus puissant que lui, il fut obligé de fuir et trouva chez des parents et des amis une hospitalité qu'il profana indignement. Je ne veux pas, du reste, retracer la vie de ce misérable assez dépravé pour s'applaudir d'avoir déshonoré la femme de son frère, mais je veux profiter d'un fait qui se rattache à lui et qui contribue à prouver que la gaie science formait comme un royaume ou plutôt comme une république littéraire au milieu d'états réels, que ces limites de ces états n'enclavaient nullement la renom-

mée des troubadours. Un des plus anciens recueils de l'Italie : *Le Cento Novelle antiche* renferme un conte dont ce Berguedan, qualifié là de noble chevalier de la Provence, est le héros. On lui prête un mot qui a aussi été attribué à Jean de Meung. Celui-ci, sur le point d'être fustigé par des femmes irritées de ses médisances, pria celle d'entre elles qui penserait le mieux mériter ses critiques de lui porter le premier coup. C'est exactement ce que dit Berguedan : « Donne, io vi prego per amore che qual di voi é la più p... mi dea in prima. Allora l'una riguardò l'altra, non si trovò chi prima li volesse dare e così scampò a questa volta (1). »

Une autre nouvelle de ce même recueil, la soixante-quatrième, offre encore une particularité qu'il faut noter. Ce conte est écrit en italien et a pour sujet une aventure arrivée au troubadour Allamanon ; mais il se termine par une longue pièce de vers en provençal. Et cette pièce, l'auteur n'a nullement songé à la traduire. Il était donc certain que les lecteurs auxquels il s'adressait la comprendraient tout aussi aisément que leur langue natale. Cette bizarrerie est faite pour attester quelle extension avait prise l'idiome des troubadours. Cet idiome, tel qu'ils l'employaient, ne fut probablement jamais parlé par les basses classes, mais devait être entendu de tout homme un peu lettré. Il était ce que le latin est de nos jours, mais avec plus de vie et de popularité. De même qu'en Espagne, la langue d'oc avait la

(1) *Le Cento Novelle antiche*, Novella XLII, p. 64. — On trouve encore cette anecdote, mais avec d'autres noms, dans le *lai d'Ignaurès* et dans le *Livre du chevalier de La Tour-Landry*.

prééminence en Italie. Le nombre des poètes transalpins qui s'en servirent est très considérable. Outre ceux que j'ai déjà cités, il faut nommer encore, comme ayant joui d'une certaine célébrité, Albert, marquis de Malaspina, et Dante de Majano. Le seul sonnet (1) que l'on possède en langue d'oc fut composé par cet italien contemporain du grand homme qui, par son génie, s'est comme approprié le nom de Dante.

Toutes les œuvres du vrai Dante portent les traces de la renommée qu'avaient acquise les vers provençaux. Dans la *Vie nouvelle*, étonné d'une vision, il voulut l'apprendre à plusieurs qui étaient de fameux troubadours de ce temps : « Proposi di farlo sentire à molti li quali erano famosi *trovatori* in quel tempo (2). » En Espagne, à peu près vers le même temps, Gonzalo de Berceo employait aussi ce mot : troubadour.

Aun merced te pido por el tu *trobador* (3).

Dans son *De Vulgari Eloquentia*, Dante cite Bertrand de Born, Pierre d'Auvergne, Foulque de Marseille, à côté de Guido Guinicelli, de Cino de Pistoja ou de ses propres vers. Raimbaud de Vaqueras a composé un *descort* dont le premier couplet est en provençal, le second en italien, le troisième en français, le quatrième en gascon, le cinquième en castillan et le sixième en ces six langues qui chacune y comptent un vers. Dante ne voulut-il pas

(1) Raynouard. *Nouveau choix*, p. 504.

(2) *Vita nuova*, p. 9.

(3) *Poesias anteriores al siglo XV*. — *Loores de nuestra Señora*, str. 242, p. 190.

imiter cet étrange modèle lorsqu'il fit une *canzone* où le provençal, le latin et l'italien se succèdent?

Ahi ! faulx ris per que trai havez
 Oculos meos et quid tibi feci
 Che fatto m'hai cosi spietata fraude (1).

La *Divine Comédie* présente encore de nombreux souvenirs de la Provence, les *Triumphes* de Pétrarque sont pleins aussi de la gloire des troubadours (2) ; on a trop de fois cité ces illustres preuves de leur célébrité pour que je fasse ici d'inutiles redites, mais, je le ferai remarquer, l'influence des poètes de la langue d'oc s'étendit plus loin encore que l'Espagne et l'Italie. Dans la partie septentrionale de cette dernière contrée, les troubadours se trouvèrent souvent en rapport avec les Allemands. Ils furent aussi en relation avec eux dans la Provence même, par les prétentions que Frédéric Barberousse, Othon IV, Frédéric II, élevèrent sur le royaume d'Arles, et ainsi peuvent s'expliquer d'étranges ressemblances entre de vieux chants allemands et des chansons provençales. Frédéric Barberousse a quelques droits à être lui-même quaillié de troubadour. On connaît de cet empereur un couplet dans lequel il dit ce qui, dans chaque nation, lui plaît le plus et dans lequel il parle, — c'est encore pour nous une circonstance à indiquer, — de la brillante cour de Castille (3). Le couplet que nous rap-

(1) *Opere di Dante*, t. II, p. 226.

(2) *Trionfo d'Amore*, capitolo quarto.

(3) Dans *Guillaume au Faucon*, il est fait allusion à la beauté des Castillanes :

De la dame vos voldrai dire

pelons a du reste été attribué, et entre autres par Schlegel, à Frédéric II. C'est de l'un ou de l'autre de ces empereurs qu'il est question dans *Le Cento Novelle antiche*, comme étant protecteur de la gaie science. « L'empereur Frédéric fut un très noble seigneur, et tous ceux qui avaient quelque talent venaient à lui de toutes parts parce qu'il donnait volontiers et faisait bon accueil à quiconque avait du mérite. Vers lui venaient musiciens, troubadours, conteurs, artistes, jòuteurs, jongleurs et toute manière de gens (1). »

Les troubadours, poètes d'humeur vagabonde, ne craignaient pas les longs voyages. Emeric, roi de Hongrie, ayant épousé Constance, fille d'Alfonse II, cette princesse attira plusieurs poètes et parmi eux Pierre Vidal, à peu près comme une autre Constance, Constance d'Aquitaine, avait amené une suite de Provençaux à la cour du roi Robert. L'Angleterre fut aussi parcourue par les maîtres en gaie science ; ce pays était en outre en relation avec eux par la Guyenne.

Un petitet de sa beauté.
 La florete qui naist el pré,
 Rose de mai ne flor de lis
 N'est tant bele, ce m'est avis,
 Com la beauté la dame estoit.
 Qui tot le monde cercheroit,
 Ne porroit-on trover plus bele
 Ne el realme de Castele,
 Oû les plus beles aïnés sont
 Qui soient en trestot le mont.

(*Fabliaux de Barbazan*, t. IV, p. 408.)

(1) *Novella XXI*. — Voir sur les troubadours italiens le livre de M. A. Thomas : *F. da Barberino*, p. 85.

La Provence, si bien connue de l'Italie, comme on l'a vu tout à l'heure, fut peut-être une transition entre cette contrée et l'Espagne. Dès la fin du onzième siècle, les villes du midi de la France et plusieurs cités transalpines s'étaient alliées par divers traités. Elles formèrent des ligues pour combattre les Arabes, les chassèrent de plusieurs îles de la Méditerranée et leur enlevèrent des places en Espagne même. Dans le siècle suivant, Raymond Bérenger IV, celui sous le règne duquel s'opéra la réunion de la Provence et de l'Aragon, s'allia aux Génois pour assiéger Alméria. Ainsi avaient commencé par la politique des relations que la littérature continua et qui apportèrent plus tard à l'Espagne la renommée des grands poètes italiens dont elle allait s'inspirer. A une époque postérieure au temps dont nous nous occupons, la gloire de ceux-ci succéda à celle des troubadours; on oublia les Provençaux même dans la Catalogne où l'écho de leurs chants s'était le plus prolongé. Jorda imita Pétrarque; Andres Febrer traduisit la *Divine Comédie* (1).

L'imitation provençale en Castille n'appartient pas non plus à la période que je me propose de traiter ou du moins ne se fit sentir que vers la fin de cette période. L'imitation provençale fut dans tout son éclat seulement au quinzième siècle, seulement sous Juan II (2). C'est du règne de ce roi que datent surtout les preuves écrites de cette influence à laquelle il fallut une si lon-

(1) Ticknor, *Hist. de la Litt. esp.*, t. I, p. 349, n. 2.

(2) Voir *La Cour littéraire de don Juan II*, t. II, p. 186.

gue incubation. Cependant, dès Alfonso X, on doit le croire, il y eut une action plus sensible exercée par la poésie provençale. Dès lors la gaie science paraît avoir eu en Castille son organisation, sa hiérarchie, comme aux environs de Toulouse ou de Marseille. Une pièce de Guiraut Riquier donne même à penser que cette organisation était meilleure en Castille qu'en Provence. Cette pièce est une supplique adressée à Alfonso X pour prier ce roi de relever l'état de jongleur. Le jongleur qui chante de beaux vers, qui en compose, peut-il être comparé au vil saltimbanque écorchant un mauvais instrument, qui charme la populace par des tours de passe-passe, par des danses de singe? Les vrais jongleurs ne sont pas ces indignes bateleurs, et le poète demande qu'il ne puisse plus y avoir de confusion entre eux et que les premiers reçoivent un nouveau nom. Cette supplique est suivie d'une réponse d'Alfonso X, réponse qui est probablement encore l'œuvre du troubadour. Le roi ou le poète qui le fait parler répond que du mot latin *joculator* est venu le mot jongleur, et regrette qu'en Provence on n'ait pas fait d'utiles distinctions. En Espagne, ajoute-t-il, les choses sont mieux ordonnées, les musiciens y sont appelés *joglars*, les mimes *remendadores*, ceux qui mènent une vie déshonorante *cazuros*. Alfonso finit par décréter que tous ceux qui ne cherchent qu'à divertir le peuple par leurs ignobles exercices soient comme en Lombardie nommés *Bufos*, que le titre de jongleur ne soit accordé qu'aux hommes dont le but, en jouant des instruments ou en récitant des vers, est seulement de divertir de nobles

auditeurs. Quant aux hommes privilégiés qui savent composer, ils peuvent revendiquer le beau nom de troubadour et méritent toute espèce de considération (1). On trouve, du reste, dans les *Siete Partidas*, recueil de lois rédigé par Alfonse X (2), la plupart des distinctions que vient de faire Riquier. Alfonse X y déclare infâmes les jongleurs, les mimes, les bouffons qui chantent devant le peuple et se font payer leurs jeux par quelques aumônes. Ne sont pas compris dans cette classe les personnes qui jouent des instruments ou chantent, soit pour se divertir, soit pour récréer leurs amis, les rois ou les seigneurs.

Les indications que l'on rencontre en Espagne sur les jongleurs sont nombreuses et anciennes. Il en est parlé dans le *Livre d'Apollonius*, dans le *Poème du Cid*, dans le *Poème d'Alexandre*, dans les œuvres de Gonzalo de Berceo. On raconte dans la *Chronique générale* que le Cid, au mariage de ses filles, donna beaucoup d'argent aux jongleurs qui étaient présents. La même circonstance est rappelée au sujet du mariage des trois filles d'Alfonse VI (1095). D'où venait cet usage? Il avait existé chez les Grecs, chez les Romains; il avait existé aussi chez les Arabes. Mahomet donna son manteau au poète Kaab (3). Mais d'où venaient les jongleurs eux-mêmes? Autre question sur laquelle il est inutile de s'appesantir ici et qui pourrait fournir un immense déploiement de citations de toute

(1) Diez, *Poésie des Troubadours*, p. 403 et suiv.

(2) Partie VII, t. 4, l. 7.

(3) On peut lire à ce sujet la Dissertation XXIX de Muratori.

espèce. Sous divers noms, on retrouve les jongleurs partout. Le chant, la musique, la danse, le rire provoqué par des gestes, par des paroles, la curiosité excitée par des preuves d'adresse ou de force, cela est si naturel à tous les temps, à tous les peuples, que toujours et partout il a dû se former spontanément des hommes cherchant à satisfaire de semblables instincts.

D'après l'esquisse que je viens de tracer, on peut juger qu'il existait de grandes ressemblances entre l'Espagne et la France, mais cette ressemblance dans l'aspect des deux nations était surtout à la surface de la société. Au milieu des diverses influences qui se croisaient au-dessus d'elle, influence latine, moresque, française, provençale, italienne, l'Espagne conserva une certaine originalité; elle put imiter des détails, des usages; elle conserva un caractère propre. Pressée entre les féeries de l'Orient et les croyances merveilleuses dont les traditions celtiques avaient peuplé la France, l'Espagne resta longtemps dans une sévère vérité. Ses héros primitifs ne se couvrent pas d'armes enchantées; ils ne sont pas les protégés de Merlin ou de la Dame du Lac; ils ne montent pas le cheval aérien de Firouz-Schah; ils ne possèdent point la lampe magique d'Aladin. Ce sont des hommes forts, au cœur intrépide, qui revêtent de bonnes cottes de mailles, qui serrent entre leurs genoux de robustes coursiers, qui se battent souvent moins pour la gloire que pour le profit, que pour gagner leur pain, — comme dit le *Poème du Cid*, — qui vivent enfin d'une existence toute réelle. A peine quelques romances offrent de va-

gues réminiscences de ces fictions qui, chez nous, ont alimenté de longs poèmes. La forêt de Brocéliant, célèbre par tant de prodiges, ne pouvait croître dans un sol sur lequel la croix étendait si souverainement les bras. Si parfois le surnaturel apparaît dans les productions espagnoles des premiers temps, ce surnaturel est emprunté au christianisme et ne cesse de rester dans les limites de la possibilité. Il y avait donc quelque chose de très positif dans le caractère espagnol, on n'y sentait d'aspirations ni à l'idéal, ni à l'infini, mais cette réalité n'a rien qui nous déplaie, justement parce que pour nous elle n'est pas réalité; parce que ces mœurs, ces usages, ces caractères, ces manières de penser ne sont plus les nôtres. La société telle qu'elle était au moyen âge trouve, dans le contraste qu'elle offre avec le monde moderne, une apparence de poésie. Ce qui pouvait être vulgaire pour des contemporains se transforme sous le charme mystérieux que le lointain donne à tous les objets. Cet esprit positif de l'Espagne, je n'ai fait que l'indiquer ici, bientôt j'en accuserai les traits davantage. J'ai essayé de faire connaître comment se créa la langue dans laquelle furent écrites les anciennes productions de la Castille, j'ai tenté d'indiquer les influences nombreuses qui ont pu participer à ces œuvres antiques; il est temps, à cette heure, de classer les débris, les ruines de cette vieille littérature dans un livre qui sera moins un livre de critique qu'un livre d'archéologie littéraire.

CHAPITRE PREMIER

LE CID. — DÉTAILS HISTORIQUES.

Le Cid est aussi populaire au delà des Pyrénées que le neveu de Charlemagne l'a été en deçà. L'imagination des poètes s'est emparée de l'un et de l'autre héros, elle a mêlé la vérité à la fiction, et pour tous deux il est aujourd'hui difficile de dégager l'histoire du roman. On a cependant sur le Cid beaucoup plus de renseignements que sur Roland. Comme témoignage sérieux, il n'existe guère sur celui-ci qu'un court passage d'Éginhard. Pourtant le guerrier dont le nom plane sur tout le moyen âge, dont le souvenir se retrouve partout, ce guerrier dut être un homme véritablement illustre... Mais quels monuments consulter sur lui? Des œuvres dont la forme, dont les détails révèlent immédiatement une inspiration toute romanesque... la poésie et les traditions ont trop vengé Roland de l'oubli de l'histoire.

Plusieurs des documents que l'on a sur le Cid n'ont pas les caractères de la fiction, mais pour quelques-uns d'entre eux cela tient simplement à ce qu'en Espagne la fiction, en plein moyen âge, était presque toujours

empreinte des couleurs de la réalité, et, en dépit de leur apparence d'authenticité, ces documents ne sont souvent guère plus vrais que les légendes relatives à notre Roland. Grâce à leur aspect de vraisemblance, ces détails ont pu toutefois s'introduire dans l'histoire. Des biographes, des historiens ont raconté sans hésiter la vie romanesque du Cid (1). Mariana avouait pourtant qu'il rapportait de Ruy Diaz plus de choses qu'il n'en croyait. Le doute qui apparaissait dans cette phrase devait grandir. Masdeu en arriva au point de contester l'existence du Campeador (2). Il faut le reconnaître, aucune des chroniques composées en Espagne dans le onzième et le douzième siècle ne cite Ruy Diaz ; mais il est fait mention de lui dans une chronique des premières années du douzième siècle et écrite probablement dans le midi de la France. A l'année 1099 on lit dans cette chronique : « In Hispania apud Valentiam Rodericus comes defunctus est, de quo maximus luctus christianis fuit et gaudium inimicis paganis. » — Cela n'est guère plus long que ce qu'Éginhard dit de la mort de Roland : « In quo prælio Eggihardus regiæ mensæ prepositus, Anselmus comes palatii et Hruodlandus britanici limitis præfectus, cum aliis compluribus interficiuntur. »

Les deux ou trois lignes de la chronique française et le contrat de mariage de Rodrigue Diaz et de Chimène, fille de Diego, comte d'Oviedo, ont longtemps été les

(1) Entre autres Muller.

(2) *Refutacion critica de la historia leonesa del Cid*, citée par E. L. du Méril, *Poésies latines populaires*, p. 285.

plus importantes preuves de l'existence du Cid (1). De récentes recherches nous ont montré combien l'incrédulité de Masdeu était exagérée et ont considérablement augmenté le nombre des sources à consulter (2).

Postérieurement aux deux documents que nous venons de citer, on avait eu, par les chroniqueurs du treizième siècle, quelques détails plus circonstanciés sur le Cid. Tout à coup, en 1792, apparut une vie complète de ce personnage, une vie qui semblait avoir été écrite peu d'années après sa mort. Elle avait été découverte par Risco et publiée comme appendice à son livre : *La Castilla y el mas famoso Castellano*. Les admirateurs du Cid romanesque, ceux qui tenaient à son combat avec le comte de Gormaz, à son mariage avec la fille de celui-ci, à l'épisode des infants de Carion, aux récits popularisés par la *Crónica general*, par la *Crónica del Cid*, par les romances, accusèrent hautement Risco d'être l'auteur de la *Gesta Roderici Campidocti*; à eux se joignirent les sceptiques qui, avec Masdeu, doutaient même de l'existence du héros castillan. L'accusation portée contre Risco, examinée par les juges les plus compétents, est aujourd'hui abandonnée (3).

On peut présumer que la *Gesta* fut rédigée avant 1238, puisque cette date est celle de la reprise de Valence

(1) Et ce contrat de mariage ou plutôt cette *charta arrharum* a été même à tort mise en doute. V. E. du Méril, ouvrage précité, p. 294, note 1.

(2) *De la poesia heroico-popular*, p. 219, note.

(3) V. *Historia de la literatura Española*, por M. G. Ticknor, traducida al Castellano, t. 1º, p. 494.

par les chrétiens et que l'auteur, après avoir dit comment les Maures s'emparèrent de cette ville, ajoute : « Saraceni... unquam eam ulterius perdiderunt. » — Voilà donc une vie du Cid écrite peu de temps après la mort du Cid (1), et plusieurs des faits qu'on y rapporte sont aussi consignés dans les histoires arabes et dans un petit poème dont nous ne tarderons pas à parler.

Les travaux des historiens arabes résumés par Conde attestent en effet la réalité d'un chef espagnol qu'ils appellent Kambytur, traduction du mot Campeador. Depuis, Dozy a découvert dans les écrivains arabes des traces plus marquées encore de l'existence du Cid; il a pu recomposer plusieurs parties de la vie du célèbre castillan, il a jeté une vive lumière sur la voie où Conde, pour lequel il se montre sans pitié, s'était, à ce qu'il paraît, si souvent égaré :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Un autre document fait pour corroborer tous ces témoignages a été publié depuis. C'est un poème latin, un fragment de poème malheureusement, qui a été livré au public par Edelestan du Méril (2). Le manuscrit qui contient ce poème est du treizième siècle, et du Méril pense, d'après diverses inductions qui semblent plausibles, mais dont nous croyons inutile d'allonger ces pages, qu'il dut appartenir à l'abbaye de Sainte-Marie de Ripoll en Catalogne. Il se trouve aujourd'hui

(1) Une soixantaine d'années après, suivant Dozy.

(2) *Poésies populaires latines du moyen âge*, par E. du Méril, p. 308.

à la Bibliothèque nationale, sous le n° 5132. Trente-deux strophes saphiques sont tout ce qui nous reste de cette production qui se termine par les premiers mots d'une autre strophe inachevée. M. Milà y Fontanals adopte l'opinion de du Méril sur le lieu de provenance du poème, mais il le croit en partie un résumé, en partie une traduction d'une composition plus populaire et sans doute d'origine castillane. Quoi qu'il en soit, le fragment édité par du Méril semble remonter loin dans le passé. On pourrait croire qu'il a été écrit à l'époque du Cid, ou, — si l'on accepte l'opinion de M. Milà y Fontanals (1), — qu'il a été composé d'après d'autres œuvres datant elles-mêmes de cette époque, puisque l'auteur parle des récentes guerres de Rodrigue :

Modo canamus Roderici nova
Principis bella.

On pourrait tirer les mêmes inductions de cette strophe dans laquelle l'auteur semble s'adresser à des contemporains du guerrier :

Eia! lætando populi catervae
Campi doctoris hoc carmen audite!
Magis qui ejus freti estis ope,
Cuncti venite!

Le poète parle d'abord des guerres que le Cid fit en Navarre, guerres où il mérita le surnom de Campeador.

(1) *Poesia heroïco-popular*, p. 221.

Il parle ensuite de l'affection du roi Sanche pour le jeune chevalier, puis raconte comment, après l'assassinat de ce prince, Rodrigue fut également cher à son successeur don Alfonse; mais des courtisans envieux réussirent à perdre le Campeador dans l'esprit du nouveau roi qui bannit le héros. Ce fut alors que le Cid commença à guerroyer contre les Mores. Ses succès augmentèrent la haine de ses ennemis et, cédant à leurs instances, le roi envoya le comte Garcia combattre Rodrigue. Rodrigue fut vainqueur, il le fut encore du comte de Barcelone avec lequel s'était allié le prince more Alfagib. Le poème est interrompu au moment même où l'on peut croire que l'auteur allait traiter son sujet moins sommairement. C'est ce qu'on peut supposer en lisant les dernières strophes qui contiennent une description proluxe de la manière dont le Cid s'arma pour combattre de nouveau le comte de Barcelone et Alfagib.

Voilà la rapide analyse du curieux fragment publié par du Méril; nous aurons à le citer tout à l'heure avec plus d'extension. Nous remarquerons que dans ce poème, pas plus que dans la *Gesta* découverte par Risco, Rodrigue n'est nulle part qualifié de Cid. Il paraît toutefois que, dans des chants populaires très anciens, il était connu sous ce surnom qui signifie seigneur en arabe. C'est ce que prouvent des vers souvent rapportés et empruntés à un poème latin du douzième siècle. Ces vers, nous aurons aussi à les transcrire plus tard. Quant au titre de *Campeador* traduit, dans l'œuvre qui vient de nous occuper, par les mots *campidoc-*

tor, rendu ailleurs par ceux de *campidoctus*, *campiductor*, *campidator*, *campeator*, *campiator*, et dont les Arabes ont fait *cambythour*, *campydhour*, quant à ce tire, il a donné lieu à diverses explications; nous en résumerons quelques-unes le plus brièvement possible. Suivant Dozy, ce surnom n'a rien à démêler avec le mot latin *campus* et dérive du mot teutonique *champt* qui répond aux mots *duellum*, *pugna*. « Dans le latin du moyen âge, — ajoute le savant écrivain, — on trouve les substantifs *camphio*, *camphius*... les verbes *campare*, *campire* et probablement *campeare* (d'où dérive *campeator*) (1). »

Ph. Chasles donne une étymologie peu probable au mot *campeador*, il le fait venir de *acampar*, *campar*, exceller, surpasser (2). D'autres ont essayé de traduire le mot de *campeador* par champion, ce qui, suivant Dozy, ne le rendrait pas exactement (3).

(1) *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, p. 418.

(2) *Études sur l'Espagne*, p. 451.

(3) Cet auteur dit, en résumant les recherches de Ducange : « Dans le moyen âge, le champion était un homme qui allait d'un lieu à un autre et qui se donnait à louage pour combattre dans les combats judiciaires. Il combattait à pied, jamais à cheval, et n'avait d'autres armes qu'un bâton et qu'un bouclier. Les champions étaient réputés infâmes et les anciennes lois les mettaient sur la même ligne que les voleurs et les filles publiques. » Mais ce mot ne fut-il pas quelquefois pris en bonne part, nous serions tenté de le croire en lisant au mot *campion*, dans le *Lexique roman* de Raynouard : « *Lo valen catholic coms de Monfort campion per la fe.* » « Le vaillant catholique, comte de Montfort, champion pour la foi. » Voir à ce sujet le livre de Manuel Malo de Molina, p. 18. — *Campeador* ne viendrait-il pas tout simplement de *Campear* ?

Ce n'est sans doute pas assez d'avoir établi l'authenticité du Cid. Avant de parler des diverses œuvres poétiques qu'il inspira, il peut être nécessaire d'esquisser sa vie en employant les documents les plus dignes de foi, de montrer le personnage de la réalité avant de montrer le personnage de la fiction. Nous allons essayer de le faire avec la sobriété de détails que nous impose le caractère plus littéraire qu'historique de ce livre.

Rodrigue descendait de Lain Calvo, l'un des deux juges auxquels, au temps de Froila, les Castellans avaient confié le soin de terminer leurs différends. Le petit-fils de Lain Calvo, qui s'appelait Diego Lainez, épousa Teresa Rodriguez, fille de Rodrigo Alvarez, comte et gouverneur des Asturies. Il en eut, vers la moitié du onzième siècle, Rodrigue, appelé plus fréquemment Ruy ou plutôt Roy-Diaz (Rodrigue, fils de Diego). Il naquit à Burgos ou près de cette ville, à Bivar, qui est aujourd'hui un village de 37 habitants. Rodrigue de Tolède, chroniqueur du treizième siècle, ne paraît pas classer la famille du Cid au rang des plus illustres races du pays. En cela, il n'est pas d'accord avec le poème publié par du Méril. On y dit :

Nobiliori de genere ortus
Quod in Castella non est illo majus,
Hispalis novit et Iberum littus
Quis Rodericus.

« D'une race si noble qu'il n'en est pas de plus illustre en Castille, Séville et la terre des Ibères ont su quel homme était Rodrigue. »

Plus tard on entoura la naissance du Cid de contes étranges. Ce fut sans doute à l'imitation des romans français où les naissances illégitimes étaient fort en vogue, que l'on fit de lui un bâtard (1). Dans une chronique rimée, dont il sera question par la suite, Ruy Diaz fait répondre au duc de Savoye qu'il est le fils d'un marchand, mais c'est là une plaisanterie dans le genre de celle de Jean de Paris au roi d'Angleterre.

Le Cid fit ses premiers exploits dans une guerre en Navarre dont les circonstances sont peu connues et qui eut pour cause les prétentions que le roi de cette contrée élevait sur une partie de la vieille Castille. Don Sanche, au dire de la *Gesta*, d'accord avec le poème précité, mit Rodrigue à la tête de son armée et lui confia la garde de l'étendard royal.

Ruy Diaz prit ensuite part aux guerres que Sanche entreprit contre son frère don Alfonse. Ferdinand I^{er}, leur père, avait partagé ses états entre ses cinq enfants : à l'aîné il avait donné la Castille, à Alfonse Léon et les Asturies, à Garcia la Galice et une partie de la province qui devait devenir le Portugal ; à Urraca, une de ses filles, Zamora ; Toro à Elvire son autre fille. Ce fatal partage produisit en Espagne des troubles analo-

(1) Sandoval, — cité par Risco : *La Castilla y el mas famoso Castellano*, prologo, p. VI, — fait allusion aux bruits qui couraient sur la basse naissance du Cid dont on faisait le fils d'un meunier.

Plusieurs romances, — nous en donnerons une plus loin, — reproduisent ces allégations sur la naissance du Cid. M. Manuel Malo de Molina, p. 6, note, y voit une fable débitée par des trouvères désireux de démocratiser le Cid. Nos poètes ont dit de même que Roland était bâtard. V. L. Gautier, *Épopées Françaises*.

gues à ceux que des dispositions du même genre causèrent dans la France mérovingienne. Une première guerre se termina par la défaite du roi de Léon. Une seconde guerre se fût terminée par celle du roi de Castille sans un conseil du Cid. D'après des conventions solennellement adoptées, le vaincu devait céder son royaume au vainqueur. Le vaincu, nous venons de le dire, fut d'abord don Sanche; son frère, croyant à l'exécution des serments échangés, arrêta la poursuite d'ennemis dans lesquels il voyait des sujets. Rodrigue persuada alors à don Sanche de surprendre le camp de son frère. Le roi de Castille commit cette déloyauté. Les troupes d'Alfonse furent massacrées ou mises en fuite et lui-même fut fait prisonnier. Quintana a raconté avec de grands éloges pour le Cid cet odieux manque de foi (1) que Dozy a jugé comme il méritait de l'être (2). La trahison appelle la trahison. Sanche périt assassiné devant Zamora où il assiégeait sa sœur Urraca. Par cette mort, la couronne de Castille et de Léon se trouvait réunie sur la même tête, sur celle d'Alfonse qui avait été remis en liberté à la condition qu'il se ferait moine, et qui, plutôt que de franchir la porte sans espérance d'un couvent, avait été chercher un asile près d'Almamoun, roi de Tolède. C'est ici que la chronique du Cid et les romances placent un épisode dont ne parlent ni la geste, ni le poème. Avant de reconnaître la royauté d'Alfonse, Ruy Diaz exigea qu'à Burgos, dans l'église de Sainte-Gadea (Sainte-Agathe), le roi jurât qu'il était

(1) *Vidas de Españoles celebres*, p. 3.

(2) Dozy, *Recherches*, etc., p. 447.

étranger à la mort de son frère. Ce fait, que Dozy regarde comme vraisemblable, aurait été la cause de la haine d'Alfonse contre Rodrigue. Remarquons cependant que le roi donna à Rodrigue la main de sa cousine Ximena Diaz, fille de Diego, comte des Asturies, On conserve dans la cathédrale de Burgos la charte des arrhes accordées en 1074 par Ruy Diaz à sa femme (1), document dont Masdeu lui-même n'a pas contesté l'authenticité et qui met à néant le dramatique épisode du duel avec un imaginaire comte de Gorimas. Suivant D. Manuel Malo de Molina, malgré sa haine pour Rodrigue, Alfonse comprit qu'il devait user de dissimulation, et ce fut par politique qu'il lui fit contracter une si brillante alliance (2). Le poème latin prétend, du reste, que Ruy Diaz fut d'abord aussi avancé dans la faveur d'Alfonse qu'il l'avait été dans celle de D. Sanche, d'accord en cela avec l'*Historia Roderici Didaci Campidocti* :

Post cujus necem dolose peractam,
 Rex Edelfonsus obtinuit terram
 Cui, quod frater voverat per totam
 Dedit Castellam

Certe nec minus cœpit hunc amare,
 Cœteris plusquam volens exaltare,
 Donec cœperunt ei invidere
 Compares aulae.

Dicentes regi : Domine, quod facis ?
 Contra te ipsum malum operaris

(1) *Rodrigo el Campeador*, por D. Manuel Malo, *appendice*, p. 10.

(2) *Ibidem*, p. 27

Cum Rodricum sublimari sinis ;
Displicet nobis.

Sit tibi notum : te nunquam amabit
Quod tui fratris curialis fuit,
Semper contra te mala cogitabit
Et præparabit.

« Après sa mort (de Sanche) traîtreusement amenée, le roi Alphonse monta sur le trône et donna au Campeador le rang que son frère lui destinait en Castille.

» Certes, il ne l'aimait pas moins, il voulait l'élever au-dessus de tous jusqu'à ce que les courtisans eussent commencé à lui porter envie.

» Ils dirent au roi : Seigneur, que faites-vous ? vous travaillez contre vous-même en laissant Rodrigue s'élever ; il nous déplaît.

« Sachez-le, il ne vous aimera jamais parce qu'il a été le favori de votre frère, il méditera et préparera votre perte. »

D'après le poème, l'envie des courtisans fut donc la seule cause d'une disgrâce généralement attribuée à la rancune que le roi aurait conservée du serment de Sainte-Gadea. L'auteur de la *Gesta* prétend que cette disgrâce eut pour motif une victoire que le Cid aurait remportée sur les Mores dans une guerre entreprise sans le consentement du prince et durant laquelle furent dévastés les environs de Tolède, état dont le roi était l'allié d'Alphonse. Ce motif semble peu vraisemblable et l'on peut en dire autant de diverses guerres racon-

tées précédemment par le chroniqueur latin. Quoi qu'il en soit, ce serait vers l'an 1081 que le Cid aurait été banni. E. du Méril pense que l'on peut supposer, d'après une strophe (1) du poème publié par lui, que le Campeador se vengea en dévastant les états du roi de Castille; mais Milà y Fontanals a fait remarquer que le mot *hispania* désignait en Catalogne les terres des Mores (2); ce qui ferait cependant pencher pour le sens adopté par du Méril, c'est que le roi, toujours d'après le poème, envoya Garcia Ordoñez avec ordre de prendre le Cid mort ou vif; mais le Campeador, à la bataille de Capra, mit son adversaire en complète déroute.

Le Cid trouva un asile à Saragosse chez Yousouf-al-Montamin, c'est le prince que la *Gesta* nomme Almuctaman (3). La guerre éclata entre ce prince et son frère Al-Hadjib, roi de Denia, — Alfigib dans les chroniques espagnoles, — qui avait pour allié Sancho Ramirez, roi d'Aragon et de Navarre, et Bérenger, comte de Barcelone. Le Cid consacra son épée à son protecteur et combattit vaillamment en trop de rencontres pour que nous tenions un compte exact de tous les exploits dont le bruit arriva à don Alfonse. Ce roi le rappela, mais de nou-

(1) Jubet e terra virum exulare,
Hinc cœpit ipse Mauros debellare,
Hispaniarum patrias vastare,
Urbes delere.

(2) *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 63.

(3) Voir pour tout ce qui suit : *Recherches sur l'Espagne*, par Dozy. Quintana : *Vidas de Españoles celebres*. Risco : *La Castilla y el mas famoso Castellano*. — *Chronica del Cid*.

velles calomnies, — étaient-ce bien des calomnies ? c'est ce qu'une distance de huit siècles empêche de bien juger, — amenèrent un nouvel exil, et le Cid revint chercher un asile à Saragosse qu'il quitta un peu plus tard pour rentrer passagèrement dans les bonnes grâces de son roi. Ce prince lui donna alors un grand nombre de villes, de châteaux et la propriété de tout ce qu'il pourrait conquérir sur les Mores. Ce retour de faveur fut de courte durée. Le Cid, par un malentendu, n'ayant pu se joindre au roi dans une expédition contre les Almoravides, fut encore une fois en butte aux accusations de ses ennemis. Alfonse l'exila, lui prit ses châteaux, fit emprisonner sa femme et ses filles. Celles-ci furent remises en liberté, grâce aux sollicitations d'un envoyé de Rodrigue, mais le Cid n'obtint pas d'être autorisé à combattre ses ennemis en champ clos. D'autres expéditions, d'autres victoires consolèrent le proscrit ; guerroyant tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, n'oubliant jamais ses intérêts, combattant pour gagner du butin, pour gagner son pain, comme dit le vieux poème, tombant sur les chrétiens sans plus de scrupules que sur les Mores, pillant les mosquées et même les églises, si l'on en croit certaine lettre du comte Bérenger, le Cid retrouva plus de puissance que don Alfonse ne lui en avait enlevé. Nous ne pouvons raconter minutieusement ces expéditions dans lesquelles Rodrigue unit souvent, d'après Dozy, à une vaillance vraiment chevaleresque, toute la rapacité d'un condottiere et toute l'astuce d'un diplomate. Nous citerons cependant sa guerre contre Al-Hadjib et le comte Bérenger qu'il avait

déjà combattu lors de son premier séjour chez Yousouf-al-Montamin. Le comte rejoignit le Cid dans des montagnes, et la rencontre des deux armées fut précédée par des espèces de lettres de défi (1).

« Nous savons et nous connaissons, disait le comte Bérenger à la fin de sa lettre, que les montagnes, les corbeaux, les corneilles, les aigles et presque toutes les espèces d'oiseaux sont tes dieux, que tu as plus de confiance en leurs augures qu'en Dieu. Nous, nous croyons en un seul Dieu qui nous vengera de toi et te livrera à nos mains. Nous avons la confiance que demain à l'aurore, avec l'aide de Dieu, tu nous verras près de toi et devant toi. Si tu quittes la montagne et viens vers nous dans la plaine, tu seras ce Rodrigue qu'on appelle le guerrier et le Campeador. Si tu ne le fais pas, tu seras ce que les Castillans appellent un *alevoso* (un traître), et ce qui, en langue vulgaire des Français, se nomme *bauzador* (trompeur), et *fraudator* (fourbe)... (2) Dieu vengera ses églises que tu as démolies et violées... »

C'est dans la *Gesta* que se trouve cette lettre et la réponse qu'y fit Ruy Diaz. Ces deux morceaux ont passé de là, sans doute, dans la *Chronica de España*, et dans la *Chronica del Cid*.

Nous ne savons si ces morceaux peuvent être authentiques, mais il nous a paru bon d'emprunter au premier un court fragment; il fait voir le Cid sous un aspect

(1) *La Castilla y el mas famoso Castellano. — Historia Roderici Didaci*, p. 36-37.

(2) En langue d'oc.

étrange et rappelle les divers passages du poème qui nous représentent aussi don Rodrigue préoccupé d'augures (1). Du reste, malgré la lettre injurieuse du comte, la conduite du Cid fut, à l'égard de Béranger, généreuse et pleine de grandeur : il le battit, s'empara de sa personne et lui rendit la liberté ainsi qu'aux autres prisonniers. — On retrouve cet épisode dans le poème que nous venons d'indiquer.

Un raccommodement s'effectua encore entre le roi et Rodrigue, raccommodement aussi trompeur que ceux qui l'avaient précédé. Après avoir uni ses troupes à celles d'Alfonse et combattu avec lui les Almoravides, nouveaux sectateurs de Mahomet récemment accourus des confins du Sahara, le Campeador fut banni. Cette fois, il eut la douleur de voir une partie des siens l'abandonner pour passer au service du roi. Rodrigue se retira dans le château de Peñacastel, aux environs de Valence, dont probablement dès lors il convoitait la possession, et d'heureuses entreprises accrurent encore sa puissance et sa renommée. Il fit une guerre terrible à Garcia Ordoñez, comte de Najera, son plus grand ennemi près d'Alfonse. Il se précipita dans la Rioja, commettant des cruautés et des violences que ne dissimule nullement l'auteur de la *Gesta*, puis il revint à Saragosse chargé d'un énorme butin.

Nous touchons à la plus brillante époque de la vie du Cid, à la prise de Valence que les Mores appelaient leur paradis. Les limites de cette esquisse ne nous permettent pas d'entrer dans tous les détails qu'a si patiem-

(1) Vers 11, 68, 1132, 2410.

ment rassemblés -Dozy. Nous résumerons en peu de mots ce beau et curieux chapitre de l'histoire de la Péninsule au Moyen âge. Hiaya, nommé aussi Al-Kadir, était roi de Tolède; il n'avait abandonné cette ville à Alfonso de Castille qu'à la condition qu'il serait mis en possession de Valence, ce qui eut lieu après diverses vicissitudes. Mais Al-Kadir régna si inhabilement dans sa nouvelle capitale qu'elle put devenir l'objet de la convoitise de plusieurs de ses voisins, d'Al-Hadjib, roi de Denia, d'Al-Mostain, roi de Saragosse, et que ses sujets ne demandaient qu'à passer sous un autre maître. Le Cid protégea Al-Kadir contre tous ces dangers; mais pendant une absence du Campeador, un kadhi de Valence, Ibn-Djahhaf, avec l'aide des Almoravides, renversa Al-Kadir, le fit assassiner et se saisit du pouvoir. A ces nouvelles, Rodrigue accourut et, avec une armée grossie par les partisans d'Al-Kadir, marcha contre Valence après s'être emparé de la forteresse de Cebolla, où il laissa un lieutenant, et se rendit maître de deux faubourgs de la ville. Les Valenciens et les Almoravides résolurent d'entrer en accommodement avec le Cid. Celui-ci mit pour première condition l'éloignement des Almoravides, ce qui eut lieu en effet. La paix fut donc conclue et Ruy Diaz demeura en possession des deux faubourgs qu'il avait pris, tandis qu'Ibn-Djahhaf continua de gouverner Valence. Mais bientôt la guerre se ralluma entre lui et le Campeador qui, sous prétexte de se délasser dans un jardin d'Ibn-Djahhaf, avait pris possession d'un faubourg voisin. Après avoir forcé une armée d'Almoravides à rebrousser chemin, Rodrigue cerna Valence

de tous les côtés. Pendant ce temps, Ibn-Djahhaf avait perdu le pouvoir ; il réussit à le ressaisir, à entrer en pourparlers avec le Campeador ; mais après avoir promis d'exécuter plusieurs conditions, il s'y refusa et demanda en vain du secours au roi de Saragosse qui ne chercha qu'à gagner du temps. Cependant Valence souffrait toutes les horreurs d'un long siège, la famine y était horrible et les habitants s'engagèrent à capituler s'ils n'étaient pas secourus dans un certain délai ; ils ne le furent pas et Valence se rendit le 15 juin de l'année 1094. Mais Rodrigue, suivant Dozy, qui du reste, il faut le remarquer, s'appuie sur des documents arabes, c'est-à-dire hostiles au Campeador, n'observa nullement les conditions de la capitulation. Il dissimula d'abord ses projets et adressa aux Mores un discours rapporté dans la Chronique générale et dans la chronique du Cid (1), discours qui les remplit de joie. Mais cette joie se changea en amères douleurs quand, dans une seconde réunion, Rodrigue exposa clairement ses projets : ils étaient en contradiction complète avec les conditions qu'il avait promis d'observer.

Les deux chroniques que nous venons de citer sont aussi écrites sur des matériaux arabes et il y a à douter un peu de leur véracité. « Je ne puis croire, — a dit à ce sujet M. Ch. de Monseignat, — que le Cid ait violé déloyalement les conditions mises à la reddition de Valence, car ces conditions sont si favorables aux Mores qu'elles ne s'accordaient guère avec la situation déses-

(1) Ces discours ont été traduits par M. le comte de Circourt. *Hist. des Mores Mudejares et des Morisques*, t. I, p. 388 et suivantes.

pérée où l'effroyable famine, dont leurs historiens font la description, avait réduit la ville... Je ne puis supposer qu'une ville, ainsi réduite par la faim, ait imposé à sa reddition des conditions telles que Rodrigue en aurait été le seigneur nominal plutôt que le maître réel (1). »

Cette réflexion, d'une grande justesse, nous semble devoir être prise en considération. Il est encore un fait que l'on a reproché au Cid, c'est la mort d'Ibn-Djahhaf. Ce malheureux fut, dit-on, enterré jusqu'au cou dans une fosse autour de laquelle on alluma un bûcher. Non content d'avoir ainsi puni Ibn-Djahhaf de ne lui avoir pas livré tous ses trésors, le Cid aurait encore voulu brûler les femmes, les fils, les filles, les esclaves même de l'ancien maître de Valence; il n'aurait cédé qu'avec peine aux cris de pitié des Mores et des chrétiens. On peut, nous le croyons, douter de ce récit et penser qu'il y a encore de l'exagération dans les atrocités que l'on rapporte au sujet du siège de Valence. Pour hâter les progrès d'une famine qui devait lui livrer la place, Rodrigue aurait fait annoncer que tous les habitants qui s'étaient mis en son pouvoir eussent à retourner dans la ville; que s'ils ne le faisaient pas ils seraient tous brûlés: « Néanmoins, dit Dozy, il y avait toujours des Valenciens qui se précipitaient des remparts et que les chrétiens faisaient prisonniers à l'insu du Cid; mais si celui-ci les attrapait, il les faisait brûler devant tout le monde, en faisant élever le bûcher dans un endroit où les Valenciens pouvaient le voir. Dans un seul jour, il fit brûler dix-huit de ces malheureux. Il en fit jeter d'autres

(1) *Le Cid*, par Ch. de Monseignat, p. 144.

aux dogues, afin qu'ils les déchirassent tout vivants (1). »

Maître de Valence, Rodrigue y régna pour ainsi dire, il transforma la principale mosquée en cathédrale et nomma pour évêque un prêtre français du nom de Jérôme; c'est lui qui figure dans la chanson de geste que l'on a décorée du nom trop pompeux de poème. Quant aux autres actes d'autorité du Campeador, on les trouve indiqués dans le second discours que le vainqueur adressa aux Mores et que nous citerons en empruntant la traduction de M. de Circourt :

« Prud'hommes de l'Aljama de Valence, vous savez combien j'ai servi et aidé votre roi (Al-Kadir) et combien de misère j'ai supportée avant de gagner cette ville. Maintenant que Dieu a bien voulu m'en rendre maître, je la veux pour moi et pour ceux qui m'on aidé à la gagner, sauf la suzeraineté de monseigneur le roi don Alfonso. Vous êtes tous en ma puissance pour faire ce que je voudrai et trouverai bon. Je pourrais vous prendre tout ce que vous possédez au monde, vos personnes, vos enfants, vos femmes, mais je ne le ferai pas. Il me plaît et j'ordonne que les hommes honorables d'entre vous, ceux qui se sont toujours montrés loyaux, demeurent à Valence dans leurs maisons, avec leurs gens ; mais je ne veux pas que vous ayez chacun plus d'une mule et d'un serviteur, et que vous portiez des armes ni en gardiez chezvous, si ce n'est en cas de besoin et avec mon autorisation ; tous les autres, je veux qu'ils vident la ville et demeurent à l'Alcudia où j'étais auparavant. Vous

(1) *Recherches*, etc., p. 567.

aurez vos mosquées à Valence et dehors dans l'Alcudia ; vous vivrez sous votre loi ; vous aurez vos alcaïdes et votre alguazil que j'ai nommés ; vous posséderez vos héritages, mais vous me donnerez le droit du seigneur sur toutes les rentes, et la justice m'appartiendra et je ferai faire ma monnaie. Ceux qui voudront rester avec moi sous mon gouvernement, qu'ils restent ; ceux qui ne voudront pas rester, qu'ils s'en aillent à la bonne aventure, avec leurs personnes seulement, sans rien emporter, et je les ferai mettre en sûreté (1). »

La perte de Valence était pour les Mores un sujet de poignants regrets. La *Chronique générale* a conservé la traduction d'un chant arabe dans lequel ces regrets sont vivement exprimés. Le Cid ne pouvait espérer conserver sa conquête sans de nouveaux combats. Il battit les Sarrazins à Alcoraz, le 18 novembre 1096, puis conclut une alliance avec le roi d'Aragon. Tous deux mirent les Almoravides en complète déroute. Le Cid s'empara ensuite d'Almenara et de Murviedro. Suivant Dozy, il ne respecta pas plus les conditions que lui avaient faites les habitants de cette dernière ville, qu'il n'avait respecté celles des Valenciens.

Les auteurs arabes attribuent la mort du Cid, arrivée en 1099, à la douleur que lui aurait causée une défaite. D'après l'auteur du *Kitabo'l-iktifa*, Mohamed-ibn-Ayischah attaqua Alvar Fanez, un des compagnons et des parents de Rodrigue, le mit en déroute et pilla son camp ; il rencontra ensuite une partie de l'armée du

(1) *Hist. des Mores Mudejares*, tome I, p. 394-95.

Campeador qu'il défit également. Quand le peu de soldats qui avaient échappé à ce désastre arrivèrent auprès de Ruy Diaz, il mourut de chagrin. « Que Dieu ne soit pas clément envers lui ! » ajoute l'auteur musulman (1).

On a dit que de son mariage avec Chimène, fille de Diego, comte des Asturies, le Cid eut un fils qui fut tué dans un combat contre les Mores. Mais l'existence de ce fils n'est nullement prouvée. Ce qui est certain, c'est que Ruy Diaz laissa deux filles : Christine, mariée à Ramirez, infant de Navarre et seigneur de Mouzon, de qui naquit Garcia Ramirez, roi de Navarre ; Marie, qui épousa Raymond III, comte de Barcelone.

A la distance où nous sommes du Cid et avec le peu de documents que nous possédons, il est difficile de se prononcer sur la mésintelligence qui éclata entre lui et le roi don Alfonse, un des plus grands princes qu'ait eu l'Espagne. De quels côtés furent les torts ? C'est là ce qui restera probablement un éternel mystère. Il n'est guère plus aisé de tracer un portrait du Campeador, puisque la plupart des détails que l'on a sur ce guerrier ont une origine arabe. Il nous semble que Dozy n'a pas jugé avec une entière impartialité le héros castillan ; n'a-t-il pas un peu subi l'influence des écrivains mores qui, en parlant de Ruy Diaz, font toujours suivre son nom d'une imprécation ? « Pourquoi, dit ce savant, pourquoi le Cid est-il devenu le héros des poésies populaires ? On dirait qu'il était peu propre à le devenir, lui, l'exilé qui servit pendant de longues

(1) *Recherches*, etc., p. 590.

années les rois arabes de Saragosse dans leurs guerres contre les princes chrétiens Sancho d'Aragon et Bérenger de Barcelone; lui qui ravagea sans pitié une province de sa patrie; lui, l'aventurier hardi, l'*algarero* avide de butin qui faisait la guerre pour avoir de quoi manger, comme le disent une chronique arabe et la chanson du Cid; lui dont les soldats appartenaient en grande partie à la lie de la société musulmane. Cet homme sans foi ni loi, ce Raoul de Cambrai, qui viola et détruisit les églises chrétiennes, qui procura à Sanche de Castille la possession du royaume de Léon par une trahison infâme, en conseillant à son roi de violer les conditions arrêtées avant la bataille décisive, qui trompait Alfonse, les rois arabes, tout le monde, qui fit brûler des malheureux assiégés qui s'étaient mis entre ses mains et en fit déchirer d'autres par des dogues, qui viola à Valence et Murviedro les traités solennellement jurés (1)... »

Dozy reconnaît ensuite que beaucoup des crimes qu'il attribue au Campeador pouvaient ne pas sembler tels pour les hommes du onzième siècle. Mais ces crimes mêmes ne sont pas tous suffisamment prouvés. D'après quelle autorité accuse-t-on le Cid d'avoir violé les églises ? D'après une lettre d'un de ses ennemis. D'après quelles autres autorités parle-t-on de sa barbarie à l'égard des Valenciens, de sa déloyauté à tenir ses engagements ? D'après des écrivains arabes. Que penserions-nous de notre glorieuse Jeanne d'Arc si nous n'avions

(1) *Recherches*, etc., p. 652.

sur elle que les appréciations des chroniqueurs du parti bourguignon, d'Enguerrand de Monstrelet, de Jean de Wavrin, de Georges Chastellain ?

Dozy a traduit, de la *Dhakkirah* d'Ibn-Bassam, un chapitre où il est beaucoup question du Campeador. Il nous semble qu'à travers la haine de l'écrivain arabe on aperçoit un caractère plus grand que ne le représente le savant traducteur : « La puissance de ce tyran, — dit Ibn-Bassam en parlant de Ruy Diaz, — alla toujours en croissant, de sorte qu'il pesa sur les contrées basses et sur les contrées élevées, et qu'il remplit de crainte les grands et les roturiers. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire, dans un moment où ses désirs étaient très vifs et où son avidité était extrême : « Sous un Rodrigue cette péninsule a été conquise, mais un autre Rodrigue la délivrera (1) ! » Parole qui remplit les cœurs d'épouvante et qui fit penser aux hommes que ce qu'ils craignaient et redoutaient arriverait bientôt. Pourtant cet homme, le fléau de son temps, était, par son amour pour la gloire, par la prudence, fermeté de son caractère et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Peu de temps après, il mourut à Valence d'une mort naturelle. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue (que Dieu le maudisse) ; il triompha des princes des barbares ;

(1) Jeanne d'Arc disait : « Est-ce que vous n'avez pas ouï que la France perdue par une femme serait sauvée par une autre femme ? » *Nonne alias dictum fuit quod Francia per mulierem desolaretur et postea per Virginem restaurari debebat ?* — (Procès de Jeanne d'Arc, publié par Quicherat, t. II, p. 444.)

à différentes reprises, il combattit leurs chefs, tels que Garcia, surnommé par dérision *la Bouche-Tortue*, le comte de Barcelone et le fils de Ramire; alors il mit en fuite leurs armées et tua avec son petit nombre de guerriers leurs nombreux soldats (1). »

De la part d'un ennemi, de telles paroles ne renferment-elles pas un magnifique éloge? Mais il est bien certain maintenant que Ruy Diaz ne fut pas le beau paladin que nous a fait aimer Corneille, et que certains biographes ont écrit sur son compte des romans à peine historiques. Un des traducteurs du *romancero* du Cid s'est cramponné aux fables des romances et ne veut renoncer ni au fameux duel avec le comte de Gormaz, ni au mariage avec Chimène Gomez, ni à tous les plus charmants et les plus touchants épisodes de cette poétique jeunesse (2). Plutôt que de ne plus croire à la tendre Chimène Gomez et contrarié par les traces d'un mariage avec une autre Chimène, fille du comte des Asturies, il a mieux aimé donner à Rodrigue deux femmes du même nom. Ailleurs M. Damas-Hinard use du même expédient à l'égard du cheval du Campeador, du fameux Babieca, dont la longévité lui paraît difficile à expliquer. Il est tenté de supposer que le Cid a eu plusieurs coursiers du même nom. Quelques auteurs ont bien prétendu qu'il y avait eu divers personnages connus sous le nom de Cid et qu'on avait attribué à un seul les actions

(1) *Recherches*, etc., p. 356.

(2) *Romancero* ou *Recueil des Chants populaires de l'Espagne*, t. II, p. 2.

de tous ; pourquoi ne pas inventer deux Chimènes et trois ou quatre Babieca ?

On montre, du reste, deux tombeaux de Chimène, l'un à San Juan de la Peña, l'autre à San Pedro de Cardena, mais il faut voir dans un de ces monuments une supercherie rendue presque excusable par l'admiration des Espagnols pour leur héros, un témoignage du désir de faire croire à la possession d'un souvenir de Ruy Diaz. Les moines de San Pedro de Cardena prétendaient bien conserver dans leur église les restes de presque tous les individus qui figurent dans la vie de Ruy Diaz, y compris ceux du cheval du héros, enterré à la porte du couvent. « On le voit, dit Dozy, Saint-Pierre de Cardègne devint un véritable panthéon consacré à tous les personnages réels ou fabuleux qui avaient eu quelques rapports avec le Cid de l'histoire ou celui de la poésie populaire (1). »

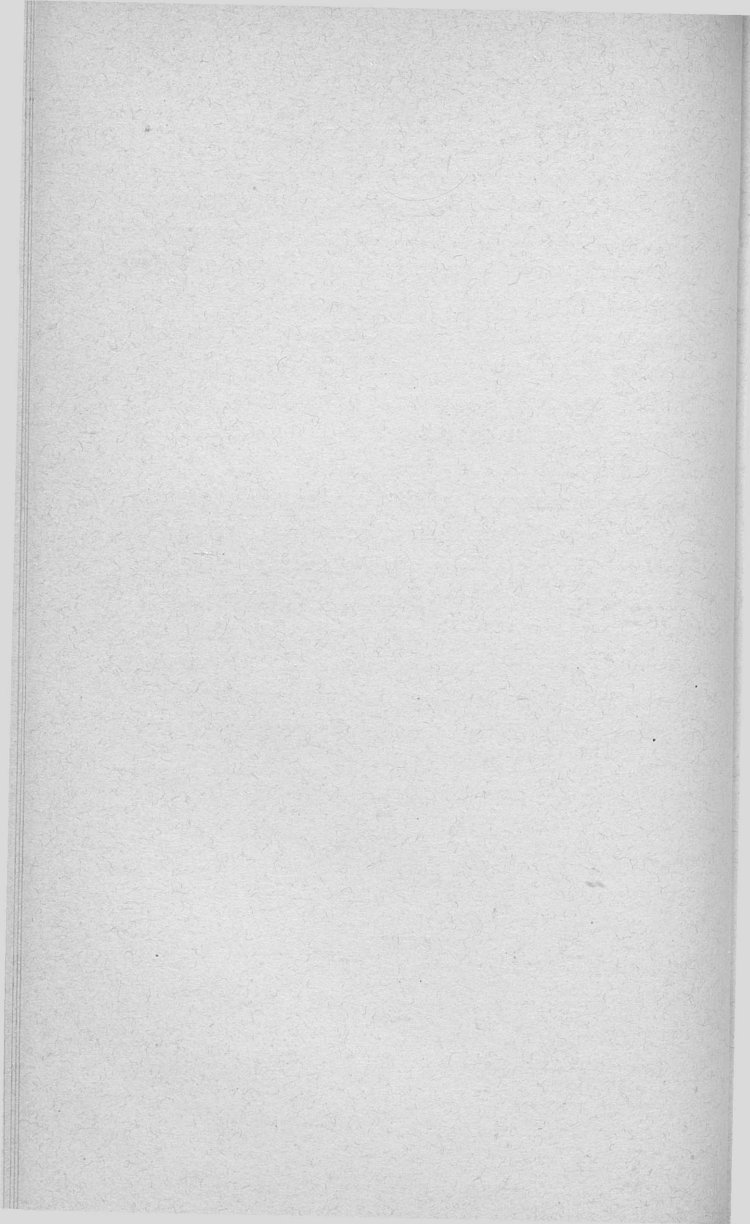
Les restes du Cid n'eurent guère plus de repos que ceux du valeureux roi Jean de Bohême. Après bien des vicissitudes, en 1824, ils retournèrent à San Pedro de Cardena où ils avaient été placés d'abord, puis furent enfin déposés dans la chapelle de l'ayuntamiento de Burgos, où ils sont encore aujourd'hui.

La renommée du Cid grandit rapidement. En 1272 Alfonse le Savant composa, dit-on, une épitaphe pour le Campeador. La croix qu'il portait sur sa poitrine, avec d'autres objets qui lui avaient appartenu, fut longtemps précieusement conservée. Les rois d'Espagne, au

(1) *Recherches*, etc., p. 697.

moment d'entreprendre des guerres, firent souvent chercher cette croix à San Pedro de Cardena ; elle leur semblait un présage de victoire, elle était presque pour eux une relique nationale. Comme pour Charlemagne la renommée héroïque ne sembla plus suffisante autour du nom du Campeador. On faisait à son tombeau des pèlerinages, on racontait des miracles opérés par son intercession. Cette croyance existait encore au seizième siècle. Philippe II fit solliciter la canonisation de Ruy Diaz, sans s'inquiéter de tout ce que l'avocat du diable aurait pudire.

Quand un personnage est ainsi environné de la sympathie, de toute l'admiration d'un peuple, les poètes s'empressent de mettre leurs chants sous la protection de ce personnage célèbre, de recueillir les traditions qu'il a inspirées, d'ajouter à ses exploits des prouesses nouvelles. Ce fut ce qui arriva pour le Cid. Mais avant de le montrer tel que le firent les œuvres des poètes, nous allons le considérer dans la chronique qui porte son nom.





CHAPITRE II

LA CHRONIQUE DU CID RUY DIAZ

Dans le chapitre précédent, j'ai cité plusieurs fois la *Chronique du Cid*. Cet ouvrage, dans sa rédaction actuelle, paraît appartenir à une époque beaucoup plus rapprochée de nous que celle dont j'aurais à parler maintenant si je suivais l'ordre des temps. Ce livre semble postérieur à la chanson de geste que j'analyserai bientôt, et peut-être même lui a-t-il emprunté des détails. J'ai cru cependant devoir ici sortir d'une disposition chronologique et m'occuper dès à présent de cette chronique. Je trouve qu'il vaut mieux réunir dans une sorte d'ensemble tout ce que j'ai à dire sur le Cid que de l'éparpiller sous des dates diverses; je trouve encore qu'il est préférable, en traitant de ce personnage fameux, de m'arrêter dès à présent devant des documents qui assez souvent se rattachent à l'histoire plutôt que de les apprécier après d'autres qui s'en éloignent beaucoup davantage.

Quelques discussions se sont élevées sur l'âge et sur l'origine de l'œuvre que je vais ouvrir. Je résumerai rapidement ces controverses littéraires.

La Chronique du Cid paraît un fragment à peine remanié, à peine modifié d'une compilation que j'ai déjà nommée souvent, que je rencontrerai encore un peu plus loin et qui est célèbre sous le titre de *Crónica general de España* (1). C'est du IV^e livre de cet ouvrage — composé par Alfonse X ou tout au moins sous sa direction, — que, selon la plupart des critiques, est extraite, avec de légères variantes, l'histoire connue sous le nom de *Crónica del famoso cavallero Cid Ruy Diaz Campeador*. Telle est l'opinion de Dozy. Suivant ce savant, la Chronique du Cid n'est que la partie correspondante de la *Crónica general* retouchée et refondue par quelque ignorant du quinzième ou de la fin du quatorzième siècle, retouchée de nouveau, au commencement du [seizième siècle, par son premier éditeur Juan de Veloredo. Ticknor s'exprime à peu près de même. Des nombreux arguments dont il étaie son avis, je rappellerai le suivant : La Chronique générale, après avoir parlé de l'enterrement du Cid, ajoute : « Il fut ainsi placé dans l'endroit où il repose encore. » Dans la Chronique du Cid on lit : « Et il resta là longtemps jusqu'à ce que vint à régner le roi don Alfonse. » Suit le récit de la translation du corps dans un autre tombeau, translation qui eut lieu évidemment à une époque postérieure à la rédaction de la Chronique générale, puisque cette chronique ne dit rien de cette cérémonie.

Huber, s'emparant, probablement sans le savoir, d'une hypothèse de Southey, suppose que les deux com-

(1) *Recherches*, etc., p. 406.

pilations ont dû avoir une source commune, que toutes deux ont été rédigées d'après une chronique plus ancienne. Cette explication ne supporterait pas un examen sérieux.

M. de Pidal, lui, regarde la Chronique du Cid comme antérieure à la Chronique générale ; il se fonde sur ce que plusieurs passages du premier de ces ouvrages offrent des séries de vers de romance, et croit qu'il fut écrit directement d'après les *cantares* des jongleurs. Dans la Chronique générale, les passages correspondant à ceux qu'a cités M. de Pidal n'ont plus rien conservé de ces débris poétiques ; ils furent donc, suivant le critique espagnol, composés, non d'après les *cantares*, mais d'après la Chronique du Cid où ces fragments avaient déjà pris l'aspect de la prose. Pour concilier ces objections en sens invers, il faut admettre — supposition certes peu croyable — que la Chronique du Cid existait avant la Chronique générale, qu'elle servit de modèle à celle-ci, puisqu'elle fut remaniée ensuite et d'après la compilation d'Alfonse X.

Quoi qu'il en soit des dissertations auxquelles a donné lieu la quasi-identité des deux chroniques, il est un fait qui semble certain, c'est qu'une phase importante de la vie du Cid a été écrite sur des documents arabes. Ces documents, après avoir été traduits en castillan, ont été intercalés dans un texte fourni d'abord par des matériaux d'origine espagnole,

De là le peu d'unité qu'offre la physionomie du Cid ; de là les couleurs très différentes sous lesquelles il apparaît ; de là deux personnages pour ainsi dire, deux per-

sonnages fort dissemblables : l'un grand, héroïque, chevaleresque ; l'autre ambitieux, fourbe, cruel. Dozy présume que le roi Alphonse X, qui eut tant de fois à se plaindre des grands de son royaume, saisit avec joie l'occasion de les fustiger dans leur type et de les fustiger par la main d'un Arabe. « Je crois, ajoute Dozy en parlant d'Alphonse le Savant, je crois qu'il a traduit lui-même le récit arabe, et cela aussi littéralement que possible, afin qu'on ne pût pas dire qu'il avait calomnié le héros de la nation. C'est cette circonstance qui nous explique pourquoi le style de la traduction est si mauvais, pourquoi il diffère si sensiblement du style du roi-auteur (1). »

Je me permettrai de faire quelques observations à ce sujet. Je crois parfaitement que le récit de la prise de Valence, ce récit où le Cid se montre sous un jour si défavorable, est emprunté à un More. Mais ne pas révéler l'origine moresque de ce passage, n'était-ce pas se déclarer responsable des appréciations de l'écrivain ennemi ? Il me semble que si réellement Alphonse X voulait rabaisser le Campeador, sans risquer d'être accusé de *calomnier le héros de la nation*, il eût d'abord indiqué d'après quelles autorités il rédigeait cette période de la vie du Cid. En ne le faisant pas il se trouvait exactement dans la même position que si, de lui-même, il eût cherché à décrier Ruy Diaz.

Florian de Ocampo, qui, en 1541, publia la première édition de la Chronique générale, croyait que la der-

(1) *Recherches*, etc., p. 412.

nière partie de ce livre, celle qui contient justement la vie du Cid, n'était pas l'œuvre d'Alfonse X. Il paraît certain cependant que la fin du IV^e livre fut écrite par ce roi. C'est cet illustre auteur, comme le fait remarquer Ticknor, auquel on peut le mieux attribuer certains détails de vie intime et la relation de la mort de saint Fernand. Mais tout en admettant la remarque de Ticknor, on peut penser qu'Alfonse X eut divers collaborateurs, surtout lorsqu'il s'agissait de traduire, et croire que le commencement du IV^e livre, ou tout au moins le récit de la prise de Valence, — qui n'est qu'une traduction — fut l'œuvre de l'un de ces coopérateurs inconnus. Ce mauvais style, dont parle Dozy, serait, il me semble, une induction de plus en faveur de mon hypothèse. Si du reste Alfonse X avait eu pour le Cid les sentiments hostiles qu'on lui prête aujourd'hui, eût-il, en 1272, fait élever un nouveau tombeau au guerrier castillan, y eût-il fait graver une élogieuse épitaphe composée, dit-on, par lui-même ?

Dozy fait de la mémoire du Cid comme une pensée d'opposition dressée en face du trône de Castille, et nous voyons cependant plusieurs des princes qui montèrent sur ce trône témoigner la plus grande admiration pour Ruy Diaz, traiter les objets qui lui avaient appartenu comme de véritables reliques. C'est ainsi que, en 1336, Alfonse XI écrivait à l'abbé de Cardena : « Sachez que pour la grande dévotion que nous avons dans la croix du Cid que nous avons portée l'autre fois quand nous fûmes devant Gibraltar, nous croyons bon de l'envoyer chercher de nouveau pour la porter dans notre guerre

en Portugal..., etc. » Ces traditions de respect se conservèrent longtemps après la mort du Campeador. On a une lettre adressée par Charles-Quint à l'abbé de San Pedro de Cardena, qui s'était permis de déplacer le tombeau du Cid et celui de Chimène. L'empereur ordonne à l'abbé et aux moines de remettre sur-le-champ les choses dans l'état où elles étaient, et il s'étonne que l'on ait eu la hardiesse de toucher aux sépulcres d'aussi illustres personnages, Plus tard le respect devint de la vénération. Philippe II, bon connaisseur en despotisme et qui se fût peu soucié d'exalter encore le souvenir d'un factieux, sollicita, — nous l'avons déjà dit, — la canonisation de Ruy Diaz.

Il ne résulte pas moins, je dois l'avouer, des divers ouvrages inspirés par le Campeador, que l'on a donné au même personnage deux caractères très-distincts, qu'on l'a fait le représentant de deux idées opposées; des historiens modernes ont, pour définir ces deux personifications, employé, par un singulier anachronisme de langage, les locutions de la politique actuelle, les mots de monarchique, de démocratique. Tout étrange que cela paraisse d'abord, on s'explique assez vite comment un même homme a pu réunir en lui deux types contradictoires. Rodrigue domine le Moyen âge espagnol; il a depuis longtemps attiré à lui toutes les imaginations, et la difficulté de retrouver les réalités de son existence a permis à ces imaginations en mouvement de voir dans la vie du héros ce qu'elles y voulaient rencontrer. La chanson de geste, qui porte le titre de *Poème du Cid*, est le plus ancien ouvrage en langue

castillane que l'on connaisse sur lui. Là le Campeador est le Cid monarchique, des persécutions injustes ne peuvent lui faire oublier le respect qu'il doit à son roi ; l'exil lui donne l'intérêt qui s'attache à ceux qui souffrent, mais l'exil ne fait pas de lui un factieux. Pourtant il y a déjà dans cette œuvre antique le germe d'un autre sentiment. « Quel bon vassal s'il avait eu un bon seigneur ! » disent les habitants de Burgos en voyant partir le glorieux proscrit. C'est la pensée contenue dans ce vers qui va se développer dans la chronique rimée et dans plusieurs romances. Alfonso, l'un des plus grands princes de l'Espagne, devient un mauvais seigneur, une espèce de tyran ; toutes les sympathies se tournent vers Ruy Diaz, l'intérêt change de nature ; la résignation n'est pas une vertu faite pour plaire longtemps aux masses, il leur faut quelque chose de plus actif, de plus énergique : la révolte, la lutte ; et elles prennent parti pour le plus faible, sans rechercher où est le droit, où est la justice. Elles s'imaginent être entraînées par un instinct généreux et ne font qu'obéir à des instincts d'orgueil, à une pensée hostile à ce qui est autorité. Le peuple espagnol se passionna pour le Cid par les mêmes raisons qui, plus tard et dans d'autres romances lui firent accorder ses sympathies au hardi contrebandier en révolte contre les lois. Ce qui resta surtout de Rodrigue, ce furent ses exils et ses insolences contre le pouvoir : que le pouvoir s'appelât le roi ou même qu'il se nommât le pape. Remuez toutes les nations et vous trouverez toujours le vers de Lafontaine :

Notre ennemi, c'est notre maître.

La prédilection qui s'attacha au Cid fut celle qui s'attacha, en France, aux quatre fils Aymon. On sacrifia Alfonse à Rodrigue, comme chez nous on avait immolé Charlemagne à Renaud qui, dans une des éditions sans cesse remaniées du vieux poème d'Hélion de Villeneuve, finit par offrir le modèle d'un parfait démocrate (1) : étrange altération de l'orgueilleux grand-feudataire, dernière expression d'une idée révolutionnaire longtemps cachée sous l'armure de la chevalerie.

Je pense, du reste, que ce fut un peu à l'exemple des *quatre fils Aimon* et sous l'influence de la littérature française que la physionomie du Cid s'altéra ainsi et que le même homme devint le héros de deux partis. On trouverait, dans les jugements qu'a inspirés un personnage plus moderne et non moins célèbre que le Campeador, cette bizarre dualité de personnifications contraires. Jeanne d'Arc, pour certains historiens, est une héroïne monarchique ; pour d'autres, c'est la messagère d'une ère nouvelle, c'est une héroïne démocratique... Mais laissons ces questions auxquelles plus tard nous serons peut-être ramené encore, et revenons à la Chronique du Cid.

La vie du Campeador, dans la Chronique générale et dans la chronique qui porte son nom et qui est presque, comme je l'ai dit, une reproduction de ce premier ouvrage, fut sans doute écrite d'après Lucas de Thuy,

(1) *Les Quatre Fils Aymon* (Paris, Lugan, 1827), t. II, p. 266.

Roderick de Tolède, la *Gesta*, le vieux poème, quelques traditions et des historiens arabes. Ces sources si diverses ont produit nécessairement un livre où la vérité s'unit aux fables; mais l'aspect général de l'ouvrage offre une apparence de réalité, même dans les pages où l'on ne peut guère douter que la fiction n'ait eu sa part. Je l'ai répété et je le montrerai encore, l'esprit espagnol ne s'écarte guère des limites de la probabilité, et les œuvres d'imagination qu'il produit ont encore quelque chose de possible.

« Nous ignorons absolument, — dit M. Huber, — ce que veulent ou peuvent signifier et sur quoi sont fondées ces expressions d'*extravagante*, d'*absurde*, de *fabuleuse*, d'*incroyable*, appliquées aux relations de la chronique... Quant à nous, pour dire la vérité, — en mettant de côté certains traits qui touchent plus ou moins au caractère de *miracle* et de *vision*, qui sont dans le sentiment de la tradition catholique et populaire, et tels qu'on en rencontre d'ailleurs dans beaucoup d'historiens du moyen âge que personne n'a songé à regarder comme entièrement fabuleux, — nous n'avons pas rencontré dans la chronique un seul fait qui, en soi-même ou relativement à ceux qui le suivent ou le précèdent, puisse être traité d'absurde, de merveilleux ou d'extravagant. Que l'on suppose ces récits inventés par un More ou un chrétien, il faut bien avouer que jamais on n'employa moins d'imagination et d'invention, ou que jamais on n'usa d'autant d'artifice, d'invention et d'imagination pour produire une histoire fausse et mensongère, et l'on doit reconnaître que l'auteur mon-

tre dans ce qu'il rapporte autant de bonne foi qu'aucun autre historien de son temps. Et, qu'on le remarque bien, ce caractère de vérité historique nous ne le rencontrons pas autant dans les bonnes que dans les mauvaises qualités de cette relation, que dans la confusion, les contradictions, le défaut de conséquence et de continuité logique qui sautent aux yeux, que certainement personne n'aurait pris la peine d'inventer et que jamais on n'a inventé de cette manière ni à ce degré. Laissons à nos adversaires le soin de concilier toutes ces invraisemblances, beaucoup plus grandes, à notre avis, que celles qu'offre la chronique, et hâtons-nous d'ajouter que nous sommes très loin de vouloir conclure que tout ce qui est raconté avec cette simplicité et cette probabilité intrinsèque puisse être pris pour *vérité historique*. Ce que nous nions, c'est que l'on doive placer la chronique au rang d'œuvres notoirement et évidemment de pure invention, de contes tout à fait imaginaires, qu'ils soient mores ou chrétiens (1). »

Il me semble que ces paroles définissent assez exactement l'aspect de la Chronique du Cid, mélange de faits réels et de faits controuvés, racontés sous les apparences de la réalité. Je ne tenterai pas une analyse qui pourrait fatiguer le lecteur plus encore que moi-même. Je n'essaierai pas de dégager les faits qui peuvent être véritables de ceux qui semblent apocryphes : ce serait recommencer à peu près la notice que j'ai donnée sur

(1) *Crónica del famoso cavallero Cid Ruydiez Campeador con una introduccion*, por D. V. A. Huber. — Introduccion, p. LVII et LVIII.

Rodrigue. Je me contenterai d'indiquer quels sont les épisodes principaux que l'on peut regarder comme imaginaires et qui figurent dans la chronique. Tel est la mort du comte de Gormas ; telle est l'expédition de Rodrigue contre la France, sa victoire sur le comte de Savoie ; tels sont d'autres faits d'armes du même genre ; tels sont encore le mariage des filles du Cid et des infants de Carrion, l'infâme trahison de ces derniers, la manière dont Rodrigue obtient justice, la rencontre d'un lépreux dont le Campeador prend le plus grand soin et qui n'est autre que saint Lazare. Cette légende indique déjà une tendance à faire du héros un bienheureux, tendance qui est plus marquée encore dans la légende du juif. Tous les ans on fêtait, dans l'église de San Pedro de Cardena, la mémoire de Rodrigue. On retirait de la tombe le corps embaumé du guerrier et on le plaçait en évidence, le buste entouré d'un manteau, la main sur une épée. Un juif pénétra dans l'église dans un moment où elle était déserte ; il se mit à contempler les restes de Rodrigue : « C'est donc là, se dit-il, le corps de ce Cid Ruy Diaz dont on assure que personne n'a jamais touché la barbe ; je vais la lui prendre à présent et je verrai ce qui en adviendra. » Il étendit la main, mais avant qu'elle n'atteignît la barbe vénérable, le squelette fit un mouvement et tira à demi son épée du fourreau. Le pauvre juif tomba évanoui, et le miracle qu'il avait provoqué le convertit au christianisme.

De tous ces épisodes, celui qui a rendu le Cid populaire en France c'est son duel avec le comte de Gormas

et son mariage avec Chimène. Je vais prendre dans la chronique le germe de la tragédie de Guillen de Castro et de la tragédie de Corneille:

« ... Et ce Rodrigue, allant par la Castille, se prit de querelle avec le comte don Gomez, seigneur de Gormas; et ils combattirent ensemble, et Rodrigue tua le comte. Sur ces entrefaites, les Mores vinrent parcourir la Castille, et ils étaient très puissants, car là étaient cinq rois mores. Ils passèrent près de Burgos; ils passèrent à Montes de Oca, Carrion, Vilforada, San Domingo de la Calçada, Logroño, Najara et dans tout ce pays, et ils emmenaient une grande quantité de captifs, de captives, de bêtes de somme, de troupeaux et toute espèce de choses, et eux venant avec tout ce butin, Rodrigue de Bivar appela tous les hommes de sa terre, attaqua les Mores à Montes de Oca, les combattit, les mit en fuite et les vainquit, et prit tous les rois et s'empara de tout le butin qu'ils emportaient. Et il s'en vint vers sa mère et il emmenait les rois avec lui. Et il partagea très bien tout ce qu'il avait pris dans la bataille avec les autres chevaliers et ceux qui avaient été avec lui, tant les Mores prisonniers que les autres gains qu'ils avaient faits, en sorte que tous partirent très joyeux et bien payés et le vantant beaucoup et se louant de lui et de sa manière d'agir. Et lui, quand il arriva près de sa mère avec grand honneur, il remercia beaucoup Dieu de la grâce qu'il lui avait faite, et dit qu'il ne tenait pas pour bon de garder les rois prisonniers, mais qu'il tenait pour bon qu'ils s'en fussent dans leurs terres. Et il les délivra en ordonnant qu'ils s'en allassent, et eux le remercièrent de la grande grâce qu'il leur faisait. Et ils s'en retournèrent dans leurs terres en le bénissant autant qu'ils pouvaient et louant la merci et la

courtoisie qu'il leur avait faites, et ils s'en furent dans leurs terres et lui envoyèrent aussitôt des tributs et se reconnurent pour ses vassaux. Le roi allant pacifiant son royaume dans le pays de Léon, il lui arriva la nouvelle du succès que Rodrigue de Bivar avait eu sur les Mores, et sur ces entrefaites vint devant lui Chimène Gomez, fille du comte don Gomez de Gormas, et elle plia les genoux devant lui et lui dit : Seigneur, je suis la fille du comte don Gomez et Rodrigue de Bivar tua le comte mon père, et je suis la plus jeune des trois filles qu'il a laissées. Et, seigneur, je viens vous demander merci, que vous me donniez pour mari Rodrigue de Bivar, ce dont je me tiendrai pour bien mariée et pour très honorée : car je suis sûre que sa fortune sera en plus grand état que celle d'aucun homme de votre seigneurie. En cela je tiendrai, seigneur, que vous me faites grande grâce, et vous, seigneur, vous devez le faire, parce que c'est le service de Dieu et parce que je pardonne à Rodrigue de bon cœur. » Et le roi trouva bon de lui octroyer sa demande et fit aussitôt écrire à Rodrigue de Bivar des lettres dans lesquelles il le priait et lui ordonnait qu'il vînt incontinent à Palencia pour causer avec lui de choses qui étaient très au service de Dieu, dans son intérêt et dans son honneur.

Rodrigue de Bivar, quand il vit les lettres du roi son seigneur, se réjouit beaucoup et dit aux messagers qu'il voulait accomplir la volonté du roi et se rendre à son ordre. Et Rodrigue s'apprêta bien et promptement, et il prit avec lui beaucoup de ses chevaliers et de ses parents et de ses amis, et beaucoup d'armes nouvelles ; et il arriva à Palencia, près du roi, avec deux cent paires de lances, et le roi sortit et le reçut très bien, et lui fit beaucoup d'honneur, et cela irrita beaucoup tous les comtes. Et quand le roi eut trouvé bon de lui parler, il lui dit comment doña Chimène Gomez, fille du

comte don Gomez de Gormaz, celle dont il avait tué le père, était venue le demander pour mari et comment elle lui pardonnait la mort de son père. Il le pria de trouver bon de se marier avec elle et qu'il lui ferait toutes sortes de bien et de grâces. Et quand Rodrigue de Bivar entendit cela, cela lui plut beaucoup, et il dit au roi qu'il ferait à sa volonté, ainsi qu'en toute autre chose qu'il lui ordonnerait. Et le roi le remercia beaucoup et il envoya chercher l'évêque de Palencia, et ils firent leurs serments, et l'on dressa un acte comme le veut la loi (1)... »

Et voilà le point de départ du Cid chevaleresque et amoureux !

Ces détails sur la Chronique de Ruy Diaz ont, ce nous semble, servi de transition entre la vérité et la fiction, et nous ont tout naturellement conduit à l'œuvre antique que l'on connaît sous le titre de *Poème du Cid* et qui, comme Dozy l'a fait remarquer, devrait plutôt être appelée : *Chanson du Cid* (2).

(1) *Crónica*, p. 10, y seg.

(2) En parlant de cette œuvre, je la désignerai indifféremment par ces deux dénominations.

CHAPITRE III

LE POÈME DU CID (1)

On ne peut pas douter que l'Espagne n'ait eu, comme la France, des chansons de geste. L'existence de ces poèmes est prouvée par diverses allusions de la *Chronique générale*. Elle parle d'une chanson de geste sur Bernard del Carpio. « *E algunos dicen en sus Cantares de gesta que fue este don Bernardo*, etc... Quelques-uns disent dans leurs chansons de geste que ce don Bernard fut... » Ailleurs, elle dit encore : « *Non lo sabemos por cierto sinon quanto oïmos dezir a los juglares en sus cantares de gesta* (2). » Alfonse X, dans les *Siete partidas*, défend aux chevaliers de se faire réciter autre chose que des chansons de geste ou des récits de faits d'armes... « *Que los juglares non dixiesen antellos otros cantares sinon de gesta o que fablasen de fecha d'armas* (3). »

(1) Toute cette partie de mon livre était écrite depuis longtemps quand a paru la traduction complète du *Poème du Cid*, par Damas-Hinard, traduction que les lecteurs qui voudront connaître à fond cette œuvre antique liront avec intérêt.

(2) *Las quatro partes de la Crónica de España*. Zamora, 1541, p. CCXIX.

(3) *Syete partidas*, 2^e partida, ley. XX, p. 350.

Aujourd'hui la connaissance de la littérature romane est assez répandue pour qu'il soit inutile de s'étendre sur les origines et la nature de la chanson de geste. On connaît les travaux de MM. Rajna, Milà y Fontanals, Léon Gautier, Gaston Paris, Paul Meyer, Nyrop, et même en dehors du public auquel ces savants se sont adressés, les notions sur ce point se sont assez vulgarisées pour qu'il soit inutile d'y revenir (1).

Les trouvères et les jongleurs, on l'a déjà vu, ne furent pas inconnus à l'Espagne; on trouve dans son ancienne littérature mille traces de leur existence, et sans doute le Cid dut être un des premiers héros qu'ils célébrèrent. Nous laisserons à ce sujet la parole à Huber: « Il ne serait pas facile de rencontrer une existence, une physionomie historique qui offrit à l'imagination et à la tradition populaire autant d'éléments, autant de points d'appui, et pour ainsi dire autant de tentations irrésistibles que le Cid, soit que nous le considérions comme champion invincible de la nationalité politique et religieuse, soit que nous voyions en lui le vassal loyal dans la bonne et la mauvaise fortune, dans l'exil et jusque dans la rébellion contre son roi, soit qu'on le considère comme le fléau des grands seigneurs haïs et craints du peuple et entouré de ces rumeurs d'illégitimité et de bassesse d'origine que répandaient parfois ses ennemis et qui devaient le rendre plus sympathique aux masses. Il serait presque inutile de démontrer par des preuves

(1) J'ai du reste résumé les principales opinions qui se sont produites sur les chansons de geste dans mon volume *Folk-lore*, p. 326 et 344.

que, durant sa vie ou peu de temps après sa mort, le Cid fut célébré dans des traditions populaires. Ni l'analogie générale, ni les faits notoires, ni les lois qui résultent de la nature des choses ne permettent de douter que ces traditions, dès leur origine, s'exprimèrent non seulement en relations prosaïques, mais aussi sous une forme poétique, et principalement dans ce genre de poésie que l'on appelle *populaire*, pour le distinguer de la poésie plus artificielle dans laquelle les idées, les sentiments cherchent à s'exprimer et dont la culture appartient aux classes plus élevées de la société. Nous n'omettrons pas un témoignage très décisif et intéressant à divers points de vue, qui prouve que, dès le commencement du douzième siècle, c'est-à-dire peu d'années après la mort du Cid, on chantait déjà ses exploits en Castille (1). »

Huber cite ensuite quelques vers que l'on a souvent reproduits et que nous transcrirons aussi. Ils sont extraits d'un poème latin sur la prise d'Almería par Alfonse VII, en 1147. L'auteur de cette œuvre barbare, qui a été publiée par Sandoval, faisait, à ce qu'il paraît, lui-même partie des chevaliers qui assistaient au siège d'Almería ; il nomme Alvar Rodriguez, petit-fils d'Alvar Fañez, l'un des compagnons du Campeador, et à cette occasion il rappelle et ce dernier et le Cid lui-même (2) :

Cognitus et omnibus est avus Alvarus, arx probitatis
Nec minus hostibus extitit impius, urbs bonitatis.

(1) *Chron. del Cid*, p. XIX.

(2) Dozy. *Recherches*, etc., p. 60.

Audio sic dici, quod est Alvarus ille Fenici;
 Hismaelitarum gentes domuit, nec earum
 Oppida vel turres potuerunt stare fortes,
 Fortia frangebat, sic fortis ille premebat.
 Tempore Roldani si tertius Alvarus esset
 Post Oliverum, fateor sine crimine rerum,
 Sub juga Francorum fuerat gens Agarenorum,
 Nec socii chari iacuissent morte perempti;
 Nullaque sub cœlo melior fuit hasta sereno.
 Ipse Rodericus, mio Cid semper vocatus,
 De quo cantatur, quod ab hostibus haud superatus
 Qui domuit Mauros, comites domuit quoque nostros;
 Ipsum extollebat, se laude minore ferebat;
 Sed fateor virum, quod tollet nulla dierum:
 Meo Cidi primus fuit, Alvarus atque secundus;
 Morte Roderici Valentia plangit amici
 Nec valuit Christi famulus ea (eam?) plus retinere.

On voit, d'après cette citation, qu'en 1147, une cinquantaine d'années après la mort de Rodrigue, il existait des chants sur ce héros toujours appelé *mon Cid*, qui ne fut jamais vaincu, qui dompta les Mores, qui triompha des comtes espagnols, et après la mort duquel les chrétiens ne purent pas conserver Valence.

Ces chants se sont perdus, mais l'Espagne possède néanmoins une chanson de geste bien réelle. C'est cette chanson que Sanchez a publiée sous le titre trop solennel de *Poème du Cid*, et qui paraît être le plus ancien monument de la littérature castillane. L'auteur inconnu de cette antique production a deux fois indiqué fort clairement ce qu'était son œuvre. Le vers 1136 offre la première de ces indications :

Aquis, conpieza la gesta del mio Cid el de Bivar.

Et le poète dit plus loin, vers 2287 :

Las coplas deste cantar aqui s'van acabando.

C'est donc bien une chanson de geste que nous avons sous les yeux (1).

On a beaucoup discuté sur sa date. Sanchez la publia

(1) On trouve dans l'ancienne littérature castillane trop de traces de notre influence pour ne pas voir encore ici une imitation de la France du moyen âge. Eugène Baret a publié un opuscule sur les analogies qui existent entre la chanson du Cid et celle de Roland, et, quoique nous n'apercevions pas toutes les ressemblances qu'il signale, il rapproche certains détails qui ne sont certainement pas sans rapport. Mais même en admettant que ce soient là des rencontres dues au hasard, des rencontres qu'on s'explique aisément quand on pense au fond assez modique d'idées qui était en circulation au moyen âge, on est frappé par une réelle similitude de ton, d'inspiration, par un effet d'ensemble qui n'est pas sans identité. Il n'y aurait du reste rien d'impossible à ce que la chanson du Cid n'eût pris celle de Roland pour modèle, et nous croyons que cela aurait pu avoir lieu sans l'intervention du midi, sans qu'il soit besoin de supposer une rédaction provençale de la geste de Roncevaux. Baret, qui ne me paraît pas tenir assez de compte de l'action exercée par la France du nord, pourrait, je le sais, étayer son opinion de celle de Dozy, qui dit dans une note : « Quant à la poésie française, je suis porté à croire qu'elle était entièrement inconnue en Castille et même en Aragon » (p. 641). Nous avons trouvé tant de preuves du contraire que nous oserons ne pas être de cet avis. Nous avons déjà indiqué quelques-unes de ces preuves; nous aurons encore à en citer d'autres. On ne peut vouloir prétendre que toutes les œuvres françaises dont on retrouve des traces en Espagne soient arrivées dans ce pays par des textes provençaux. S'il en était ainsi, on en retrouverait quelques-uns : tous n'auraient pu se perdre. La *chanson de Roland*, protégée par un nom célèbre, a pu, tout aussi bien et mieux même que les antiques productions que nous avons citées, arriver à l'Espagne et y arriver directement.

sur un manuscrit portant un millésime qui, suivant lui, peut être MCCXLV ou MCCCXLV. Mais M. de Gayangos, qui a examiné soigneusement ce manuscrit, déclare que la date est bien 1345. « Quelque curieux, dit-il, effaça l'un des C afin de donner à l'œuvre une plus grande apparence d'antiquité. Si, comme on l'a dit, la lettre effacée eût été un e (et) la rature n'eût pas été aussi grande (1). » Quoi qu'il en soit le manuscrit n'est pas le texte original du poème, les mots *le escribió* qui le terminent paraissent indiquer l'œuvre d'un copiste et non l'œuvre du poète qui, suivant l'usage du temps, aurait employé sans doute le verbe *faire* au lieu du verbe *écrire*. Il est certain que le style du poème semble beaucoup plus ancien que celui de Gonzalo de Berceo qui vivait vers 1220 ; aussi Sanchez conjecture qu'il dut être composé au milieu du douzième siècle. Des savants de diverses nations ont partagé cette opinion : tels sont entre autres Marina, Capmany, Huber, F. Wolf, Milà y Fontanals (2). Magnin pense que le *poème du Cid* est formé de trois chansons de geste distinctes, mais probablement écrites par le même auteur et ne dépassant pas la deuxième moitié du douzième siècle (3). Dozy penche pour l'année 1207. José Amador de los Rios dit dans une note de ses études sur les juifs : « Sans prétendre que notre opinion soit décisive, nous croyons que le poème (du Cid) a bien pu être écrit par

(1) *Hist. de la Litt. esp., traducida al castellano*, t. 1, p. 496.

(2) *De la poesia heroïco-popular*, p. 229.

(3) *Revue des Deux-Mondes*, août 1847. *De la Chevalerie en Espagne*.

quelques-uns de ses serviteurs les plus familiers. Cette conjecture, à laquelle donne quelque consistance l'esprit qui règne dans toute l'œuvre, semble se corroborer encore si l'on remarque que toujours au nom de Cid est ajouté le pronom possessif *mon*, chose qui n'a pas lieu pour les autres personnages et qu'on ne voit répétée dans aucun poème de l'époque. Le mot Cid signifie seigneur, de sorte que chaque fois que l'on dit mon Cid, cela équivaut à mon seigneur. Il semble naturel que celui qui appelle toujours son seigneur le seigneur de Bivar ait été son vassal. A cela on répondra que le poème fut écrit un demi-siècle après la mort du Cid et qu'il ne peut, par conséquent, être l'œuvre de ses familiers ou de ses serviteurs. Les pages du Cid ne devaient pas être âgés, ils devaient au contraire être très jeunes, ce n'est donc pas une supposition aventurée que de penser que l'un d'eux put écrire le poème quarante ans après la mort de son maître (1). »

Il me semble que l'on peut d'abord opposer à cette assertion une objection produite par la langue même dans laquelle est écrit le *Poème du Cid*. Si cette langue est beaucoup plus vieille que celle de Gonzalo de Berceo, elle paraît beaucoup plus moderne que l'idiome qui a servi à la traduction de la charte d'Aviles, traduction qui fut faite en 1155. Citons, comme preuve, quelques mots de cette pièce : « *Estos sunt los Foros que den el rey D. Alonso ad Abilies cuando la poblou par foro sancti Farondi et otorgo lo Emperador em primo*

(1) *Estudios historicos, politicos y literarios sobre los Judios de España*, por don Jose Amador de los Rios, p. 237.

per solar prender i solido a la reu et ij denarios a lo saion e cada ano un solido en censo per lo solar... (1). »

On peut, à la vérité, expliquer l'apparence plus antique ou plus moderne qu'offrent les premières traces de la langue espagnole, en considérant dans quels lieux ces manifestations se sont produites, car l'idiome était moins formé dans telle province que dans telle autre, et pouvait, par cette raison, avoir un certain aspect de vétusté. Si l'on explique de cette manière l'apparence d'antériorité que la langue de la charte d'Aviles paraît avoir à l'égard du poème du Cid, il y a un autre argument à opposer à l'opinion de de los Rios. Si réellement le *Poème du Cid* avait été écrit par un des serviteurs de Ruy Diaz, cette œuvre ne serait pas si fréquemment en désaccord avec ce qui semble être la vérité. Pour ruiner cette objection, il faudrait pouvoir établir que le récit de la chanson de geste est réellement de l'histoire et, par conséquent, que le récit retrouvé par Risco, et dont des documents de nature diverse prouvent l'authenticité, n'est au contraire qu'un tissu de fictions ou d'inexactitudes ?

Huber, dans son introduction à la *Chronique du Campeador*, s'est demandé si la *chanson du Cid* ne s'était pas composée de l'agrégation de plusieurs romances antiques. D'après Milà, les romances que l'on peut qualifier de cycliques n'ont pas contribué à la création de cette geste, mais ils en ont tiré leurs éléments, ils en furent,

(1) De los Rios, dans son *Historia critica*, t. III, réplique à nos objections, comme on le verra dans une lettre qui sera publiée à la fin de cet ouvrage, et dans laquelle je combats ses nouveaux arguments.

suivant ses expressions, non les germes, mais les fleurs.

Huber s'est demandé encore s'il y a quelques relations immédiates entre la *chanson du Cid* et la chronique *Gesta Roderici*? A cette question, il répond par la négative. Quoique le sujet soit le même dans les deux œuvres, on ne retrouve pas dans les détails ces analogies frappantes qui seules peuvent établir de véritables rapports, et prouver que l'une procède de l'autre. Les passages dans lesquels le poème et la chronique diffèrent entièrement sont d'ailleurs assez nombreux. Ainsi, dans le poème, le comte de Barcelone n'est qu'une fois prisonnier du Cid; il l'est deux fois dans la chronique. Dans le poème, la prise de Murviedro précède celle de Valence, dans l'histoire elle lui est postérieure; il n'est pas question dans le poème du secours que les Almora-vides apportent aux habitants de Valence; enfin, les aventures relatives au mariage des filles du Cid et des infants de Carrion et bien d'autres faits encore appartiennent à la chanson de geste (1).

Il faut donc voir, dans le Cid de cette dernière œuvre, non le Cid de l'histoire, mais le Cid de la tradition. On ne doit du reste pas s'étonner que, si peu de temps après sa mort, le Campeador ait été ainsi transformé. Ces altérations rapides étaient fréquentes au moyen âge et même dans des siècles plus civilisés que l'époque de Ruy Diaz. Ainsi, on trouve, dans une chronique anonyme de Lorraine, des détails sur Jeanne d'Arc qui diffèrent en beaucoup de points de l'histoire.

(1) P. XLII-XLIII.

La Jeanne d'Arc de la chronique qui fut écrite quarante-six ans seulement après la mort de la Pucelle est celle de la tradition populaire (1). Le récit du vieil annaliste doit être le résumé de ce que, en Lorraine, pensaient les contemporains de Jeanne; ils ne savaient pas même trop comment elle était morte. L'imagination du peuple, frappée par la célébrité de l'héroïne, avait suppléé aux notions incomplètes que l'on avait sur elle, et, à défaut d'une histoire, avait fait un roman. C'est presque toujours ainsi qu'agit le peuple quand il est ému par la renommée d'un être extraordinaire : il crée des épisodes fabuleux qui lui paraissent dignes de ce personnage de prédilection.

Un mot maintenant sur la langue et le rythme du *Poème du Cid*. La langue, — j'en ai déjà parlé ailleurs, — rude, imparfaite dans ses formes, indécise dans ses constructions, se privant des particules qui donnent tant de grâce et de force aux idiomes modernes (2), dérivait tout nouvellement du latin. Elle en corrompait les mots à sa manière ou elle les acceptait sous la forme que leur donnaient la langue d'oïl et la langue d'oc (3).

(1) *Revue de Metz* (année 1843). *Tradition sur la vie de la Pucelle d'Orléans*, par le baron d'Huart; t. II, p. 272.

(2) Ticknor. *Hist.*, etc., t. I, p. 21.

(3) L'influence de la langue d'oïl me paraît, dans le *Poème du Cid*, plus marquée peut-être que celle de la langue d'oc. Certes, on y retrouve beaucoup de mots qui appartiennent à l'idiome des troubadours, mais ces mots appartenaient aussi à la langue des trouvères, et ce qui pourrait donner à penser qu'ils lui ont été fournis par cette langue, c'est qu'elle lui en a donné d'autres qui ne se trouvent pas dans le provençal. Voici quelques-uns des mots que, plus ou moins altérés, on rencontre dans les deux lan-

Le rythme se compose de vers d'une extrême irrégularité; on y remarque des vers de huit et des vers de vingt syllabes, des vers qui tantôt, comme dans nos anciens poèmes, offrent des séries de rimes pareilles, qui tantôt ne présentent que de faibles assonances, qui d'autrefois enfin se terminent par un son seul de son espèce. C'est un rythme réellement barbare qui peut cependant avoir eu son modèle dans les vers rimés de quinze syllabes employés quelquefois au moyen âge, et par exemple dans une pièce sur une victoire remportée par les Pisans en 1088 :

Inclitorum Pisanorum scripturus historiam,
Antiquorum Romanorum renovo memoriam;
Nam extendit modo Pisa laudem admirabilem,
Quam olim recepit Roma vincendo Cartaginem, etc. (1).

Les irrégularités rythmiques du *Poème du Cid* ont fait douter Dozy que ce poème ait pu être calqué sur les *Gestes francaises*. Il me semble pourtant, comme je l'ai dit déjà, que la chanson castillane présente des traces visibles d'imitation. De los Rios le nie comme il nie

gues de la France : *Solas*, *quitar*, *ardiment* (hardiesse), *plaza*, *endurar*, *ocasion*, *gone*, *luen*, *barnax*, *atender*, *meter*, *ome*, *cuita*, *departicion* (départiment en provençal, *départie* en français). En voici d'autres qu'offre encore le *Poème du Cid* et que, nous le croyons, possédait seulement le roman du nord : *mager* (maigre), *nuef* (neuf), *eclegia* (eglegie), *prison* (*preiso* en provençal), *pelicon* (*pelisson* en vieux français, *pélissa* en langue d'oc), *aguardar* (garder), *poridad* (dans le sens de *secret*), *fonta* (honte). On remarque encore dans le *Poème du Cid* cet impératif : *fed* (faites), au lieu de *hazed*.

(1) Voir à ce sujet *Les bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, par le R. P. Tailhan, pages 119 et suiv.

partout l'influence française. Un grand critique, Milà y Fontanals, a reconnu cette influence à diverses reprises. Il croit bien qu'on a dû attribuer à l'imitation des ressemblances naturellement produites par une identité d'origine et de mœurs; mais dans certains cas il n'en est pas ainsi, et il n'hésite pas à montrer quel grand rôle le cycle carlovingien eut en Espagne(1). Quant à la geste du Cid, s'il ne veut pas y voir une copie de nos vieux poèmes, il avoue, cependant, que plusieurs descriptions de combats nous ont été empruntées. Il l'explique — et ici s'offre une restriction qui étonne de la part d'un tel critique, — en disant : « Mon avis est que les auteurs de *Mio Cid* (le premier poème) et de *Rodrigo* (le second) avaient entendu non forcément un poème français entier, ni peut-être même une narration en cette langue, mais des descriptions de batailles qui, médiatement ou immédiatement, provenaient de l'épopée française. » — Je me permets d'aller beaucoup plus loin.

Le *Poème du Cid*, tel que nous le possédons, contient 3744 vers. Il manque au manuscrit qu'a fait imprimer Sanchez, et qui est le seul que l'on connaisse, quelques pages au commencement et un feuillet vers le milieu. La début de l'œuvre étant perdu, le lecteur se trouve subitement en face du Cid partant pour un exil qu'il saura rendre si glorieux. L'auteur nous montre Rodrigue regardant sa demeure dévastée et pleurant. Au moyen âge, comme l'a remarqué Sismondi, on n'a jamais fait consister le courage à ne pas répandre des

(1) *Trobadores en España*, p. 50 et suiv. — Bien des passages de *La poesia heroico-popular*, notamment p. 471.

larmes. Après avoir contemplé les portes ouvertes et sans cadenas, des perchoirs de la fauconnerie privés d'oiseaux, le Cid soupira et dit : « Sois béni, Seigneur Père, qui es au ciel ? » Puis il s'éloigna à cheval et entra à Burgos à la tête de soixante lances. En sortant de Bivar, il avait une corneille à droite ; il en avait une à gauche en entrant à Burgos (1).

« Tous les habitants sont aux fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils ont de douleur ; tous disent : « Dieu ! quel bon vassal s'il avait eu un bon seigneur ! Mais personne n'osait l'accueillir, tant le roi Alfonse avait une grande colère. Avant la nuit, était arrivée à Burgos une missive de lui fortement scellée. Le roi défendait à qui ce que fût de donner asile au Cid, et par vraie parole faisait savoir à quiconque le ferait qu'il perdrait ses biens, plus les yeux de la tête, et même son corps et son âme. Grande peine avaient les chrétiens ; se cachant de mon Cid, ils n'osaient rien lui dire. Le Campeador se dirigea vers sa maison ; quand il arriva devant la porte, il la trouva bien fermée, par crainte du roi Alfonse qui l'avait ainsi ordonné, en sorte que s'il ne la brisait, personne ne la lui ouvrirait. Les gens de mon Cid appelaient à haute voix ; ceux de dedans ne voulaient pas leur rendre une parole. Mon Cid piqua des deux et s'approcha de la porte. Il tira son pied de l'étrier, et du pied donna un coup dans l'huis qui ne

(1) On a déjà vu que le Cid croyait à l'ornithomancie. Cette prétendue science, qui remonte à la plus haute antiquité, fut condamnée par Moïse. Dans Eschyle, Prométhée se vante d'avoir inventé ce mode de divination. — V. à ce sujet *Histoire des Spectres et Apparitions*, par Le Loyer, p. 366, et une note dans laquelle Dozy montre combien les Espagnols croyaient à ce moyen d'augurer. *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne*, p. 493.

s'ouvrit pas, car il était bien clos. Une petite fille de neuf ans se montra alors : « Campeador, dans une heure bonne vous avez ceint l'épée. Le roi a défendu de vous recevoir. Avant la nuit est arrivée de lui une missive fortement scellée ; nous n'oserions vous ouvrir ni vous recevoir pour rien au monde. Si nous le faisons, nous perdrons nos biens, nos maisons et les yeux de notre tête. Cid, à notre malheur vous ne gagneriez rien. Mais que le Créateur et tous ses saints vous protègent ! » La jeune fille dit cela et s'en retourna dans sa maison (1). »

Cette scène si simplement écrite me paraît véritablement belle et touchante, et je ne crois pas qu'un poète moins abrupt que l'écrivain inconnu pourrait arriver à produire un plus grand effet.

Ruy Diaz, voyant que le roi était implacable, traversa Burgos. Arrivé à Sainte-Marie, il mit pied à terre, s'agenouilla et pria du fond de son cœur, puis il sauta en selle et alla camper sur les bords de l'Arlanzon ; il le fallait bien, puisque personne ne voulait le recevoir. Le roi avait même défendu de lui vendre des vivres. Pourtant Martin Antolinez pourvut abondamment Ruy Diaz et ses hommes de pain et de vin. Martin Antolinez dit au Cid :

« Campeador, dans une heure bonne vous êtes né (2). Cette

(1) Vers 18 et suiv.

(2) Cette phrase, qui apparaît à chaque instant dans le poème du Cid, se trouve aussi plusieurs fois dans nos *Chansons de geste*. L'auteur de *Parise la Duchesse* s'écrie en parlant de Guillaume de Lozanne :

Beneoite soit l'oure que il fu engenrez !

On lit encore le même vers dans *Guy de Bourgogne*, p. 51.

nuit préparons-nous au départ et mettons-nous en chemin de grand matin, car je serai accusé pour le service que je vous ai rendu, je serai pris en haine par le roi don Alfonse. Mais si je reste avec vous sain et sauf, il faudra bien que plus tard le roi m'ait pour ami. Quant à ce que je laisse, je n'en fais pas plus de cas que d'une figue (1). »

Le Cid entendit avec joie ces paroles et regretta de ne pouvoir donner une paie double à Antolinez, mais il n'avait plus ni or ni argent. Il lui en fallait cependant pour solder ses hommes. Il fit part à Antolinez d'une idée qui lui venait :

« Je veux, lui dit-il, prendre deux coffres et les remplir de cailloux, pour qu'ils soient bien pesants, ils seront couverts de cuir et fermés soigneusement, le cuir sera or et rouge, les clous seront dorés. Vous irez chez Rachel et Vidas, à Burgos, vous leur direz que je n'ai pu m'arrêter à cause de la colère du roi, qu'il m'est impossible d'emporter mon trésor avec moi à cause de son poids, que je désire le mettre en gage et qu'ils le fassent emporter la nuit pour que personne ne le voie (2). »

Après avoir parlé de cet expédient digne de Guzman d'Alfarache, Sismondi ajoute : « Cette tromperie, la seule que se soit permise le héros espagnol, en était à peine une, puisque sa parole était sur ce sable et valait seule un trésor. En effet, le premier fruit des dépouilles des Maures servit à racheter le sable mis en gage. » Ce n'est pas du tout ce que dit le poète. Les romances

(1) Vers 71.

(2) Vers 85.

et la *Crónica* (1) racontent bien que le Cid s'acquitta de sa dette, mais fort tardivement, environ quatorze ans après l'emprunt ; quant au poème, il laisse la restitution dans le doute. Le vieil auteur prête, au sujet de cette tromperie, une sorte de scrupule à Ruy Diaz ; il lui fait dire ces paroles : « Dieu et tous les saints le voient, je ne puis faire autre chose et je le fais malgré moi. » La réprobation est plus indiquée dans le romance relatif au même épisode : « O nécessité infâme, à combien d'hommes d'honneur tu fais violence qui pour sortir de toi font mille choses mal faites ! » On se rappelle encore en Espagne cette anecdote, plus honorable pour Rachel et Vidas que pour le Cid, et l'on voit aussi dans la cathédrale de Burgos un des deux fameux cofres.

Rachel et Vidas, confiants dans la parole du Cid, lui prêtèrent sans difficulté six cents marcs d'argent, et Antolinez réussit en outre à obtenir pour lui-même un présent de trente marcs. S'étant ainsi procuré des fonds, le Cid se mit en route pour le monastère de San Pedro de Cardena où étaient sa femme doña Chimène et ses filles Sol et Elvire. Il arriva au monastère au chant du coq ; l'abbé don Sanche récitait les matines. Chimène, accompagnée de cinq dames d'honneur, était aussi dans l'église où elle priait Dieu et saint Pierre pour son mari. Le Cid fut reçu avec bien de la joie par l'abbé don Sanche qui lui offrit l'hospitalité dans son couvent. Ruy Diaz lui remit de l'argent pour payer les vivres dont il

(1) Ch. CCXVI.

avait besoin ; il y ajouta deux cent marcs pour l'entretien de sa femme et de ses enfants, demandant au bon abbé de les garder sous sa protection et promettant que pour un marc dépensé en leur faveur, il en donnerait cinq au couvent.

« Voilà doña Chimène qui arrive avec ses filles. Les dames les conduisent. Devant le Campeador doña Chimène plia les deux genoux. Elle pleurait de ses yeux et voulait lui baiser les mains : — Merci, Campeador, dans une bonne heure vous êtes né ; par des méchants intrigants de cette terre vous êtes banni. Merci, Cid, barbe accomplie (1) ; me voici devant vous moi et vos filles, ce sont des enfants de bien peu d'années ; avec elles sont mes femmes de qui je suis servie. Je vois que vous êtes au départ, et quoique vivant nous devons nous séparer. Donnez-nous vos conseils par amour pour Marie. Le Cid porta ses mains dans sa barbe touffue, il prit ses filles dans ses bras et les serra contre son cœur, car il les aimait beaucoup. Il pleura fortement de ses yeux et soupira : « Doña Chimène, ma femme accomplie, je vous aime comme mon âme. Vous le voyez, bien qu'en vie nous allons nous séparer. Je m'éloignerai, vous resterez ici. Plaise à Dieu et à sainte Marie qu'un jour je marie mes filles moi-

(1) Nos vieux poèmes parlent plusieurs fois avec une espèce d'admiration respectueuse des barbes de leurs héros :

Car li roys Cordabas à la barba florie

(*Chevalier au Cygne*, vers 3042.)

Saps que ti manda Karles ab la barbe floria...

(*Fier-à-Bras*, cité dans le *Chevalier au Cygne*, p. 120.)

Et le dus Naimés respond qui ot le poil flori.

(*Gui de Bourgogne*, p. 87.)

Volentiers, dit Doon, par ma barbe flourie.

(*Gaufrey*, p. 7.)

même; que je vive quelques jours de bonheur, et vous, femme honorée, que vous soyez servie par moi (1) ! »

Martin Antolinez, qui avait quitté le Cid après lui avoir promis de le rejoindre, arriva à San Pedro de Cardena à la tête de cent quinze cavaliers. Le Cid alla à leur rencontre et leur dit qu'il souhaitait, avant de mourir, pouvoir faire quelque bien à des gens qui avaient quitté pour lui leurs propriétés et leurs maisons, et pouvoir leur rendre le double de ce qu'ils avaient perdu. Six jours s'étaient déjà passés sur les neuf que le roi permettait au Cid de passer en Castille, il fallait se préparer au départ.

« Mon Cid et sa femme vont à l'église. Doña Chimène s'agenouille sur les degrés du maître-autel, priant Dieu aussi bien qu'elle le sait, pour qu'il préserve de tout mal mon Cid Campeador (2) ... Après la messe dite on sortit de l'église, les chevaux étaient harnachés. Le Cid embrassait Chimène, Chimène baisait les mains du Cid, pleurant de ses yeux que l'on ne savait que faire. Lui se retournait vers ses petites filles et les regardait : — Je vous recommande à Dieu mes filles et à ma femme et au Père spirituel, à présent nous allons partir, Dieu saura nous aider. Pleurant de leurs yeux que jamais vous n'avez rien vu de tel, ils se séparent les uns des autres, comme l'ongle se sépare de la chair. Et il s'en va regardant derrière lui (3). »

Le poète raconte ensuite minutieusement le voyage du Cid qui, chemin faisant, est rejoint par beaucoup

(1) Vers 262.

(2) Vers 327.

(3) Vers 367.

d'hommes d'armes. Un songe, dans lequel l'ange Gabriel lui apparut, inspira un peu de confiance à l'illustre proscrit. Au moment de quitter les états d'Alfonse, il passa sa petite armée en revue; il compta huit cents lances et un bon nombre de piétons. Le Cid entra à leur tête dans le pays des Mores. Il y signala son arrivée par une victoire qui lui valut un butin considérable. Dieu continua à lui être favorable dans plusieurs combats, et, se dirigeant du côté de Catalayut, il s'empara du fortchâteau d'Alcocer. A cette nouvelle, les Mores envoyèrent demander des secours au roi de Valence et vinrent assiéger le Cid. Craignant de manquer de vivres, le Cid proposa à ses gens d'attaquer les Arabes. Les chrétiens, quoique bien inférieurs en nombre, acceptèrent cette offre avec enthousiasme. Ruy Diaz confia sa bannière à Pero Bermuez, en lui recommandant de ne pas se porter en avant sans son ordre.

« Ils ouvrent les portes; ils se précipitent dehors. Les sentinelles des Mores les aperçoivent et se replient sur l'armée. Quel émoi chez les Mores ! ils courent prendre leurs armes. Au roulement des tambours la terre semble se fendre. Vous auriez vu les Mores s'armer et se réunir. Ils ont, de leur côté, deux étendards principaux. Ils forment deux troupes de fantassins. Qui pourrait les compter ? Leurs troupes se meuvent en avant ; elles s'avancent pour combattre mon Cid et ses hommes : « Soldats, restez à vos places, que nul ne bouge sans mon ordre ! » Mais Pero Bermuez ne peut rester immobile. Il soulève la bannière et s'élance. « Dieu vous protège, brave Cid Campeador ; je vais mettre votre étendard au milieu des ennemis. Nous verrons

comment ceux qui le doivent le sauront défendre! » Le Cid s'écrie : « Ne le faites pas, par charité! » Pero Bermuez répond : « Il ne restera point là! » Il éperonne son cheval et se précipite dans le bataillon le plus épais. Les Mores l'entourent pour s'emparer de sa bannière. Ils lui portent de grands coups, mais ne peuvent le blesser. Le Cid s'écrie : « Secourez-le, par charité! » Ils serrent leurs écus sur leurs poitrines; ils abaissent leurs lances ornées de pennons; ils se courbent sur leurs selles; ils se jettent vaillamment sur leurs ennemis. A grands cris appelle celui qui naquit dans une heure bonne : « Frappez, chevaliers, au nom de Dieu! Je suis Ruy Diaz, le Cid Campeador de Bivar. » Tous tombent sur la troupe où est Pero Bermuez. Il y a là trois cents lances; toutes sont ornées de banderolles. Chacune, de chaque coup, tue un More, et en se retournant en tue encore autant. Que vous auriez vu là de lances frapper et se relever, de boucliers percés, de cuirasses bosselées et trouées! Que vous auriez vu de pennons blancs devenus rouges dans le sang, de chevaux galoper sans cavaliers (1)! Les Mores crient : « Mahomet! » les chrétiens : « Saint Jacques! » En un petit espace tombent morts mille trois cents Arabes (2). »

(1) Des vers de la *Chanson de Roland* offrent les mêmes images. On pourrait emprunter à nos autres *Chansons de geste* beaucoup de descriptions analogues. Citons la peinture suivante que nous offre *Guy de Bourgogne*, p. 18:

Là olssiez grant bruit à l'estour commencier
 Quant les lances sont fraites, traient les brans d'acier;
 Là veissies le jor tel estour commencier
 Tant bras et tante espaulle et itant hanepier,
 L'un mort desore l'autre verser et trebuchier
 Et foir par ces chants tant auferant destier
 Les regues traînant qui errent estraier, etc.

(2) Vers 701.

Cette description de combat, chaude et vraiment entraînante dans les vieux vers espagnols, est suivie des noms des principaux guerriers et de détails un peu minutieux sur leurs exploits. Presque toutes les descriptions de batailles de nos chansons de geste offrent aussi des longueurs de ce genre. Le poète célèbre ensuite l'immense butin fait par les chrétiens. Le Cid, pour sa part, eut trois cents chevaux. Il appela Minaya, son bras droit, et le chargea d'aller faire part de sa victoire au roi Alfonse et de lui conduire trente coursiers harnachés. Il lui remit aussi une bourse pleine et le chargea de payer mille messes à Sainte-Marie de Burgos et de disposer du reste en faveur de sa femme et de ses filles. Minaya alla remplir son message. Le roi sourit en voyant les beaux chevaux et demanda qui les lui envoyait.

« Mon Cid Ruy Diaz qui, dans une heure bonne, a ceint l'épée, répondit Minaya, a vaincu deux rois mores dans une journée. Seigneur, le butin est immense. A vous, roi honoré, il envoie ce présent. Il vous baise les pieds et les mains, et vous prie de l'avoir en merci. » Le roi dit : — Il est bien tôt : un banni ne peut ainsi, au bout de trois semaines, rentrer en grâce près de son seigneur ; mais puisque cela vient des Mores, j'accepte ce présent et apprends avec plaisir ce qu'a fait le Cid (1). »

Le roi ajouta qu'il pardonnait à Minaya et qu'il permettait à tous ceux qui le voudraient d'aller combattre sous la bannière de Ruy Diaz. Au bout de trois semaines le Cid vit revenir Minaya qui lui amenait encore deux cents cavaliers et une foule de piétons. Le Cid avait

(1) Vers 879.

rendu Alcocer aux Mores, moyennant trois mille marcs d'argent. Il pouvait payer généreusement ses troupes qui s'augmentaient de jour en jour. La nouvelle de tant de gloire et de profits excita l'envie de Raymond III, comte de Barcelone. Il devint pour le Cid un nouvel ennemi, fut vaincu et fait prisonnier par le Campeador. Dans sa douleur, Raymond refusait de prendre aucune nourriture; mais Ruy Diaz lui annonça qu'il le rendait à la liberté. Cette victoire apporta encore un immense butin au Cid; ce fut sur le comte de Barcelone qu'il conquit la *Colada*, célèbre épée qui valait plus de mille marcs d'argent. Les triomphes de Ruy Diaz allèrent toujours croissant; des villes, des bourgs, des châteaux tombèrent en son pouvoir, et enfin il s'empara de Valence après un long siège :

« Quand mon Cid entra à Valence, ceux qui étaient des piétons devinrent des cavaliers. Qui pourrait compter l'or et l'argent qu'ils trouvèrent : tous étaient riches ! Mon Cid don Rodrigue eut le cinquième dans la prise ; il eut en argent trente mille marcs d'argent pour sa part ; ce qu'il eut en outre, qui pourrait le compter ?... Le Cid passa en revue ses troupes. « Grâce à Dieu et à sainte Marie, sa Mère, dit-il à Minaya, nous avons plus de monde avec nous que lorsque nous quittâmes la maison de Bivar ! (1) »

Le Cid chargea ensuite Minaya d'aller de nouveau vers le roi Alfonse, de lui offrir un présent de cent chevaux et de lui demander la permission de faire venir près de lui sa femme et ses filles. Le Cid envoya aussi

(1) Vers 1221-1277.

mille marcs d'argent à l'abbé de San Pedro de Cardena, et, dans son zèle pour la foi, établit pour évêque à Valence le bon prêtre don Jérôme : ce qui fut une grande joie pour les chrétiens. Lorsque Minaya arriva à la résidence du roi, don Alfonso sortait de l'église où il était allé ouïr la messe :

« Voilà Minaya Alvar Fañez qui arrive ; il plia les genoux : devant tout le peuple et aux pieds du roi Alfonso il tomba avec grande tristesse ; il lui baisa la main et lui parla ainsi : « Merci, Seigneur Alfonso, pour l'amour du Créateur ! Mon Cid vainqueur vous baise les mains, les pieds et les mains comme à son seigneur, et il vous prie de lui accorder merci. Vous l'avez banni de votre terre ; il n'a pas votre faveur. Quoiqu'en pays étranger, il a fait de belles choses. Il a pris Xerica, Ondra, Almenar, la forte place de Murviedro, Cebolla Castellon, Peña Castiella qui est une roche redoutable. Maintenant il est seigneur de Valence ; il y a mis un évêque ; il a gagné cinq grandes batailles ; immenses sont les profits que Dieu lui a donnés. En voici les preuves ; je vous dis la vérité : voilà cent beaux chevaux, bons coureurs ; ils sont garnis de leurs selles et de leurs brides. Le Cid vous baise les mains et vous les présente. Il se reconnaît pour votre vassal et vous tient pour son seigneur. » Le roi leva sa droite et se signa à la nouvelle des grands butins qu'avait faits le Campeador. « Saint Isidore me soit en aide ! Je me réjouis de ce qu'a fait le Campeador ; j'accepte ces chevaux qu'il m'envoie en don. » Ce qui plut au roi déplut à Garci Ordoñez : « Il semblerait que dans le pays des Mores il n'y a plus un homme vivant quand on voit le Campeador faire ainsi à sa guise (1). »

(1) Vers 1325-1334.

Minaya parla ensuite du désir que le Cid avait de revoir sa femme et ses filles. Don Alfonse le permit et dit qu'il ferait même donner une escorte d'honneur à Chimène. Il ajouta qu'il accordait au Cid toutes les terres qu'il avait conquises. Minaya alla accomplir la fin de son message. Il se rendit à San Pedro de Cardena; annonça à Chimène et à ses filles qu'il était chargé de les conduire près de Ruy Diaz, et remit au bon abbé Sanche la somme qui lui était destinée. Minaya acheta ensuite pour Chimène, ses filles et leurs femmes, les plus beaux ornements qu'il put trouver à Burgos, des palefrois et des mules. Voilà que tout à coup, comme il allait partir, Rachel et Vidas vinrent se jeter à ses genoux pour se plaindre du tort qui leur avait été fait. Minaya promit de s'entretenir de cette affaire avec le Cid, et les assura que le service qu'ils avaient rendu serait reconnu. Il n'est plus d'avantage question des pauvres juifs, mais on peut s'étonner que, après tant de fructueuses victoires, Rodrigue n'ait passongé plutôt à acquitter ses dettes. En effet, les événements que j'ai racontés ont rempli plusieurs années. C'est un point qu'il est bon d'indiquer, car la rapidité de l'analyse pourrait faire supposer qu'il ne s'est agi que d'un court laps de temps. Le bon abbé don Sanche vit avec bien des regrets partir Chimène et ses filles dont le poète raconte minutieusement le voyage. Elles arrivèrent à Valence, où elles furent reçues avec solennité. Le Cid alla au-devant d'elles, monté sur le fameux Babieca, son cheval favori. C'est la première fois, du reste, que ce cheval est cité dans le poème. La joie du Campeador et de sa famille est vivement décrite :

« Écoutez ce que dit celui qui naquit dans une heure prospère : « Vous, chère et honorée femme et mes deux filles, mon cœur et mon âme, entrez avec moi à Valence, dans cet héritage que j'ai gagné pour vous. » La mère et les filles lui baisèrent les mains, puis tous entrèrent avec grand honneur dans Valence, et le Cid les conduisit à l'Alcazar (1). »

Mais le Cid ne devait pas vivre longtemps en paix. Yucef, roi de Maroc, a rassemblé une puissante armée, il débarque en Espagne et vient assiéger Valence. En voyant du haut de l'Alcazar les troupes africaines, Chimène et ses enfants, qui sont devenues de jeunes filles pendant le long exil de leur père, ressentent une grande terreur. Rodrigue les tranquillise : ce sont de nouvelles richesses qui lui arrivent, c'est le présent de bienvenue de Chimène, c'est la dot de Sol et d'Elvire. Le Cid se détermine à fondre sur ses ennemis. Après avoir entendu la messe et reçu avec ses gens l'absolution de l'évêque Jérôme, il monte sur Babieca et se précipite sur les Africains. Il y a là un terrible combat : le Cid est vainqueur encore une fois. Il rentre à Valence où il est reçu avec bonheur par sa femme et ses filles. Le gain de cette journée est énorme et le poète l'énumère complaisamment. Rodrigue envoie de nouveau une ambassade et des cadeaux au roi Alfonse. Ce n'est pas sans admiration que le prince écoute le récit d'une si brillante victoire, et il témoigne la plus grande estime pour l'illustre guerrier. En voyant le roi rendre ainsi sa faveur au Cid, deux jeunes gens de la cour, les infants

(1) Vers 1612.

de Carrion, don Diego et don Fernando, se dirent qu'ils ne pouvaient trouver de meilleurs partis que les filles du héros et parlèrent de leurs projets au roi. Don Alfonse lui-même en entretint Minaya et Pero Bermuez, les envoyés du Cid, et les engagea à faire connaître à ce dernier les espérances des infants de Carrion. Diego et Fernando passaient pour fort orgueilleux et leur demande fut peu agréable à Rodrigue; il ne crut pas cependant devoir repousser des gendres qui étaient appuyés par le roi, et bientôt une entrevue dans laquelle le Cid fut comblé d'honneur eut lieu entre ce dernier et don Alfonse; le mariage fut décidé et célébré peu de temps après. — Ici le vieux poète avertit ses lecteurs qu'il va mettre fin à cette partie de sa chanson et leur souhaite la protection de Dieu et de tous les saints (1).

La dernière partie du poème est presque entièrement remplie par l'épisode des infants de Carrion, qui renferme de très beaux détails et qui offrirait plus d'intérêt s'il était moins longuement raconté. Don Diego et don Fernando n'étaient pas dignes d'épouser les filles du Cid; ils donnèrent une triste idée de leur courage en s'enfuyant devant un lion que le Cid faisait élever et qui s'était échappé de sa cage. Le Campeador, qui faisait sa sieste, brusquement réveillé, marcha vers le farouche animal, le fascina de son regard, le saisit par le cou et le remit dans ses chaînes. Peu après, la lâcheté des infants apparut de nouveau dans une guerre contre les Mores, guerre où le Cid acquit une gloire nouvelle en

(1) Vers 2288.

tuant le roi Bucar et en lui enlevant Tizon, épée non moins fameuse que Colada. En butte au mépris des compagnons d'armes de leur beau-père, les infants témoignèrent le désir de retourner à Carrion, et ils obtinrent du Cid la permission d'y emmener leurs femmes. Celui-ci, quoique consentant à ce départ avec répugnance, combla ses gendres de ses bontés; outre des richesses considérables il leur donna Tizon et Colada. Les infants ne s'étaient mariés que par avarice, ils haïssaient le glorieux sang du Cid; ils s'étaient imaginés que le lion devant lequel ils avaient fui n'avait été lâché que pour éprouver leur fermeté; ils étaient humiliés, ils voulaient se venger et ne plus vivre avec les témoins de leur lâcheté. Arrivés dans un bois, les perfides infants dépouillent Sol et Elvire de leurs vêtements, attachent les malheureuses à des arbres et les abandonnent après les avoir meurtries de coups. Felez Munoz, neveu du Cid, trouve ses cousines dans cette affreuse position et comme mortes, il les ramène à leur père. Le Cid, songeant que s'il a été insulté, le roi l'a encore été davantage, car c'est lui qui a marié Sol et Elvire, demande à Alfonso de le mettre en présence des coupables. Alfonso réunit les cortès à Tolède. Le cinquième jour arrive Rodrigue, précédé d'Alvar Fañez. Le roi monte à cheval et vient à la rencontre du Campeador et lui fait le plus honorable accueil. Le roi expose ainsi aux cortès le motif de leur réunion (1) :

« Écoutez, chevaliers, et que Dieu vous protège. Depuis

(1) Vers 3140.

que je suis roi, je n'ai jamais réuni que deux cortès, l'une à Burgos, l'autre à Carrion. Aujourd'hui je tiens cette troisième assemblée à Tolède par amour pour mon Cid, qui est né en une heure bonne, pour qu'il obtienne justice des infants de Carrion. Ils lui ont fait grand tort, nous le savons tous. Que soient juges le comte don Anrich et le comte don Rémond et vous autres comtes, qui n'êtes d'aucun parti; prêtez toute votre attention, car vous êtes capables de voir où est le bon droit, car je ne veux rien d'injuste. Soyons de part et d'autre en paix aujourd'hui. Je le jure par saint Isidore, celui qui quittera cette réunion sera banni du royaume et perdra mon affection. Je serai du côté de celui qui a le bon droit. A présent parle, mon Cid Campeador, nous saurons ce que répondront les infants de Carrion. » Mon Cid baisa la main du roi et se leva : « Je vous remercie comme mon roi et mon seigneur de ce que vous avez réuni ces cortès pour moi. Je demande ceci aux infants de Carrion : pour mes filles qu'ils ont abandonnées, je n'ai pas de déshonneur, car vous les avez mariées, roi, et vous saurez ce que vous avez à faire ; mais quand ils emmenèrent mes filles de Valence-la-Grande, je les aimais de cœur et d'âme, et je leur donnais mes deux épées Tizon et Colada. Je les avais gagnées en baron, je les leur avais données pour qu'ils s'honorassent avec elles et vous servissent. Quand ils laissèrent mes filles dans le bois de chênes, ils ne voulurent plus m'être rien et perdirent mon amour ; qu'ils me rendent mes épées, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Les juges trouvèrent la demande juste et déclarèrent que les épées devaient être remises au Cid.

« Il reçut les épées, baisa les mains du roi et retourna au

banc qu'il avait quitté. Il tient les épées dans ses mains et les regarde; on ne peut les avoir changées, car le Cid les connaît bien. Tout son corps est joyeux; il sourit, il lève la main et la porte à sa barbe : « Par cette b^{ar}be que personne n'a coupée, elles iront venger doña Elvire et doña Sol. » Il appela son neveu par son nom, tendit le bras et lui donna l'épée Tizon : « Prends-la, neveu, elle gagne à changer de maître. » Et à Martin Antolinez, le brave habitant de Burgos, tendant le bras, il donna l'épée Colada : « Martin Antolinez, mon preux vassal, prends Colada, je l'ai gagnée d'un bon seigneur, du comte don Rémond Bérenger, de Barcelone-la-Grande. Je vous la donne pour que vous en ayez grand soin. Si vous combattez avec celle-là, vous aurez grand renom et grand prix. » Il lui baisa la main et prit l'épée. Alors se leva mon Cid le Campeador : « Grâce au Créateur et à vous, roi seigneur, je suis payé à présent de mes épées Colada et Tizon. J'ai une autre demande à faire aux infants : quand ils emmenèrent mes filles de Valence, je leur donnais en or et en argent trois mille marcs. Ils acceptèrent ce don. Qu'ils me rendent mon bien, puisqu'ils ne sont plus mes gendres (1). »

Les infants, après s'être concertés, cédèrent encore sur ce point, espérant qu'ainsi se termineraient les exigences du Cid, et dans les cortès même ils remirent à Rodrigue la valeur des sommes qu'ils avaient reçues de lui; ils lui donnèrent des chevaux, des mules, des épées; alors le Campeador reprit la parole, et ce fut pour demander à venger par les armes l'outrage qui lui avait été fait.

(1) Vers 3188.

De vives discussions s'élèvent entre le Cid et le comte don Garcia, son ennemi, le même dont il a déjà été parlé ailleurs; enfin le champ clos est accordé. Le neveu du Cid, Pero Bermudez, doit combattre Fernand Gonzalez; Martin Antolinez se présente contre le second infant, Diego. Mais le nombre des combattants s'accroît encore par l'arrivée d'Azur Gonzalez, parent des infants. Celui-ci entra aux cortès le manteau traînant et le visage empourpré, car il venait de déjeuner; il s'écria: « Barons, a-t-on jamais rien vu de si mauvais, qui nous donnera des nouvelles du Cid de Bivar? Est-il allé à Riodovirna pour y mettre ses moulins en mouvement et prendre des moutures comme il a coutume de le faire? Était-ce à lui à s'allier à ceux de Carrion (1)! » Ces paroles sont vivement relevées par Muno Gustios, qui provoque l'insolent. Trois combats sont donc décidés. Tout à coup deux étrangers s'avancent vers le roi: l'un est Oiarra, infant de Navarre; l'autre Yenegro Ximenez, infant d'Aragon; ils viennent demander les filles du Cid pour en faire deux reines. Le Cid y consent avec l'agrément du roi. Quant à l'autre réparation qu'attend le Campeador, elle doit avoir lieu le lendemain; mais les infants trouvent des prétextes pour faire ajourner le duel à trois semaines. Le Cid repart pour Valence après avoir adressé des encouragements à ses champions: « Pourquoi nous dites-vous cela? lui répond Antolinez. Nous avons pris le défi, et vous pourrez entendre parler de morts, mais non de vaincus (2). »

(1) Vers 3385.

(2) Vers 3539.

Enfin arrive le jour où s'ouvre la lice, et ce jour amène la défaite des perfides infants. Les préparatifs du combat et le combat lui-même sont décrits avec beaucoup de mouvement et d'énergie. Cette description, on peut la préférer aux descriptions analogues de l'Arioste et du Tasse; elle est moins pompeuse, elle est plus réelle que celles des deux poètes italiens. C'est un épisode rendu avec une grande exactitude et une grande vérité, et le vieil auteur espagnol a su varier avec bonheur les détails des trois duels qu'il raconte.

En apprenant la victoire de ses champions, le Cid rend grâce à Dieu; à présent ses filles sont vengées et sans déshonneur il peut les marier.

« Leurs premiers maris étaient de grands seigneurs, les seconds sont meilleurs encore, et le second mariage leur donne plus de gloire que le premier. Voyez quel honneur pour celui qui naquit dans une heure favorable, quand ses filles sont souveraines de Navarre et d'Aragon! A présent les rois d'Espagne sont ses parents et tout sera honneur pour celui qui est né dans une heure bonne. Il est sorti de ce siècle le jour de la Pentecôte. Qu'il obtienne pardon du Christ. Puissions-nous l'obtenir aussi! Ce sont là les nouvelles de mon Cid le Campeador. Ici s'achève ce récit. Dieu donne le paradis à celui qui écrivit ce livre. Amen. Per Abbat (abbé) l'écrivit au mois de mai en l'an mil et CC... XLV ans (1). »

Telle est la donnée du poème ou plutôt de la chanson du Cid. Cette œuvre antique, si elle a été inspirée

(1) Vers 3731.

par nos chansons de geste françaises, si par sa forme, par quelques détails elle rappelle des influences étrangères, est restée espagnole par le caractère de son personnage principal, et elle est un des livres les plus curieux que puisse citer l'ancienne littérature castillane. La chanson du Cid a longtemps été dédaignée, partageant le sort de toutes les productions du moyen âge. Sismondi, Villemain, Viardot ont été chez nous les premiers qui lui aient rendu justice. En Allemagne, Clarus l'a vengée des mépris de Bouterwek. *Chronique rimée*, telle est l'épithète qui a souvent été accolée au titre du *Poème du Cid*. Chronique rimée, soit. Cette désignation dénigrante explique pourtant une partie de l'attrait qu'offre la vieille chanson de geste. C'est un accent de vérité et de bonne foi qui y règne du commencement à la fin; qui finit par subjuguier, par faire accepter comme authentique le récit d'événements la plupart imaginaires. Les courses de Rodrigue sont souvent racontées étapes par étapes; les lieux où il passa la nuit sont scrupuleusement indiqués; on rapporte ses paroles comme si on les avait entendues. *Le loyal serviteur du chevalier sans paour et sans reproches*, le fidèle écuyer qui nous a laissé une vie si animée de Bayard, n'avait pas pour son maître plus d'affection que le poète pour *son Cid*. Que de respect et d'amour dans ces mêmes phrases qui reviennent presque chaque fois que le héros est nommé; dans ces répétitions que l'on attend comme un refrain aimé et connu: *celui qui est né dans une heure bonne, celui qui dans une heure bonne a ceint l'épée!* Et comme le guer-

rier castillan mérite toute cette sympathie ! Nos personnages chevaleresques perdent de leur probabilité dans un réseau d'aventures impossibles, le Cid reste vrai, il reste homme, mais grand homme. Le roman a si bien l'aspect de la réalité, qu'un savant espagnol a pu croire que le poème était l'œuvre d'un page même du Cid, qu'on adopterait volontiers cette hypothèse s'il y avait moins d'opposition entre des documents authentiques et le récit du poète. On peut du moins distinguer l'histoire à travers la légende. C'est une curieuse peinture du moyen âge que cette œuvre sans féerie, sans chevaliers errants, sans femmes dévergondées, avec son héros unique, avec ce Ruy Diaz, rude, énergique, chrétien fervent, mari fidèle, père tendre, vassal inébranlable, qui combat pour vivre, qui appelle gagner une bataille, gagner son pain. Sismondi a peint assez heureusement un des effets que produit la lecture du *Poème du Cid* : « Il est sans prétention, sans art, mais tout plein d'une nature supérieure ; il caractérise pleinement les hommes de ce temps si différent du nôtre, il nous fait vivre avec eux et nous séduit d'autant plus que l'auteur ne se propose nullement de les peindre. Ils sont faits ainsi, et le poète nous les laisse voir tels, mais il ne nous les montre pas ; il n'est point frappé des circonstances qui nous frappent, il ne suppose point que les mœurs de ces personnages soient différentes de celles des lecteurs, et la naïveté de la représentation, en suppléant au talent, fait bien plus d'effet que lui (1). »

(1) *De la Litt. du Midi de l'Europe*, t. III, p. 149.

Il me semble seulement que Sismondi ne tient pas assez compte du talent du poète, et il y a chez lui talent abrupt, mais talent, L'entrée du Cid dans Burgos, son départ de San Pedro de Cardena, ses adieux à Chimène, plusieurs batailles, la joie du Campeador lorsque Chimène arrive à Valence, la description des cortès, l'attitude de Rodrigue en face des infants de Carrion, le triple combat par lequel se termine le poème, sont des passages à citer et où la grandeur et l'intérêt des situations gagnent peut-être à l'extrême simplicité du style. Dans ces vers qui sont à peine des vers, qui manquent de mesure et souvent de rimes et d'assonnances, qui sont écrits dans une langue qui n'est pas encore une langue, point d'antithèses, point d'hyperboles, point d'images, rien qui indique l'art, et pourtant on les lit avec entraînement, ces vieux vers incorrects, on les lit plus volontiers qu'on ne lirait tous les poèmes réunis par Quintana, qui parle si dédaigneusement du *Poème du Cid*.

CHAPITRE IV

LA CHRONIQUE RIMÉE.

Nous avons dit que l'on a prêté au Cid des physionomies fort diverses. Dans le poème on a vu le Cid royaliste. Une chronique rimée le représente sous un autre aspect et offre un Cid féodal, un Cid qui devait faire bien accueillir par les seigneurs les jongleurs se présentant sous son patronage. C'est de cette œuvre que nous allons nous occuper. Elle n'a point de titre, et nous la désignerons comme on l'a fait jusqu'ici sous le nom de *Chronique rimée*. Indiquée par M. de Ochoa, elle a été publiée par M. F. Michel, par F. Wolf, et plus récemment par Agustin Duran. La date qui peut lui être assignée est un point sur lequel on n'est nullement d'accord. Ticknor, dans son *Histoire de la Littérature espagnole*, traite la *Crónica rimada* assez cavalièrement. Il ne s'en occupe que dans une note et paraît l'attribuer au quinzième siècle. Après avoir dit quels détails nouveaux elle contient sur le Cid et combien elle altère ceux que l'on connaissait, il ajoute : « Tout cela est une version très libre des antiques traditions du pays, faite ce qui semble au quinzième siècle, à l'époque où les

romans de chevalerie commençaient à être en vogue, et dans le but louable de donner au Cid une place parmi les héros de cette littérature (1). »

Dozy allègue quelques faits qui paraîtraient démontrer que la chronique remonte plus loin dans le passé. Selon lui elle a été composée au commencement du treizième ou à la fin du douzième siècle, mais depuis elle fut rajeunie par un copiste maladroit (2).

(1) *Hist. de la Littérature espagnole*, t. I, p. 26, note 14.

(2) Dozy pense trouver l'indication de la date reculée qu'il prête à la chronique dans les traits suivants. A plusieurs reprises, le poète dit qu'en Espagne il y a cinq rois. Il n'en était pas ainsi à l'époque du Cid, mais il en était ainsi entre 1157 et 1220; il y avait alors les royaumes de Castille, de Léon, de Navarre, de Portugal et d'Aragon. En remarquant que lorsqu'ils peignent le passé les hommes du moyen âge décrivent toujours leur propre temps, Dozy croit que l'on peut placer l'existence du poète inconnu entre ces deux dates 1157 et 1220. En supprimant une ligne qui selon lui est hors de sa place, Dozy trouve qu'à l'époque où fut écrite la *Crónica rimada*, Monte Yrago était nommé comme ayant plus d'importance que Bénévent, qui fut fondé par Fernand II, roi de Léon (1157-1158); que par conséquent si Bénévent était alors dans un état d'infériorité, c'est que cette ville ne devait pas encore être fort éloignée de sa fondation. Cet argument, que Dozy n'établit qu'en amputant hardiment la vieille chronique de deux lignes, et qui n'est pas exprimé avec la clarté habituelle à ce savant, ne vaut pas sa dernière induction. Dozy tire une troisième présomption de l'antiquité de la *Chronique rimée* de ce qu'il y est dit que les filles du comte de Gormas portèrent le deuil en noir, et de ce qu'un glossateur ajoute : « Alors on portait « cela comme deuil, à présent on le porte comme signe de joie. » Or, divers passages cités par Dozy peuvent faire supposer que l'époque où le noir cessa d'être deuil s'étendit de la seconde partie du douzième à la seconde partie du treizième siècle, et il pense que la glose appartient à cette dernière époque (*). Il y a une obser-

(*) *Recherches etc.*, pp. 624, 26, 31, 32, 33.

Agustin Duran croit la *Chronique rimée* de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième. Elle contredit l'esprit des documents connus sur le Cid; toutefois quelques romances peuvent en avoir été tirés. Sauf certains passages plus anciens, qui sont sans doute des romances traditionnels intercalés, le style de la *Chronique rimée* paraît à Duran celui du quinzième siècle. — Le Cid de la *chronique* représente les intérêts et les passions des grands en hostilité avec la royauté. — Le Cid de la tradition, des chroniques en prose et du poème publié par Sanchez, est beaucoup plus conforme à celui de la chronique latine de Risco et du chant trouvé par du Méril. — Si l'on compare la chronique et le poème et si l'on veut juger de leur

vation que l'on pourrait encore ajouter à celles de Dozy. Dans la *Chronique rimée*, le prince de Savoie est toujours nommé comte, et tel fut le titre que les princes de cette maison portèrent jusqu'à Amédée VIII, jusqu'en 1447. On pourrait donc penser que, si l'œuvre eût été écrite postérieurement à cette date, l'auteur, avec l'habitude que les poètes du moyen âge avaient de reproduire ce qu'ils avaient sous les yeux, eût donné au prince de Savoie le titre de duc. Nous indiquons cette remarque sans y attacher toutefois grande importance.

Dozy ne réclame pas d'ailleurs une même antiquité pour l'ensemble de la *Chronique rimée*; il pense que dans le tissu ordinaire de cette œuvre, tissu qui a été rapiéceté au quinzième siècle, se sont mêlés des chants plus anciens. Il rappelle que dans la *Chronique générale* il est dit, après le récit de l'expédition fabuleuse de Fernand 1^{er} en France : « Et pour cette raison les *cantares* disent qu'il passa les ports d'Aspa en dépit des Français. *E per esto dixerun los cantares que pasava los puertos de Aspa a pesar de los Franceses.* Or, les mêmes expressions se retrouvent dans la *Chronique rimée* qui reproduit sans doute un de ces cantares dont parle la *Chronique générale*.

date par l'art et la versification, la première, dont la forme est bien plus défectueuse, paraîtra plus ancienne ; mais si l'on ne tient compte que des expressions antiques, on en trouvera davantage dans le poème. Cette apparence de vétusté, que la chronique doit à sa forme, peut n'être causée que par l'ignorance et la grossièreté de l'auteur inconnu.

Duran n'affirme pas du reste que le poème soit antérieur à la chronique. La chronique peut avoir été rajeunie, mais si elle l'a été, comment est-elle restée si barbare de forme ? Dans sa rédaction actuelle, elle offre des vers qui, mêlés à des titres, à des notes, sont devenus de la prose, de la prose dont le copiste a maladroitement essayé de faire des vers, des romances ayant à peine perdu leur caractère primitif, les vestiges d'une œuvre aussi régulière que la pouvaient concevoir les poètes populaires, vestiges défigurés par un inhabile metteur en œuvre. — Duran regarde comme indubitable l'existence d'un même personnage transfiguré dans deux types, expressions d'intérêt opposés. Le Cid de la chronique est féodal. Le Cid du poème est monarchique et pieux. C'est ce Cid qui a prévalu comme type de l'esprit national. Bien avant la chronique et le poème existèrent des chants populaires qui altérèrent les événements, firent de certains personnages des symboles d'idées, de vérités morales. Les héros perdirent dans ces chants leur réalité avant d'arriver à l'histoire et n'y arrivèrent plus que modifiés ou idéalisés par la tradition poétique(1).

(1) *Romancero general*, t. II, p. 647.

Wolf voit dans l'œuvre qui nous occupe une chronique du Cid dans laquelle a été incorporée une vieille composition poétique postérieure au poème d'un demi-siècle au plus, faite dans la même manière mais encore plus rude (1).

Mais abandonnons ces conjectures pour examiner l'œuvre même qui les a provoquées. Le début de cette œuvre prouve au plus haut point l'impéritie du copiste et explique les non-sens, les interpolations, les omissions que l'on ne cessera de rencontrer. Il est d'abord question, dans un morceau en prose, de Pélage dont on rappelle la mort, de sa fille mariée au comte don Suero de Casso. L'auteur inconnu de ce fragment raconte ensuite à sa manière la naissance et les premières aventures de Fernan Gonzalez. A ce lambeau de prose succèdent des vers, venus on ne sait de quelle source, dans lesquels on continue l'histoire de ce personnage et où on lui donne pour arrière-petit-fils don Sancho Abarca qui, en réalité, paraît avoir été roi d'Aragon, et qui n'eut rien de commun avec la Castille. Il est ensuite parlé dans ce morceau de la fondation de l'évêché de Palencia, des lignages des bons Castellans, de Laïn Calvo, de Fernand I^{er}. Ce n'est qu'au vers 280 que commence l'histoire du Cid, dont précédemment le compilateur a donné une généalogie empruntée sans doute à des documents différents de ceux dont il va maintenant se servir.

Le récit relatif au Cid débute par la querelle du comte de Gormas et de Diego Laïnez :

(1) *Nouvelle Revue encyclopédique*. Oct. 1857, p. 192-197-203.

« Le comte de Gormas fit tort à Diego Laynez. Il frappa ses bergers et enleva son troupeau. Diego Laynez étant appelé vint à Bivar, il envoya chercher ses frères et monta aussitôt à cheval. Ils se rendirent en hâte à Gormas au soleil levant. Ils brûlèrent les faubourgs et commencèrent à brûler le *hourt* (1). Ils emmènent les vassaux et tout ce qu'ils avaient (2); ils emmènent les troupeaux autant qu'il y en a dans les champs, ils prennent pour déshonneur les lavandières qui sont à laver dans l'eau. Contre eux s'avança le comte avec cent cavaliers nobles appelant à grands cris le fils de Lâin Calvo : « Laisse mes lavandières, fils de l'alcade citadin; car vous ne m'attendriez pas si nous étions autant les uns que les autres. » Échauffé par la colère, Ruy Laynez (3), qui était seigneur de Faro, répondit : Cent contre cent, nous combattons volontiers contre vous à un pouce de distance (4).

(1) Quemaronle el arraval e començaronle el andamio. Nous avons traduit : Ils brûlèrent le faubourg et brûlèrent le chemin de ronde, et à l'errata nous avons proposé cette traduction : Ils brûlèrent les faubourgs et commencèrent à brûler le chemin de ronde (garni peut-être d'ouvrages en bois). Milà, p. 273, note 1, nous fait remarquer que *andamio* ne veut pas dire chemin de ronde, mais désigne un ouvrage en bois, et que le vrai mot en vieux français serait *hourt*. Voir *Glossaire de Roquefort*, t. I, p. 762. Dozy a traduit : « Ils brûlèrent le faubourg et continuèrent la chevauchée... »

(2) Le texte dit *tiene*, il faut sans doute *tiennen*.

(3) Ca ami non me atenderedes a tantos por tantos. Por quanto el esta escalentado.

Dozy traduit : « Voyant que l'autre s'échauffait, Ruy Laynez, le seigneur de Faro, s'écria... » M. de Circourt, qui a cité plusieurs passages de la *Chronique rimée* dans la *Nouvelle Revue encyclopédique*, rend ainsi ce vers : « Ruy Lainez, qui était seigneur de Faro, se retourna et lui dit, tout échauffé... » L'obscurité du texte se prête à l'une et à l'autre interprétation. La seconde me semble cependant plus naturelle, c'est du moins celle qui s'est offerte à moi.

(4) Cyento por ciento vos seremos de buena miente e al pulgar.

On convint du jour et de la place, on rendit les lavandières. les vassaux, mais on ne rendit pas les troupeaux, on les garda pour ce que le comte avait pris. Les neuf jours sont passés, ils montèrent à cheval : Rodrigue, fils de don Diego et petit-fils de Lâin Calvo, et petit fils du comte Nuño Alvarès de Amaya et arrière-petit-fils du roi de Léon, avait douze ans, il n'en avait pas encore treize, il ne s'était pas encore vu à la bataille, mais le cœur lui en battait. Il se mit au nombre des cent guerriers, que son père le voulût ou non. Les premiers coups sont entre lui et le comte de Gormas. Les osts étaient en ligne et ils commencent à combattre. Rodrigue tua le comte qui ne put éviter la mort. Les cent se préparent à combattre. Contre eux marche Rodrigue qui ne leur laisse pas de loisir. Il s'empare de deux fils du comte, malgré leur résistance, Hernan Gomez et Alfonso Gomez, et il les conduit à Bivar. Le comte avait trois filles, toutes à marier : l'une était Elvira Gomez, la seconde Aldonza Gomez, l'autre, la plus jeune, Chimène Gomez. Quand elles surent que leurs frères étaient prisonniers et que leur père était mort, elles se vêtirent d'étoffes noires et de longs voiles, — alors on se mettait ainsi comme deuil, à présent comme signe de joie ; — elles sortirent de Gormas et s'en furent à Bivar. Don Diego les vit venir et sortit pour les recevoir : « D'où sont ces nonnes qui viennent pour me demander quelque chose ? — Nous vous le dirons, seigneur, car nous n'avons pas de motifs pour le taire. Nous sommes les filles du comte don Gormas et vous l'avez fait tuer. Vous avez pris nos frères et vous les retenez ici. Et nous sommes des femmes qui n'avons personne qui nous protège. » Don Diego dit ces paroles : « Cela n'est point ma faute ; demandez-les à Rodrigue, s'il veut vous les donner, je le promets par le Christ, je ne m'y oppose pas. » Rodrigue entendit cela et

commença de parler. « Mal avez fait, seigneur, de nier la vérité; je serai votre fils et le fils de ma mère (1). Faites attention au monde, seigneur, par charité; les filles ne sont pas coupables de ce qu'a fait leur père. Rendez-leur leurs frères dont elles ont besoin. Il faut avoir des égards pour des femmes. » Alors don Diego dit : « Fils, faites-les mettre en liberté. » On relâche les frères, on les rend aux femmes. Quand ils se virent dehors et saufs, ils commencèrent à parler. « Donnons quinze jours de répit à Rodrigue et à son père, puis nous viendrons pendant la nuit brûler les maisons de Bivar. » Chimena Gomez, la plus jeune, parla ainsi : « De la prudence, dit-elle, mes frères, de la prudence par charité. Je vais aller à Zamora me plaindre au roi Fernand et vous resterez en sûreté et il fera justice. » Chimène monte à cheval, trois demoiselles la suivent et des écuyers la gardent. Elle arriva à Zamora où est la cour du roi, pleurant de ses yeux et demandant pitié. « Roi, je suis une malheureuse femme, ayez compassion de moi. Toute petite, je fus orpheline de la comtesse, ma mère; le fils de Diego Laynez m'a fait beaucoup de mal, il a pris mes frères et tué mon père. Je viens me plaindre à vous qui êtes roi. Seigneur, par grâce, faites-moi justice. » Cela inquiéta le roi et il commença de parler. « En grand trouble sont mes états. La Castille pourra se soulever, et si les Castillans se révoltent ils me feront beaucoup de tort. » Quand Chimène Gormas l'entendit, elle alla lui baiser les mains. « Merci, dit-elle, seigneur, ne le prenez pas en mal; je vous montrerai le moyen de calmer la Castille et tous les autres états. Donnez-moi pour mari Rodrigue qui a tué mon père. » Quand il ouït cela, le comte don Osorio, père nourricier du roi, prit le roi par

(1) Digne de vous et de ma mère.

les mains et le mena à part : « Seigneur, que vous semble de cette demande ? Elle doit vous plaire à cause de la puissance du père de Rodrigue. Envoyez chercher Rodrigue et son père. » On fait aussitôt des lettres et on les remet à un messenger. Quand il arriva à Bivar, don Diego se reposait. Le messenger dit : « Je vous salue, seigneur, et vous apporte de bonnes nouvelles. Le bon roi don Fernand m'envoie à votre sujet et pour votre fils. Voilà ses lettres signées que je vous apporte, et si Dieu le veut, Rodrigue sera promptement dans une haute position. » Don Diego regarda les lettres et changea de couleur ; il soupçonnait qu'à cause de la mort du comte le roi le voulait tuer. « Écoutez-moi, mon fils, je me méfie de ces lettres et crains les faussetés qui sont les mauvaises coutumes des rois. Le roi que vous servez, servez-le sans déloyauté (1), mais gardez-vous de lui comme d'un ennemi mortel. Mon fils, rendez-vous à Faro, où est votre oncle Ruy Laynez, moi j'irai à la cour où est le bon roi, et si par aventure le roi me tue, vous et vos oncles vous pourrez me venger. » Alors Rodrigue répondit : « Cela ne sera pas, où vous passerez je passerai, quoique vous soyez mon père, je veux vous conseiller. Prenez avec vous trois cents cavaliers et vous me les donnerez, seigneur, à l'entrée de Zamora. » Don Diego répondit : « Alors, partons. » Ils se mettent en chemin et arrivent à Zamora, à l'entrée de la ville, du côté où coule le Duero (2) ; les trois cent guerriers s'armèrent et Rodrigue aussi. Quand Rodrigue les vit armés, il leur dit : « Écoutez-moi, amis, parents et vassaux de mon père. Servez votre seigneur sans tromperie et sans trahison. Si vous

(1) Al rey que vos servides servillo muy sin arte.

Dozy a traduit : « Le roi que vous servez, je l'ai servi moi-même sans jamais le tromper. »

(2) A la entrada de Camora, al lado duero cay.

voyez que l'alguazil le veuille prendre, tuez l'alguazil ; que le roi ait un jour aussi noir que les autres. On ne pourrait vous accuser d'être traîtres, parce que vous tueriez le roi, car nous ne sommes pas ses vassaux et Dieu ne le veuille ! Le roi serait bien plus traître s'il tuait mon père parce que j'ai tué mon ennemi en loyal combat, irrité contre la cour où est le bon roi don Fernand (1). »

Tous se disent que c'est bien là celui qui tua le comte hautain. Quand Rodrigue tournait les yeux, tous tremblaient, ils avaient une grande frayeur de lui. Don Diego Laynez vint baiser la main du roi. Quand Rodrigue vit cela, il ne voulut point la baiser (2). Il portait une longue épée. Le roi fut très effrayé et s'écria : « Emmenez ce possédé (3). » Rodrigue dit alors : « J'aimerais mieux un clou (4) que de vous voir mon seigneur et que de me voir votre vassal. Je suis irrité d'avoir vu mon père vous baiser la main. » Le roi dit ces paroles au comte Osorio, son père nourricier : « Amenez cette damoiselle, nous marierons cet orgueilleux. » Don Diego ne le croyait pas, tant il était surpris. La damoiselle parut,

(1) Por yo matar mi enemigo en buena lid en campo

Yrado contra la corte e do esta el buen rey don Fernando.

Dozy dit de ces deux vers qu'il ne traduit pas : « Le premier vers est une explication assez fade de l'auteur de la *Cronica*. Le second ne présente pas un sens satisfaisant. » Ce qui est très vrai, j'ai traduit mot à mot sauf un *e*.

(2) Quando esto vio Rodrigo non le quiso besar la mano.

Rodrigo finco los ynojos por le besar la mano.

(Quand cela vit Rodrigue ne lui voulut baiser la main.)

(Rodrigue plia les genoux pour lui baiser la main.)

Il y a ici une contradiction étrange. Sans doute entre ces deux vers, — dont j'ai supprimé le second, — se trouvait un passage qui servait de transition entre le refus et le consentement de Rodrigue à un acte de respect.

(3) *Esse peccado* (ce péché.)

(4)..... querria mas un clavo.

le comte la menaît par la main. Elle leva les yeux et commença à regarder Rodrigue. Elle dit : « Seigneur, mille grâces, c'est là le comte que je demande. » Alors on maria doña Chimene Gormas avec Rodrigue le Castillan. Rodrigue répondit, très irrité contre le roi castillan : « Seigneur, vous m'avez marié plus de force que de gré, mais je promets au Christ que je ne vous baiseraï pas la main et qu'on ne me verra pas avec elle (Chimène) ni en désert, ni en lieu habité, jusqu'à ce que je sois vainqueur dans cinq grands combats. »

Nous avons traduit tout ce passage parce qu'il contient — quoique fort différents de ce que les a faits Corneille — les épisodes auxquels le Cid a dû sa popularité, et parce qu'il offre tout à la fois les preuves les plus outrecuidantes de l'arrogance féodale. Il nous a semblé aussi que cette citation, mieux que toutes les observations, pouvait donner une idée de la *Crónica rimada* dont nous allons continuer l'analyse rapidement.

Le Cid commence bientôt à tenir son serment et bat les Mores en plusieurs rencontres. Il a ensuite une entrevue avec le roi et insiste encore sur ce qu'il ne se regardait pas comme son vassal. Don Fernand demanda qu'il lui donnât le cinquième de son butin. Mais Rodrigue repoussa cette prétention et rendit la liberté à un roi arabe. M. de Circourt rapproche cet épisode de la captivité du comte Raymond, telle qu'elle est contée dans le poème, et dont la *Cronica* a fort bien pu s'inspirer. En dépit de toutes ces insolences, don Fernand engagea Rodrigue à accepter, comme son champion, un défi du roi de Navarre. Au jour indiqué, lorsque, déses-

pérant de le voir paraître, son père allait prendre sa place, Rodrigue arrive ; il revient d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pèlerinage pendant lequel il a rencontré le lépreux dont il est aussi question dans la chronique en prose. Le Cid, comme on le pense bien, triompha de son adversaire. Le prix de la victoire est Calahorra, qu'il conquiert pour le roi. Une lacune existe dans le manuscrit. L'auteur parle des exploits de Rodrigue contre les Mores qui envahissent les terres chrétiennes. Il raconte une nouvelle entrevue de Rodrigue et du roi. Le Cid dit à celui-ci qu'il ne le reconnaîtra pour suzerain que quand le prince se sera lui-même armé chevalier et nommé chevalier de Saint-Jacques. Le roi consent à exécuter la volonté de Rodrigue ; tous deux se mettent en chemin pour aller à Compostelle. Le Cid livre un terrible combat à quatre rois mores ; là périssent son père et trois de ses oncles, il les venge après avoir invoqué saint Jacques. Ici se trouve sans doute une interpolation. Il faudrait, à ce qu'il semble, placer antérieurement ce que le poète dit des victoires que le Campeador remporta sur les comtes rebelles. Après cet épisode, qui n'est pas en son lieu, le poète raconte comme quoi le roi de France et l'empereur d'Allemagne exigèrent que le roi de Castille leur donnât annuellement en tribut quinze nobles pucelles, des chevaux excellents, trente marcs d'argent, etc. (1). Don Fer-

(1) Les demandes de tributs sont fréquentes dans nos vieux romans. L'empereur de Perse, Jonas, voulait aussi que Charlemagne lui offrit cent chevaux de somme chargés d'or et d'argent, cent jeunes et belles pucelles, etc. On trouve les mêmes exigences dans *Fierabras* et dans plusieurs chansons de geste.

nand est fort troublé de cette exigence; quant à Rodrigue, il se prononce énergiquement pour la guerre. A la manière épique, il y a une longue énumération des forces que l'on réunit de part et d'autre. Dans le détail des préparatifs faits par don Fernand, nous rencontrons un mot entièrement provençal :

Mandò a Portogal essa tierra jensor (gent, gensor).

Quant à l'armée que don Fernand doit combattre, elle est très considérable; l'empereur, le pape, le roi de France, le comte de Savoie, bien d'autres princes encore se sont ligués contre lui.

Malgré les Français, les Espagnols ont franchi les défilés d'Aspe (1).

« Le comte don Firuela et le comte don Ximon Sanchez virent venir les grandes forces du comte de Savoie. Mille et neufs cents chevaliers à cheval s'approchèrent du roi de Castille en disant : « Aux armes, chevaliers, bon roi, don Fernand passons le Rhône, avant qu'il ne nous mésarrive, car les Français sont nombreux comme les herbes du champ. » Le roi don Fernand dit ces paroles : « Ce n'est pas là ce que je demande; il y a longtemps que j'ai quitté mes royaumes, ce que j'en ai tiré je l'ai dépensé. Voici le jour que je désirais : me voir en bataille avec qui m'appelle tributaire. Barons, qui me fit roi et seigneur d'Espagne ? La modestie de vous tous, gentilshommes. Vous m'avez appelé seigneur et vous m'avez baisé la main. Je ne suis qu'un homme comme vous tous; de mon corps je ne puis plus qu'un autre homme. Mais où je mettrai les mains, pour Dieu ! retirerez-vous les vôtres ? L'Espagne est menacée d'une oppression qui dure-

(1) Vers 800.

rait autant que le monde. Que jamais on ne vous appelle tributaires, car ceux qui sont à naître vous maudiraient. » Personne ne répondait à ces plaintes; le cœur du roi était prêt à se briser de douleur. Il demanda Rodrigue, celui qui naquit à Bivar. Rodrigue s'approcha et lui baisa la main : « Que vous plaît-il, seigneur, bon roi don Fernand? Si comte ou riche homme est sorti de l'obéissance, mort ou prisonnier je le mettrai dans vos mains. » Le roi dit ces paroles : « Puisses-tu être heureux ! Sois mon porte-étendard, je t'en saurai toujours gré, et si Dieu me ramène en Espagne je te ferai du bien. » Alors Rodrigue dit : « Seigneur, ne me faites pas cet honneur quand il y a tant de riches hommes, de comtes, de gentilshommes à qui il convient de porter votre bannière, tandis que je ne suis qu'un écuyer, que je ne suis pas armé chevalier ; mais je baise vos mains et vous demande un don. Laissez-moi frapper les premiers coups et vous ouvrir le chemin par où vous entrerez. » Le roi dit ces paroles : « Je te l'octroie. » Ces paroles dites, Rodrigue s'arma avec trois cents chevaliers qui lui baisèrent la main. Rodrigue s'avance très irrité contre le comte de Savoie. Il n'avait jamais eu ni étendard ni penon : il prend un manteau qui était de soie, il en fait vite une bannière, il la fend avec la pointe de l'épée qu'il portait au cou, il taille quinze morceaux dans cet étendard (1). Il aurait eu honte de le donner à des chevaliers et tourna les yeux ailleurs. Il vit son neveu, fils de son frère, que l'on nommait Pero Bermudo, et il l'appela : « Viens ça, mon neveu, tu es fils de mon frère, tu es le fils qu'il fit à une paysanne quand il n'était pas encore marié.

(1) C'est plutôt le sens que le mot à mot de ces vers assez obscurs :

Nunca viera sena nin pendon devissado ;
 Ronpiendo va un manto que era de sirgo,

Garçon, prends cette bannière, fais ce que je t'ordonne. » Pero Bermudo dit : « Je le ferai volontiers ; je sais que je suis votre neveu, fils de votre frère (1), mais depuis que vous êtes sorti d'Espagne, vous ne vous êtes pas souvenu de moi, vous ne m'avez jamais invité ni à dîner, ni à souper. Je suis accablé de froid et de faim. Je n'ai que la couverture de mon cheval. Un sang clair coule des crevasses de mes pieds. » Alors Rodrigue lui dit : « Tais-toi, traître, tout homme de bon lieu qui veut s'élever, il faut qu'il soit intrépide (2) et qu'il supporte le mal et sache traverser le monde. » Pero Bermudo fut aussitôt armé, il reçut l'étendard et baisa la main de Rodrigue : « Seigneur, en face de Dieu, je vous le dis, voici le drapeau, sans tromperie je le mettrai, avant le coucher du soleil, où jamais ne fut planté étendard de More ni de chrétien. » Alors Rodrigue dit : « C'est là ce que je veux. A présent je vois bien que tu es fils de mon frère. »

Il me semble qu'il y a dans cette scène un souvenir

La pena le tirô privado ;
 Apriessa ertô de punia a la meter la espada que traya al cielo
 Tirola tan privado,
 Quinze ramos fase la sena...

(1) Après que ce livre eût vu le jour, Damas-Hinard a donné une traduction de la *Chronique rimée*. Il s'est, en général, tiré heureusement de cette difficile entreprise. Je ne sais pourtant s'il a bien rendu ce passage ; il a traduit : *Quando andava casando par quand il allait chasser*, p. CXIV. Or, la *Chronique du Cid* raconte le même épisode, sauf que dans la chronique c'est Diego Laynez, père du Cid, qui a un fils d'une paysanne : « E quremos que sepades, que Diego Laynez trasviniето de Lain Calvo siendo por casar (étant pour se marier) cavalgó un dia de Santiago, que era en al mes de Julio, e encontrose con una villana que levava de comer a su marido a la hera. » (Cap II, p. 9.)

(2) Conviene que de lo suyo sea avidado.
 (Il convient que du sien il soit animé.)

de ce qui se passe dans le vieux poème où Rodrigue confie aussi son étendard à Pero Bermudo ou Bermuez :

« Et vous, Pero Bermuez, prenez mon étendard ; comme vous êtes très brave, vous le porterez sans déloyauté. Mais n'avancez pas avec lui si je ne vous l'ordonne. » Il baisa la main du Cid et prit l'étendard... Ce Pero Bermuez ne peut attendre plus longtemps, il tient l'étendard en main et commence à éperonner. « Le Créateur vous soit en aide, loyal Cid Campeador. Je vais mettre votre bannière dans le plus gros bataillon... etc. (1). »

Je vais signaler du reste un rapprochement plus singulier que celui-là. Il me semble qu'il y a dans la *Chronique rimée* une analogie avec l'histoire de *Jean de Paris*. La ressemblance n'est pas positive, sans doute, mais la rencontre de Rodrigue et du comte de Savoie rappelle celle de Jean et du roi d'Angleterre ; il y a quelque rapport aussi entre le ton

- (1) E vos Pero Bermuez la mi seña tomad
 Como sodes muy bueno tenerla hedes sin arch
 Mas non aguigedes con ella si yo non vos lo mandar
 Al Cid besó lo mano la seña va tomar.

 Aquel Pero Bermuez non lo pudo endurar
 La seña tiene en manoz compezo de espolonar :
 El Criador vos vala, Cid Campeador leal :
 Vo meter la vuestra seña en aquela mayor haz.

Deux vers sont presque les mêmes :

Recebio la seña a Rodrigo beso la mano.

(Crónica.)

Al Cid beso la mano la seña va tornar.

(Poema.)

goguenard du héros espagnol et du personnage français. Citons :

« Avec trois cents cavaliers, il allait gardant la bannière. Le comte de Savoie le vit et il fut inquiet, et il dit à ses chevaliers : « Chevauchez vite. Sachez si cet Espagnol est exilé de son pays, s'il est comte ou riche homme qu'il vienne me baiser la main ; s'il est de bon lieu qu'il soit mon majordome. En hâte les Latins sont arrivés près de Rodrigue. Il fut fort émerveillé quand ils eurent fait leur commission. « Retournez, dit-il, Latins, au comte avec mon message : dites-lui que je ne suis ni riche homme, ni puissant gentilhomme. Je suis un écuyer, je n'ai pas été armé chevalier, je suis fils d'un marchand, petit-fils d'un bourgeois. Mon père demeurait dans une rue (1) et toujours vendait son drap. Deux pièces me restèrent le jour où il mourut, et comme il vendait le sien je vendrai le mien volontiers, car il en coûtait beaucoup à qui lui achetait (2). »

(1) *Mi padre moro en rua* (mon père demeura en rue, ou : mon père demeurait à Rua, si dans ce nom on veut voir la ville de Roa). Quant au mot rua (rue), on le trouve souvent dans l'ancien espagnol ; il appartenait aussi au provençal et à la langue d'oïl.

(2) Ne pourrait-on pas trouver aussi quelques rapports entre cette rencontre et plusieurs passages de nos chansons de geste, passages dans lesquels nos chevaliers cachent leurs vrais noms ? Dans *Fierabras*, le personnage qui porte ce nom est provoqué par Olivier ; il lui demande qui il est. Olivier dit qu'il s'appelle Garin et qu'il est du Périgord.

On m'apele Garin, de Pieregort sui nés,
Fius à un vavasour c'avoit nom Ysorés.
Ça sus m'a envoiié, priet m'en a assés
Karles li rois de Franche qui tant est redoutés.

.

Rapprochons de ce passage quelques fragments de notre Jean de Paris :

« ... Le roi d'Angleterre commande d'aller quérir un héraut ; lequel venu, le roi commanda d'aller voir cette compagnie et qu'il s'enquît et demandât qui en était le seigneur et qu'il le saluât de sa part. Incontinent, le héraut partit et fit tant qu'il arriva près d'eux et les regarda volontiers, les voyant chevaucher en belle ordonnance et tous les chevaux pareils. Il prit courage et se mit en la garde de Dieu et vint jusqu'auprès des derniers et dit : « Dieu vous garde, messeigneurs ; le roi d'Angleterre mon seigneur, qui vient après, m'envoie vers vous pour savoir qui est le capitaine de cette belle compagnie. » — « Ami, dit l'un d'eux, elle est à Jean de Paris, notre maître..... il chevauche un peu devant... » Le héraut... se hâta tant qu'il vit celui qu'il demandait et le salua honorablement disant : « Très haut et puissant seigneur, je ne sais pas vos titres par quoi je puisse vous honorer, si m'aurez pour excusé. Vous plaît savoir, mon redouté seigneur, que le roi d'Angleterre, mon maître, m'envoie à vous pour savoir quels gens vous êtes. — Mon ami, vous direz à votre maître que je me recommande bien à lui, et que, s'il veut chevaucher légèrement, il nous pourra atteindre. — Qui dirai-je que vous êtes ? — Mon ami, dites-

Quand l'enten Fierabras s'en ai ris jeté :

— Garin car me di ore, garde ne me celer,
Pour coi n'i est venus Rollans li adurés,
Et li quens Olivier, qui tant est biaux armés,
Berars de Mondidier et Ogier l'alosés ?

— Par foi, dist Oliviers, car il t'ont en viltés
Mais jou dont on (n') a cure sui ci à toi montés,

Je ferai la bataille se tu es si osés...

(*Fierabras*, chanson de geste, publiée par MM. Kroeber et G. Servois, p. 14 et 15.)

lui que je m'appelle Jean de Paris.... » Le roi d'Angleterre chevaucha jusqu'à Jean de Paris et le salua..... « Dites-moi, dit l'Anglais, de quelle qualité êtes-vous, vous qui menez telle compagnie ? — Moi, répondit-il, je suis le fils d'un riche bourgeois de Paris qui va dépenser une partie de ce que mon père m'a laissé... » Quand ce vint un autre jour, le roi demanda à Jean de Paris : « Mon ami, dites-nous, je vous prie, en passant le temps, pour quelles raisons vous venez en Espagne. — Sire, dit Jean de Paris, volontiers je vous le dirai. Je vous dirai pour vrai qu'il y a environ quinze ans que feu mon père, Dieu lui fasse pardon, vint chasser en ce pays ; quand il partit, il tendit un lacet à une cane ; je viens m'ébattre pour voir si elle est prise (1). »

Il me semble que réellement il y a des rapports entre les deux situations et même dans les paroles des deux personnages ; chacun d'eux s'exprime d'une manière figurée, seulement on ne sait trop ce que signifient les deux pièces de drap du Cid, tandis que la cane de Jean de Paris est l'infante d'Espagne à laquelle le roi de France a depuis longtemps pensé pour son fils Jean. Ce qui me semblerait encore indiquer une imitation, c'est le peu d'à-propos des détails que dans la *Chronique rimée* on donne sur la rencontre de Rodrigue et du comte de Savoie, c'est le disparate de ton. Ce qui est naturel dans l'*histoire de Jean de Paris*, ce qui est la conséquence de ce qui précède, ce qui est nécessaire à ce qui suit, se présente dans l'œuvre espagnole sans aucune utilité, comme un vrai hors-d'œuvre, comme un caprice de l'auteur qui aurait trouvé dans un livre étranger une jolie

(1) *Histoire de Jean de Paris*, pages 19, 20, 21, 28.

situation et qui l'aurait transportée dans le sien sans songer que, n'étant pas amenée, elle va perdre tout ce qu'elle a d'agréable. On ne peut guère croire cependant que le *roman de Jean de Paris* soit antérieur à la *Chronique rimée* ; mais on peut supposer que l'un et l'autre livre se sont inspirés d'une situation identique offerte par un ouvrage inconnu pour nous. Un conte populaire anglais reproduit la même donnée (1). Mais revenons à la *Crónica rimada*. Immédiatement après ce que nous venons de traduire, le poète prête à Rodrigue ces paroles : « Dites donc au comte que, mort ou vif, il ne m'échappera pas. » Puis il ajoute :

« Le comte, quand il ouït cela, continue le poète, fut très courroucé et mécontent : « Cet Espagnol, fils d'une diablesse, vient menacer. Que tous les autres meurent, que lui soit prisonnier et conduisez-le moi en Savoie les mains attachées. Je veux le pendre par les cheveux à mon château. J'ordonnerai à mes pages d'être tellement sans pitié qu'au milieu du jour il croira qu'il est nuit serrée. » On commande les bataillons et l'on combat de bon cœur. « Savoie ! » criait le comte, et « Castille ! » le Castillan. Vous verriez combattre à outrance et se donner de rudes coups, bien des penons brodés se lever et s'abaisser, bien des lances brisées par le premier choc, bien des cavaliers tomber et ne pas se lever, bien des chevaux sans maîtres par les champs aller. Au milieu de la plus grande presse, Rodrigue s'était jeté ; il se rencontra avec le comte et lui porta un coup, il le renversa de cheval et ne voulut le tuer. « Vous êtes pris, bon comte, Savoisien honoré. De cette sorte vend du drap ce bourgeois. Ainsi le vendait mon père jusqu'à sa mort, qui lui en achetait le

(1) *Contes populaires de la Grande Bretagne* par L. Brueyre, p. 308.

payait cher. » Le comte dit ces paroles : « Merci, Espagnol honoré ; un homme qui se bat ainsi ne doit pas être un vilain. Tu es frère ou cousin du bon roi don Fernand. Comment te nomme-t-on, si tu as payé à Dieu (1) ? » Alors Rodrigue dit : « Cela ne te sera pas refusé, Rodrigue m'appellent ceux que je mène. Je suis fils de Diego Laynez et petit-fils de Laynez Calvo. » Le comte dit ces paroles : « Ah misérable ! malheureux ! je croyais combattre avec un homme, je combattais avec un diable. Il n'y a pas longtemps que je t'ai entendu nommer ; roi more ni chrétien ne peut t'attendre sur le champ de bataille. Avec toi, on n'échappe pas ou à la mort ou à la prison. J'ai entendu dire au roi de France et au pape de Rome que jamais homme né ne t'a pris prisonnier (2). Dis-moi comment je pourrai sortir de tes mains sans être déshonoré. Je veux te marier avec ma fille que j'aime beaucoup ; je n'ai pas d'autre fille ni d'autre fils qui doivent hériter de mon comté. » Alors Rodrigue dit : « Envoyez-la chercher tout de suite ; si je m'en contente, l'affaire sera vite conclue. » On va chercher l'infante aussi vite que les chevaux peuvent aller. On la ramène assise sur une selle blanche : le frein de sa monture est d'or et du plus beau travail. L'infante est revêtue d'un riche habit, ses cheveux couvrent ses épaules comme de l'or purifié par le feu, ses yeux ont la couleur de la mure, son corps est bien fait. Il n'y a ni roi ni empereur qui ne se fussent trouvés bien payés par elle. Quand Rodrigue la vit, il la prit par la main et dit : « Comte, allez où bon vous semblera. Quoique je puisse valoir, je n'épouserai pas votre fille, il ne m'appartient pas d'épouser une fille de comte et l'héritière

(1) Si a Dios ayas pagado.

(2) Ce passage ne pourrait avoir de sens si on n'adoptait pas la leçon proposée par Dozy.

d'un comté. Le roi Fernand est à marier et je veux la lui donner (1). »

Cependant le roi Fernand fait remarquer au Cid qu'il n'est pas venu en France pour s'y marier, et que l'Espagne pouvait lui offrir assez de nobles filles. Il est venu pour combattre. Le Cid marche sur Paris où déjà il a été précédé par la nouvelle de sa victoire sur le comte de Savoie. Il fait en vain défier les douze pairs. Ses ennemis sont effrayés des forces qu'a réunies don Fernand. Le pape intervient. Des pourparlers ont lieu entre Fernand, l'empereur, le pape, le roi de France et le Cid. Celui-ci rejette fièrement les propositions qui sont faites à son maître.

« Écoutez-moi, dit-il, roi de France, et vous, empereur d'Allemagne; écoutez-moi, patriarche et pape romain. Vous nous avez envoyé demander des tributs. Le bon roi don Fernand vous les remettra. L'argent que vous avez réclamé il vous le livrera demain sur un bon champ de bataille. Vous, roi de France, je vous chercherai, nous verrons si vous secourront vos pairs ou quelque autre hardi Français (2). »

Il y a probablement encore des lacunes dans cette partie de la *Chronique rimée*. Au récit des préparatifs de la bataille succède brusquement une autre scène et qui ne pouvait être amenée que par un certain temps, un temps plus long que celui qui paraît s'être écoulé depuis la défaite du comte de Savoie. La fille du comte

(1) Vers 886.

(2) Vers 1078.

de Savoie accouche d'un fils dans la tente du roi de Castille. Le pape prend l'enfant avant même que son père ne connaisse sa naissance, et le baptise. Il a pour parrains le roi de France, l'empereur d'Allemagne, un patriarche et un cardinal. C'est au nom de cet enfant que les princes alliés contre l'Espagne sollicitent la paix et finissent par obtenir des conditions favorables. Là s'arrête le poème au milieu d'un vers.

Cette analyse, ces citations ont suffi, je le pense, pour rendre distincts les changements de tons que l'on remarque dans la *Crónica rimada*. Cette variété de nuances est très sensible et elle a frappé tous les éminents critiques qui se sont occupés de cette œuvre tronquée. Rappelons-le, tous semblent d'accord sur un point : le mélange d'alliage de diverses natures et de textes antiques. Ces interpolations expliquent pourquoi la *Crónica rimada* présente des différences de langue, pourquoi dans certains endroits elle a des caractères d'ancienneté qui disparaissent plus loin, pourquoi enfin on croit, de temps en temps, y saisir des réminiscences de la littérature romanesque de la France. On est d'abord tout naturellement porté à penser que les fragments anciens que présente la *Crónica rimada* faisaient peut-être partie du poème dont le commencement manque, mais bien des détails combattent cette hypothèse. Il n'y a pas d'analogie entre le style des deux œuvres ; dans le poème Ruy Diaz est appelé le Campeador, mon Cid, celui qui dans une heure bonne est né, celui qui dans une heure bonne a ceint l'épée ; dans la chronique il est nommé simplement Rodrigue. Le jeune homme de la

chronique, si hautain, si insolent envers le roi don Fernand qui ne lui a jamais fait d'injustice, n'aurait pu devenir le héros du poème, le sujet respectueux et fidèle du roi don Alfonso qui le bannit et le persécute sans motif. On trouve, il est vrai, dans les deux œuvres, une description de combat, description qui d'ailleurs rappelle la manière dont des sujets analogues sont traités dans nos chansons de geste, et dans laquelle sont reproduites les mêmes idées, où elles sont exprimées presque dans les mêmes vers.

Veredes lidiar à profia (*sic*) e tan firme se dar,
 A tantos pendones obrados alçar e abaxar,
 A tantas lanças quebradas por el primore (*sic*) quebrar,
 A tantos caballos (caballeros ?) caer e non se levantar,
 A tanto caballo sin dueño por el campo andar (1).

« Vous verrez combattre à outrance et se donner de rudes coups, tant de pennons brodés se lever et s'abaisser, tant de lances brisées au premier choc, tant de chevaux (de cavaliers ?) tomber et ne plus se lever, tant de chevaux sans maîtres par le champ aller. »

On lit dans le poème :

Veriedes tantas lanças premer é alzar,
 Tanta adarga a forada é pasar,
 Tanta loriga falsa desmanchar,
 Tantos pendones blancos salir bermejos en sangre:
 Tantos buenos cavallos sin sus dueños andar.

« Vous verrez tant de lances frapper et se relever, tant

(1) Vers 895.

de boucliers percés et troués, tant de cuirasses faussées se détacher, tant de pennons blancs devenir rouges de sang, tant de bons chevaux sans leurs maîtres errer. »

Outre que dans ces vers on remarque quelques expressions plus vieilles que dans les précédents, — telles sont *falsa* et *desmanchar*, — on sent parfaitement en lisant le *Poème du Cid* que ces vers sont à leur place ; ils arrivent naturellement, forcément, pour ainsi dire, dans la description de bataille qu'ils complètent. Il n'en est pas tout à fait ainsi dans la *Chronique rimée* où ils présentent comme un détail isolé. Ils ont tellement l'apparence d'un emprunt, que Dozy — qui ne se rappelait point les vers du poème — dit à leur sujet (1) : « Ces vers qui riment en *ar* pourraient bien être un fragment d'une romance ou d'une chanson de geste, car ces dernières offrent souvent des descriptions de bataille où l'assonance est en *ar*. » Puis Dozy indique comme exemple un passage du *Poème du Cid* (vers 2414-2417) différent de celui que je viens de rappeler.

J'ajouterai à ces observations que le *Cid* du poème me paraît antérieur à celui de la chronique. Au temps de la domination des Goths, la féodalité put chercher à se former en Espagne, l'invasion des Arabes ne lui en laissa pas le temps. Les éléments féodaux reparurent ensuite dans les Asturies, dans les contrées voisines de la France et sous le règne de quelques rois de Castille ; mais ces éléments, qui manquèrent toujours de

(1) *Recherches sur l'Hist. pol. et litt. de l'Esp.*, p. 666, n. 3.

force, ne se produisirent qu'assez tardivement. Ce dut être tardivement, aussi que les seigneurs, froissés par les exigences de la royauté, purent prendre plaisir à voir personnifier leur hauteur, leur mécontentement dans un type depuis longtemps célèbre. Cette personification même — imitation ou modèle de Bernard del Carpio — put être empruntée à la littérature française plutôt que produite spontanément par un besoin d'opposition, par un esprit d'indépendance dont en Espagne la monarchie assez restainte dans ses prérogatives ne devait pas, comme en France, exciter les progrès. Je serais donc bien tenté de croire que le Cid, résumant une pensée d'hostilité aristocratique, ne dut se créer que postérieurement au Cid, sujet dévoué quand même.

Dans la *Chronique rimée*, où se sont aussi fourvoyés des lambeaux de prose, ce n'est pas seulement un seul poème qui dut être mis à contribution. Il semblerait que plusieurs œuvres de ce genre se soient mêlées dans cette complilation. La partie la plus antique de la *Crónica rimada* paraît être le récit des démêlés de Diego et de Gormas, et les divers épisodes qui remplissent la vie du héros jusqu'à l'expédition contre la France. Là apparaît un chant qui, Dozy l'a remarqué, paraît être un romance. La prétendue guerre contre la France est racontée dans la *chronique en prose du Cid* et dans la *chronique générale* (1). C'est donc une fable qui remonte

(1) Un romance tiré de ces deux chroniques raconte aussi les détails de la guerre contre le comte de Savoie : « Huit mille neuf cents cavaliers sont réunis ; une partie d'entre eux est au roi, les autres sont

assez loin ; mais dans la manière dont à cet endroit la *Crónica rimada* représente le Cid, on pourrait découvrir les traces d'un changement de rédaction. Ce n'est plus le Cid insolent du commencement de l'œuvre, ce n'est plus le Cid féodal dans toute son âpreté. Il ne refuse pas de baiser la main du roi, il combat de grand cœur pour lui, il lui donne la belle infante de Savoie. Il y a là une transformation qui semblerait indiquer qu'au temps où fut écrite cette partie, la féodalité était sur son déclin. Les détails que l'auteur inconnu a donné sur cette expédition rappellent nos romans de chevalerie. Sans parler de l'analogie que j'ai cru saisir entre notre Jean de Paris et les vers espagnols, je signalerai la mention des douze pairs et le Cid qui les défie comme le More Calainos l'avait fait sans doute avant lui, comme Renaud de Montauban dans le romance qui porte son nom. Dans toute cette suite n'y a-t-il pas aussi quelque chose de

au bon Cid. Ils reconnaissent tous don Rodrigue pour capitaine-général. Il passèrent les vallées d'Aspa. A leur rencontre s'avance Raymond, comte de Savoie, avec une très grande chevalerie. Il livra bataille au Cid, le combat fut acharné ; mais le Cid vainquit le comte et le fit prisonnier. Il lui rendit la liberté en gardant pour otage une fille que le comte avait. Le roi eut d'elle un fils que l'on appela don Fernand et qui fut cardinal du royaume de Castille. Rodrigue remporta une grande victoire sur les meilleures troupes de France qui s'avancèrent contre lui et sans que le roi y prit part, car il s'était arrêté ailleurs. Les rois, les empereurs et leur parti, quand ils virent le dégât que faisait le bon Cid, prièrent le pape d'écrire au roi Fernand de retourner en Castille et de lui dire qu'ils n'exigeaient plus de tributs, qu'ils voyaient que personne ne pouvait résister à la vaillance du Cid. Le roi, quand il reçut le message, retourna dans son royaume ; il fut très content et remercia beaucoup le Cid. » (*Romancero general de Duran*, t. I, p. 494.)

moins rude, de moins sauvage? N'y a-t-il pas comme une intention de poésie dans le portrait de la princesse de Savoie?

Je ne tenterai pas d'apprécier, à un point de vue littéraire, la *Chronique rimée*. On l'a vu, c'est une sorte de mosaïque composée par un artiste peu habile et à l'aide de matériaux divers, mal joints, mal polis, et souvent séparés par de fâcheuses lacunes. Cela peut intéresser comme objet antique, mais cela manque d'une beauté réelle.

CHAPITRE V

ROMANCES SUR LE CID.

Ailleurs je m'occuperai avec détails des *romances* qui forment une des branches les plus importantes, les plus curieuses de l'ancienne littérature espagnole. Alors j'aurai à parler de leur origine, de leur développement, de leurs phases différentes, de leurs genres si divers. Je ne dirai donc pas ici ce que j'aurai à exposer plus loin ; mais il m'a semblé opportun de détacher de ce travail ce qui est relatif au *Romancero du Cid*. Les motifs qui m'ont déjà engagé à sortir de l'ordre chronologique pour traiter de sa chronique sont encore ceux qui me déterminent à anticiper ainsi sur les dates ; il m'a paru nécessaire de former une espèce d'ensemble de tout ce que j'ai à rapporter sur Ruy Diaz.

Les romances dans lesquels (1) il est célébré s'élèvent

(1) J'ai déjà dit qu'à l'exemple d'écrivains qui font autorité en pareille matière j'ai conservé au mot *romance* le genre masculin qu'il a dans la langue espagnole. Je reconnais toutefois qu'il peut y avoir là quelque chose de choquant pour des lecteurs français habitués à voir tous les substantifs à terminaison en *ance* appartenir au genre féminin. Romance, signifiant proprement un idiome né du latin, a sa traduction tout à fait exacte dans notre mot roman

à plus de cent soixante. Les uns sont anciens, d'autres sont beaux et énergiques, d'autres prosaïques et sans intérêt. Beaucoup de ces poésies sont tirées de la *Chronique du Cid* et sont, par conséquent, assez modernes ; quelques-unes, que Milà y Fontanals a soigneusement indiquées, dérivent de la *Crónica rimada* (1) ; d'autres en nombre moindre reproduisent des situations du poème (2).

Le Cid du *Romancero* se rapproche tantôt du Cid du poème, tantôt du Cid insolent et orgueilleux de la *Crónica, rimada* et reflète les idées hautaines de la féodalité française, idées dont on remarque aussi les traces dans l'histoire de Bernard del Carpio et qui se résument dans cette réponse de je ne sais plus quel grand feudataire :

qui, par une synecdoque, désigna d'abord tous les ouvrages écrits en langue romane, puis seulement les récits d'aventures imaginaires. C'est ce mot *roman* qui rendrait le mot *romance* avec une précision parfaite, mais je n'ai pu m'en servir parce que l'usage lui a donné chez nous une autre acception. Le mot *romance* a du reste été employé au masculin en français, mais à la vérité en français écrit par un Anglais et dans le sens de roman qu'aujourd'hui il a encore dans la langue de Walter-Scott ; c'est dans une pièce où Guy de Beauchamp, comte de Warwick, dresse une sorte de catalogue de divers ouvrages qu'il donne à un abbé : « Sachez nous avoir baylé e en la garde le Abbé e le covent de Bordesleye laissé a demorer a touz jours tous les *romauces* dessous només... un volum del *romauce* de Aygnes... un volum del *romauce* Emond de Ageland e deu roy Charles Dooun de Naunteille E le *romauce* de Gwyoun de Nauntoyl, etc. » (*Tristan*, pub. par Fr. Michel, t. I, p. CXX.) Au reste, en conservant au mot *romance* sa prononciation espagnole, romancé il n'aurait plus rien de choquant.

(1) *De la poesia heroico popular española*, p. 270 et seq.

(2) *Ibid.*, p. 293.

« Pourquoi trahiriez-vous ! — Pas pour cent royaumes, oui, pour un outrage. »

Le germe de la tragédie de Corneille, germe à peine visible dans la *chronique en prose* et la *chronique rimée* ne s'est guère développé dans les romances, ils offrent cependant quelque chose de plus précis sur la cause de la mort du comte de Gormas, du comte Lozano comme l'appellent souvent les vieux poètes, changeant, ainsi que l'a remarqué Dozy, un adjectif (*Lozano*) en nom propre.

« Ce brave Diego Lainez, quand il eut fini de manger, à table demeura encore en parlant à ses quatre enfants. Trois d'entre eux sont nés de sa femme, mais le dernier est un bâtard, or celui qui était bâtard, c'était le bon Cid castillan. Les paroles qu'il leur adressa sont d'un homme bien mortifié. « Mes fils, je suis deshonoré, pour avoir pris un lièvre à des chiens que j'ai vu chasser ; ils étaient au comte fameux nommé le comte Lozano. Il m'a dit paroles vilaines et m'a grandement insulté. Cela vous regarde, mes fils, et non moi qui suis un vieillard. »

En prononçant cette parole, il s'est adressé à l'aîné, il veut lui parler en secret, et le mène en un lieu à part, prend un de ses doigts dans sa bouche et le serre cruellement, et de la douleur qu'il éprouve, le fils jette un terrible cri. Son père regrette beaucoup qu'il n'ait rien trouvé à répondre. Il s'adressa ensuite aux deux autres, ceux qui restaient de ces trois-là, les soumet à la même épreuve, et tous poussent le même cri. Il s'adresse au dernier, au Cid, qui était plus jeune et bâtard, prend un de ses doigts et le mord dans sa bouche très fortement. Son fils, dans la douleur qu'il sent, lève la main pour un soufflet. « Lâchez-moi,

mon père, dit-il, sinon je serai mauvais fils. » Le père, quand il ouït cela, lui donna grands embrassements : « Viens ici, toi, mon cher enfant, viens ici, toi mon fils aimé. A toi je confierai mes armes, mes armes et la charge aussi, la charge de tuer le comte si tu veux vivre avec honneur. »

Le Cid se tut et s'écarta sans lui donner nulle réponse, mais quelques jours après cela, le Cid a rencontré le comte, et lui a parlé de la sorte, ainsi qu'un homme de courage : « Je n'aurais jamais pensé, comte, que vous fussiez si mal élevé que pour un lièvre que mon père prit à l'un de vos lévriers, par parole et par actions, il serait par vous outragé. »

Le comte le prit en raillant. Le Cid entra vite en courroux, il se battit avec le comte et lui fit de grandes blessures.

Voilà l'abrupt point de départ des vers de Corneille :

Enfin tu sais l'affront et tu tiens la vengeance ;
 Je ne te dis plus rien, venge-moi, venge-toi,
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi ;
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole et nous venge.

C'est à Guillen de Castro que revient l'honneur d'avoir, dans sa pièce *las Mocedades del Cid*, mis Corneille sur la voie de ce grand combat si dramatique de deux sentiments opposés. C'est lui qui a fait intervenir cet amour contre lequel le devoir lutte d'une manière si émouvante. Plus qu'on ne le croirait en lisant un cha-

pitre de Philarète Chasles sur les *Mocedades* (1), Guillen de Castro comprit l'intérêt d'une telle situation, mais c'est Corneille qui a donné un plein épanouissement à ce contraste d'un pathétique si poignant.

Dans les romances donc, avant la mort du comte de Gormaz il n'est pas question de l'amour du fils de l'offensé pour la fille de l'offenseur. L'amour apparaîtra ensuite, mais sera l'amour de l'épouse plutôt que de l'amante. Quant à Rodrigue, il est bien loin de ressembler à celui de Corneille ; qu'on en juge par un ancien romance qui dérive d'un passage de la *Chronique rimée* dont nous avons donné la traduction :

« On était au jour des rois, jour de fête signalée, où dames et damoiselles, au roi demandaient des étrennes. Mais alors Chimène Gomez, fille du comte Lozano, se plaçant en face du roi de cette sorte, lui parla :

« Dans la tristesse je vis, dans la tristesse vit ma mère, chaque fois que le jour revient, je vois qui a tué mon père. Il est monté sur son cheval tenant un épervier en main, tenant d'autres fois un faucon, dont, pour ses chasses, il se sert. Afin d'augmenter mes soucis, il s'attaque à mon colombier ; avec le sang de mes colombes, il a ensanglanté mes jupes. Je le lui ai envoyé dire, il m'a envoyé menaces qu'il me ferait couper la jupe jusqu'à un endroit honteux. Un roi qui ne fait pas justice n'a pas le droit de régner ; point ne doit monter à cheval, chausser des éperons dorés, manger le pain sur une nappe, prendre déduit avec la reine, ouïr la messe en lieu sacré, car il ne le mérite pas. »

(1) *Études sur l'Espagne*, p. 452.

Quand le roi entendit cela, alors il se mit à parler : — « Oh ! que m'aide le Dieu du ciel et qu'il me veuille conseiller. Que le Cid soit pris ou tué, mes cortès se révolteront, et si je ne fais pas justice, c'est mon àme qui le paiera. »

« — Laisse-là, tes cortès, ô roi, que personne ne se révolte. Le Cid qui a tué mon père, pour égal accorde-le moi. Il m'a fait bien du mal, je crois que quelque bien il peut me faire. »

Alors ainsi le roi parla, écoutez-bien ce qu'il a dit : — « Je l'ai toujours entendu dire, et je vois bien que c'est vérité, combien les femmes montrent souvent un jugement fort singulier. Voilà celui contre lequel elle me demandait justice, qu'elle demande pour mari ! J'y consens certes de grand cœur et de très bonne volonté. Je vais lui écrire une lettre et céans le faire venir. »

A peine ces mots prononcés, voilà la lettre qui s'en va et le messager qui l'emporte au père du Cid la remet :

— « Mauvaise coutume avez, comte, et je ne saurais le souffrir, que vous ne veuillez montrer lettre que le roi vous a envoyée.

— « Il ne s'agit de rien, mon fils, sinon que vous alliez là-bas ; mais demeurez tranquille ici, et moi j'irai à votre place.

— « Ah que jamais Dieu ne permette, ni n'ordonne Sainte Marie, que quand vous irez quelque part, je ne marche derrière vous. »

Certes, cette Chimène demandant pour mari le meurtrier de son père, sans même être inspirée par un amour qui ne lui est attribué par aucun ancien document, cette Chimène doit nous paraître bien peu intéressante, bien peu vraisemblable même. Mais Sainte-Beuve l'a fait remarquer : il faut se reporter à une époque barbare où

la force, la vaillance étaient en si haute estime. Dans son père, Chimène a perdu son protecteur ; qui, mieux que celui qui a vaincu le terrible comte de Gormas, pourrait le remplacer ? A Rodrigue donc de réparer le mal qu'il a fait (1). Les Espagnoles du moyen âge ne craignaient pas d'avoir de rudes maris. On se rappelle ce chevalier qui va chercher, sous les griffes d'un lion, le gant que sa dame avait jeté pour éprouver son courage. Il le lui rend, ce gant, mais avec un bon soufflet, et elle s'écrie qu'elle lui donne sa main, parce que qui aime bien châtie de même (2).

Quoi qu'il en soit de ces considérations, n'est-ce pas le cas, après avoir lu le romance qui précède, de répéter le vers de Corneille en lui donnant un autre sens :

Rodrigue ! qui l'eût cru ? Chimène ! qui l'eût dit ?

Hélas non, nous ne reconnaissons plus guère les deux charmants héros de notre poète. Mais qu'y faire ? Il faut en prendre son parti. Les chevaliers espagnols n'étaient pas la fine fleur de la galanterie. On le verra par plus d'un trait rapporté dans cet ouvrage, ils étaient fort brutaux. Là où notre cher petit Jehan de Saintré se venge par une anecdote et par la restitution d'une ceinture qui fait de cette anecdote une indiscretion, un Castillan se fût vengé en coupant les jupes de sa maîtresse à une palme au-dessus du genou (3),

(1) *Nouveaux lundis*, t. VII, p. 45.

(2) *Primavera y flor de romances*, t. II, p. 45.

(3) Por cima de las rodillas
Un palmo y mucho mas.

en lui donnant un coup de dague ou tout au moins en lui appliquant un bon soufflet, *un bofeton*. Il ne faut du reste pas s'imaginer qu'en France, à des dates reculées, la galanterie aît été en grand honneur. Dans nos plus vieilles chansons de geste, l'amour n'a qu'un bien petit rôle et tout physique. Mais l'idéalisation de la femme paraît s'être accomplie plus vite en France qu'en Espagne. Là, pendant longtemps, la femme se montra comme une compagne très subordonnée à son mari, qui était bien le seigneur et maître ; là elle n'avait pas le prestige dont l'entourèrent chez nous peut-être des réminiscences celtiques, peut-être quelques souvenirs des idées platoniciennes, peut-être quelques influences orientales. Tous les charmants sonnets des *Trovatori* italiens n'eussent pas été compris au delà des Pyrénées, à l'époque où ils furent composés. Voyez toutes les héroïnes de la vieille littérature espagnole, elles n'ont pas cette délicatesse de sentiments, cette pudeur de démarche, cette retenue de paroles dont on a fait aux femmes de si gracieux attributs. Zaïde, fille d'Abenabet, roi more de Séville, envoie dire au roi Alfonse VI, de Castille, qu'elle désire le voir, qu'elle est fort occupée de son mérite, de la beauté qu'on lui prête, qu'elle l'aime et qu'enfin elle tient à le connaître.

Les romances sont pleins de déclarations fort vives adressées par des femmes. Là l'amour reste très positif ; point de soupirs, point de regards furtifs, de rougeurs subites, point de timides rendez-vous, des hommes, des femmes, qui se disent qu'ils s'aiment. Au lieu des détails voluptueux et pourtant chastes

encore d'une passion à son début, plutôt les conséquences les plus matérielles de la passion assouvie. Des naissances qui viennent révéler des fautes. Ces situations, qui ne sont intéressantes que si la mère est à la fois épouse, qui, quand elles ne s'offrent pas avec cette condition indispensable, répugnent généralement aux poètes, eh bien ! ces situations sont à chaque instant reproduites dans les romances. Réellement la littérature castillane indique un peuple pour lequel l'idéal n'avait pas de séductions et fort différent de ce qu'on le suppose quand on ne le considère que légèrement. Est-ce là un effet de ces grands soleils qui éclairaient chaudement tous les objets, qui ne laissent rien indécis, qui font vigoureusement saillir, sur un ciel bleu, arbres, rochers et murailles, avec leurs contours nettement arrêtés, avec un relief étrange ? Là, point de ces vapeurs, de ces demi-teintes sous lesquelles la pensée peut errer sans but déterminé, se prenant à des regrets du passé, s'attristant de ces paysages pâles et rencontrant la rêverie, cette muse des contrées brumeuses. L'action remplace la réflexion dans les chants populaires de l'Espagne. Le poète est trop occupé des personnages qu'il crée, — qu'il crée en copiant le chevalier qui passe, la dame qui monte à son balcon, tels qu'il les voit, — pour s'inquiéter même du fond du tableau. La nature lui importe peu. Il n'y a pas dans les romances une description de site, pas même une de ces peintures de printemps si fréquentes chez nos vieux poètes français qu'elles y sont devenues des lieux communs. Quant au langage des romances, il est très simple et tel

qu'on peut l'attendre de poètes incultes qui n'ont pas de temps à perdre et qui ont beaucoup à raconter. Il est bien rare de trouver dans les anciens romances, les seuls dont nous nous occupions, une comparaison, une image, quelque chose qui donne de la poésie à l'expression et à l'idée. Plus tard, il est vrai, les Espagnols se dédommagèrent de cette pénurie primitive ; imitateurs des Italiens, ils outrèrent leurs modèles, ils renchérirent sur les hyperboles de ceux-ci. La femme alors passa du second rang au premier ; ils la peignirent avec les plus éclatants excès de couleurs ; ils dirent, comme Calderon, que si l'homme est tout un monde, la femme est tout un ciel : ils en firent enfin la création souveraine dont l'incomparable Dulcinée du Toboso est l'excellente parodie.

Je reviens au Cid, dont je me suis laissé éloigner par ces réflexions qui peut-être eussent été mieux à leur place plus tard et qui pourront être complétées ailleurs. Un romance nous raconte, ainsi qu'on l'a vu, le mariage du Cid, d'après la *Chronique rimée* ; un autre dérive de la même source ou d'un des chants plus anciens dont l'auteur de cette chronique a fait son profit. C'est en quelque sorte la reproduction du passage de cette œuvre relative à l'union de Ruy Diaz. Celui-ci se montre outré de ce que son père ait baisé la main du roi. Le ton de cette pièce contraste avec celui des autres chants dans lesquels il est parlé de la vie de Rodrigue sous Fernand. Plusieurs des romances qui suivent roulent sur des faits dont il a déjà été question, soit dans la notice sur le Cid, soit dans l'examen de la

chronique en prose ou l'analyse de la *Chronique rimée*. On y voit comment Ruy Diaz s'en alla en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, la rencontre qu'il fit d'un lépreux qui n'était autre que saint Lazare, la trahison des infants de Carrion... Un romance, peu ancien du reste et tiré de la *Chronique en prose*, revient sur un épisode rapporté dans la *Crónica rimada*, sur l'expédition imaginaire contre le comte de Savoie. Un autre romance d'une date plus reculée, et faisant également allusion aux démêlés de Fernand et du Saint-Siège, nous montre le Cid fort peu respectueux envers le Pape. A Rome, où sans doute il n'alla jamais, Rodrigue brise avec indignation le fauteuil du roi de France parce que ce fauteuil était placé au-dessus de celui du roi d'Espagne, fait pour lequel le Pape lance à Rodrigue une excommunication si mal reçue par celui-ci qu'elle est bien vite suivie d'une absolution. Nous voyons, après cela, le Campeador dans les guerres que produisit le partage des États du roi Fernand. Plusieurs romances sont relatifs au siège de Zamora que don Sanche disputait à sa sœur doña Urraca. Nous retrouvons, dans un chant qui passe pour ancien, l'infante éprise que Corneille a mise dans sa tragédie ; le Cid envoyé par don Sanche pour demander la reddition de la place est reçu par l'infante qui lui adresse ces paroles :

« Dehors, dehors, Rodrigue, le superbe Castillan, tu devrais te rappeler ce temps déjà loin où tu fus fait chevalier devant l'autel de Saint-Jacques, quand le roi fut le parrain et toi, Rodrigue, le filleul. Mon père te donna les armes, ma mère

te donna le cheval, moi je te chaussai les éperons pour que tu fusses plus honoré, car je pensais t'épouser ; je ne le pus pas pour mes péchés : tu t'es marié avec Chimène Gomez, la fille du comte hautain ; avec elle tu as trouvé de l'argent, avec moi tu eusses trouvé un royaume. Si tu t'es bien marié, Rodrigue, tu aurais pu te marier mieux encore : tu as laissé la fille du roi pour prendre celle du vassal. »

Sanche ayant été tué par Vellido Dolfos sous les murs de Zamora, Alfonse VI, son frère, lui succéda ; mais le Cid, soupçonnant que ce prince avait pu participer à l'assassinat, exigea du nouveau roi un serment solennel. C'est ce qui fait le sujet du beau romance suivant dont le fond paraît être ancien, mais qui a été certainement rajouté (1) :

« A Sainte-Gadée de Burgos, où jurent les gentilshommes, on demande un serment au roi de Castille, à Alfonse, sur la mort de son frère. Le bon Cid le lui demande, le bon Cid castillan, sur un verrou de fer et une arbalette de bois et en tenant les Évangiles et un crucifix à la main. Les termes du serment sont si forts qu'ils donnent de l'épouvante au bon roi : « Que les vilains te tuent, Alfonse, les vilains et non les gentilshommes, qu'ils soient des Asturies et non Castillans ; qu'ils te tuent avec des aiguillons et non avec des lances et des dards, avec des couteaux à manches de corne et non avec des poignards dorés ; qu'ils portent des chaussures grossières et non des souliers à lacet ; qu'ils aient des capes de paille et non des capes de drap de Courtray ou d'étoffe à poils fri-

(1) *Primavera y flor*, t. I, p. 158.

Rom. gen., p. 525.

sés ; qu'ils aient des chemises d'étoupes et non de Hollande (1) ni travaillées ; qu'ils montent des ânesses et non des mules ou des chevaux ; qu'ils se servent de brides de corde et non de cuir nettoyé par le feu ; qu'ils te tuent dans les terres labourées et non dans un bourg ou un village ; qu'ils t'arrachent le cœur vivant par le côté gauche, si tu ne dis pas la vérité sur ce que je t'ai demandé, si tu as participé ou consenti à la mort de ton frère. » Le serment était si redoutable que le roi ne le prêtait pas. Alors parla un chevalier qui était très familier avec le roi : « Faites le serment, bon roi, n'ayez pas de cela souci. Jamais roi ne fut traître, ni pape excommunié. » Le roi jura qu'il n'était pour rien dans le meurtre, mais aussitôt il dit avec colère : « Très mal tu m'as fais jurer, Cid ; Cid, très mal tu m'as fait jurer. Aujourd'hui tu demandes un serment à qui tu dois baiser la main. Va-t'en de mes États, Cid, mauvais chevalier, et n'y reviens pas avant un an d'ici. — Cela me plaît, dit le Cid ; cela me plaît, dit-il, et beaucoup, puisque c'est la première chose que tu ordonnes dans ton royaume. Pour un an tu m'exiles, moi, je m'exile pour quatre. »

« Le Cid partit joyeux pour son exil avec trois cents chevaliers. Tous étaient nobles, tous sont des hommes jeunes, il n'y avait pas là une tête blanche ; tous ont la lance au poing avec son fer brillant ; ils portent des boucliers avec des houppes rouges, et la place ne manque pas au Cid pour asseoir son camp. »

A la suite de cet épisode de Sainte-Gadée, commence le long exil du Cid et toute la partie de sa vie qui se trouve racontée dans le poème ; les romances reprodui-

(1) Ceci prouve que ce romance, indiqué par D. Agustin Duran comme appartenant à une date reculée, a été remanié.

sent à peu près le fonds de cette œuvre antique, mais en altèrent quelquefois l'esprit. Ils rapportent avec une grande minutie les prouesses vraies ou fausses du héros, la ruse qu'il emploie avec les juifs de Burgos, sa réconciliation avec le roi, la prise de Valence, la trahison des infants de Carrion, la vieillesse, la mort de Rodrigue, « et forment, dit Ticknor, un ensemble que l'historien Muller et le philosophe Herder considéraient comme étant en grande partie une histoire digne de foi, mais qui ne peut passer pour autre chose que l'expression poétique de toutes les traditions populaires qui circulaient aux diverses époques où ces romances furent composés (1). »

Je ne m'arrête pas longtemps sur ces romances du Cid, parce que plusieurs traductions ou imitations les ont déjà fait connaître en France. Je remarquerai d'ailleurs que pour la plupart ils ne sont pas très anciens. Wolf et Hoffman n'en ont admis que trente-neuf dans leur excellent recueil *Primavera y flor de romances*. C'est à un nombre à peu près pareil que M. Huber reconnaît des caractères d'antiquité; il croit que beaucoup des chants dont est formée cette catégorie furent composés peu de temps après les événements qu'ils racontent, au douzième, au treizième, au plus tard au quatorzième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que la langue de ces romances n'est pas vieille; en admettant l'hypothèse de M. Huber, il faut admettre aussi que les romances ont été rajeunis sous le rapport du

(1) *History of spanish literature*, vol. I. p. 131.

style. Au seizième siècle — comme j'aurai l'occasion de le dire plus tard, — les chroniques qui avaient été souvent écrites à l'aide de chansons de geste furent transformées en romances. Mascarille voulait mettre en madrigaux toute l'histoire romaine; on mit en romances toute l'histoire d'Espagne. Le Cid, bien entendu, ne fut pas oublié, et de là le nombre beaucoup trop grand de pastiches qui se sont abrités sous son grand nom.

Le Campeador était tombé dans le domaine de la littérature populaire, comme chez nous les paladins du cycle de Charlemagne. Deux poètes, aujourd'hui oubliés, essayèrent de le relever; l'un fut Diego Jimenez de Ayllon, l'autre Gonzalo de Arredondo, dont l'œuvre n'a pas même été imprimée. Ruy Diaz ne devait pas tarder cependant à inspirer un homme plus digne de le chanter, cet homme fut Guillen de Castro, qui, je l'ai dit, eut la gloire d'être imité par Corneille. Un peu plus tard, la tragédie française retourna en Espagne, elle y fut copiée par Diamante dans *El Honrador de su padre*, que Voltaire s'imaginait être le modèle de la pièce de Corneille (1).

(1) A la fin du dix-septième siècle, un auteur satirique, Francisco Santos, évoqua encore l'ombre du Cid dans une œuvre assez originale intitulée : *La Verdad en el potro y el Cid resucitado*. « La Vérité à la torture et le Cid ressuscité. » Un fait curieux que Ticknor fait observer, c'est que plusieurs des romances cités dans cet ouvrage ne se trouvent dans aucun romancero. Le Cid, revenu dans ce monde, est du reste très mécontent de toutes les fables inventées sur lui. Il s'indigne en entendant débiter dans les rues le récit de son outrage au Pape : « Aurais-je jamais pu commettre une

telle insolence ! — s'écrie-t-il. — Moi, que Dieu a fait Castillan, j'aurais insulté le pasteur de l'Église ! Moi, Castillan, avoir traité ainsi le Saint-Père, avoir montré cette irrévérence ! Par saint Pierre, par saint Paul et par saint Lazare, qui ont communiqué avec moi quand j'étais vivant, tu mens, mauvais chanteur ! »

CHAPITRE VI

LE LIVRE D'APOLLONIUS. — LA VIE DE SAINTE MARIE
L'EGYPTIENNE. — PETITS POÈMES DIVERS.

A en juger par l'ancienneté de la langue, par l'irrégularité des vers, par quelques mots qui peuvent indiquer la prétention d'user d'un nouveau système rythmique, le livre d'Apollonius dut précéder les poésies de Gonzalo de Berceo et suivre d'assez près le *Poème du Cid*. Ce *Livre d'Apollonius*, tiré il y a quelques années de la bibliothèque de l'Escurial et publié pour la première fois par le marquis de Pidal, est encore une production anonyme, mais elle n'est pas, comme le *Poème du Cid*, empreinte du caractère espagnol. Ce manque d'originalité a déterminé Ticknor à passer très légèrement sur cette œuvre ; mais si, lorsque l'on s'occupe de la littérature du moyen âge, on ne voulait s'arrêter que devant des idées neuves, on trouverait bien peu de livres qui fussent vraiment dignes d'attention. On supposerait volontiers qu'un monde presque entièrement séparé du vieux monde, qu'un monde jeune par son ignorance et livré à

lui-même, devait avoir une puissante sève, une grande fécondité. Il n'en était pas du tout ainsi ; le moyen âge, comme les enfants, ne se lassait pas d'entendre raconter les mêmes histoires, dont les unes, de réminiscences en réminiscences, remontaient à l'Inde ; dont d'autres étaient des souvenirs plus ou moins altérés de l'antiquité ; dont d'autres enfin avaient un fonds de vérité dans les turbulences des grands vassaux et leurs luttes contre la royauté. Ajoutez à cela quelques anecdotes grivoises empruntées à la vie privée et qui se transmirent avec la facilité propre à tout récit scandaleux, des trouvères à Boccace, aux autres conteurs italiens, à Louis XI, à la reine de Navarre, à Desperiers, à Verville, à Lafontaine ; ajoutez à cela encore quelques compilations à visées encyclopédiques, quelques allégories froides et monotones ; exceptant Dante, Pétrarque et au-dessous d'eux un petit groupe d'auteurs originaux et qui domine ces troupes d'imitateurs, vous avez pour ainsi dire toute la littérature du onzième au quinzième siècle, littérature qui, pour emprunter une expression de Shakspeare, vous offre perpétuellement *quelque chose de déjà vu*.

Pour qui aurait une immense mémoire et une vaste érudition, il y aurait un curieux livre à écrire sur ces analogies de fictions et d'idées, sur ces transmissions et ces incessantes transformations de sujets identiques. L'histoire d'Apollonius fut au nombre des romans qui obtinrent le succès de ces nombreuses répétitions, seulement le nom d'Apollonius a été quelquefois changé en celui de Périclès.

On trouve l'histoire d'Apollonius dans presque toutes

les littératures du moyen âge. Elle figure dans le recueil intitulé *Gesta Romanorum*, dans un livre de Gower, *Confessio amantis*; elle était connue en Provence, elle est rappelée une fois par Armand de Marsan (1), une autre fois dans le roman de Flamenca (2); elle n'était pas ignorée des peuples du Nord, elle fut racontée en allemand, elle fut traduite en grec moderne. En français elle a été redite par bien des écrivains et entre autres par Gilles Corrozet et par Belleforest. En Espagne, Timoneda, qui a écrit des nouvelles sous le titre de *Patrañuelo*, y a inséré les aventures d'Apollonius; elles forment le dixième récit de ce recueil qui fut composé à l'imitation des conteurs italiens. Enfin le roman d'Apollonius a fourni la donnée d'un drame attribué à Shakespeare et dont quelques scènes paraissent en effet appartenir au grand poète. Ce drame, c'est *Péridès*.

E. du Méril a sagement indiqué dans l'introduction de *Floire et Blanceflor* l'influence jusqu'ici peu connue que la Grèce exerça sur le moyen âge (3). Le *Livre d'Apollonius* est une preuve éclatante de cette influence, là l'origine grecque n'est nullement déguisée. Peut-être retrouverait-on dans cette fable quelques souvenirs fort altérés sans doute d'Apollonius de Thyane. Ce philosophe voyagea beaucoup, comme le héros du roman; comme ce dernier il alla à Tharse, à Éphèse, il passa quelque temps dans les Indes, il laissa enfin une mémoire mêlée de faits merveilleux qui dut lui attirer les sym-

(1) Fauriel. *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, p. 486.

(2) *Lexique roman*, t. I. — *Roman de Flamenca*, p. 10.

(3) Intr. à partir de la page CXVI.

pathies populaires. Mais si en effet le souvenir du philosophe pythagoricien fut pour quelque chose dans l'œuvre dont je vais parler, il faut avouer que la vérité a disparu entièrement sous des incidents imaginaires (1). Le *Livre d'Apollonius* est fort invraisemblable, aussi invraisemblable que la plupart de nos romans de chevalerie, mais il l'est autrement. Ici pas de ces grands coups d'épée qui amusaient encore M^{me} de Sévigné, point de géants, point de belles captives gardées par de félons châtelains, rien de ce souffle chevaleresque qui gonfle nos vieilles épopées. Apollonius ne pourfend personne; loin de là, il a même un peu peur d'Antiochus. C'est un prince fort savant, très bon musicien, aussi habile qu'Œdipe dans l'art de deviner des énigmes; c'est bien un personnage tel que la Grèce pouvait le créer à l'époque de sa décadence.

Il paraît que le texte grec original du *Livre d'Apollonius* s'est perdu (2), et c'est sans doute après bien des trans-

(1) On peut lire, sur les imitations qui furent faites de l'*Histoire d'Apollonius*, la préface de *Périclès*, *œuvres de Shakespeare*, tr. revue par M. Guizot, et le savant ouvrage de Wolf, *Studien zur Geschichte der spanischen Nationalliteratur*, p. 51; l'*Historia critica* de de los Rios, t. III, p. 280 et suiv.; *Le Violier des histoires romaines*, pub. par G. Brunet, p. 324, note.

(2) *Narratio eorum quæ Apollonio Regi contigerunt*, e Græco versa est ab homine Cristiano (forte Symposio) ante mille et ducentos circiter annos. Exstat latine, Augustæ Vindel., 1595, et ibid. 1682, inter opera Marci Velseri.

« *Casus suos*, ut in extremo narrationis illius legitur, *Apollonius ipse descripsit, duo volumina perfecit, unum in templo Ephesiorum, alterum in sua bibliotheca collocavit*. Eamdem narrationem latine, sed multis locis ab impressa discrepantem habuit manuscriptam

formations que cette fable dut arriver à l'auteur espagnol. Il imite sans doute une version provençale ou française, mais il ne dit pas quel put être son modèle. Il se contente d'invoquer Dieu et la Vierge et les prie de le guider dans la composition d'un roman de *Nueva maestria*. On a pensé que ces mots indiquaient une innovation dans le rythme, et en effet les vers d'Apollonius ne sont plus ceux du *Poème du Cid* ils offrent le rythme qui fut aussi celui de Gonzalo de Berceo, de Juan Lorenzo et d'autres poètes. Le *Livre d'Apollonius* est en vers qui en général ont quatorze pieds. Ils sont coupés par une césure qui tombe après la sixième, la septième ou la huitième syllabe et disposés par quatrains monorimes. On remarque cette forme de quatrains monorimes dans un grand nombre de poésies latines du moyen âge, et entre autres pièces dans une satire contre Pierre des Vignes :

Vehementi nimium commotus dolore,
 Sermonem aggredior furibundi more.
 Et quosdam redarguam in meo furore
 Nullum mordens odio vel palpan amore.

Les poètes provençaux et français ont aussi usé quel-

Theod. Cauterus, ut testatus est litteris ad Joannem Meursium. Gallice prodiit primum Roterdami 1710. Carmine græco barbaro prodiit Venet., 1696. » (Fabricius, *Bibliotheca græca*, l. V, c. 6, § 12.) Je ferai remarquer que ces renseignements donnés par Fabricius ne sont pas tous exacts; ainsi, bien avant 1710, l'*Hist. d'Apollonius* fut imprimée en français, et la première édition de la traduction de ce livre en grec moderne porte la date MDLIII.

quefois de ces vers peu harmonieux. C'est en quatrains monorimes que sont écrits, en langue d'oc, le *Nouvel Confort* (1), en langue d'oïl le *Jugement de Salomon* (2) et le *Débat du Corps et de l'Ame* (3):

Ung hontz estoit au siècle de grant extraction,
Mais pour fuir le monde et sa déception,
Quant lui fut revelée ceste vision,
Tantost devint hermite par grant dévotion.

Ce fut sans doute chez des poètes provençaux ou français que l'Espagne trouva le modèle d'un rythme dont l'archiprêtre de Hita commença à sentir la monotonie. Le *Livre d'Apollonius* date probablement des premières années du treizième siècle et se compose de six cent cinquante-neuf stances. Dans l'analyse que je vais donner de cette œuvre, je tâcherai de reproduire le caractère naïf et parfois gracieux de l'original. L'auteur raconte bien, et j'aime mieux son roman que la nouvelle de Timoneda. Celui-ci n'a pas su profiter de quelques situations intéressantes indiquées dans le vieux poème. Mais ce vieux poème, Timoneda l'avait-il lu? On peut en douter. Un grand nombre des poésies du treizième siècle étaient oubliées déjà à l'époque où le marquis de Santillana, né en 1398, adressait au connétable de Portugal la lettre tant de fois citée qui est une sorte de résumé de l'histoire de la littérature. Il n'est pas question dans cette lettre du *Livre d'Apollonius*.

(1) *Poésies des Troubadours*, t. II, p. 3.

(2) *Fabliaux* de Méon.

(3) *Le Débat de deux damoyelles*, etc., p. 91.

Ce personnage devait cependant jouir en Espagne d'une certaine popularité. Il est nommé dans un romance sur Alfonso X (1). On y prête à ce roi les paroles suivantes :
« Sainte Marie, Madame, ne m'oubliez pas ! Les chevaliers de Castille m'ont abandonné, et par crainte de don Sancho, ne m'osent pas aider. J'irai aux terres étrangères, naviguant au loin dans une galère noire qui montre mon chagrin ; et sans gouvernail et sans agrès je me placerai dans la haute mer. Ainsi faisait Apollonius : je ferai comme lui. »

Que asi ficiera Apollonio
Y yo fare otro que tal.

Je terminerai ces préambules peut-être déjà trop longs, en faisant remarquer que Timoneda s'éloigne de la version des *Gesta romanorum* (2) et qu'au contraire il existe une très grande ressemblance entre cette rédaction et le poème, une ressemblance qui semblerait indiquer que ces deux récits ont été composée d'après un même original ou que l'un a servi de modèle à l'autre.

Antiochus, roi d'Antioche, avait une fille d'une beauté si merveilleuse qu'elle lui avait inspiré un criminel amour. Antiochus, dans le but d'éloigner ses rivaux, avait fait proclamer que pour obtenir la main de sa fille il fallait deviner une énigme proposée par lui (3).

(1) *Primavera y flor de romances*, t. I, p. 199.

(2) *Gesta Romanorum cum applicationibus moralisatis ac mysticis*, fol. CXX. De tribulatione temporalis quæ in gaudium sempiternum postremo commutabitur.

(3) Dans le roman de *Tristan* un géant arrête Sadoc et Chélinde ;

Si l'énigme n'était pas expliquée, le prétendant devait s'attendre à perdre la vie. Déjà un grand nombre de jeunes gens avaient payé leur hardiesse de leur tête. La condition imposée par Antiochus n'effraya pas Apollonius, roi de Tyr. C'était un prince de beaucoup de sagesse, fort instruit, et il pensa qu'il serait plus heureux que ses prédécesseurs. En effet, il comprit facilement le sens caché de l'énigme, mais cette énigme n'était autre chose qu'une allusion à la passion coupable d'Antiochus. Celui-ci, en entendant s'expliquer le roi de Tyr, n'avoua pas toutefois que la solution eût été trouvée; il prétendit au contraire qu'Apollonius s'était complètement trompé, qu'en conséquence il devait avoir la tête tranchée. Il ajouta pourtant qu'il consentait à lui accorder un délai de trente jours pour méditer la question proposée. Apollonius ne jugea pas qu'il fût prudent de passer ce temps à Antioche, il s'embarqua et revint à Tyr, à la grande joie de son peuple dont il était chéri. Retiré dans ses appartements, au milieu de ses livres, il étudia longtemps le redoutable distique et ne put y trouver une autre réponse que celle qu'il avait déjà faite. Tourmenté par cet insuccès, par la honte de n'avoir [pas réussi, Apollonius prit le parti de voyager et s'embarqua.

Pendant ce temps, Antiochus, qui ne pardonnait pas au roi de Tyr d'avoir découvert son infâme secret, for-

il menace de tuer l'un et d'outrager l'autre si Sadoc ne devine une énigme. Sadoc comprend le sens de cette *devinaille* et découvre que le géant est incestueux. Dans les *Mille et un jours*, la princesse Touzandote fait trancher la tête de tous les prétendants à sa main qui ne peuvent expliquer trois énigmes proposées par elle.

mait contre ce dernier des projets de vengeance. Il appela un de ses courtisans nommé Taliarque et le chargea d'aller tuer Apollonius. Taliarque, qui n'avait rien à refuser à son maître, partit pour la ville de Tyr. En y arrivant, il trouva toute la population dans la douleur et il apprit que ce deuil public était causé par le départ du jeune roi. Taliarque retourna près d'Antiochus, qui se décida à faire rechercher Apollonius de tous côtés et qui promit de récompenser magnifiquement celui qui le vengerait du roi de Tyr. Ici le poète s'arrête pour maudire les tyrans, il se livre, sur l'enchaînement des passions, à une série de réflexions morales et les termine en rappelant l'histoire de cet ermite que le vin conduisit à l'aldutère et de l'adultère au meurtre, histoire qui paraît être empruntée d'un fabliau (1), et dont Piron et Grécourt ont fait un conte. Antiochus, amené par son fatal amour au projet de faire assassiner Apollonius, fit armer des vaisseaux et l'on commença d'actives perquisitions ; mais Dieu ne devait pas permettre que de tels projets réussissent. Apollonius était arrivé à Tarse et, après y avoir marqué son séjour par des bienfaits qui lui valurent l'honneur de se voir élever une statue sur la place du

(1) *De l'ermite qui s'enivra* (publié par Roquefort dans son livre *De la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles*, p. 334). Ce conte, analysé par Le Grand d'Aussy : *Fabliaux*, tome V, p. 122, se trouve dans les *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, de M. Loys Brueyère, p. 332, dans la *Littérature orale de la Picardie*, de M. H. Carnoy, p. 134, dans *El libro de los exemplos*, ex. LVI, dans les *Instructions du chevalier de la Tour Landry*, ch. LXXXIX ; MM. Certeux et Carnoy l'ont rencontré en Algérie : *L'Algérie traditionnelle*, p. 28.

marché, il se décida à s'embarquer de nouveau. Les conseils d'un habitant de la ville, nommé Estrangilo, le déterminèrent à prendre ce parti. Le bruit de la colère d'Antiochus s'était répandu jusqu'à Tarse et, malgré sa reconnaissance, le peuple de cette cité craindrait probablement de prendre la défense du roi de Tyr. Apollonius se mit donc en mer, escorté par les vifs regrets des habitants. Son voyage ne fut pas heureux : il fut assailli par une violente tempête, son vaisseau fit naufrage et de tous ceux qui le montaient il échappa seul à la mort. Ayant gagné la terre sans avoir rien pu sauver de ses richesses, le pauvre Apollonius s'abandonna aux plus sombres réflexions. Il en fut distrait par la vue d'un pêcheur dont il s'approcha et auquel il raconta toutes ses aventures. Le pêcheur répondit au roi par des pensées sur la mobilité des choses humaines ; puis, finissant par où il aurait dû commencer, il lui offrit la moitié de son manteau, le conduisit à sa cabane et lui présenta un frugal souper. Le lendemain matin, Apollonius pria son hôte de lui indiquer le chemin de Pentapolim, la capitale du pays. Le pêcheur conduisit Apollonius et ne le quitta qu'après l'avoir mis sur la route qu'il devait suivre. En arrivant près de Pentapolim, Apollonius aperçut beaucoup de jeunes gens qui s'amusaient à la paume, les aida à ramasser la balle et déploya tant d'adresse à cet exercice qu'il attira l'attention du roi Architrastes, lequel vint à passer par cet endroit. Architrastes, charmé de la dextérité et de la bonne mine de l'étranger, l'engagea à le suivre dans son palais et à dîner avec lui. L'heure du repas étant sonnée, le roi s'aperçut que l'inconnu était

pas présent; il l'envoya donc quérir, mais Apollonius n'osait pénétrer dans le palais tant il était mal vêtu. Le roi lui envoya alors les plus beaux habits qu'il put trouver chez lui, et le naufragé n'eut plus de motifs pour refuser l'invitation qui lui était faite. Après le festin, Architrastes fit appeler sa fille Luciana. La jeune infante entra, baisa la main de son père, comme un enfant bien élevé, salua les seigneurs et jeta un regard de curiosité sur le voyageur. Le roi, voyant que celui-ci attirait l'attention de Luciana, engagea l'infante à lui parler et à s'enquérir de ses aventures. Elle le fit avec tant de bonté qu'Apollonius ne put lui cacher ni qui il était, ni ce qui lui était arrivé; mais le souvenir de ses malheurs lui arracha des larmes, et Architrastes, peiné de cette marque de douleur, engagea sa fille à distraire l'étranger par ses chants. La princesse prit aussitôt un rebec et en joua de façon à s'attirer de vives approbations. Apollonius, cependant, ne mêlait pas ses applaudissements à ceux des courtisans, et le roi, un peu choqué de son silence, lui demanda s'il ne trouvait pas que sa fille eût quelque talent. Apollonius répondit franchement que certainement la belle Luciana jouait agréablement du rebec, qu'elle avait un bon commencement, mais qu'elle n'était pas arrivée à toute la hauteur de son art. L'infante, curieuse de juger le talent d'Apollonius, le pria de jouer lui-même. Il n'y consentit qu'à la condition qu'on lui mettrait une couronne sur la tête. Quoique pauvre, il ne voulait pas abaisser sa dignité. Architrastes envoya sur-le-champ chercher la meilleure de toutes ses couronnes et, l'ayant placée sur

son front, le voyageur commença à chanter tout en s'accompagnant aussi bien qu'Apollon l'eût pu faire. L'infante fut ravie et désira qu'Apollonius lui donnât des leçons ; il y consentit volontiers, mais ces entrevues fréquentes eurent un résultat facile à deviner. Luciana s'éprit pour lui d'un tel amour qu'elle tomba malade et si gravement que les plus célèbres médecins ne purent rien deviner à ses souffrances. Sur ces entrefaites arrivèrent à la cour trois princes qui, chacun, venaient solliciter la main de l'infante. Le roi leur répondit qu'ils arrivaient mal à propos, car sa fille était fort malade, et que les plus fameux médecins ne savaient quels remèdes lui prescrire. « Cependant, ajouta-t-il, je ne puis vous laisser repartir ainsi ; écrivez chacun une lettre, — car sans doute vous savez écrire, — donnez vos noms, on remettra les lettres à ma fille et elle pourra choisir. » Ils firent ce qu'Architrastes leur conseillait, parlèrent de leurs États, de leurs richesses, de leurs ancêtres, et le roi, après avoir scellé ces demandes avec son propre anneau, chargea Apollonius de les remettre à sa fille. Celle-ci fut toute surprise en voyant Apollonius.. « Mon maître, lui dit-elle, que venez-vous faire à cette heure ? Comment se fait-il que vous entriez ici dans cet instant ? Ce n'est jamais dans ce moment de la journée que vous venez me donner une leçon. — Je ne viens pas pour vous donner une leçon, répondit Apollonius, mais je viens remplir près de vous un message. Le roi votre père était allé se promener pour attendre l'heure du dîner, lorsqu'arrivèrent trois infants pour vous demander en mariage, tous trois nobles,

beaux et puissants. Votre père les a parfaitement reçus ; mais, ignorant ce que vous pourriez dire de leurs intentions, il les a engagés à vous écrire et ce sera à vous de faire un choix. » L'infante prit les lettres et les ouvrit... Elle ne trouva dans aucune le nom qu'elle cherchait. Cette scène est très bien contée dans le poème espagnol, et je voudrais avoir rendu tout ce qu'elle offre de grâce et de sentiment.

Luciana écrivit une réponse et la confia à Apollonius. Celui-ci alla la remettre au roi qui se promenait sur le rivage. L'infante disait qu'elle choisissait pour époux celui qui seul avait échappé à la fureur de la mer. A ces mots chacun des prétendants assura qu'il avait couru le danger auquel la princesse faisait allusion. Mais Architrastes, qui était un homme de beaucoup de sens, soupçonna qu'ils mentaient et donna la lettre à Apollonius pour qu'il lui dît sa manière de voir. Apollonius comprit sur-le-champ la pensée de l'infante et devint tout rouge. Architrastes, appuyant alors la main sur la manche de celui-ci, le prit à part, et quelques mots le mirent au fait de ce qui se passait. Il revint ensuite vers les trois infants et les congédia, puis il se rendit près de sa fille qui, en l'apercevant, fut bien troublée ; mais le bon roi la tranquillisa et lui ayant demandé quel était le mari qu'elle voulait, elle répondit qu'elle ne pouvait vivre sans Apollonius. Architrastes accueillit ces paroles avec beaucoup de joie, et peu de temps après on célébra avec la plus grande pompe le mariage du roi de Tyr et de la belle Luciana. — Un jour, Apollonius s'alla promener au bord de la mer avec sa douce compagne ;

il pouvait y avoir alors sept mois qu'ils étaient mariés et Luciana était devenue enceinte dès la première semaine. Les deux époux virent un navire jeter l'ancre, et Apollonius, ayant demandé au maître du bâtiment quelle était sa patrie, entendit avec émotion le nom de Tyr. En causant avec son compatriote, le roi apprit qu'il était toujours aimé de ses sujets, et il fut informé d'une nouvelle d'un grand intérêt : Antiochus et sa fille n'existaient plus, le diable les avait fait périr et les habitants d'Antioche s'étaient décidés à reconnaître Apollonius pour souverain. C'était là une disposition dont il fallait profiter, aussi le roi de Tyr annonça-t-il à sa femme qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'elle devait se préparer à quitter Pentapolim avec lui. Luciana voyait ce voyage avec crainte à cause de sa grossesse, mais Architrastes appuya fortement son gendre, et l'on s'occupa du départ. Ce fut un triste jour que celui où, après avoir reçu la bénédiction d'Architrastes, les deux époux montèrent dans un vaisseau. Bien des larmes coulèrent, mais elles ne firent pas tomber les vents qui gonflaient les voiles, et le navire disparut à l'horizon. Le ciel était beau, la mer ne pouvait être plus calme et semblait vouloir faire oublier à Apollonius les maux qu'elle lui avait causés. Cet aspect si paisible des flots tranquillisait les passagers ; heureux était Apollonius, heureuse était Luciana : ils ne savaient pas que la peine est la sœur de la joie. Au bout de quelques jours de traversée, Luciana se trouva prise des douleurs de l'enfantement et avec d'horribles souffrances donna la vie à une petite fille ; mais manquant des soins nécessaires, la

malheureuse mère tomba dans un état tel qu'on la crut morte. Les matelots, convaincus par une étrange superstition que le navire courrait les plus grands dangers si on conservait un cadavre, exigèrent avec violence que le corps de Luciana fût jeté à la mer. « Bientôt, si nous conservons ce cadavre, nous allons tous périr — disaient-ils au roi — perdons la mère pour conserver la fille. » Après une vive résistance et croyant s'apercevoir que déjà les vagues commençaient à grossir, le malheureux Apollonius fut forcé de céder. Il oignit de parfums le corps bien-aimé et le plaça dans un cercueil enduit de bitume. Il mit dans ce cercueil quarante bonnes pièces d'or et y ajouta une lame de plomb sur laquelle il avait écrit et le nom de la morte et une prière à ceux qui la trouveraient de la faire honorablement ensevelir; puis le sacrifice s'accomplit. Les eaux portèrent le cercueil à Ephèse; là il fut recueilli par un savant physicien qui errait sur la plage. Celui-ci chargea un de ses élèves de remplir les désirs témoignés par Apollonius, et le disciple commença à s'occuper des tristes soins qui précèdent l'inhumation. Tout à coup il lui semble qu'il sent un léger battement de cœur, il interroge le pouls et se dit que la vie n'est pas complètement éteinte. Il court porter cette nouvelle à son maître, qui est hors de la chambre. Le physicien s'empresse d'aider son élève et Luciana revient à la vie.

La pauvre reine apprit par ses sauveurs dans quel lieu elle se trouvait, et, en attendant que quelque heureux hasard pût lui apporter des nouvelles de son mari, elle se décida à entrer dans un monastère, et à y vivre comme

une religieuse. Maintenant que nous sommes plus tranquilles sur le sort de Luciana, allons retrouver Apollonius. Après que le cercueil eût été jeté dans les flots, sa tristesse fut extrême, et les jours s'écoulèrent sans améliorer sa lamentable position. Ce fut ainsi qu'il arriva à Tarse. Il ne voulut pas se faire connaître et alla loger chez Estrangilo, un des habitants de cette ville, qu'il avait particulièrement connu autrefois. Il lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il l'avait quitté et lui confia sa fille qu'il appela Tarsiana, et la gouvernante de celle-ci, Lycorides, qui avait été la nourrice de Luciana. Apollonius fit ensuite le vœu de ne couper ni ses cheveux ni ses ongles tant que Tarsiana ne serait point mariée; puis il déclara qu'il ne voulait ni aller à Tyr, ni se rendre à Antioche, ni retourner à Pentapolim, et qu'en attendant que sa fille fût grande, il irait parcourir l'Egypte... Dans quel but? C'est ce que l'auteur ne dit point; pas plus que les autres poètes, ses contemporains, il ne se donne la peine de pallier les invraisemblances.

Estrangilo et sa femme Dionisa eurent d'abord les plus grands soins de la petite Tarsiana. Ils ne la laissèrent manquer d'aucune chose; ils lui donnèrent des maîtres de grammaire et lui firent apprendre à jouer du rebec et à chanter; si bien que, parvenue à l'âge de douze ans, l'enfant était charmante et n'avait point de rivales dans la ville de Tarse dont tous les habitants la chérissaient. La jeune Tarsiana ne devait cependant pas tarder à connaître la douleur : elle perdit sa bonne gouvernante Lycorides, qui, avant de mourir, lui révéla

le secret de sa naissance. Ce malheur ne vint point seul... Dionisa, en voyant l'infante si parfaite, en l'entendant partout mettre au-dessus deses propres enfants, Dionisa, qui jusque-là avait dignement rempli ses devoirs, se laissa tout à coup aller à la jalousie. Elle se dit que si Tarsiana disparaissait elle pourrait profiter des richesses de celle-ci pour marier convenablement ses filles. La méchante femme s'adresssa à un malfaiteur nommé Théophyle et lui promit de grandes récompensess'il voulait tuer Tarsiana. Le misérable consentit au crime, et il fut décidé que le lendemain il frapperait la jeune princesse lorsqu'elle irait prier sur la tombe de Lycorides. Théophyle se trouva en effet au cimetière au moment où Tarsiana y entra, et lorsqu'elle s'agenouilla sur la tombe de sa gouvernante, il se précipita sur elle, la saisit par ses beaux cheveux et leva son sabre. Mais la malheureuse Tarsiana lui demanda d'une manière si touchante un instant pour prier Dieu que l'assassin n'eut pas le courage de le lui refuser. Il s'apprêtait pourtant à gagner la récompense promise; il relevait son arme, lorsque des pirates, qui passaient près du cimetière, poussèrent de grands cris qui le mirent en fuite. Les pirates s'approchèrent de la jeune fille, la trouvèrent belle et, pensant qu'ils pourraient la vendre un bon prix, l'entraînèrent avec eux sur leur vaisseau et la conduisirent à Mythilène. Là, Tarsiana fut mise en vente, et ses charmes excitèrent l'attention et les désirs d'Antinagoras, qui tenait cette ville sous sa puissance, puissance peu étendue et peu despotique, car un mauvais homme, qui faisait le plus

honteux métier, ne craignit pas d'enchérir sur les mises d'Antinagoras et lui enleva la belle captive pour augmenter le sérail qu'il tenait à la disposition du public. Le lendemain, Antinagoras se présenta chez le maître de Tarsiana et lui paya la somme à laquelle ce dernier tarifait la première entrevue qui aurait lieu avec son esclave. Mais la princesse supplia avec tant d'éloquence Antinagoras de ne pas l'outrager, que celui-ci la quitta en manifestant les sentiments du plus grand respect. Tarsiana comprenait cependant combien sa position offrait de danger ; elle fit une proposition à son maître. Elle lui offrit d'aller, comme les jongleurs, chanter et jouer d'un instrument sur les places publiques, et lui promit de lui rapporter de fortes sommes d'argent. Son maître finit par consentir à cette proposition, et le lendemain de bonne heure la jeune fille, après s'être richement parée, se rendit sur la place du marché. Là, elle se mit à jouer de la viole et à chanter avec un talent qui ravit tous les assistants. Elle gagna plus de cent marcs. En continuant à exercer ce métier, Tarsiana s'acquit bientôt l'affection et le respect de tous les habitants.

Cependant dix années s'étaient écoulées depuis qu'Apollonius avait confié sa fille à Estrangilo, et l'époque où il s'était proposé de venir la retrouver était arrivée. Il quitta donc l'Égypte et partit pour Tarse. A la vue du roi, Estrangilo éprouva le plus grand trouble ; mais sa femme, espérant tromper Apollonius par ses mensonges, prit la parole et annonça au pauvre père qu'il n'avait plus d'enfant. Le désespoir d'Apollonius fut navrant, et il demanda à aller pleurer sur la tombe de sa fille.

La méchante Dionisa conduisit le roi près d'un monument vide qu'elle avait fait élever et sur lequel on lisait l'épithaphe de Tarsiana (1). Arrivé sur la tombe. Apollonius ne trouva pas une larme. Il s'étonna de rester aussi calme et se dit que si réellement le corps de sa fille était là, il éprouverait cette douleur qu'il était surpris de ne pas ressentir. Soupçonnant que sa fille existait encore, mais ignorant ce qu'elle pouvait être devenue, il s'embarqua dans la pensée de retourner à Tyr. Une violente tempête l'assaillit et poussa son navire vers la plage même où vivait Tarsiana. Le vaisseau aborda à Mythilène. Apollonius permit aux gens de l'équipage de descendre à terre et d'y aller chercher des vivres. Quant à lui, il ne voulut pas quitter le lit sur lequel il gémissait, il défendit qu'on vint l'importuner. Après avoir fait l'acquisition des vivres qui leur étaient nécessaires, les hommes de l'équipage vinrent faire leur repas sur le vaisseau et attirèrent l'attention d'Antinagoras qui se promenait sur la jetée. Il s'approcha d'eux, et leur demanda quel était le patron du navire. Ceux-ci lui répondirent que leur maître gisait malade sur un lit et qu'il avait défendu que l'on s'approchât de lui ; ils ajoutèrent qu'il se nommait Apollonius et apprirent à Antinagoras une partie des infortunes de ce prince. Antinagoras se souvint qu'il avait entendu prononcer le nom d'Apollonius par Tarsiana. Montant sur le vaisseau,

(1) Dans le roman de *Floire et Blanceflore*, les parents de Floire, pour lui faire oublier son amour, vendent Blanche fleur à des corsaires et lui font élever un tombeau comme si elle eût été morte. (V. *Floire et Blanceflor*, p. 23.)

il s'avança vers le roi de Tyr en écartant ceux qui voulaient l'en empêcher. La colère d'Apollonius se calma à la vue d'un étranger, et Antinagoras adressa au roi les plus sages discours. Il s'aperçut pourtant que ses paroles ne consolait pas le malade et songea à recourir au merveilleux talent de la belle Tarsiana. Il la fit appeler sur-le-champ et elle chanta d'une manière ravissante, mais sans réussir non plus à rendre le calme à Apollonius. Celui-ci lui fit remettre de l'or, mais elle refusa d'abord et, dans son désir de prolonger son entretien avec le voyageur, elle s'engagea ensuite à recevoir son cadeau à la condition qu'Apollonius devinerait plusieurs énigmes proposées par elle. Le roi finit par accepter cette condition et expliqua les énigmes dont le mot lui était demandé. Se voyant battue, Tarsiana s'efforça encore de prolonger l'entrevue, mais Apollonius ne le permit pas... La jeune fille, sur le point de quitter le voyageur pour lequel elle ressentait une irrésistible tendresse, se précipita tout à coup dans ses bras... Le roi la repoussa rudement; elle ne put alors retenir ses plaintes, et, tout en maudissant son triste sort, elle esquissa en quelques mots l'histoire de sa vie... En l'entendant, Apollonius éprouva une surprise qui se changea en une joie indicible lorsque Tarsiana, complétant son récit, lui eut prouvé qu'elle était sa fille (1).

(1) Dans le *Ramayana*, poème sanscrit, Rama retrouve ses fils un peu comme Apollonius retrouve sa fille; il les reconnaît dans de jeunes rapsodes qui chantent les courses de Rama. — (*Le Ramayana*, poème sanscrit, mis en français par H. Fauche, t. I^{er}, p. 55.)

« Il la prit dans ses bras avec une très grande allégresse, disant : « Ah ! ma fille, je mourais pour vous. Maintenant, j'ai perdu le souci que j'avais, ma fille ; jamais un si beau jour ne s'est levé. Ce jour, je ne croyais jamais le voir ; je ne croyais jamais vous tenir dans mes bras. J'eus pour vous de la douleur ; j'ai maintenant du plaisir. J'aurai toute ma vie à remercier Dieu de ce moment. » Il commença à appeler : « Venez, mes vassaux, Apollonius est guéri ; battez des mains, chantez... Pensez comment vous ferez cette fête grande et complète : elle est retrouvée la fille que j'avais perdue ! Bonne fut la tempête : elle fut permise par Dieu, puisque c'est elle qui nous a conduits ici !... »

Antinagoras fut plus heureux de cette rencontre que s'il eût gagné le royaume de France, et pria Apollonius de lui donner sa fille. Le roi de Tyr accueillit avec joie cette demande. Le mariage fut célébré au milieu des plus grandes réjouissances ; le vilain homme qui avait mis la vertu de Tarsiana dans un si grand danger fut lapidé, et l'épouse d'Antinagoras maria convenablement les femmes qu'il avait chez lui ; elles sortirent, grâce à celle-ci, du péché, et vécurent très honorées. On perpétua par un monument le souvenir de la reconnaissance du père et de la fille ; puis Apollonius, son gendre et Tarsiana partirent pour la ville de Tyr... Durant la traversée, un esprit apparut au roi et lui ordonna de se rendre à Éphèse et d'y visiter le temple de Diane. Apollonius obéit et, dans ce temple, retrouva Luciana. Il alla ensuite avec les autres membres de sa famille à Tarse où Estrangilo et Dionisa reçurent un juste châtiment ; puis ayant donné le royaume d'Antioche à Antinagoras

et à Tarsiana, il se dirigea avec Luciana vers Pentapolim pour y voir le bon Architrastes. Plus tard, Apollonius eut un fils dont la naissance le combla de joie, et après plusieurs années d'une félicité parfaite il trépassa dans la ville de Tyr. Cette mort donne à l'auteur l'occasion de débiter quelques banalités sur la vanité et la brièveté de la vie, et son poème, finissant par une espèce de prière, se termine par le mot : Amen.

On attribue, selon moi, une date un peu trop reculée à deux petits poèmes, *Marie l'Égyptienne* et les *Rois d'Orient*, découverts par le marquis de Pidal dans le manuscrit qui contient le livre d'Apollonius. Je leur assignerai à peu près la même date qu'à ce livre, tout en reconnaissant que la langue en est plus informe, ce qui tient peut-être à ce qu'elle était employée par un poète populaire; comme dans la *chanson du Cid*, quelques mots, *uxor*, par exemple, y sont restés latins.

Marie l'Égyptienne a joui d'une grande célébrité au moyen âge. Sa vie, suivant Alban Butler, traduit par Godescard (1), aurait été écrite d'après la relation d'un contemporain de Zozime qui avait vu la sainte. Cette œuvre fut sans doute le thème sur lequel Hildebert, évêque du Mans, composa au XI^e siècle un poème latin et fut probablement le point de départ du récit de la *Légende dorée*.

L'auteur inconnu de l'œuvre espagnole débute par une apostrophe directe à ses auditeurs :

« Écoutez, hommes, une histoire (huna razon) dans la-

(1) *Vies des pères, des martyrs et des principaux saints*, t. III, p. 283.

quelle il n'y a que vérité ; écoutez-la de cœur pour avoir pardon de Dieu. Elle est toute faite de vérité, il n'y a rien de fausseté. Tous ceux qui aiment Dieu écouteront ces paroles, et pour ceux qui de Dieu n'ont souci, cette parole sera dure. D'une dame que vous avez ouï nommer je veux vous conter toute la vie, de sainte Marie Égyptienne qui fut une dame très belle et de son corps très fière. »

L'auteur continue par quelques réflexions morales puis arrive enfin à son sujet. Marie, dès sa jeunesse, s'abandonna à tous ses mauvais penchants ; les exhortations de sa mère, les réprimandes de son père passaient sur elle comme un souffle de vent. Pour être plus libre dans ses vices, elle quitta sa famille, elle partit seule comme un voleur qui ne veut point de compagnie. Elle emportait avec elle un petit oiseau ; il chantait hiver et été, et elle l'avait en grand goût parce que toujours il chantait d'amour. Elle arriva à Alexandrie avec grande joie.

« Elle fit prévenir tous les fils de bourgeois pour qu'ils la vinssent admirer. Eux avaient grande passion pour elle, parce qu'elle était comme une fleur. Tous lui faisaient la cour pour obtenir son amour (por el su cuerpo acabar). Elle les recevait très volontiers pour qu'ils fissent à leur plaisir. A boire, à manger, dans la folie elle passait ses jours et ses nuits. Quand elle se levait de table, c'était pour se réjouir avec eux. Elle ne songe qu'à jouer, qu'à rire ; elle ne se rappelle pas qu'elle mourra un jour. Les jeunes gens de la ville sont si épris de sa beauté que, chaque jour, ils viennent la voir et ne peuvent s'éloigner d'elle. Elle attirait telle foule que les jeux se changeaient en querelles sanglantes. Devant

sa porte, on se donnait de grands coups d'épée, le sang répandu coulait dans la rue. La malheureuse, quand elle le voyait, n'en avait nul souci. Celui qui était le plus vicieux, celui-là était son ami. Si deux de ses amis mouraient, il lui en restait cinquante vivants. Pour l'âme de celui qu'elle avait perdu elle ne donnait qu'un rire. Ceux qui étaient blessés pour elle, elle n'allait pas les visiter. Elle aimait mieux se divertir avec ceux qui se portaient bien que d'aller voir des malades. »

Cette dangereuse Marie jeta toute la ville dans le trouble; mais c'est que, depuis qu'elle naquit, on ne vit pas de beauté comparable à la sienne. Elle avait des oreilles rondes, blanches comme le lait des brebis; ses yeux et ses sourcils étaient noirs; son visage avait la couleur de la rose; ses seins étaient comme des pommes; son cou et sa poitrine étaient tels que la fleur d'épine; ses bras, son corps étaient blancs comme le cristal. Les vêtements dont elle se parait étaient de la plus grande richesse; jamais elle ne se couvrait de laine : il lui fallait l'or, l'argent, la soie, l'hermine; elle ne se chaussait que de souliers de maroquin, magnifiquement brodés.

Un jour de printemps, la belle pécheresse sortit de la ville et, se promenant sur le pont, elle vit une galère pleine de pèlerins qui allaient à Jérusalem. Marie eut envie de faire aussi ce voyage. Le poète décrit ensuite la traversée avec des détails que nous ne reproduirons pas. Arrivée à Jérusalem, Marie mena une vie plus dissolue que jamais. Le jour de l'Ascension, mêlée à la foule des pèlerins, elle voulut comme eux

pénétrer dans le temple, mais des anges armés d'épées la repoussèrent du saint lieu. Cette apparition fit une vive impression sur la courtisane; déplorant ses erreurs, arrachant ses cheveux, meurtrissant sa poitrine, elle tomba à genoux devant une statue de la Vierge et prononça une longue prière.

Marie s'adressa ensuite à Dieu et le pria de la protéger contre les tentations, puis elle se rendit de nouveau à l'église. Aucune apparition ne lui en défendait plus l'entrée et une voix mystérieuse l'engagea à se rendre sur les rives du Jourdain, au monastère de Saint-Jean, où elle recevrait le divin remède qui la guérirait de ses crimes. Cette voix lui enjoignit encore de se retirer ensuite dans la solitude. Elle obéit et se soumit, dans le désert, aux plus cruelles expiations. Le poète la peint bien différente de ce qu'il l'a montrée au commencement de son récit. Au bout de sept ans, Marie fut privée de ses vêtements; elle n'eut plus pour se couvrir que ses cheveux incultes; les épines déchiraient ses pieds sans chaussures. Chaque fois qu'une épine la blessait, elle perdait un de ses péchés. Elle avait emporté avec elle trois pains : la première année ils furent durs comme la pierre, ils devinrent ensuite blancs et tendres comme s'ils eussent été faits le matin. Quand les pains furent mangés, Marie se nourrit d'herbes et de racines, elle en vécut dix-huit ans; elle vécut ensuite vingt ans sans rien manger, à moins qu'un ange ne lui apportât de la nourriture. Le diable voulut encore la tenter, il s'efforça de lui rappeler tout ce qu'elle avait tant aimé, les grands repas et les lits moelleux, mais

elle réussit à vaincre le mauvais. Il y avait près de quarante ans que Marie accomplissait sa dure pénitence quand elle fut rencontrée par un saint personnage, Zozime, que l'auteur espagnol appelle don Gozimas. Il crut voir un spectre, mais elle l'appela par son nom; il reconnut alors qu'il y avait là quelque chose de divin et s'approcha; mais comme elle était nue, il lui donna en se détournant une partie de ses vêtements. Lorsqu'elle s'en fut couverte, elle lui apprit ses crimes et son repentir. Zozime fut touché de tant de remords et Marie lui demanda de lui apporter la communion, ce qu'il fit. Le saint regagna le monastère dans lequel il habitait en admirant la piété de la sainte. Il revint ensuite pour la revoir... il ne trouva plus que ses restes mortels, mais quelques lettres étaient tracées sur le sol : « Prends, Zozime, le corps de Marie, ensevelis-le aujourd'hui, et quand tu l'auras enseveli, prie pour elle. »

Zozime s'apprêtait à exécuter ces ordres tout en craignant de ne pouvoir lui seul creuser la fosse; tout à coup un lion descendant de la montagne vint l'aider dans sa tâche. Zozime retourna dans son couvent, et l'exemple de Marie, qu'il prenait plaisir à citer, amenda la vie de plusieurs moines :

« Prions cette Marie, chaque jour et chaque nuit, pour qu'elle intercède près du Créateur pour qui elle eut tant d'amour. Puisse-t-elle obtenir que nous fassions tel service, qu'à l'heure du jugement, il ne nous trouve pas dans le vice, qu'il nous donne part à la vie perdurable; que tout homme doué de sens réponde et dise : Amen ! »

Dans la première édition de ce livre, nous avons dit

que la *légende de Marie l'Égyptienne* offre plusieurs mots qui, avec de légères modifications, font à la fois partie de l'idiome des troubadours et de celui des troubadours, plusieurs mots dont la plupart ont, à la vérité, une origine latine, mais qui, par la manière dont ils sont altérés, indiquent, presque toujours, qu'ils sont provenus non directement du latin, mais des langues qui en dérivèrent en France (1).

Ces observations sur la langue m'avaient amené à penser que nos deux vieilles littératures avaient agi sur les œuvres mises au jour par le marquis de Pidal, et à me ranger à l'opinion de Ticknor. Celui-ci, en comparant la légèreté du style de la *vie de Marie l'Égyptienne* à la gravité de celui de la *geste du Cid*, en remarquant le nombre de mots français qui apparaissent dans la légende, pensait qu'elle pouvait avoir été imitée d'un fabliau ou au moins faite à l'exemple de ce genre de pièces, (2) où plutôt de nos contes dévots.

(1) Tels sont *gente*, *juvent*, *Deus*, *sage*, *vestut*, *semblans*, *affert*, *linatge*, *res* (chose), *grinnyou* (cheveux, poils, en provençal grigno, en roman du Nord grénou; tel est encore l'emploi de l'adverbe *en* dans cette phrase : *torned vos en* (retournez-vous en). On rencontre, toutefois, dans la *légende* le comparatif *genzor* usité en provençal et en vieil italien, et que ne possède pas l'ancien français, qui a cependant l'adjectif *gent*. D'un autre côté, on y remarque les mots *ren* (rien), *domatge*, *buen oratge* (bon vent, en langue d'oïl *bel orage*) qui, je le crois, n'étaient point employés par les troubadours.

(2) It has a light air, quite unlike the stateliness of the poem of the *Cid* and seems, from its verse and tone, as well as from a few French words scattered through it, to have been borrowed from some of the earlier French Fabliaux, or, at any rate, to have been written in imitation of their easy and garrulous style. (*History of spanish literature*, vol. I, p. 24.)

Cette opinion a reçu la sanction de l'un des grands critiques de notre époque, de Ferdinand Wolf (1); cela n'a pas empêché de los Rios (2) de me reprocher d'avoir, non sans adresse, *no sin arte*, poussé à l'extrême le développement des sentiments de Ticknor. Comme je crois très intéressant de montrer la réelle influence que la France exerça jadis sur l'Espagne, comme je n'hésite pas à en rechercher les indices, quelque peu importants qu'ils soient, je demande au lecteur la permission de m'arrêter encore un instant sur ce sujet.

Je crois que l'anonyme espagnol a connu un poème français. Rutebeuf, qui vivait sous saint Louis, en a composé un sur Marie l'Égyptienne (3). Il est en vers octosyllabiques et en contient 1302. Le poème espagnol est écrit en petits vers irréguliers, souvent de huit syllabes, qui sont au nombre de 1344. Jusqu'ici rien n'est suffisant pour révéler une imitation, mais ce qui est une présomption à cet égard, c'est que les deux auteurs ont suivi exactement la même marche. L'antique récit, analysé dans Godescar, de même que celui de la *Légende dorée*, parle d'abord de Zozime et de la rencontre qu'il fit de la pécheresse. Celle-ci lui raconte ses longs dé-

(1) Stofflich ist wohl... das erstere (La vie de Maria l'Égyptienne) sehr wahrscheinlich Zunächst nach einem französischen Muster gebildet worden, das auch auf deren Form nicht ohne einfluss geblieben ist. » *Studien zur Geschichte des spanischen national literatur*, p. 550.

Et, en note, Wolf cite un certain nombre de mots d'origine française qu'il trouve dans la légende.

(2) *Historia critica de la literatura española*, t. III, p. 4, note.

(3) *Œuvres de Rutebeuf*, publiées par Achille Jubinal, t. II, p. 106.

portements et son repentir. Dans Rutebeuf et dans l'anonyme, la disposition est autre. Tous deux racontent directement la vie de Marie, dans laquelle ils font plus tard intervenir Zozime.

L'Espagnol, comme beaucoup de nos trouvères, s'adresse à des auditeurs dont il réclame l'attention, et Ticknor a remarqué cette apostrophe en parlant de la possibilité d'une influence française. Ce début n'existe pas dans l'œuvre de Rutebeuf, mais quand on la compare à la légende espagnole, on lui trouve pour tout le reste de frappantes ressemblances avec celle-ci. On voit les deux poètes non seulement suivre le même plan, mais souvent redire dans le même ordre les mêmes détails, exprimer les mêmes pensées. Rutebeuf met dans la bouche de Marie une prière dont voici quelques passages :

En plorant dist : Virge pucele,
 Qui de Dieu fus mère et ancele,
 Qui portas ton fil et ton père,
 Et tu fus sa fille et sa mère (1).

.

.

Virge pucele nete et pure,

(1) Eugène Baret, en trouvant cette idée dans une pièce de Pierre de Corbian :

Domna esposa filh e maire...

semble croire que Dante s'est inspiré de cette pièce en disant :

Vergine madre, figlia del tuo figlio ;

Si com la rose ist de l'espine
 Issis glorieuse roïne.
 Tu es rose et ton fils fruis,
 Enfer fu par ton fruit destruis.
 Dame tu aimas ton ami,
 Et j'ai amé mon anemi.
 Chastée amas et je luxure,
 Bien sons de diverse nature.
 Je et tu qui avons l. nom,
 Le tien est de si douz renom
 Que nus ne l'ot ne s'i déduie.
 Li miens est plus amer que suie.

(Pages 115-116.)

L'anonyme fait dire à Marie :

Ay duenya, dulce Madre,
 Que en el tu vientre toviste al tu padre.

.

mais rien ne prouve que le troubadour ait la priorité dans l'expression de cette pensée qui a été tant reproduite.

On la retrouve dans Gautier de Coincy, dans Gonzalo de Berceo, dans le miracle d'*Amis et d'Amile*, dans l'archiprêtre de Hita, dans un *cantigo* d'Alfonse Alvarez de Villasandino, dans le *Morgante Maggiore*, de tous côtés, dans tous les temps. Un poète moderne, Borghi, s'écrie au début d'une de ses hymnes :

O del eterno artefice
 Madre figliola e sposa.

On aperçoit du reste quelque chose de cette pensée dans une hymne de l'Eglise :

Summi Regis Mater et filia.

.

E fu maravillosa cosa
 Que de la espina sallíó la rosa

 Un nombre avemos yo e ti,
 Mas mucho eres tu lunye de mi;
 Tu Maria e yo Maria,
 Mas no tenemos huna via.
 Tu ameste siempre castidad,
 Yo luxuria e malvezad.

« Ah! dame douce mère, qui dans ton ventre portas ton père... Et ce fut merveilleuse chose que de l'épine sortit la rose. Le même nom avons moi et toi, tu es Marie, je suis Marie, mais nous n'avons pas toutes deux suivi la même voie ; tu aimas toujours chasteté, moi luxure et mauvaiseté. »

Je pourrais multiplier des parallèles de ce genre, la traduction ou l'imitation est continuelle, je me bornerai à une autre citation. Rutebeuf dit en parlant de l'expiation de Marie :

...Ni remest mes cousture entière
 Ne par devant ne par derrière,
 Ses cheveil sont par ses épaules ;
 Lors n'ot talent de mener baules.
 A paine deist ce fust ele
 Qui l'eust véu damoiselle,
 Quar ne paraît en li nul signe.
 Char ot noire com pel de cigne ;
 Sa poitrine devint mossue
 Tant fu de pluie débatue.

Les bras, les lons dois e les mains
 Avoit plus noirs (et c'est du mains)
 Que n'estoit pois ne arremenz,
 Ses ongles roingnoit aus dents;
 Ne semble qu'ele aît point de ventre
 Porce que viande n'i entre,
 Li pies avoit crevez desus,
 Desous navrez que ne pot plus.
 Quant une espine la poingnoit
 En Dieu priant les mains joingnoit...

(Page 121.)

On retrouve ces détails dans le portrait plus allongé
 que fait le poète espagnol, portrait dont j'ai parlé
 déjà. Voici les vers espagnols imités du français :

E los cabellos que eran ruvios
 Tornaron blancos e suzios

 La faz muy negra e arrugada
 De frio viento e elada.

 Tan negra era su petrina
 Como la pez e la resina.

 Brazos luengos e secos dedos
 Quando los tiende semeian espetos,
 Las unyas eran convenientes,
 Que las taiava con los dientes.
 Et vientre avia seco mucho
 Que non come ningun conducho.

Los pïedes eran quebrazados
En muchos logares eran plagados,
E por nada non se desviava
De las espinas on las fallava.

« Les cheveux, qui étaient dorés, devinrent blancs et sales... Le visage noir et ridé par le froid, le vent et la gelée... Les flancs étaient aussi noirs que la poix et la résine. Les bras étaient longs, les doigts secs ; quand elle les tendait ils semblaient des flèches. Les ongles étaient d'accord avec le reste, car elle les rognait avec les dents. Son ventre était tout aplati, parce qu'elle ne mangeait aucune nourriture. Les pieds étaient déchirés et en bien des places couverts de plaies. Elle ne cherchait pas à se garer des épines où elle les trouvait... »

Comme nous venons de le dire, le portrait que fait l'anonyme est beaucoup plus détaillé que celui de Rutebeuf. Il se complait à la peinture de ce pauvre corps décharné, dont, ailleurs, il a décrit toutes les splendeurs. Ses vers ont un réalisme qui fait un peu souvenir d'une pièce de Villon : *Les regrets de la belle Haulmière*. Presque toujours l'anonyme délaye les vers de Rutebeuf ; il le fait souvent avec quelque succès et rencontre parfois des idées ou des images heureuses, comme lorsqu'il montre la pénitente apparaissant toute nue à Zozime :

« Elle n'est couverte d'aucun vêtement, mais de ses cheveux qui ont poussé blancs comme la neige ; ils descendent jusqu'à ses pieds, elle n'a d'autre voile quand le vent les fait flotter autour d'elle. »

No es cubierta d'otro vestido
 Mas de cabello que le es crecido,
 Sus crines alvas como nieves,
 Dessas se cubre fasta los pies.
 Non avie otro vestimiento
 Quando aquel erzie el viento.

Par moments trop diffus, dans d'autres instants l'anonyme saisit mieux que Rutebeuf ce qu'une situation a de frappant. Plus que Rutebeuf, il sait mettre de la vie et de la couleur dans ses récits. J'ai cité, et l'on aura remarqué la manière vraie, rapide, tout à fait remarquable dont il décrit une existence de courtisane. D'autres passages ne sont pas moins réussis, mais il faut reconnaître, en dépit des observations de de los Rios (1), qu'en maint endroit la légende de l'Égyptienne est fort indécente. Si, comme je n'en doute pas, l'anonyme a connu l'œuvre de Rutebeuf, — et une proposition inverse n'est pas soutenable, — il n'a pas été un copiste servile, il a couvert de variations parfois heureuses le thème qu'il nous empruntait. Je ne refuse pas à l'anonyme l'éloge qu'il peut mériter; je tiens seulement à constater que son poème est un témoignage en faveur de l'influence française.

La *Légende des rois d'Orient*, publiée également par le marquis de Pidal, est beaucoup plus courte que celle de Marie l'Égyptienne; elle n'a que 244 vers, d'un rythme très irrégulier. Elle ne se distingue guère par le style, mais la donnée, qui a pu être fournie par l'Évangile apo-

(1) T. III, p. 38.

crypte de l'enfance du Sauveur, est assez heureuse. Le sujet de cette œuvre est l'arrestation de la Sainte Famille par des brigands. Le fils de l'un d'eux, couvert d'une affreuse lèpre, est guéri en se servant de l'eau qui a été employée à laver l'enfant Jésus. Plus tard, cet enfant, devenu un homme, se trouve attaché à une croix à côté du Christ mourant, c'est le bon Larron (1).

Il ne faut pas confondre ce poème, qui porte le titre de *Libro de los reyes de Orient*, avec un autre, *Los reyes magos*, que de los Rios a découvert dans la Bibliothèque de Tolède et qu'il a donné dans son *Historia critica de la literatura española*, t. III, p. 658. Cette pièce est incomplète, elle a quelque intérêt parce que sa forme dialoguée peut la faire considérer comme étant le fragment d'un mystère, sans doute, l'un des plus anciens qui aient été représentés en Espagne.

On doit encore au marquis de Pidal une publication intéressante, mais qui, n'ayant pas été mise dans le commerce, est peu répandue (2). Nous la connaissons grâce à F. Wolf. Ce savant l'a reproduite dans ses études sur la littérature espagnole (3). C'est le fragment d'un poème qui paraît appartenir au XIII^e siècle. L'auteur raconte une vision. Il aperçut un corps mort, et vit près de ce cadavre l'âme qui venait de s'en échapper. Elle maudissait son compagnon et lui rappelait l'inanité de tout ce

(1) On retrouve cette légende dans les Abruzzes : *Usi e costumi abruzzesi*, por A. de Nino, p. 46.

(2) *Fragmento inedito de un poemo castellano antiguo*, Madrid, 1856.

(3) Pages 54 et suiv.

qui, naguère, faisait son orgueil et sa joie. Wolf ne doute pas de la source française de ce poème dont l'original dut avoir pour auteur un Anglo-Normand. Comme preuve, il cite les vers espagnols qui ont été presque littéralement traduits. En voici quelques-uns :

Un sabado exsient, domingo amanescient
Vi una grant vision en mio leio dormant...

Un samedi per nuit endormi en mon lit
Et vi en mon dormant une vision grant...

Et alma essent erida, desnuda ca non vestida
A guisa d'un enfant, fazie duelo tan grant...

L'ame estoit issue ce me est vis tote nue
En guise d'un enfant el faisoit dol mult grant...

O son los palafrès que los grandes e los res
Te solian dar para losaniar...

Où sont li palefrèi que li conte et li rei
Te solaient doner por loseinge porter. Etc.

Wolf termine ces curieux rapprochements, qu'il développe plus que nous ne le pouvons faire, en voyant dans cette ressemblance une preuve remarquable (*Merkwürdig*) de l'influence de la France du nord (1).

La donnée de ce petit poème fut du reste en faveur au moyen âge. A une époque un peu moins reculée appar-

(1) Dieses Gedicht ist darun doppelt merkwürdig, weil sich an ihm der Einfluss in Beriehung auf Stoff und Form der französischen, ja der nord französischen Poesie urkundlich nachweisen lässt, p. 39.

tient un *Débat du corps et de l'âme* (1) reproduisant le même sujet, et en Espagne, bien des poètes, sous don Juan II surtout, se sont complu à peindre les peines de la vie et les triomphes de la mort.

Je terminerai ce chapitre par quelques mots sur un petit poème découvert dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale et récemment publié par M. Morel Fatio (2). L'auteur se peint comme un jeune clerc qui aima toujours les femmes et apprit la courtoisie en Allemagne, en France et en Lombardie. Il raconte sa rencontre avec une charmante dame dans un riant verger et rapporte les tendres propos échangés avec elle. La fin de la pièce est fort obscure. A son début le clerc a parlé de deux vases, l'un plein de vin, l'autre d'eau, et posés sur la branche d'un arbre. Il revient à ces vases qui servent comme de vague lieu à une suite, ou une seconde pièce dérivant sans doute d'un texte latin ainsi que quantité de dialogues du même genre, à un débat de l'eau et du vin (3). « Il semblerait, dit M. Morel Fatio, que l'auteur n'a pas très bien su ce qu'il voulait. Il annonce un récit d'amour (*razon feyta d'amor*) et en même temps il pense au débat, de là les deux vases du verger ; puis il s'oublie avec la donzella et ne trouve ensuite qu'une transition maladroite pour nous ramener à la dispute du vin et de l'eau. »

(1) Imprimé à la suite du *Débat de deux damoiselles*. Didot, 1825, p. 92.

(2) *Romania*, tome XVI.

(3) Voir *Chants populaires du pays Messin*, t. I, p. 741.

M. Morel Fatio remarque que l'espèce de pastourelle par laquelle commence le poème, par sa langue et sa facture rappelle beaucoup la *légende de Marie l'Egyptienne*, et l'on peut, sans doute, l'attribuer à la même époque.

CHAPITRE VII

GONZALO DE BERCEO

Gonzalo de Berceo est le premier poète espagnol sur lequel on ait quelques renseignements, mais il n'occupe pas dans les lettres une place assez importante pour justifier toutes les recherches auxquelles Sanchez s'est livré à son sujet. Je suis loin cependant de lui refuser tout mérite et je trouve que Bouterwek et Sismondi se sont montrés trop dédaigneux à son égard. Le premier de ces critiques pense que si Gonzalo n'eût pas appartenu à l'Église, on se serait, en Espagne, beaucoup moins intéressé à lui : « Si Berceo, dit-il, avait fait des vers mondains, les littérateurs espagnols ne discuteraient pas avec autant de zèle l'histoire de sa vie. » Mais dans ce cas, ajouterai-je, Bouterwek aurait sans doute fait une plus large place au vieil auteur. Il l'a, je le crois, condamné sans l'entendre et rien qu'à l'intitulé de ses poésies. Des préjugés anti-catholiques l'ont rendu inique à son égard. Il n'a pu supposer qu'un homme adonné à chanter la Vierge et les Saints fût digne d'un examen sérieux. Sismondi n'a guère été plus équitable. Viardot ne s'est pas laissé influencer par ces mesquines préventions : « Gonzalo de Berceo, dit-il, était un

véritable poète auquel il n'a manqué que des connaissances plus étendues que celles de son siècle et un instrument plus maniable et plus harmonieux qu'une langue dans l'enfance (1). »

Oui, dans certains moments, Gonzalo a des éclairs de poésie, il a des pensées, il a quelquefois du style ; ses vers sont écrits avec facilité, c'est pour son temps un versificateur habile s'exprimant avec clarté, maniant sans trop de contrainte une langue indisciplinée, l'assouplissant dans un rythme assez ingrat. Lui donner ces éloges, ce n'est pas dire qu'on puisse le lire sans fatigue et sans ennui. Gonzalo manque d'invention, et dans les sujets de piété qu'il a traités il n'a pas trouvé de grands élans : il n'y a pas là d'inspiration, comme on en admire chez sainte Thérèse, c'est un mysticisme rasant la terre, un mysticisme de légende. C'est bien le prêtre espagnol du moyen âge. Gonzalo ne me paraît mériter ni l'indifférence hautaine de certains écrivains étrangers, ni l'attention excessive avec laquelle il a été considéré par quelques critiques espagnols. Je n'imiterai pas les premiers en n'indiquant Gonzalo que par une phrase dédaigneuse, et je ne suivrai pas les seconds dans des dissertations prolixes et inutiles.

Gonzalo naquit vers la fin du douzième siècle, au plus tard en 1198, à Berceo, ville peu éloignée de l'abbaye de Saint-Millan, dans laquelle il fut élevé. C'est un détail qu'il consigne deux fois dans ses vers. Gonzalo appartint au clergé séculier de sa ville natale et mourut ve

(1) Page 121.

1260. Ses œuvres, non compris quelques hymnes, sont au nombre de neuf, et portent les titres suivants : *Vie du glorieux confesseur saint Dominique de Silos* (Vida del glorioso confessor Santo Domingo de Silos). *L'histoire du seigneur saint Millan, mise du latin en romance* (La Estoria de señor San Millan, tornada de latin en romance). *Du sacrifice de la Messe* (Del sacrificio de la Misa). *Martyre de saint Laurent* (Martirio de San Lorenzo). *Louanges de Notre-Dame* (Loores de nuestra Señora). *Des signes qui apparaîtront avant le jugement* (De los signos que apareceran ante del juicio). *Miracles de Notre-Dame* (Milagros de nuestra Señora). *Le deuil que fit la Vierge Marie le jour de la passion de son fils Jésus-Christ* (El duelo que fizo la Virgen Maria el dia de la passion de su fijo Jesu Christo). *Vie de sainte Oria, vierge* (Vida de santa Oria virgen).

La *Vie de saint Dominique de Silos* paraît avoir été la première production de Gonzalo. Dans les 777 quatrains qui la composent, Sanchez voit le nombre 21 (trois fois sept) et suppose que cette œuvre date de 1221. Cette conjecture, toute bizarre qu'elle soit, ne paraît pas impossible, lorsque l'on se rappelle les savantes puérilités du moyen âge, quand on se souvient que dans *El Doctrinal de Privados* le marquis de Santillana paraît avoir voulu indiquer par le nombre de 53 stances l'année 1453 dans laquelle mourut *Alvar de Luna*, dont la disgrâce fait le sujet du poème. En admettant comme probable la date sous laquelle on place généralement le *Poème du Cid*, il y aurait donc une cinquantaine d'années entre ce poème et la *Vie de saint Dominique*. La

langue a fait des progrès, le vers a pris de la régularité; mais le rythme employé par Gonzalo dans tous ses livres, et que nous verrons encore en usage longtemps après lui, est d'une monotonie fatigante. C'est encore ce quatrain monorime dont s'était déjà servi l'auteur inconnu du *Livre d'Apollonius*. Gonzalo ne cherche pas un style relevé, et, comme on le verra par la fin de la citation suivante, du familier il descend souvent jusqu'au trivial. Voulant écrire pour l'édification du peuple, il désire surtout être aisément compris : « Au nom du Père qui fit toute chose et de don Jésus-Christ, fils de la Glorieuse et de l'Esprit-Saint qui est leur égal, d'un confesseur saint je veux faire une prose en roman vulgaire, dans lequel le peuple a coutume de parler à son voisin, car je ne suis pas assez lettré pour faire un autre latin ; cela vaudra bien, je le crois, un verre de bon vin. »

Bouterwek dit, à propos de ce passage, que Gonzalo appelait ses vers de la prose. L'envie de dénigrer le pauvre vieux poète a fait oublier au savant critique que le nom de *prose* a été donné à des hymnes de l'Église dans lesquelles on ne retrouve plus les règles de la prosodie latine, mais où l'harmonie est produite par le nombre des syllabes et par l'emploi de la rime ; que ce même nom de *prose* fut pris sans doute de ces chants religieux, et donné par les provençaux à leurs poésies narratives :

Versi d'amore e *prose* di romanzi...

s'écrit Dante en parlant des œuvres d'Arnould Daniel.

Il est évident que c'est en souvenir ou des hymnes de l'Église, ou des poèmes de la langue d'oc, que Gonzalo a employé le mot de *prose* et que lui, qui se traite en un endroit de *versificateur*, dans un autre passage de *troubadour*, ne faisait pas des vers, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

La vie de saint Dominique de Silos, dont la fête tombe le 20 décembre, est racontée dans l'ouvrage du P. Ribadeneira. Gonzalo n'a guère fait que mettre la légende en vers. Un des meilleurs passages du poème est l'entrevue du saint et de don Garcia, roi de Navarre : « En ce temps-là, — dit Ribadeneira, — Garcia, roi de Navarre, entreprit de piller les joyaux d'or et d'argent de la sacristie du couvent. Le saint résista constamment à l'avarice du roi, faisant plus d'état de la gloire de Dieu et de défendre les biens de l'Église, si nécessaires au service divin, que de l'indignation ou de l'amitié du roi, qui, depuis, le chassa du couvent de San-Millan avec quelques-uns de ses religieux (1). » Il y a dans l'entretien de Dominique et de Garcia un mouvement assez dramatique. Gonzalo termine son poème en rapportant les miracles du saint. La *Vie de San Millan* (2) n'est pas écrite de suite comme celle de saint Dominique; elle est divisée en trois livres. Dans le premier, Gonzalo raconte la mission du saint, qu'il fait naître à Berceo, en dépit des autres localités fort nombreuses qui se disputent son berceau. Après avoir gardé les brebis,

(1) La *Vie des Saints*, par le R. P. Ribadeneira, trad. de M. l'abbé Daras, t. XII, p. 258.

(2) *Vie des Saints*, par le R. P. Ribadeneira, t. II, p. 193.

Millan fut instruit par un pieux ermite et se retira lui-même dans des lieux déserts, fuyant la foule que la renommée de ses vertus attirait à lui. L'évêque Dydime l'engagea à renoncer à cette vie isolée et à exercer les fonctions de prêtre. Il les remplit à Berceo ; mais bientôt l'envie lui suscita des ennemis. Il fut indignement calomnié et, quittant de nouveau le monde, il se retira dans les montagnes et y reprit son existence d'anachorète. Dans le second livre, Gonzalo raconte, d'après saint Braulio qui écrivit une vie de Millan, les miracles de celui-ci.

Le troisième livre continue la relation de ces miracles et renferme le récit d'une bataille que Ramiro II, roi de Léon, gagna contre les Mores, grâce à l'apparition de saint Jacques et de saint Millan. Cette dernière partie a été prise par quelques critiques pour une œuvre séparée à laquelle ils ont donné le nom de bataille de Simancas. Ce troisième livre est le meilleur. Gonzalo y décrit avec énergie les signes de la colère céleste ; il dit en parlant d'une éclipse qui dura presque tout un vendredi : « Plus épouvantable jour ne se leva jamais depuis le saint Vendredi où le Christ mourut. » N'y a-t-il pas quelque chose de dantesque dans la manière dont le poète raconte cet autre prodige : « Les étoiles se mouvaient dans le ciel, elles volaient par les airs, elles se heurtaient entre elles comme des hommes qui combattent, revenant et fuyant. » Le récit de la bataille est assez chaleureux, et l'on reste convaincu que s'il avait eu le secret d'un autre rythme, Gonzalo aurait pu s'élever plus haut. Cette obligation de renfermer une

pensée dans quatre vers, de les terminer tous quatre par des sons semblables, a dû être une gêne incessante pour le poète; souvent l'idée a été mutilée, d'autres fois elle a été délayée d'une façon toute prosaïque. Deux vers vraiment beaux ont eu pour escorte deux lignes d'une vulgarité désespérante, deux lignes parasites que l'auteur eût certes supprimées s'il ne lui eût fallu ses quatre rimes pareilles. — Voltaire, dans une jolie épître à l'empereur de la Chine, disait, en parlant de notre système poétique :

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchants,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

C'était encore bien pis avec ces malheureux et lourds quatrains monorimes.

Le *Sacrifice de la messe* est une œuvre froide dans laquelle le poète apparaît rarement. Dans ce petit poème, Gonzalo commence par parler de la loi de Moïse et se montre très versé dans l'Écriture sacrée. Il arrive ensuite au sacrifice de la loi nouvelle, à la messe, dont il explique longuement chaque détail. On peut remarquer qu'au temps de Gonzalo on pratiquait quelques cérémonies qui ont été abandonnées depuis. On voit aussi dans les vers du vieil auteur que les fidèles ne découvriraient leurs têtes qu'à l'Évangile. Beaucoup plus tard, Louis de Grenade reprenait cette mauvaise coutume, après être

entré à l'église et s'y être agenouillé, de *se couvrir* et de se mettre à causer avec son voisin. J'extraurai du livre de Berceo cette explication du *Pater* (1) :

« Nous demandons sept choses par cette prière. Les trois premières durent éternellement, les quatre dernières finiront avec le monde et n'ont qu'un temps. La première s'adresse au Père spirituel dont le saint nom est durable et non mortel. La seconde demande le royaume céleste qui ne finira jamais. En troisième lieu, nous demandons que la volonté de Dieu pleine de bénédiction s'accomplisse sur la terre comme au ciel où jamais n'entre un voleur. Ces trois premières choses que nous avons lues ne seront jamais accomplies dans notre monde, mais elles le seront dans l'autre où l'on n'entend jamais de paroles de discorde. La quatrième demande que nous adressons à Dieu est la vie de notre corps ; nous nommons toute la nourriture quand nous disons le pain ; quand nous nommons le pain, nous comprenons tout en lui. Dans la cinquième phrase, — à laquelle nous devons faire grande attention de peur de gravement errer, — si nous demandons que Dieu nous pardonne, nous devons d'abord pardonner à tous... Si nous voulons être pardonnés de nos péchés, pardonnons d'abord ; allons nous confesser, nous pourrons ensuite être certains et assurés que du mal que nous avons fait nous serons déchargés. Quand nous adressons la sixième demande, nous devons le faire de tout cœur, pour que Dieu ne nous laisse pas tomber en tentation qui fait à la chair perdre son frein. Une phrase reste, c'est la dernière qui renferme les autres ; il y a peu de paroles, mais saintes de haute manière. C'est un petit épi bien rempli de grain. Nous prions le Père

(1) Quatrain 255.

céleste que par sa sainte grâce il nous délivre du mortel ennemi, du feu infernal qui ne cesse de brûler en aucun temps. »

Un poète, né en Italie en 1265 — à peu près à l'époque présumée de la mort de Gonzalo — a aussi paraphrasé le *Pater*. Ce poète a dit :

O Padre nostro che ne cieli stai,
Non circoscritto, ma per più amore
Ch'ai primi effetti di lassu tu hai,

Laudato sia'l tuo nome e'l tuo valore
Da ogni creatura, com'è degno
Di render grazie al tuo alto valore.

Vegna per noi la pace del tuo regno,
Che noi ad essa non potem da noi
S'ella non vien con tutto nostro' ngegno.

Come del suo voler gli angeli tuoi
Fan sacrificio a te, cantando *Osanna!*
Così facciano gli uomini de' suoi.

Da oggi a noi la cotidiana manna ,
Senza la qual per questo aspro deserto
A retro va chi più di gir s'affanna.

E come noi lo mal ch'avem sofferto
Perdoniamo a ciascuno, e tu perdona
Benigno e non guardare al nostro suerto.

Nostra virtù che di leggier s'adona
Non spermentar con l'antico avversario
Ma libera da lui che si la sprona (1).

« O Notre Père qui es dans les cieux, qui n'y es pas circonscrit,

Le poète qui fit ces vers s'inspirait aussi de ces mêmes mystères auxquels Gonzalo demandait le sujet de ses chants. Mais il ne se bornait pas à raconter quelques légendes, quelques miracles apocryphes. Entraîné par son génie, il s'élançait au delà de la tombe traversait l'empire des éternelles douleurs, parcourait le royaume des expiations, et, — comme l'a dit Michel-Ange — conduit par sa grande pensée, montait vivant jusqu'à Dieu :

..... e a Dio

Scorto dal gran pensier vivo saliò.

Ce poète qui créa une œuvre colossale et magnifique, c'était Dante.

Mais ne nous laissons pas éblouir par ce radieux génie et redescendons vers Gonzalo de Berceo. Le *Martyre de*

mais qui y es attaché par le plus grand amour que tu portes aux premiers effets de ta création,

Loués soient par toute créature ton nom et ta puissance, et qu'il soit rendu grâce à ta haute sagesse.

Qu'elle vienne vers nous, la paix de ton règne ; car si elle ne descend pas vers nous, malgré toute notre intelligence nous ne pouvons nous élever jusqu'à elle.

Comme tes anges te font le sacrifice de leur volonté en chantant *Hosanna* ! qu'ainsi fassent les hommes de leurs désirs.

Donne-nous aujourd'hui la manne quotidienne sans laquelle, dans cet âpre désert, va en arrière celui qui de s'avancer s'efforce le plus.

Et de même que nous pardonnons à chacun le mal que nous avons souffert, clément, pardonne-nous et ne regarde pas à notre mérite.

Notre vertu qui succombe si aisément, ne l'éprouve pas avec l'antique adversaire, mais délivre-la de lui qui la tente si fortement. »

saint Laurent, qui d'ailleurs est inachevé, ne me semble pas digne d'arrêter l'attention ; mais l'œuvre intitulée : *Des signes qui apparaîtront avant le jugement*, offre quelques passages d'une sombre énergie, et pêle-mêle des traits ridicules ou d'un prosaïsme effrayant. Ainsi, après avoir décrit tous les terribles prodiges qui précèdent le jugement dernier, les oiseaux jetant des cris dans les airs, les mers mugissantes, les arbres suintant le sang, les édifices s'écroulant, les pierres se précipitant les unes contre les autres comme dans une bataille et se broyant en poudre plus fine que du sel, la terre tremblant des plus horribles secousses, les hommes consternés cherchant en vain un refuge, les étoiles se détachant du firmament et tombant comme des feuilles de figuier, le poète ajoute :

Enfin le dernier jour, comme dit le prophète,
L'ange envoyé de Dieu sonnera la trompette ;
Tous les morts l'entendant, chacun dans sa cachette,
Viendront au jugement en portant leur *mallette*.

On a vu, dans la nomenclature des œuvres de Berceo, qu'il avait composé trois pièces en l'honneur de la Vierge. Dans ces poèmes, une foi vive, ardente, inspire par moment des vers très heureux au poète, mais l'élan ne se soutient pas et la prose la plus vulgaire vient contraster à côté de pensées remarquables. Dans les *louanges de Notre-Dame* on remarque, au sujet de la naissance du Christ, les vers suivants :

En el vidrio podria asmar *esta* razon
 Como lo pasa el rayo del sol sin lesion,
 Tu asi engendreste sin nulla corruption (1).

(1) Cette comparaison a été souvent employée au moyen âge; elle se trouve dans une pièce du troubadour Pierre de Corbian :

De vos trait sa carn humana
 Jhesu Christ nostre salvaire,
 Si com ses trencamens faire,
 Intra'l bel raiz quan soleha
 Por la fenestra veirina.

Avant Pierre de Corbian, Rutebeuf avait deux fois émis la même idée, la première fois dans le miracle de Théophile :

Si comme en la verrière
 Entre et reva arrière
 Li solaus que n'entame,
 Ainsi ne fus vierge entière
 Quant Diex qui es ciex iere
 Fist de toi mère et fame,

La seconde fois dans la chanson de Notre-Dame :

Si com on voit le soleil toute jour
 Qu'en la verrière entre et ist et s'en va
 Ne l'empire, tant i fiert à séjour
 Ainsi vos di que oncques n'empira
 La Vierge Marie,
 Vierge fut nourrie
 Vierge Dieu porta,
 Vierge l'aleta,
 Vierge fut sa vie.

On rencontre encore cette comparaison dans un vieux poème italien, la *Regina Ancroja* :

Si come el vetro non si rompe o spezza,
 El fiore non perde l'alimento e frutto,
 Così fu' il corpo suo de tanta altezza
 Che per virtù di Dio fu netto tutto.

Une hymne du douzième siècle donne aussi cette comparaison pour la première fois :

Ut vitrium non læditur
 Sole penetrante,
 Sic illæsa creditur
 Post partum ut ante.

Les Miracles de Notre-Dame offrent au début la description assez gracieuse d'un lieu de délices, d'un de ces Edens que tant de fois les vieux poètes se sont plu à dépeindre :

« Moi, maître Gonzalo, surnommé de Berceo, en allant en pèlerinage, j'arrivai à une prairie verte, fraîche, parsemée de fleurs, lieu désirable pour un homme fatigué. Des plantes odorantes répandaient un grand parfum et rafraîchissaient dans l'homme les chairs et l'esprit. A chaque coin de cette prairie coulait une claire fontaine, fontaine bien froide en été et tiède en hiver. Il y avait là une abondance de bons arbres, grenadiers et figuiers, poiriers et pommiers, et bien d'autres fruits parmi lesquels on n'en trouvait ni de pourris, ni d'acides. La verdure du pré, le parfum des fleurs, les ombres des arbres pleines de douces saveurs me reposèrent tout à fait, et je séchai mes sueurs. L'homme pourrait vivre avec de telles odeurs. Je ne trouvai jamais dans le siècle un lieu si délectable, ni un ombrage si doux, ni une odeur si suave. J'ôtai mon manteau pour me reposer mieux ; je me plaçai sous l'ombre d'un bel arbre. Ainsi étendu, je perdis tous mes soucis ; j'entendis le chant des oiseaux pur et mélodieux : jamais hommes n'ouïrent orgues plus harmonieuses, ni qui puissent former des sons mieux accordés... »

Le poète continue sa description en disant qu'après de ces chants les instruments les meilleurs : la viole, le psaltérion, la gigue, le *manoderotero*, la voix du plus habile chanteur, ne pourraient produire des sons qui valussent un denier. Chose admirable : ni le froid ni la chaleur n'enlevaient rien de sa beauté à ce lieu ra-

vissant, et pour une fleur qu'on y prenait il en poussait trois. Cette prairie devait ressembler au paradis terrestre. Mais ici tous les fruits étaient excellents, et si *don Adam* en eût mangé, il ne lui serait pas arrivé tant de mal, à lui et à sa femme. « Seigneurs, — ajoute Berceo, — ce que nous avons dit en paroles obscures, nous voulons l'exposer plus clairement; laissons là l'écorce, arrivons à la moëlle; prenons le dedans, abandonnons le dehors... » Gonzalo explique ensuite ce qu'il entend par cette prairie enchantée. Tous ici-bas nous sommes des pèlerins; dans notre voyage nous trouvons une prairie où nous pouvons nous reposer. Cette prairie c'est la glorieuse Vierge Marie. Les fontaines d'eau limpide qui y coulent sont les quatre évangélistes. Les ombres des arbres sont les prières que Notre-Dame fait nuit et jour pour les pécheurs. Les oiseaux qui chantent si agréablement sont Augustin, Grégoire et tant d'autres. Les fleurs qui parsèment la prairie sont les doux noms que l'on a donnés à la Vierge... Gonzalo termine cette introduction en disant qu'il veut raconter quelques-uns des miracles de Notre-Dame; mais grand est son embarras : il ne sait par où commencer, car les miracles qu'a faits la Vierge sont plus nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer.

Le commencement de cette œuvre ne manque pas d'une certaine grâce. Il y a dans la description de la prairie mystique un éclat étrange, un brillant dans les détails et à la fois une certaine naïveté qui me feraient volontiers comparer les vers de Gonzalo à un charmant

petit tableau de Breughel de Velours, au *Paradis terrestre* que l'on voit dans la galerie du Louvre. Malheureusement Gonzalo ne reste pas longtemps poète, il devient trop vite un incolore légendaire. Il raconte avec les intentions les plus pures des miracles dont la plupart doivent être regardés comme apocryphes et dont quelques-uns peuvent à peine être indiqués. Ici, du reste, nous retrouvons une preuve nouvelle de l'influence française : Gonzalo imite un de nos vieux poètes, Gautier de Coincy. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* paraissent douter de cette imitation et croire que Gonzalo copia plutôt des hagiographes latins; mais s'ils eussent comparé avec attention les deux poètes, ils auraient vu que ce n'est pas seulement quelques récits qui offrent des ressemblances. Gonzalo a raconté vingt-cinq miracles; dix-huit se retrouvent dans Gautier de Coincy et plusieurs fois les vers espagnols ont été évidemment inspirés par les vers français. Ces analogies, qu'il peut être curieux de constater, m'engagent à faire rapidement connaître les sujets traités par Gonzalo.

Premier miracle. — Idelfonse, archevêque de Tolède, avait une très grande foi en la Vierge et institua une fête nouvelle en son honneur. Elle l'en récompensa par le don d'une chasuble, « œuvre angélique et non tissée par mains humaines. » Quand Dieu rappela à lui Idelfonse, il fut remplacé par un mauvais prélat nommé Siagrius. Celui-ci voulut revêtir la chasuble de son prédécesseur, mais à peine l'eût-il endossée qu'elle se rétrécit, et se rétrécit à tel point qu'elle l'étrangla.

Cette légende est la seconde que Gautier de Coincy ra-

conte dans ses *Miracles de la sainte Vierge*, Il y mêle du reste une autre légende que Gonzalo a laissée de côté de même que des attaques d'une excessive violence contre le clergé et la corruption romaine. M. l'abbé Poquet a publié, en le tronquant, ce récit dans les *Miracles de la sainte Vierge* (1), et il l'a été inséré intégralement dans les fabliaux de Méon (2).

Deuxième miracle. — Un moine, dont la conduite avait d'abord été très régulière, finit par se dépraver. Il sortait

(1) Les *Miracles de la sainte Vierge*, par Gautier de Coincy, publiés par M. l'abbé Poquet; un vol. in-4°, p. 77. — M. l'abbé Poquet, en livrant cet ouvrage à l'impression, a rendu service aux personnes qui s'occupent de notre ancienne littérature, quoiqu'il n'ait pas osé faire paraître l'œuvre de son poète favori sans de nombreuses mutilations. Je comprends parfaitement ce scrupule, mais je regrette qu'il ait fait prendre à l'éditeur des mesures qui ont quelquefois trop défiguré le recueil du prieur de Vic-sur-Aisne. M. Poquet n'aurait-il pas dû surtout s'abstenir des corrections qui enlèvent parfois toute vraisemblance aux légendes et qui s'attaquent même — comme dans l'histoire de Gérard, p. 291 — aux vignettes dont on prétend offrir la reproduction. M. l'abbé Poquet a pensé que les *Miracles de la sainte Vierge*, ainsi expurgés, mériteraient un bon accueil des lecteurs pieux qui ont tant de chefs-d'œuvre à leur disposition. Cela a été une erreur. Le livre des miracles, quoique offrant des traces d'invention et de poésie, présente trop de *monstrueuses absurdités*, — j'emploie les expressions de Louis Racine qui en a fait le sujet d'un examen, — pour intéresser d'autres personnes que les antiquaires en littérature. Peut-être, à cause de ce motif, à cause de sa langue vieillie, ce livre aurait pu, sans inconvénient, être publié intégralement. Si cependant une retenue parfaitement compréhensible en faisait juger autrement à M. l'abbé Poquet, il aurait pu suivre l'exemple donné par Sanchez. Celui-ci, en livrant au public les poésies de l'archiprêtre de Hita, a indiqué les suppressions qu'il a faites et a respecté le texte de tout ce qu'il a cru pouvoir donner.

(2) T. II, p. 270.

souvent la nuit de son couvent et se noya dans une rivière qu'il lui fallait traverser. Comme il était loin d'être en état de grâce, les diables s'emparèrent de son âme. Cependant, ce moine avait conservé une vive foi dans la sainte Vierge et il s'inclinait devant sa statue en disant un *Ave* toutes les fois qu'il sortait du couvent ou qu'il y rentrait. Cet acte de piété lui mérita l'intercession d'une toute puissante protectrice, grâce à laquelle il fut ressuscité. Il profita de cette seconde vie pour faire pénitence de la première.

En comparant la narration de Gonzalo de Berceo à celle de Gautier de Coincy, on y remarque des traces évidentes d'imitations. Seulement, le récit de Gonzalo est plus abrégé que celui du prieur de Vic-sur-Aisne. Cette légende, analysée par Legrand d'Aussy (*Fabliaux*, tome V, n° 56), arrive la trente-deuxième dans le manuscrit de Soissons dont M. Poquet donne la table, la trente-troisième dans le manuscrit, F. 22928 de la Bibliothèque nationale que nous citons dans nos renvois à l'œuvre de Gautier.

Troisième miracle. — Un autre moine, de peu d'intelligence, mais qui avait toujours été plein de respect et d'amour pour la Vierge, mourut et fut enterré dans un lieu peu honorable. Notre-Dame apparut à l'un de ses confrères et lui ordonna de faire déterrer et ensevelir plus convenablement le corps du défunt. On obéit. Quand on exhuma ce corps, on le trouva dans un parfait état de conservation, et de sa bouche sortait une belle fleur.

Legrand a analysé ce conte dévot qui, sous le titre :

D'un Clerc mort en cui bouche on trouva li flour, forme le sixième récit de Gautier, et qu'on peut lire à la page 298 du livre de M. Poquet.

Quatrième miracle. — C'est encore d'une histoire à peu près semblable, que Gautier raconte la quatorzième : *Des cinc roses qui furent trouvées en la bouche au moine*, et que M. Poquet a placée à la page 362 de son recueil, que Gonzalo a tiré le commencement de son quatrième récit.

Cinquième miracle. — Histoire insignifiante d'un homme fort pauvre que la Vierge reconforte à l'heure de sa mort.

Sixième miracle. — Un voleur, qui avait toujours eu de la dévotion pour Notre-Dame, est condamné à être pendu ; mais au moment de l'exécution, des mains divines le soutiennent dans les airs. Voyant qu'il ne mourait pas, on voulut lui couper la tête. Les mêmes mains s'interposèrent entre le cou et la corde, qui seule fut tranchée. On reconnut là un miracle et on laissa la vie au voleur.

Du Larron que Notre Dame soustint par deux jours, vingt-unième récit de Gautier, p. 501 des *Miracles de la sainte Vierge*, analysé par Legrand, t. V, p. 43.

Septième miracle. — Histoire d'un moine de Cologne rendu à la vie et usant de ce bienfait pour racheter les fautes qu'il n'avait pas expiées avant de mourir.

Dans Gautier : « *D'un Moine ressuscité de l'une et l'autre mort par la desserte Nostre Dame* », quinzième récit, p. 454, des *Miracles* imprimés.

Huitième miracle. — Gonzalo déclare qu'il emprunte

cette légende à saint Hugues, abbé de Cluny, et probablement il ne fait que traduire Gautier de Coincy qui dit aussi :

Un bel miracle vos veil dire
Qu'en son tempoire fist escrire
Sains Hue, l'abbes de Cliigni
Por ce con n'el mete en obli
Brièvement le veil en rime metre.

(F. 99 verso.)

Saint Hugues rapporte effectivement le singulier événement qui fait le sujet de cette légende. Il est consigné dans la *Vie de Guibert de Nogent* (livre III, p. 522); mais les détails que donne Gonzalo sont empruntés à Gautier dans le manuscrit duquel il forme le seizième récit. Ce miracle, peu édifiant, a été, avec des suppressions et de bizarres changements, inséré p. 291 du Recueil de l'abbé Poquet. Un certain Guiralt, lorsqu'il était dans le siècle, ne marchait guère dans les voies de Dieu. Il voulut pourtant faire un pèlerinage à Saint-Jacques, mais, chemin faisant, ses mauvaises habitudes reprirent le dessus et il s'oublia au point de commettre un péché mortel. Le diable, désirant l'avoir dans cet état, lui apparut sous les traits de saint Jacques et lui déclara qu'il ne pouvait espérer son salut qu'en se mettant hors d'état de succomber de nouveau. Le pèlerin mourut de son obéissance à suivre ce mauvais conseil, mais saint Jacques pria tellement en faveur de Guiralt, que tout à coup il se retrouva sain et

dispos. Il entra dans l'ordre de Cluny et put braver l'esprit du mal.

Ce conte a été donné en extrait par Legrand, t. V, p. 58.

Neuvième miracle. — Il y avait un prêtre si ignare, si inepte, qu'il ne pouvait guère remplir ses fonctions. Il ne savait qu'une seule messe et la répétait tous les jours. Cette messe était celle de Notre Dame, et la Vierge prend la défense du pauvre prêtre contre un évêque qui le persécute à cause de son ignorance.

Ce conte est le cinquième de Gautier, et on le trouve à la page 323 de ses œuvres imprimées. Gautier, comme beaucoup d'autres légendaires, l'emprunta aux *Miracles de Notre-Dame de Chartres*.

Dixième miracle. — Gonzalo raconte, d'après Gautier, — feuillet 215 du manuscrit 22928, et de l'édition de M. l'abbé Poquet, p. 393, — qu'il y avait à Rome deux frères dont l'un, appelé Pierre, était cardinal, et l'autre, nommé Étienne, était sénateur. Le cardinal mourut, et comme il avait à expier quelques traits d'avarice, il alla en purgatoire. Peu après mourut aussi le sénateur. Il avait été très avide de richesses et s'était même emparé de biens appartenant à l'Église. Il était menacé du feu éternel. Dans cette terrible conjoncture il aperçut son frère et lui demanda du secours. L'âme répondit que si le pape voulait bien dire une messe à l'intention d'Étienne, l'état de celui-ci pourrait s'améliorer. Étienne s'adressa alors avec beaucoup de dévotion à saint Proiect, et ce saint obtint que la vie serait pour trente jours rendue au sénateur. Il fit pénitence, obtint la messe du souverain pontife et mourut pardonné.

Onzième miracle. — Histoire d'un laboureur avare qui est sauvé parce qu'il avait une grande foi en la Vierge. Procède : *Du Vilain qui a grant poine savoit son Ave Maria* ; quarante-septième légende de Gautier ; p. 613 des *Miracles* de l'édition de M. Poquet.

Douzième miracle. — Un prieur vient après sa mort apprendre à un sacristain qu'il a été sauvé par l'intercession de Notre-Dame. — Dans Gautier : *Du Moine qui oncques ne fist as heures de Nostre Dame*, dix-huitième miracle, et p. 487 du recueil de M. Poquet.

Treizième miracle. — L'évêque de Pavie étant mort, il y avait de grandes cabales au sujet de son successeur. La Vierge apparaît et engage à nommer un homme modeste et bon. Le conseil est suivi ; tout rentre dans l'ordre.

Quatorzième miracle. — Le feu du ciel incendie le monastère de San Miguel de la Tumba, en punition de graves péchés, mais une belle statue de la Vierge est épargnée par les flammes.

Quinzième miracle. — Un homme très affectionné au service de Notre-Dame perd ses parents. Il se décide à vivre dans le monde et veut se marier.

Au moment même de son mariage, la Vierge lui reproche de l'abandonner. Il disparaît la nuit de ses nocces. On ne sait ce qu'il devint ; mais le poète croit qu'il se retira dans quelque lieu de religion où il put mériter la vie éternelle.

C'est l'épisode soixante-six de Gautier, imprimé dans les *Miracles*, p. 627. Cette légende offre des analogies avec un autre conte de Gautier : *De l'enfant qui mit l'anel*

au doit l'image, f. 94 de notre manuscrit. Un jeune Romain qui s'amusa à lutter, de crainte de briser son anneau nuptial, le mit au doigt d'une statue de la Vierge. La statue plia le doigt de telle sorte qu'on ne put retirer la bague. Une vision enjoignit ensuite au jeune homme de renoncer à sa première épouse. Tout finit cependant par s'arranger grâce à une nouvelle statue de Notre-Dame que le jeune homme fit élever. Cette histoire, racontée aussi par Vincent de Beauvais, est devenue la tradition sicilienne d'où a été tiré l'opéra de *Zampa*, et a fini, sous la plume de Mérimée, par s'appeler la *Vénus d'Ile*.

Seizième miracle. — Un jeune Juif, qui allait à l'école chez un maître chrétien, communia avec les élèves de ce dernier. Il vit la sainte Vierge dans une resplendissante vision et, rentré chez son père, ne lui cacha pas ce qui s'était passé. Celui-ci, furieux, jeta son enfant dans un four. L'enfant y resta sain et sauf. Le miracle fut bientôt connu et le Juif puni comme il le méritait.

Gautier de Coincy dit que ce miracle eut lieu à Bourges. — (*Du fils du Juif qui, à Bourges, fut délivré du brasier.*) — Quatrième miracle du ms. de Soissons, troisième du nôtre et p. 282 du recueil imprimé. — Un fait semblable est rapporté dans Grégoire de Tours, *Liber miraculorum*, t. I, p. 30 ; dans Evagrius, lib. IV, ch. xxxvi ; dans Nicéphore, l. XVII, ch. xxv.

Dix-septième miracle. — Histoire de trois hommes qui avaient profané une église en y poursuivant un de leurs ennemis. Ils sont punis par une affreuse maladie et Notre-Dame obtient enfin leur grâce.

Dix-huitième miracle. — Un jour, pendant une grande

fête, on entendit dans la cathédrale de Tolède une voix qui se plaignait des impiétés des Juifs. Aussitôt l'archevêque, suivi du peuple, se rendit chez le rabbin. On y trouva une grande statue en cire du Christ que les Juifs crucifiaient.

Dix-neuvième miracle. — Il y avait une chapelle dans une île, les eaux de la mer, en se retirant, permettaient aux fidèles de s'y rendre. Une femme enceinte y était allée avec d'autres personnes, mais, ralentie dans sa marche, elle ne put gagner la rive avant l'heure du reflux. Tout le monde la croyait perdue ; il n'en était rien, grâce à la protection de Notre-Dame. Les eaux s'écartèrent et la pauvre femme reparut, tenant dans ses bras un enfant qu'elle venait de mettre au monde.

Vingtième miracle. — Histoire d'un moine qui s'était enivré à qui le diable apparaît sous diverses formes hideuses, et que la Vierge protège contre le maudit. Elle engagea le moine à se confesser dès le lendemain, ce qu'il fit.

C'est la huitième légende de Gautier, imprimée, p. 326.

Vingt-unième miracle. — Des pèlerins embarqués pour la Terre-Sainte sont, pendant une tempête, sauvés par Notre-Dame.

Dans Gautier, vingt-sixième miracle, et p. 515 de l'œuvre imprimée.

Vingt-deuxième miracle. — Cette légende commence comme un conte de Boccace. M. l'abbé Poquet ne pouvait la publier. Sous le titre : *De l'Abbesse que Nostre-Dame délivra d'angoisse*, elle est le onzième récit

qu'offre notre manuscrit, le douzième de celui de Soissons. Ce conte a été plusieurs fois redit au moyen âge. Le Grand en a donné un extrait et Racine a parlé de l'une des versions de cet inconvenant épisode, dont on a osé faire le sujet d'un mystère.

Vingt-troisième miracle. — Histoire d'un homme ruiné qui va trouver un Juif et obtient de lui de l'argent en lui faisant accepter pour garantie Notre-Dame et son fils. Cet homme va au Caire, refait sa fortune, puis tout à coup songe que le jour où sa dette doit être payée va arriver. Il n'a pas le temps de retourner à Constantinople où son créancier l'attend. Après une fervente prière il confie l'argent à la mer. Les flots le portent le lendemain au Juif qui le serre précieusement. Revenu plus tard à Constantinople, notre homme est poursuivi par le Juif : il déclare qu'il l'a payé, et une image du Christ prend la parole et dit ce qui s'est passé.

Quarante-cinquième légende du ms. de Soissons, p. 543 des œuvres imprimées de Gautier.

Vingt-quatrième miracle. — Gonzalo raconte une légende très célèbre au moyen âge et que, pour cette raison même, je rappellerai en peu de mots, car elle est très connue. Théophile n'ayant pu, comme il l'espérait, parvenir à l'évêché d'Adana, se donne au diable par l'entremise d'un Juif, et remet à l'esprit du mal un acte en bonne forme de cette donation. Il ne tarde pas cependant à éprouver le plus poignant repentir et il supplie avec tant de douleur, avec tant de larmes, Notre-Dame d'intercéder pour lui, qu'après avoir d'abord rejeté sa prière, elle finit par se laisser toucher.

Elle reprend à Satan la donation que Théophile lui avait faite de son âme et la remet au pécheur repentant. Elle lui ordonne ensuite d'aller porter cet acte à l'évêque qui, pour l'édification des fidèles, le fait lire en public.

La vie de Théophile fut d'abord écrite en grec par Eutychianus, son disciple, qui dit avoir été témoin d'une partie des événements qu'il raconte et avoir appris les autres de Théophile lui-même. Le diacre Paul traduisit cette vie en latin. Elle fut encore écrite dans la même langue par Gentianus Hervetus et par Laurent Surius. Au dixième siècle, Roswitha de Gandersheim et, au siècle suivant, un anonyme composèrent chacun un poème latin sur Théophile. Son histoire devint aussi le sujet d'un poème allemand, d'une légende de Gautier de Coincy, — la première du manuscrit et p. 26 de la publication de M. Poquet, — d'une œuvre dramatique de Rutebeuf, et jouit dans tout le moyen âge d'une faveur qui la fit citer par les écrivains religieux comme par les poètes, qui en fit reproduire les principaux épisodes par les artistes verriers comme par les sculpteurs (1).

Vingt-cinquième miracle. — Cette histoire, la dernière de celles que contiennent les *Miracles de Notre-Dame*, est tout à fait insipide : des bandits se livrent dans

(1) Voyez à ce sujet *la Mystique de Gærres*, trad. de M. Ch. Sainte-Foi, t. IV, p. 203. — *Théâtre français au moyen âge*, par MM. Monmerqué et F. Michel. — *Le Miracle de Théophile*, notice, p. 136. — *Fabliaux* de Le Grand, t. II, p. 124. — *Hist. litt. de la France*, t. XX, p. 775.

une église à des vols sacrilèges qui sont aussitôt miraculeusement châtiés. Il peut y avoir ici un souvenir d'un chapitre de la *Chronique de Turpin* : « Comment ung maistre Sarrasin de Cordube avec plusieurs aultres mescreans furent grievement pugniz de Dieu, pour ce qu'ilz fasoyent choses deshonestes en l'église Saint-Jacques. » F. XXVII verso (1).

Les *Miracles de la Vierge*, je l'ai dit et on vient de le voir, sont presque tous imités de Gautier de Coincy qui, lui-même, avait mis à contribution Herman, Hugues Farsit (2) et d'autres légendaires. Gonzalo n'a pas toujours emprunté à nos vieux écrivains leurs meilleures productions. Nos contes dévots offrent quelquefois de l'intérêt et des idées assez heureuses. On sait que d'un de ces contes : *De l'Ermite qu'un Ange conduisit dans le siècle* (3), Voltaire a tiré un des plus jolis chapitres de *Zadig*. Gonzalo, sur des données bien faibles, montre du reste un certain talent de narration. Ses vers sont faciles et quelquefois ses personnages

(1) A rapprocher d'un miracle rapporté dans les *Anecdotes tirées d'Étienne de Bourbon*, p. 398.

(2) Voir, sur Gautier, Herman et Hugues Farsit, *Hist. littéraire de la France*, t. XII, p. 294 ; t. XVIII, p. 830 ; t. XIX, p. 844.

Dans son édition du *Livre du Chevalier de La Tour Landry*, M. de Montaiglon dit qu'il croit avoir retrouvé l'ouvrage de Hugues Farsit : « Car dans un manuscrit de la Bibliothèque Impériale se trouve entre autres choses un poème français en *quatrains monorimes* sur les miracles de Théophile, un ouvrage latin sur les miracles de Notre-Dame de Roc Amadour, » p. 293. Serait-ce ce poème en *quatrains monorimes* qui aurait servi de modèle au rythme employé par Gonzalo et les vieux poètes castillans ?

(3) V. *La poésie du moyen-âge*, par G. Paris, p. 151.

sont mis en scène avec assez de mouvement et de vérité. Quant à la portée morale de son livre, elle devait être fort dangereuse et se trouve ainsi indiquée dans une strophe de son maître Gautier de Coincy :

Ave Dame qui est royne des archanges,
Royne des apostres, des virges et des anges,
Royne des martyrs, royne des confès
Qui le croit ainsi puist mourir desconfès (1).

Pour les hommes du moyen âge, la conséquence à tirer des miracles de Notre-Dame devait être que le pécheur le plus criminel pouvait être sauvé s'il avait dans la Vierge une foi que cependant démentaient ses œuvres. Cette persuasion, — dont on retrouve encore quelque chose dans un beau drame de Calderon : *La Dévotion de la Croix*, — explique du reste les anomalies qui frappent dans les hommes du moyen âge ; elle explique les médailles bénites de Louis XI et ce mélange bizarre de pratiques pieuses, de duels et d'aventures galantes que l'on remarque encore avec étonnement dans les mémoires de Bassompierre. Parmi ses contemporains, Montaigne ne devait pas en trouver beaucoup qui comprissent ce passage des *Essais* : « Celui qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est en train du vice, il fait comme le coupeur de bourse qui appellerait la justice à son aide. »

Le second poème de Gonzalo sur la Vierge est le récit de la Passion mis dans la bouche même

(1) *Les Miracles de la sainte Vierge*, p. 739.

de la Mère de Dieu et fait par elle à saint Bernard. Il y a de la facilité dans la versification de cette œuvre où Gonzalo s'exprime souvent avec une douceur et une naïveté qui ne sont réellement pas sans attraits ; mais là comme dans tout ce qu'il écrit, Gonzalo tombe souvent dans d'étranges trivialités. Le vieil auteur annonce qu'il veut, avec l'aide de la Vierge, écrire un poème sur la douleur qu'elle souffrit lors de la mort de son divin fils, puis il poursuit de cette manière :

« Saint Bernard, un bon moine très ami de Dieu, voulut connaître quelle fut l'affliction dont je vous parle, mais il ne put trouver d'autre moyen que de s'adresser à celle à qui Gabriel dit : « Le Seigneur est avec vous. » Non une fois mais bien des fois le saint homme répandant de vives larmes de son cœur fidèle adressait à la Glorieuse cette supplique qu'elle accomplît ses vœux. Il s'écriait plein de foi : « Reine des cieux, avec qui le Messie partage tous ses secrets, que je ne sois pas privé de ta pitié ! Toute la sainte Église en aura grand profit et aura plus de respect encore pour ta personne. On saura de plus grandes choses à ta louange que n'en publient tous les savants de France. » Le moine pria avec tant de ferveur que son cri monta jusqu'aux cieux. Sainte Marie dit : « Pensons à l'exaucer, ce moine ne nous donnera point de repos. » La Glorieuse descendit, vint à la retraite où le moine priait, le capuchon renversé ; elle lui dit : « Dieu te sauve ; mon âme déchirée, je viens te donner la consolation que tu demandes. — Dame, dit le moine, si tu es Marie, celle qui de son sein allaita le Messie, c'est toi que j'invoquais, car toute mon espérance gît en toi. — Frère, dit la dame, n'en doute pas, je suis Doña Maria, épouse de Joseph. Ta supplication m'attire ici triste et navrée, je veux que nous com-

posions, moi et toi, une prose. — Madame (Señora), dit, le moine, je sais bien que tristesse ni douleur ne peuvent te toucher, car tu es dans la gloire de Dieu, Notre-Seigneur, mais tu sais mon désir, fais-moi la faveur de l'accomplir. Je te prie de me dire d'abord si quand le Christ fut arrêté, tu étais avec lui, comment tu le regardais et avec quels yeux, je te prie de me l'apprendre. — Frère, dit la dame, ce m'est une chose pesante de rappeler mes peines, car je suis glorifiée, cependant mon affliction, je ne l'ai pas oubliée, car je l'ai bien fortement dans mon cœur. Ni vieillard, ni jeune homme, ni femme mariée ne souffrirent jamais tel coup, ne connurent jamais tel déchirement, etc. (1) »

Tel est le début singulier de ce poème de Gonzalo, poème qui a eu l'honneur d'attirer l'attention de Villemain. C'est au sujet de cette œuvre que l'illustre critique a écrit ces lignes qui sont en peu de mots une si juste appréciation des livres du vieux poète : « La piété était en Espagne indigène comme la valeur. On compte parmi les monuments de la langue castillane, au treizième et au quatorzième siècle, beaucoup de légendes versifiées. C'était le romancero de l'Église. Il se compose de vies de Saints ou de gloses poétiques de l'Évangile. Ce sont des vers rudes, sans éclat dans le style, mais avec une sorte d'invention dans les faits, un tour d'esprit hardi; nulle trace de ce faste, de cette pompe de langage qui remonte à Lucain et à Sénèque. L'hyperbole est dans la fable et non dans la langage grossier mais naturel (2). »

(1) Vers 9 et suivants.

(2) *Cours de littérature*, moyen âge, t. II, p. 122.

« Vous remarquerez, ajoute plus loin Villemain, par le choix que le poète a fait de saint Bernard, à quel point les grands noms de France étaient alors célèbres. Il est visible qu'à cette époque c'était de la France que les idées religieuses poétiques se répandaient dans l'Europe (1). » Ajoutons que dans le fragment que l'on vient de lire on trouve encore une sorte d'hommage à la France. C'est lorsque Gonzalo parle de ses savants, de ses maîtres :

Que non renuncian todos los maestros de Francia.

Wolf, dans son admirable ouvrage : *Studien zur Geschichte der spanischen National literatur*, s'est occupé du poème sur la douleur de la Vierge surtout au point de vue du rythme ; il y a signalé avec raison comme un essai de poésie lyrique. C'est un chant que les Juifs répètent autour du tombeau du Christ, chant où deux vers rimaient ensemble sont uniformément séparés par un refrain qui reste le même (2).

La *Vie de sainte Oria* est le dernier poème de Gonzalo. Cette sainte, qui fut religieuse à Saint-Millan qui alors était tout à la fois un couvent de moines et de religieuses, vivant séparément dans un monastère, avait reçu l'habit des mains de saint Dominique de Silos. Gonzalo, en racontant la vie de ce dernier, avait déjà eu à dire quelques mots de sa pieuse héroïne. L'histoire de sainte Oria fut écrite en latin par un bénédictin du nom de

(1) P. 125.

(2) P. 64.

Muño. Il paraît que c'est cet ouvrage que Gonzalo *romança*, comme il le dit. Cette dernière production, qui se compose de deux cent cinq quatrains, ne m'a paru rien offrir de saillant.

J'ai dit que Gonzalo a laissé des hymnes; elles sont au nombre de trois et sont écrites dans le rythme habituel au vieux poète, rythme qui peut convenir rigoureusement pour le récit, mais qui ne saurait avoir aucun élan lyrique. Je traduirai une de ces pièces :

« Salut, sainte Marie, Étoile de la mer, Mère du Roi de gloire qui jamais n'eus d'égal; Vierge toute saveur qui ne péchas point; Porte des pécheurs pour entrer au ciel.

« A toi fut dit *Ave* par l'ange Gabriel, mot doux et suave, plus doux que le miel; tu nous conserves en paix, Mère toujours fidèle; *en Ave s'est changée Eva, la mère d'Abel.*

« Délivre les pécheurs qui gisent enchaînés; donne la lumière aux aveugles qui vont errant; ôte de nous le mal qui nous tient assujettis, et accorde-nous le bien dont nous sommes privés.

« Montre-toi notre Mère : que ta pitié te guide; offre nos prières au roi de majesté; obtiens-nous, par charité, la grâce du Fils qui en toi prit l'humanité.

« Vierge, Mère glorieuse, seule et unique, pleine de mansuétude, plus douce qu'un agneau, obtiens-nous, Mère, la vie véritable, et ouvre-nous le ciel comme une bonne portière.

« Conduis notre vie, que nous ne l'empoisonnions pas; tu es notre voie pour que nous ne trébuchions pas. Guide-nous, Dame, quand d'ici nous nous en irons, pour que nous voyions Dieu et que nous nous réjouissions avec lui.

« Louange soit au Père, au Fils révérence, honneur au Saint-Esprit qui n'a pas moins de puissance. Un Dieu en

trois personnes : c'est là la croyance ; un règne, un empire, un roi, une essence. — Amen. »

On aura sans doute remarqué la recherche de cette pensée : *En Ave s'est changée Eva, la mère d'Abel*. Cela pourrait sembler une des premières traces de ces *conceptos* qui plus tard devinrent si communs dans la littérature espagnole, mais il est probable que Gonzalo n'a guère fait qu'imiter Gautier de Coincy. C'est sur ce contraste entre *Eva* et *Ave* que roule presque entièrement le *Prologue des Salus Notre-Dame* du vieux poète français :

Quant à sa douce mère envoia Diex *Ave*
 Livrez iert touz li mons atristé et *Ave*
 Pour saluer sa mère fist Diex *Ave* d'*Eva*
 Marie a recouvré quanque perdu *Eve* a

 Laissons donc l'*Eva* si détenons l'*Ave*
 Quar par l'*Ave* sunt tuit du mal levain lavé

Eva le ciel nous elost mais *Ave* le nous euvre, etc. (1).

Un cantique à la Vierge d'Alvarez de Villasandino présente la même idée :

Contrario de Eva, Ave,
 De los çielos puerta e llave
 Ruega al tu fiço suave
 Que me oya mi rrogança (2).

(1) *Miracles de la sainte Vierge*, p. 737-738.

(2) *Cancionero de Baena*, t. I, p. 14. *Cour littéraire de Juan II*, t. II, p. 129.

« Contraire d'Eve, Ave, des cieux porte et clé, prie ton doux fils qu'il entende ma prière. »

On remarque une pensée analogue dans l'hymne *Ave Maris stella* :

Sumens illud ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace
Mutans Evæ nomen.

Sanchez a publié, à la suite des œuvres de Gonzalo de Berceo, un poème en son honneur écrit par un anonyme et dont l'ancienneté inspire des doutes à son éditeur. Sanchez paraît voir dans ses vers un pastiche de l'antique poésie castillane. C'en est assez pour que je m'abstienne de parler avec détails de ce poème qui, d'ailleurs, n'a aucun mérite littéraire. Il renferme quelques indications sur Gonzalo, la nomenclature des livres qu'il composa et l'éloge de ses vertus et de son talent. Ce talent, on ne peut le nier complètement, mais est-il resté visible dans les analyses et les citations que j'ai données ? Une bonne partie de ce talent n'a-t-elle pas disparu avec ce vieil espagnol dont Gonzalo eut souvent le secret de disposer les mots avec une réelle harmonie ? Les qualités de Gonzalo ne sont pas de celles que la critique peut, pour ainsi dire, toucher du doigt. C'est la simplicité, c'est un ton de bonne foi, c'est une piété crédule, superstitieuse, mais pleine de candeur, de douceur, d'onction ; c'est quelquefois aussi la rencontre d'images heureuses, un instinct de ce qui peut donner

au récit du mouvement, de l'intérêt. On dirait que Gonzalo a trop douté de lui quand il a voulu surtout s'adresser au peuple et lui parler ainsi que l'on parle à son voisin ; quand il s'est, comme à plaisir, abaissé par des comparaisons vulgaires, par des traits de trivialité. Mais dans ces espèces d'humilités de style ou de pensée il y a quelque chose de modeste qui ne déplaît pas chez un prêtre, et l'on se sent, pour le légendaire, une sympathie, une estime qu'on n'éprouve pas pour l'archiprêtre de Hita, dont j'aurai à parler dans un autre volume et qui, lui, fut un des poètes les plus remarquables de son temps.

CHAPITRE VIII

LE POÈME D'ALEXANDRE.

Il arriva à la mort d'Alexandre ce qui se produit presque toujours à la disparition des grands hommes. Le peuple qui ne les connaît que par le bruit de leur gloire, qui ne sait que vaguement ce qui leur a méritée, s'efforce de les entourer de détails dignes de leur renommée. Les récits qui ont pu descendre jusqu'à lui ne lui suffisent pas ; la vérité, si admirable qu'elle soit, ne saurait le satisfaire. Attribuer à ces héros des actions possibles, ce n'est pas assez, c'est presque les outrager. Le peuple les met trop au-dessus des autres mortels pour ne pas leur prêter une vie presque surnaturelle ; il se lance alors dans la carrière des fictions, entoure ses personnages favoris de fables merveilleuses, s'empare à leur profit de tout ce que les légendes ont de plus extraordinaire, dépouille, pour les en parer, d'autres héros de leurs hauts faits, et se crée, à côté de l'histoire, un roman auquel chaque siècle vient ajouter de nouveaux chapitres.

Alexandre était à peine mort que déjà son histoire était étrangement travestie. A leur retour dans leur patrie, des soldats grecs débitèrent sur le conquérant des contes qui

remplirent bientôt l'occident et qui, plus tard, se condensèrent dans une prétendue vie d'Alexandre très fausement attribuée à Callisthène.

Lorsque le persan Firdousi (1), né vers l'an 917 de notre ère, composa le *Livre des Rois* (2), cet immense poème ou mieux cette série de poèmes qui embrasse une période de plus de treize siècles, il ne trouva pas de matériaux persans sur le règne d'Alexandre le Grand, ce qui se comprend aisément. « Les peuples, comme l'a dit M. Molh, ne chantent pas leurs propres défaites. » Firdousi eut recours aux fables dont nous parlions tout à l'heure; ces fables avaient été rédigées en latin et en grec; un recueil, écrit dans cette dernière langue, avait été traduit en arabe. Cette version fournit au poète les matériaux avec lesquels il combla la lacune qui existait dans les traditions de son pays (3). Mais, par un sentiment national, Firdousi fit d'Alexandre un chef de race persane en lui donnant pour mère une fille de Philippe, roi de Macédoine, et pour père, Darab, roi de Perse. Le *Livre des Rois* rendit une nouvelle célébrité au conquérant, et d'autres poètes persans ou arabes qu'aurait dû décourager le génie de Firdousi chantèrent après lui le héros macédonien. Nizami, qui mourut en 576 de l'hégire (1180), écrivit un ouvrage en vers sur Alexandre, ouvrage appelé *Scharaf Nameh* (4). L'Arabe Abou-

(1) *Biographie universelle*, Firdousi, par Lenglet, t. XIV.

(2) *Collection orientale*, *Livre des Rois*, traduit par J. Molh.

(3) Même ouvrage, préface, t. I, p. XLIX.

(4) *Biographie univ.*, Nizami, par M. Silvestre de Sacy, p. 302, t. XXXI.

Thaher composa, sur le même personnage, le *Darab-Nameh* ; un autre Arabe, Abd-al-Salam, écrivit encore l'*Iskender-Nameh*. D'Alexandre, il fit non seulement un insatiable guerrier, mais un prophète, et comme dans les idées musulmanes il faut être de race sémitique pour avoir la faculté de lire dans l'avenir, Abd-al-Salam mit Esaü au nombre des ancêtres de son héros et le fit naître d'une vierge devenue enceinte miraculeusement. Cette vierge mourut en mettant Alexandre au monde, et Philippe, roi des Grecs et des Francs, ayant trouvé le petit enfant près de sa mère qui venait d'expirer, prit soin de lui et l'adopta (1).

Alexandre remplit encore de ses prouesses d'autres ouvrages orientaux, poèmes, contes ou romans. Cardonne (2), dans un intéressant article, a donné quelques détails curieux sur la manière dont les Arabes ont compris le personnage de l'illustre Macédonien. Ils lui ont prêté tant d'aventures qu'ils ont fini par faire de lui plusieurs Alexandre. Ils ont appelé le principal, *Roumi*, c'est-à-dire Grec. Les uns l'ont fait fils de Philippe, les autres, comme Firdousi, petit-fils de ce roi par sa fille qui avait, disaient-ils, épousé Darius. Le monarque persan, suivant eux, répudia la fille de Philippe, et Alexandre ayant appris quels étaient ses droits à l'empire attaqua Darius Codoman, qui s'en était emparé, et le vainquit (3).

(1) *Livre des Rois*, préface, p. LXXIII et suiv.

(2) *Bibliothèque des Romans*, juillet 1777, 1^{er} volume, p. 24 et suiv. ; même recueil, même année, oct., 1^{er} volume. — Extrait du roman d'Alexandre le Grand, p. 7 et suiv.

(3) *Bibliothèque orientale*, par d'Herbelot, p. 319.

Une autre version faisait naître Alexandre de Nectanebus, roi d'Égypte, ou plutôt de la femme de ce prince et d'un amant sorcier. Nous rencontrerons ce nom de Nectanebus dans nos poèmes du moyen âge, où nous verrons que, transposant les rôles, on le représente comme l'amant d'Olympias. C'est de cette dernière façon que plusieurs historiens grecs ont aussi parlé de Nectanebus. Amoureux d'Olympias, il s'introduisit près d'elle sous la forme d'un serpent, et Philippe fut, par un songe, averti que sa femme donnerait la vie à un grand homme. Ben Gorion, le continuateur de Joseph, a débité ces fables qu'a rappelées Freinshemius (1), et a raconté que Nectanebus devint le maître de magie d'Alexandre, que tous deux se retirèrent dans un lieu désert où l'élève finit par tuer son professeur. Suivant Plutarque (2), le serpent qui pénétra près d'Olympias n'était autre que Jupiter lui-même. Les prétentions à une origine divine, que le conquérant macédonien manifesta plusieurs fois, durent être la cause première de ces légendes dont nous retrouverons des traces assez nombreuses au moyen âge.

Revenons aux traditions orientales. A les en croire, Alexandre poussa ses conquêtes jusqu'à la montagne de Kaf qui, selon le Coran, est le bout du monde. Il chercha l'anneau et le tombeau de Salomon (3); il se mit aussi

(1) *Suppléments sur Quinte-Curce*, livre I^{er}, ch. I^{er}.

(2) Trad. Ricard, t. VI, p. 9. — *Dict. de Bayle*, art. *Olympias*.

(3) Un démon ravit à Salomon l'anneau auquel il devait la sagesse, et le jeta dans la mer. Salomon le retrouva dans le ventre d'un poisson qu'on servit à sa table. — Saint Arnould, gémissant

en quête de la fontaine de Jouvence, mais ne la découvrit pas; un philosophe qui lui était attaché, Kender suivant les uns, Aristote selon les autres, fut plus heureux, et dans le Kathay trouva la source merveilleuse. En s'avancant à sa recherche, Alexandre rencontra de terribles obstacles, des lions, des panthères, d'autres animaux féroces, des aigles, des vautours, des torrents furieux, des fantômes gigantesques... On remarque les souvenirs de ces divers épisodes dans les poèmes français et dans le poème espagnol.

Quelles que soient les voies par lesquelles ces fables arrivèrent à l'Occident, elles y pénétrèrent au douzième siècle.

Wolf a indiqué avec sa sagacité ordinaire tout ce que le personnage d'Alexandre pouvait avoir de séductions pour les poètes du moyen âge; ses lointaines conquêtes le mettaient au nombre des chevaliers et rappelaient ce mystérieux Orient vers lequel se tournaient tous les esprits et qui attirait à lui les croisés (1).

L'histoire du conquérant ne fut pas du reste racontée d'une manière uniforme. Deux sortes de traditions se répandirent sur lui. L'une, orientale, partait du pseudo-

au bord de la Moselle sur la grandeur de ses fautes, jeta son anneau dans la rivière en disant qu'il se croirait pardonné si cet anneau lui était rapporté. Quelque temps après, son cuisinier trouva la bague dans les entrailles d'un poisson et la remit à son maître. — On se rappellera encore l'histoire de l'émeraude de Polycrate, tyran de Samos, et un conte recueilli par Grimm, *la Frauensand*.

(1) *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen National-Literatur*, von F. Wolf. — S. 67.

Callisthène et de son paraphraste Julius Valerius; en Italie, Qualichino d'Arezzo; en Allemagne, Rudolf de Monfort et Seifrit; en France, Lambert li Tors, Alexandre de Bernay et bien d'autres encore la répétèrent. L'autre tradition, qui fut pour ainsi dire classique, dérivait de Quinte-Curce; elle eut pour interprètes Ulrich d'Eschenbach, Jacob de Mærlant et Gaultier de l'Isle, appelé aussi de Châtillon(1). L'œuvre qu'a laissée ce poète latin est intitulée : *Alexandreis sive gesta Alexandri Magni*. On pourrait indiquer dans ce poème de légères traces des traditions orientales, mais l'ensemble de l'œuvre est inspiré par Quinte-Curce; c'est sa narration que suit Gaultier de Châtillon, il ne l'interrompt que par quelques longs discours, que par des épisodes d'un intérêt médiocre. Au nombre de ces créations, il faut placer ce que le poète dit d'une île dans laquelle on trouve ces froids personnages allégoriques dont trop longtemps on a fait une machine épique : l'Ambition, la Clémence, la Gloire, la Richesse. La fin du poème présente encore des personnages du même genre. Au livre X, indignée qu'Alexandre veuille, en allant aux antipodes, pénétrer tous ses secrets, la Nature s'enveloppe d'un nuage, descend au bord du Styx et charge Léviathan d'arrêter les courses du roi de Macédoine. La Trahison se propose et ses odieux services sont acceptés.

Gaultier fut un des modèles de l'auteur du poème

(1) *Studien*, S. 72-73. On donna à Gaultier de l'Isle le surnom de Châtillon pour le distinguer d'un autre Gaultier de l'Isle, *Gualterus de Insulis*, qui fut évêque de Maguelone et avec lequel Sanchez l'a confondu.

espagnol. Ce dernier connut-il aussi une œuvre d'Alberic de Besançon dont on n'a plus que de courts fragments, mais qui fut imitée par un Allemand du douzième siècle, Lamprecht ? Ce qui est certain, c'est que Lorenzo Segura fit de nombreux emprunts au poème commencé par Lambert li Cors ou *li Tors*, et terminé par Alexandre de Bernay. Cette œuvre est écrite en alexandrins, ce qui a fait dire que ce rythme avait reçu son nom soit du héros, soit de l'un des auteurs du poème. Mais bien avant l'apparition du livre d'Alexandre, le vers de douze syllabes avait été employé, et notamment dans le *Roman de Rou*. En Espagne aussi, on a attribué la création et le nom de l'alexandrin à l'auteur du *Poema de Alejandro Magno* et sans plus de raison qu'en France, puisque, antérieurement à cet écrivain, Gonzalo de Berceo s'était déjà servi de ce mètre.

Le livre de Lambert li Tors a été publié en Allemagne par un de nos compatriotes, M. Henri Michelant (1), et a été le sujet d'une notice insérée dans l'histoire littéraire de France (2). C'est d'après ces travaux que nous ferons rapidement connaître la marche de ce roman célèbre.

La naissance d'Alexandre fut accompagnée de prodiges qui semblaient prophétiser sa haute destinée. A treize ans, le jeune prince fut armé chevalier et associé à la couronne de Macédoine. Sa première guerre eut lieu contre le roi Nicolas, qu'il battit et qu'il tua. Il alla

(1) *Li romans d'Alixandre, par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, nach Handschriften der kœniglichen Bûchersammlung zu Paris, herausgegeben von Heinrich Michelant.*

(2) *Hist. litt.*, t. XV, p. 160.

ensuite assiéger Athènes. Son ancien précepteur, Aristote, qui demeurait dans cette ville, vint le trouver et lui révéla alors le secret de sa naissance. Alexandre n'était pas le fils de Philippe, mais bien d'un sénéchal. Le jeune prince, indigné de la trahison de sa mère, tua le sénéchal, auquel pourtant il devait la vie. Philippe, qui ne soupçonnait pas que ce meurtre vengeait son honneur, entra contre son fils dans une violente colère, et l'on eut beaucoup de peine à l'apaiser. Alexandre marcha ensuite contre Darius, qui tenta de faire assassiner son jeune adversaire. Celui-ci ne rencontra que des victoires, et le roi de Perse, épouvanté de tant de succès, lui fit offrir la main de sa fille. Alexandre la refusa. Darius fut défait et tué, sa femme mourut de douleur ; en généreux adversaire, le prince macédonien fit élever un superbe mausolée à la malheureuse reine.

Ici le poète, s'inspirant surtout des fables réunies sous le nom de Callisthène, fait du poème un roman digne de continuer les *Aventures de Sindbad le Marin*. Nous ne dirons pas maintenant, — parce que nous retrouverons les mêmes épisodes dans le livre espagnol, — par quels moyens Alexandre descendit dans la mer, et comment, un peu plus tard, il précéda dans les airs l'hypogriphe de l'Arioste. La guerre contre Porus se retrouve aussi dans le poème de Lorenzo Segura, mais l'auteur espagnol n'a pas reproduit tous les enchantements qu'ont prodigués Lambert li Tors et Alexandre de Bernay. Poussé par une insatiable curiosité, le conquérant se détermine à aller dans les Indes. Des monstres de toute

espèce s'opposent, mais en vain, à ses voyages; Alexandre les combat, triomphe d'eux et s'égare dans une immense forêt. Une voix lui indique son chemin, il finit par retrouver son armée, mais sur le bord de la mer il est attendu par de nouveaux ennemis, par des syrènes, aïeules sans doute de celles que l'Arioste a placées dans le jardin d'Alcine, de celles que le Tasse a fait se jouer dans les limpides eaux du jardin d'Armide :

E schezando sen van per l'acqua chiara
Due donzelle e garrulle e lascive.

Alexandre triomphe encore de cette nouvelle aventure et fait la rencontre de quatre vieillards. L'un d'eux lui apprend qu'il existe trois fontaines dans les environs : l'une est celle de Jouvence, l'autre rend immortel, la troisième ressuscite les morts. Alexandre, à la recherche de ces sources merveilleuses, parcourt encore une fois des pays enchantés.

Le roi de Macédoine pénétra dans une forêt dont les arbres avaient le don de la parole. Ils firent entendre au conquérant que sa dernière heure était proche. Cette heure fut cependant assez retardée pour qu'Alexandre eût encore des aventures singulières, s'emparât de Babylone et reçût la reine des Amazones qu'avait émue le bruit de sa gloire.

Après Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, un auteur né en Angleterre voulut aussi célébrer le héros macédonien; cet auteur s'appelait Thomas de Kent.

Dans son poème, Alexandre naît d'Olympias et de Nectanebus, grand guerrier et grand magicien chassé de l'Égypte. Un dragon, transformé en autour, alla apprendre au bon roi Philippe que sa femme mettrait au monde un glorieux conquérant. Alexandre naquit en effet et reçut des leçons de magie de Nectanebus son père. A quatorze ans il fut armé chevalier, et l'année suivante il commença à se signaler par ses exploits. Pendant qu'il guerroyait, Philippe renvoya la reine Olympias et la remplaça par Cléopâtre. A cette nouvelle, Alexandre accourut près de sa mère et réussit à la réconcilier avec Philippe. Mais la paix du ménage fut troublée de nouveau. Olympias fut enlevée par Pausanias, que le mari outragé finit par tuer. Le reste du poème paraît rentrer dans le plan et les détails que nous avons indiqués tout à l'heure (1).

D'autres trouvères écrivirent encore sur Alexandre (2). Jehan le Nivelet composa la *Vengeance d'Alexandre* (3); Guy de Cambray traita le même sujet; Pierre de Saint-Clout écrivit le *Testament d'Alexandre*, Jacques de Longuyon les *Vœux du Paon*, Jean Brisbarre le *Restor du Paon*. Un autre poète, le clerc Simon, que l'*Histoire littéraire de la France* regarde comme ayant précédé Lambert, dont Roquefort fait un de ses successeurs (4), composa sur le conquérant un autre poème qui paraît s'être

(1) Voyez l'*Histoire littéraire de France*, t. XIX.

(2) *Hist. litt. de France*, t. XIX, p. 74, note.

(3) On peut voir, sur Jehan de Nivelet : *Poètes de Champagne antérieurs au siècle de François I^{er}*, par M. Tarbé, p. xxxiii.

(4) *Biographie universelle*, art. *Alexandre de Bernay*, t. 1.

perdu. L'abbé de la Rue (1) indique comme se trouvant au muséum de Londres, bibliothèque Harléienne, n° 2488, un manuscrit renfermant sur Alexandre un certain nombre de pièces en latin : 1° le testament d'Alexandre; 2° une lettre du roi des Indes à Alexandre; 3° le voyage d'Alexandre aux arbres du soleil et de la lune, et la réponse prophétique de ces arbres, etc. Le titre de ce dernier morceau rappelle un épisode du *Poème d'Alexandre* de Lambert li Tors, épisode que nous retrouverons dans l'Alexandre espagnol. J'ajouterai à ces détails qu'Alexandre joue encore un grand rôle dans le roman de *Perceforest*, où la belle Sébille le met au nombre des aïeux du grand Artus (2).

Maintenant que le lecteur connaît, peut-être trop minutieusement, les sources où a puisé Juan Lorenzo Segura, occupons-nous de son œuvre. Et d'abord cette œuvre a-t-elle bien pour auteur le personnage que nous venons de nommer ? Elle a été attribuée assez longtemps au roi Alfonse X, Alfonse le Savant, et à Gonzalo de Berceo. Le dernier quartrain de manuscrit publié par Sanchez porte que le poème fut écrit par Joan Lorenzo Segura d'Astorga, mais le verbe *escrebio* indique plutôt un copiste. Il n'est donc pas du tout certain que ce Juan Lorenzo soit l'auteur du poème. Faute d'un autre nom, nous continuerons pourtant à le lui attribuer. Dans quel

(1) Cité dans l'*Histoire litt. de France*, t. XIX.

(2) Les Provençaux paraissent avoir aussi eu un *Poème d'Alexandre*. Il y est fait allusion par Raimbaud de Vaqueiras, Giraud de Cabreira, Giraud de Calanson, etc. (*V. Hist. de la Poésie provençale*, par Fauriel, t. III, p. 491.)

temps florit-il ? comme dit Sanchez. Le poète parle dans son livre du papier, et le papier ne fut connu en Espagne que vers 1260 ; il parle aussi d'une pièce de monnaie appelée *pepion* ; or, on cessa de frapper des *pepiones* durant le règne d'Alfonse X. Voilà, réduites à leur plus simple expression et dégagées de tout leur attirail scientifique, les observations qui permettent de penser que Juan Lorenzo vivait dans la seconde moitié du treizième siècle.

Sanchez, qui ne connaissait que le poème de Gaultier, a cru que Juan Lorenzo avait été doué du talent d'inventer ; mais ce que Lorenzo n'a pas pris dans l'*Alexandreïde*, il l'a presque toujours trouvé dans le livre de Lambert li Tors continué par Alexandre de Bernay, et peut-être dans le poème de Thomas de Kent. Ces romans en vers ne sont, il est vrai, que la reproduction des fables orientales sur Alexandre, fables réunies pour la plupart dans la vie du héros attribuée faussement à Callisthène. On pourrait donc penser que Juan Lorenzo s'inspira directement de cette histoire apocryphe ; mais plusieurs traits, qui ne peuvent être empruntés qu'aux poèmes français, s'opposent à cette conjecture. Nous ne prolongerons pas cette digression en citant toutes les traces d'imitation qui nous semblent probantes à cet égard ; rapportons-en une seule. Dans le roman de Lambert li Tors, Aristote engage son élève à choisir douze pairs parmi ses plus valeureux guerriers :

Elisez doze pers qui soient compaignon
Si mainront vos bataillies tosjours par division...

Dans le poème de Lorenzo, Clitus donne à son maître le même conseil. Alexandre le suit et désigne les chefs que dit Lorenzo : « On nomma les douze pairs. » Ce passage et ce nom de pair indiquent très visiblement que Juan Lorenzo avait connaissance de l'œuvre de Lambert li Tors, et s'il l'a mise à contribution dans cette circonstance, on peut penser qu'il a dû en profiter dans tous les endroits si nombreux où il y a analogie entre le livre espagnol et le livre français. Le premier de ces ouvrages n'est cependant pas une imitation servile du second ; bien des emprunts ont été faits certainement, mais souvent les épisodes ont été disposés dans un ordre différent et ils varient par les détails. Enfin Juan Lorenzo a su, il faut le reconnaître, s'approprier les idées de ses devanciers par la manière heureuse dont il les exprime. Il y a beaucoup plus de poésie dans l'imitation que dans les modèles.

« Seigneurs, si vous voulez agréer mon service, je veux vous servir suivant mon métier. L'homme, de ce qu'il sait, doit être généreux, sinon il pourrait tomber dans une faute et mériter d'être repris. Mon métier est honorable, il n'est pas de *jonglerie*, c'est un métier exempt de péché, il est de clergie, je veux faire un ouvrage rimé en quatrains, à syllabes comptées, ce qui est une grande science... » Tel est le début de l'auteur ; l'ouvrage qu'il se propose d'écrire est l'histoire d'un roi païen qui conquiert tout le monde ; ce prince, c'est le roi Alexandre, qui fut franc et hardi (*franc e ardit*) et de grand savoir. Dès sa plus tendre enfance, il montra ses nobles penchants ; il ne voulut jamais, étant en bas

âge, prendre le sein de femmes qui ne fussent de haut lignage. Des prodiges précédèrent sa naissance : entre autres choses extraordinaires, il naquit, le même jour que lui, plus de cent fils de puissants comtes, ce fut pour le servir plus tard dans toutes ses guerres. Son père Philippe et sa mère Olympias s'aperçurent avec joie de toutes les heureuses dispositions qu'il annonçait. Quand il eut sept ans, son père commença à lui faire apprendre à lire et le confia aux meilleurs maîtres qui pour lors fussent en Grèce. Ceux-ci furent chargés de lui enseigner les sept arts. On trouva que pour son esprit Alexandre ressemblait à Nectanebus (Natanao), et le bruit courut même qu'il était son fils (1); cette rumeur parvint jusqu'au jeune Alexandre qui, de dépit, se précipita d'une tour et faillit mourir.

Dans ce temps-là, les rois de Grèce étaient vassaux du roi de Babylone et devaient des tributs à Darius. Quand Alexandre apprit cela, il entra dans une grande fureur. Son précepteur, Aristote (2), eut beaucoup de peine à le

- (1) Li plusior disoient sens nule legerie
 Que Alixandres est nés de bastarderie,
 Car è l'tans k'il fu nés si com la letre die
 Ert I clercs de l'pais plains de grande voisdie
 Natabus ot a non en la langue arabie
 Al nestre aida l'enfans, coi que nus li en die.

(*Romans d'Alix.*, p. 15.)

(2) Le *Victorial*, dont M. Albert de Circourt et moi avons donné la traduction, offre des variantes au passage du poème d'Alexandre dans lequel Aristote adresse des conseils à son royal élève. Elles se trouvent dans la légende d'Alexandre qui, avec les trois autres légendes, celles de Salomon, de Nabuchodonosor et de Jules César, sert d'illustration au traité de chevalerie placé en tête de la chronique. Il y aurait un grand profit à tirer de ces variantes si l'on

calmer, et lui donna à cette occasion de sages conseils dont le prince profita par la suite. Bientôt Alexandre fut en âge d'être armé chevalier. Ce fut une belle cérémonie qui eut lieu le jour de la fête de saint Anthère, pape et martyr. Chaque pièce de l'habillement et de l'armure dont on revêtit le poursuivant d'armes est longuement décrite, et en effet mérite de l'être. Sa ceinture était l'œuvre de dame Philosophie, ses souliers valaient chacun une ville, ses hauts-de-chausses ne valaient pas moins; quiconque aurait eu ses gants n'aurait jamais eu à craindre la misère. Son épée, qui était enchantée, avait été forgée par don Vulcain en personne. Deux fées de la mer avaient travaillé à sa chemise, celui qui la portait devait être toujours loyal et à l'abri des impérieux désirs des sens; ses éperons étaient inestimables, son bouclier était une œuvre magnifique, plus brillant que le soleil et la lune, et si bien travaillé qu'Apelles, qui s'y connaissait, ne se lassait pas de l'admirer... Quant à son cheval, fils d'un éléphant et d'une *dromadaire*, c'était le fameux Bucé-

donnait une nouvelle édition du poème d'Alexandre dont le texte est si souvent défectueux; elles offrent plusieurs vers qui manquent dans la version de Sanchez, tels sont entre autres les suivants :

A los de mas alexos tiren los ballesteros,
 A los de mas cerea fieran los caballeros,
 A los algareadores e a los adargueros,
 Aquestos hechares siempre por delanteros.

« Que les arbalétriers tirent sur ceux qui sont le plus loin; sur ceux qui sont plus près que frappent les cavaliers; tu mettras toujours devant les *algareadores* (*algarada*, attaque imprévue), et ceux qui portent les boucliers (*adarguero*). » Ce petit détail sur la manière de combattre peut avoir quelque intérêt.

phale. Ayant hâte de montrer sa valeur, Alexandre s'en alla chercher les aventures ; il s'attaqua d'abord à un roi très-puissant qui s'appelait Nicolas : il le vainquit et le tua dans un combat singulier. Il revint triomphant en Macédoine et y arriva au moment où les messagers de Darius venaient réclamer les tributs dus à leur maître. Alexandre repoussa avec hauteur leurs prétentions, puis s'en alla conquérir l'Arménie ; pendant ce temps, Pausanias devint très amoureux de la reine Olympias : dans le désir de la posséder, il prit les armes contre Philippe. Le roi de Macédoine fut défait ; heureusement Alexandre fut averti de ce qui se passait ; il accourut, marcha contre Pausanias, mit les troupes de celui-ci en déroute et le tua. Alexandre alla ensuite à la recherche de son père et le trouva mourant.

Après avoir adressé à son fils de sages exhortations, Philippe trépassa. Son corps, suivant l'usage, fut mené à Corinthe. « Corinthe était une noble cité ; saint Paul la convertit plus tard à la vérité. Sur toute autre ville, elle avait grande bonté ; elle fut la tête du catholicisme dans l'antiquité. » Ce fut à Corinthe, où son père venait d'être enseveli, qu'Alexandre fut enfin couronné. Il tint là une sorte de cour plénière. Aristote voyait avec bonheur la puissance de son élève. Cependant toutes les villes de la Grèce ne s'empressaient pas de reconnaître le nouveau roi. Athènes, mal conseillée par le comte don Démosthènes, essaya de résister, de même que Thèbes. La première de ces cités se soumit cependant ; quant à la seconde, qui avait prolongé la lutte, elle fut impitoyablement détruite, malgré les discours d'un jongleur

qui intercédait pour elle. Dans les traditions orientales, un philosophe implore à peu près de même la pitié du conquérant, qui pardonne à une ville dont il vient de se rendre maître (1). Le poète raconte ensuite, en citant Gaultier de Châtillon, les préparatifs de l'expédition d'Alexandre contre Darius, et décrit assez heureusement l'embarquement de l'armée d'Alexandre. « Dès qu'ils perdirent la terre, ils se calmèrent un peu; les larmes se séchèrent, les discours changèrent de sujet, et bientôt toutes les têtes se tournèrent vers l'Asie. » Au sujet de l'arrivée d'Alexandre dans cette contrée, l'auteur étale assez intempestivement ses connaissances en géographie et écrit un vers fort étrange : « Tous les pays doivent révérence et honneur à l'Asie, *car là naquit don Baccus qui est notre rédempteur.* » Dante, dans son *Purgatoire*, a mêlé aussi les réminiscences mythologiques et les souvenirs divins. « Et si cela m'est permis, ô grand Jupiter, qui fus pour nous crucifié sur la terre, est-ce que tes justes regards sont tournés ailleurs? »

E se licito m' è o sommo Giove
Che fosti'n terra per noi crocifisso
Son li giusti occhi rivolti altrove.

(Canto VI.)

Mais le nom de Jupiter, rappelant plus celui de Jehova, la puissance suprême, est moins choquant que celui de Bacchus.

Ca hi nacio don Baccus que es nuestro redentor.

(1) *Bibl. orientale*, p. 317.

Qu'a voulu dire Juan Lorenzo ? Peut-être faut-il voir ici la trace de quelque lointaine influence de l'Inde qui, sous le nom de Siva, assignait à Bacchus un rang si important, qui faisait de lui la troisième personne de la Trimourti hindoue ? Peut-être aussi l'auteur, par ces mots : *don Bacchus*, a-t-il voulu personnifier le vin auquel le mystère de l'Eucharistie donne un sens mystique, qui, avec le pain, forme le corps et le sang du Sauveur !

Alexandre gravit une haute montagne d'où il voit d'immenses pays, et en revenant vers son camp il tue une lionne, ce qui semble à ses soldats un heureux présage. Ce fut vers ce temps que Clitus, un des plus fidèles vassaux d'Alexandre, engagea son maître à choisir parmi ses chevaliers douze hommes dévoués qui seraient toujours prêts à lui obéir et à l'accompagner. Alexandre trouva le conseil bon et choisit parmi sa suite douze seigneurs auxquels il donna le nom de pairs.

La vue de Troie intéressa vivement Alexandre. L'építaphe d'Achille l'émut ; il fit faire une procession en l'honneur de ce héros ; puis, dans un discours qui ne contient pas moins de 1,688 vers et que nous nous dispenserons d'analyser, — il vaut beaucoup mieux relire Homère ou Virgile, — Alexandre raconte à son armée toute l'histoire de la prise de Troie (1). Les Macédoniens, enflammés par tous ces grands souvenirs, sont prêts à seconder leur roi qui s'avance vers l'empire de Darius.

(1) Gaultier de Châtillon a donné l'exemple de ces longueurs et quelquefois de ces anachronismes. (V. *Hist. litt.*, t. XV, p. 104.)

Celui-ci rassemble une immense armée, et, — étranges préliminaires de la guerre qui va s'engager, — les deux souverains échantent divers objets allégoriques. C'est ainsi que Darius, pour donner au roi macédonien une idée du nombre de ses soldats, lui envoie un sac plein de graines de pavots. Le roi de Macédoine en prend quelques-unes, les met dans sa bouche, les mâche et dit : « Elles sont douces et molles, faciles à manger : tels sont les peuples de la Perse. »

Il la trouva moult douce et bonne pour maschier,

dit notre *Poème d'Alexandre* en parlant de graines de millet qui y remplacent la semence de pavots ; et encore, comme dans notre poème, l'Alexandre de Juan Lorenzo envoie à Darius un sac plein de grains de poivre destinés à peindre allégoriquement au roi de Perse la force et le courage des Macédoniens (1). L'auteur suit assez fidèlement l'histoire. Alexandre est vainqueur de Mamon, l'un des meilleurs généraux de Darius ; il s'empare de Sardes, passe le Sagaris, tranche le nœud gordien et arrive enfin en présence de Darius. Juan Lorenzo fait une longue description de l'armée persane ; il profite des détails donnés par Quinte-Curce et de quelques

(1) Les Arabes racontent un échange du même genre ; seulement, suivant eux, Darius envoya à Alexandre un muid de graines de sésame, et Alexandre riposta par un sac de graines de sénévé. Cet échange d'envois symboliques se retrouve dans le poème de Lamprecht (Bossert, *La Litt. allemande au moyen âge*, p. 226.)

tableaux de Gaultier de l'Isle. Toutefois il est moins ampoulé que ce dernier. Selon celui-ci, « les casques brillent à l'envi des étoiles, l'éther est surpris de voir des feux pareils aux siens réfléchis par les boucliers ; il craint que la terre ne s'efforce de devenir le ciel, et la nuit se réjouit d'être aussi brillante que le jour :

Sideribus certant galeæ clypeisque retusis
Invenisse pares flammæ stupet arduis æther,
Et metuit cœlum fieri ne terra,
Nec minimum gaudet nox iustar habere diei. »

La description de Juan Lorenzo est beaucoup moins pompeuse, mais s'il n'emploie pas d'hyperboles comme son prédécesseur, il n'épargne pas les détails et parfois ils sont naïfs, comme par exemple quand il parle de l'escorte qui accompagne les femmes de Darius. En décrivant la garde d'honneur du roi de Perse, Juan Lorenzo rencontre un vers assez heureux ; cette garde se composait de beaux jeunes hommes, tous parents et amis du roi ; il semblait que tous fussent nés le même jour :

Semeiaba que fueron en ein dia nacidos(1).

Un bain pris dans le Cydnus faillit sauver cette brillante armée de la défaite qui l'attendait. Juan Lorenzo raconte la maladie qui attaqua Alexandre pour s'être plongé dans les eaux trop froides, et la confiance qu'il

(1) Le père de Sésostris avait fait élever à sa cour tous les enfants qui étaient nés le même jour que son fils, dont ils devinrent les fidèles compagnons d'armes.

témoigna à son médecin Philippe. Il arrive ensuite aux préliminaires de la grande bataille que vont se livrer les deux monarques, rapporte leurs discours, s'arrête devant les magnifiques armes de Darius, qu'il décrit avec complaisance, et se décide enfin à sonner la charge. Les bataillons se meuvent, les archers bandent leurs arcs, les cavaliers inclinent leurs têtes, les coursiers dressent leurs oreilles, les coups se précipitent avec une telle fureur que le son des clairons est étouffé par le bruit du fer; les flèches volent dans les airs en telle quantité qu'elles cachent la lumière du soleil : ce sont des nuages de dards et de pierres, les traits sont plus nombreux dans l'air que des essaims d'abeilles. Dans cette bataille, Darius blessé est obligé de prendre la fuite, laissant au vainqueur un immense butin et sa famille qu'Alexandre traite avec respect. Le jeune conquérant poursuit sa marche victorieuse et s'avance vers Jérusalem. Le grand-prêtre, l'archevêque, comme dit le poète, vient au-devant du vainqueur. Celui-ci s'agenouille, et cet acte d'humilité excite le mécontentement des Grecs. Mais si Alexandre s'est ainsi prosterné devant un homme, c'est que, dans cet homme, il a reconnu un personnage supérieur dont une vision lui a offert les traits au moment de son avènement au trône. L'être qui lui apparut alors l'encouragea dans ses audacieuses entreprises; il annonça aussi que quand un homme ayant sa ressemblance se présenterait au jeune prince, la fortune de ce dernier serait à son apogée. Or, Alexandre a reconnu les traits de l'être mystérieux, il s'est incliné devant lui, il a adoré plus qu'un évêque, qu'un abbé ou

qu'un prier, il a adoré le créateur de toutes choses.

Le poète continue son œuvre en mêlant au récit de l'histoire quelques épisodes d'un médiocre intérêt. Il raconte ensuite que Darius réunit une autre armée, et peint la consternation que cette nouvelle répandit parmi les Grecs. Les appréhensions des Macédoniens furent encore augmentées par une éclipse; mais le sage Aristander réussit à diminuer ces craintes en expliquant le phénomène de manière à rassurer les troupes. L'événement donna raison aux prophéties d'Aristander, les Perses furent défaits dans une terrible bataille dont l'auteur raconte trop longuement toutes les particularités.

Après cette victoire, Alexandre se présenta devant Babylone, dont le poète décrit minutieusement les merveilles (1). Alexandre fut reçu avec solennité dans cette ville; les rues étaient pleines de peuple, ornées de fleurs; une immense foule, précédée par d'excellents musiciens et dirigée par le clergé, se porta au-devant du conquérant. Le jeune roi prit quelque repos à Babylone; il y donna de l'avancement à ses officiers et « ordonna divers changements que l'on trouva très bons quand ils furent faits ». Cependant, bientôt las de repos, Alexandre continua le cours de ses triomphes. Ici l'auteur se conforme à l'histoire et raconte, sans trop les dénaturer quant aux faits, la trahison dont Darius fut victime. Darius, se confiant encore aux traîtres qui l'en-

(1) Ces merveilles ont beaucoup frappé les poètes du moyen âge; dans *Floire et Blanceflor*, — publié par M. du Ménil, — on trouve aussi une description de Babylone (p. 63).

tourent, leur adresse quelques mots sur la fidélité. Tous gardent le silence, excepté Narbazane qui, loin d'être touché par les paroles de son roi, engage brusquement Darius à abdiquer en faveur de Bessus. Ce morceau est bien écrit, mais il n'y faut pas rechercher le caractère de l'antiquité; c'est un tableau du moyen âge. Narbazane et Bessus sont de grands vasseaux du treizième siècle. Darius, avant le repas qu'il donne aux misérables qui l'entourent, dit le *benedicite*. La prière qu'il adresse à Dieu, quand il ne peut plus douter de sa perte, est tout à fait chrétienne. Saint Fernand pouvait prier ainsi.

Alexandre apprit avec indignation la manière dont Darius avait été trahi; il rassembla ses hommes et marcha à son secours. Les satrapes, vivement poursuivis, voulurent contraindre Darius à quitter la cage dans laquelle ils le conduisaient captif; ils exigeaient de lui que pour ne pas ralentir leur marche il montât à cheval; mais Darius s'y refusa, il préférerait tomber au pouvoir d'Alexandre. Alors les satrapes le frappèrent et le laissèrent mourant. Le corps de l'infortuné roi fut plus tard retrouvé par Alexandre; il pleura sur le sort de Darius et lui fit rendre de grands honneurs. Apelles fut chargé de lui élever un monument. Il le couvrit de superbes bas-reliefs représentant divers sujets historiques, et comme il était un clerc bien lettré, il composa aussi l'építaphe de Darius. Cette építaphe, que Juan Lorenzo rapporte en latin, se compose de deux vers empruntés presque textuellement à Gaultier de l'Isle.

A propos de la mort de Darius, le poète fait des réflexions assez peu neuves sur la brièveté de l'existence et sur la nécessité de mourir. Il parle des diverses classes de la société et de la mauvaise vie que l'on mène dans toutes ces classes. Personne n'est épargné dans cette espèce de danse macabre : rois, princes, prêtres, religieuses, ont leur part de réprimande; mais il ne règne dans ce passage aucune poésie. C'est un plat sermon, c'est de plus un trop long hors-d'œuvre; il occupe depuis le quatrain 1,642 jusqu'au quatrain 1,678, c'est-à-dire 104 vers.

Après la triste fin de Darius, les Grecs demandèrent impérieusement à retourner dans leur pays, et leur roi eut beaucoup de peine à les retenir; il leur dit que leur tâche n'était pas finie, que la conquête des états de Darius n'était pas assurée, qu'enfin il ne pouvait laisser impunis les meurtriers de ce roi. Alexandre parvint ainsi à inspirer d'autres sentiments à ses soldats et les entraîna à la poursuite des traîtres. Il venait d'infliger à Narbazane un châtiment trop mérité, quand arriva au camp macédonien une reine, maîtresse de la terre, qu'on appelle *Féminine*. Cette reine, que Juan Lorenzo nomme Calestrix, et Quinte-Curce Thalestris, se présenta devant Alexandre; elle était accompagnée de trois cents vierges montées sur de légers chevaux et toutes expertes au maniement des armes. Leur costume était élégant et rappelait celui des jeunes garçons. Elles portaient une tunique descendant à mi-jambe, des pantalons serrés à la taille et un carquois. Calestrix parut devant Alexandre richement couverte de précieux ha-

bits de soie et tenant un faucon (1). Son front était blanc, uni, plus clair que la lune dans son plein ; ses sourcils semblaient deux bandes de soies ; ses yeux, quand se relevaient ses longs cils, avaient une noble fierté. Apelles n'aurait pas pu faire un nez plus beau ; ses lèvres étaient charmantes, sa bouche petite, ses dents égales semblaient des gouttes de lait ; la rose sur l'épînen'est pas une plus jolie fleur, la rosée du matin ne paraît pas plus fraîche. Ce portrait, que nous avons un peu abrégé, est fort gracieux dans le texte. Alexandre fit à Calextrix l'accueil que méritait une si belle personne, et lui demanda ce qu'elle désirait, s'engageant à le lui octroyer. Le reste se passe à peu près comme dans Quinte-Curce : « Interrogata nunc aliquid petere vellet, haud dubitavit fateri, ad communicandos cum rege liberos se venisse dignam ex qua ipse regni generet hæredes (2). »

Après le départ de Calextrix, Alexandre continua à poursuivre Bessus. Ici encore l'auteur s'éloigne peu de la vérité historique ; il raconte la mort de Philotas, la manière dont Bessus fut pris par Alexandre et livré par lui à Oxatrès, frère de Darius. Maître du plus vaste empire, le roi de Macédoine voulut tenir une promesse que, suivant Juan Lorenzo, il avait faite aux restes de Darius : épouser Razena, la fille de son ancien ennemi. Juan Lorenzo, en parlant de l'époque choisie pour le mariage de son héros, trouve de charmants vers. Conserve-

(1) Le faucon était un signe de noblesse. La fée du *Lai de Lanval* arrive aussi à la cour d'Artus un faucon sur le poing :

Un espervier sor sun puing tint.

(2) Liber sextus, cap. V.

ront-ils quelque chose de leur fraîcheur dans la traduction suivante (1) ?

« On était au mois de mai, douce saison où les oiseaux font un délicieux concert, où les vertes prairies sont vêtues de frais habits, où soupire la femme qui n'a point d'époux.

« Temps doux et savoureux pour former des unions, car les fleurs le parfument et les souffles suaves le rafraîchissent. Alors les jeunes filles chantent et vont par troupes en s'adressant de gaies paroles. Au printemps tombent les bonnes rosées et entrent en fleurs les moissons. Au printemps se marient plusieurs qui ensuite s'arrachent la barbe de dépit. Au printemps, les femmes, la robe flottante, font claquer leurs doigts (2). Jeunes et vieilles... (3), à l'heure de la sieste, vont dans les prés cueillir des fleurs et se disent les unes aux autres : Bons sont les amours, et les plus tendres sont les meilleurs. Les jours sont grands, les champs sont verts, les oiseaux ont quitté leurs nids, les taons qui mordent ne sont pas encore venus, les enfants en braies et sans habits luttent ensemble (4). »

(1) Du quatrain 1,788 au quatrain 1,793, p. 378, 379, de l'édit. de Baudry.

(2) Facen las duennas triscas en camisas delgadas. *Triscas*, dit Sanchez, *accion de triscar*. — *Triscar*, dit le Glossaire des mots anciens : Produire avec les doigts un certain bruit comme pour danser. — *Triscar*, disent les dictionnaires modernes : Faire du bruit avec les pieds. D'une manière comme de l'autre, il doit s'agir de danse, — peut-être de castagnettes, — mais nous avons traduit mot à mot. En italien *Trescare* veut dire danser, et *Tresca* était le nom d'une danse particulière.

(3) Andan mozas e viejas cobiertas en amores.

(4) Donnons ici un exemple de la différence qui existe entre la poésie arabe et la poésie espagnole primitive. A côté de cette description du printemps empruntée à un poète arabe :

« O jours de printemps ! jours de délices ! Les oiseaux dans leurs

Voilà une jolie description, faite, on le sent, par un poète du Midi qui retrace ce qu'il a vu et qui parle du printemps non sur des oui-dire, comme cela est arrivé trop souvent aux poètes du Nord. Ce fut à l'époque si heureusement décrite par Lorenzo, au mois de mai, qu'Alexandre épousa la fille de Darius. Ce mariage donna lieu à des fêtes qui durèrent quinze jours. Les jongleurs n'y manquèrent pas. Les uns jouaient de divers instruments, les autres conduisaient des singes. Quand le mariage fut célébré, Alexandre envoya à sa mère, à ses sœurs, au bon philosophe qui l'avait élevé, des lettres par lesquelles il leur annonçait son union. Ce fut une grande joie en Grèce; les femmes y fêtèrent son mariage et mirent en chansons ses prouesses; elles seront chantées jusqu'à ce que revienne Hélié.

Après avoir parlé du mariage du roi de Macédoine, Juan Lorenzo raconte la mort de Clitus et les victoires de son héros dans sa guerre contre Porus. Nous passons rapidement sur cette partie du poème qui nous offre encore des descriptions d'armées et de batailles. Alexandre finit par triompher de Porus dans un combat terrible où les deux adversaires se portent des coups

mélodieux concerts rivalisent à l'envi. Au travers des buissons s'élève la rose colorée comme le front de la pudeur ou comme les joues d'une vierge timide. Le naissant feuillage est balancé par le zéphir comme un homme ivre par les vapeurs de son vieux vin, et l'eau filtre doucement dans la plaine comme s'insinue la langueur du sommeil dans les yeux d'un enfant qui s'assoupit. »

(Anthologie arabe, ou Choix de poésies arabes inédites, traduites par Jean Humbert, p. 71.)

dignes de Samson (1). Porus, vaincu, crie merci à son vainqueur et se reconnaît son vassal. Alexandre, aussi généreux qu'intrépide, rend à Porus plus d'États qu'il n'en possédait, et n'a qu'à se louer de la fidélité de son ancien adversaire. Ces récits de guerre sont mêlés à quelques épisodes : telle est l'audacieuse entreprise de Nicanor et de Simacos, le Nisus et l'Euryale de Juan Lorenzo ; tels sont la mort de Bucéphale, la description d'un magnifique palais, la rencontre d'affreux serpents qui gardent les abords d'une fontaine, de monstres fantastiques de toute espèce qui veulent, comme dans le poème de Gaultier de Châtillon, empêcher Alexandre de pénétrer dans l'Inde.

Une seule ville résistait encore au conquérant, c'était Subdracana. Le héros s'en empara par des prouesses dignes de lui ; mais il fut grièvement blessé. Les soins que lui donna Aristobule le rendirent à la santé, et à peine rétabli il voulut poursuivre le cours de ses exploits ; il se décida à s'embarquer avec son armée pour aller conquérir de nouveaux mondes. Les Grecs furent fort mécontents de ce projet ; ils représentèrent à Alexandre qu'il avait assez fait pour sa gloire et lui donnèrent de sages conseils. « Je ne compte pas, leur dit-il, ma vie par années et par jours, mais par exploits et gestes de chevalerie. Homère n'a pas écrit les mois que vécut Achille, mais les prouesses qu'il fit (2). »

(1) V. *Li Romans d'Alixandre*, p. 360, et *El Poëma de Alejandro*, p. 391.

(2) M. de Puibusque, dans sa traduction du *Comte Lucanor*, remarque qu'on trouve dans la *Chronique générale* ce passage :

Malgré ses répugnances, l'armée fut contrainte d'obéir, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur elle son glorieux chef ; les Grecs s'embarquèrent avec leur roi. Ce fut alors que celui-ci eut une singulière curiosité, il voulut savoir ce qui se passait au fond de l'eau. On trouve aussi dans le poème français (1) cet épisode qui

« Non cuentan de Alejandre los dias nin los años, mas los buenos fechos e las sus caballerias. » Il ajoute que dans le poème de Fernan Gonzales on rencontre cette pensée rimée ainsi qu'il suit :

Non cuentan de Alejandre las noches, nin los dias,
Cuentan sus buenos fechos et sus cavallerias.

Il termine en déclarant que les preuves de l'imitation sont flagrantes. — Les deux passages précités proviennent du *Poème d'Alexandre* :

Non conte io mi vida por anos nen por dias,
Mas bonas facienças e por caballerias.

(1) Tout ont acréanté si com il plot au roi
Mult boin ouvrier de voirre avoit ensemble soi
Qui savoient ouvrer le voirre a itel loi.
Qu'il ne pooit fausser ains le metent emploi
Li rois li a mandés et si lor dit por coi.

.
Si touniaux fu en l'aije a i batel portés
E eu de toutes pars a plom bien sarelés,
Alixandres li rois est dedens entrés,
E fu as notoniers en haute mer menés
E commande à ses homes qu'en mer soit avalés;
Et quand le touniaus fu la dedens avalés
Des lampes qui ardoient fu moult grans li clartés
Assez fu li touniaus des poissons esgardés
Ainc ni ot si hardi, ne fust espoantés
Por la grande resplendor dont est enluminés.
Alixandre li rois les a bien avisés
Et vit les grans pissons et li petits mellés
Quant li petits est pris sempres est devorés
Quant ce voit Alixandre sempre est pourpensés.

sans doute a été tiré d'un ouvrage attribué à Aristote et connu sous le nom de *Secreta Secretorum*. Alexandre fit exécuter une espèce de cage en verre bien garnie de bitume, se mit dans cette cage que de fortes chaînes retenaient au navire, ordonna qu'on le descendît dans la mer et qu'on l'y laissât pendant quinze jours. Alexandre ne vit pas, pendant ce voyage étrange, des choses aussi extraordinaires qu'on pourrait le penser ; il vit que les grands poissons mangeaient les petits, que les petits reconnaissaient les grands pour seigneurs, que ceux qui étaient forts maltrahaient ceux qui l'étaient moins. Il n'était guère nécessaire de quitter la terre pour avoir un spectacle de ce genre. Un brillant critique raconte, en parlant de cette immersion d'Alexandre, que le conquérant rencontra sous les flots un monstre tellement grand qu'il passait depuis vingt-quatre heures sans qu'on eût vu le commencement de sa queue. Nous n'avons rien trouvé de tel dans le passage en question, et le poisson monstrueux nous semble tout simplement un poisson d'avril.

Cependant la Nature commençait à s'irriter de tous les désirs d'investigation d'Alexandre, et Dieu lui-même s'indignait de l'orgueil de ce prince. Dame Nature se

Que tout li siecles est et peri et dampnés.
Alixandres li rois ne fu mie esbahis
Bien a tous les poissons et veus et choisis
Mais ainc n'en est i ki fust isi hardis
Vers le touniel de voirre osast tourner son vis
Il vit le plus petits de grignors asalis, etc.

(*Li Romans d'Alixandre*, p. 263.)

décida, à peu près comme dans le poème de Gaullier de Châtillon, à exciter l'enfer contre le héros. Ici se place une longue description des abîmes éternels, de ces abîmes dans lesquels, presque au moment où écrivait Juan Lorenzo, voyageait un autre poète, mais celui-là immortel : Dante. Reproduisons rapidement quelques détails des descriptions de Juan Lorenzo. Jamais la lumière ne pénètre dans les profondeurs de l'enfer que ceignent des murailles de soufre. Sur les rives du gouffre sifflent d'horribles serpents qui enlacent les coupables. Les sept péchés capitaux et les péchés qui en dérivent sont à l'entrée de l'enfer. La Superbe est leur impératrice. Les réprouvés sont châtiés dans des lieux distincts les uns des autres et qui rappellent les cercles de Dante. Les simoniaques boivent du plomb fondu, les luxurieux brûlent dans d'énormes chaudières. Plus loin, sont tourmentés ceux qui s'adonnent à la gourmandise, cette compagne de la luxure. « La gourmandise est au milieu, se léchant les doigts ; près d'elle sont la gloutonnerie à l'estomac chargé d'aliments, l'ivresse qui boit et vacille et qui ne sait plus ce que c'est que la pudeur. » La société de ces vices se compose de jeunes hommes débauchés, de femmes légères *qui n'aiment pas les sermons*. Si Adam n'eût pas été si gourmand, le Messie n'aurait pas souffert la passion ; si Loth n'avait pas tant bu, ses filles n'auraient pas eu des fils si privés de raison.

Au milieu de l'enfer fume une fournaise qui ne donne jamais de flamme : c'est là qu'est le roi ennemi de la paix, qu'il prépare les supplices sans répit de ses vic-

times, dont les unes souffrent moins, d'autres davantage, suivant le mal qu'elles ont fait; quelques-unes au milieu du feu sentent toutes les tortures d'un froid intolérable. Douze fois par jour Thésée est dévoré par des vautours, et douze fois il reprend sa forme. Les enfants morts sans baptême ne brûlent point, ils sont à l'écart des damnés, au milieu des ténèbres : ils sont privés de la vue du Créateur, c'est une assez grande peine. Les justes des anciens temps étaient dans ces mêmes limbes avant la venue de Jésus-Christ. La peinture de l'enfer occupe 340 vers dans le *Poème d'Alexandre*, c'est dire que nous n'avons pas donné une analyse complète de cette longue description, où Juan Lorenzo ne recule pas devant les digressions. C'est ainsi qu'à propos de l'Envie il cite un conte dont nous retrouvons le sujet dans un de nos fabliaux.

Jean de Boves, l'auteur de ce fabliau, raconte qu'il y avait une fois deux compagnons, gens assez pervers : l'un était un *convoiteux* dont rien ne pouvait rassasier les désirs, l'autre un envieux toujours désolé du bien qui arrivait à autrui. Un jour ils rencontrèrent saint Martin qui, en les quittant, se fit connaître et leur dit « Que l'un de vous me demande un don, et il l'aura à l'instant; mais l'autre aura le double de ce que le premier m'aura demandé. » Ces paroles excitèrent une vive querelle entre les deux compagnons qui, ni l'un ni l'autre, ne voulaient parler le premier. Enfin l'envieux fut poussé à bout : « Eh bien, dit-il au saint, je vous demande de perdre un œil afin que mon compagnon en perde deux. » Ce souhait fut aussitôt exaucé,

et les deux malheureux ne tirèrent de la rencontre du saint d'autre profit que d'être l'un borgne et l'autre aveugle (1).

En arrivant dans les enfers, dame Nature fit appeler Belzébuth. Celui-ci, fort surpris de la savoir en enfer, se hâta, pour ne pas l'effrayer, de quitter sa forme ordinaire et prit une apparence angélique. Puis, accourant au-devant de l'auguste visiteuse : « Belle dame, lui dit-il, qu'y a-t-il ? Je n'aurais jamais cru vous voir en un tel lieu. » La nature, peu désireuse de rester longtemps en enfer, s'empressa de dire à Belzébuth ce qui l'amenait. Rien ne résiste à Alexandre, ses exploits surpassent ceux de tous les héros ; il a vaincu Darius, il a vaincu Porus, nul ennemi ne peut lutter contre lui, et maintenant, dans sa superbe, il veut connaître les secrets qui doivent rester cachés aux hommes : il a déjà sondé la profondeur des mers, il est capable de pénétrer même dans les enfers et de vaincre jusqu'aux démons. C'est à Belzébuth qu'il appartient de triompher d'un pareil ennemi. Tel est le sens du discours de dame Nature, après le départ de laquelle Belzébuth s'empresse de réunir son conseil. Il expose ce dont il s'agit, l'embarras est général, quand la Trahison prend la parole et propose ses bons offices. L'enfer applaudit au discours de la Trahison et accepte ses propositions. Elle part aussitôt et va trouver le comte Antipater.

Le poète revient à Alexandre qui a terminé son voyage sous les flots, mais qui doit encore avoir bien

(1) Legrand, *Fabliaux*, t. III, p. 91.

des aventures. Juan Lorenzo, qui semble pressé d'en finir avec son œuvre, et qui veut profiter des romans français, entasse épisodes sur épisodes. Alexandre rencontre des hommes sauvages, il voit le merveilleux oiseau appelé Phénix, il arrive dans un palais situé au milieu d'une île, palais qui appartient à Phébus et à Diane, sa sœur; là un vieillard l'accueille fort courtoisement et lui apprend que sur une montagne des environs poussent deux arbres magiques qui peuvent révéler l'avenir. C'est du moins ainsi que nous interprétons ce passage dont Sanchez donne une autre explication. Il prétend, dans une note, qu'il faut lire non *arboles*, arbres, mais *arioles*, du mot latin *ariolus* ou plutôt *hariolus*, devin. Nous nous permettons de contester cette interprétation. Il nous paraît tout naturel de croire que le poète s'est rappelé la forêt du roman français et le voyage aux arbres du soleil et de la lune; que, par conséquent, c'est bien *arboles* que Juan Lorenzo a voulu écrire (1).

Alexandre se rend sur la montagne et apprend des arbres magiques qu'il ne reverra pas la Grèce, que sa fin est prochaine et qu'il périra empoisonné. Alexandre fait encore diverses rencontres extraordinaires, puis, comme il avait voulu visiter la mer, il veut visiter

(1) Dans *Li romans d'Alixandre*, comme je l'ai déjà indiqué, il est aussi question des arbres prophètes : « Ci dist comme Alixandres et dix de ses homes et un prestre estoient devant II arbres qui lor donnoient respons, » p. 355. — On peut lire dans le *Magasin pittoresque* (année 1855, p. 436) un article curieux sur les arbres du soleil et de la lune et leurs prédictions à Alexandre.

les airs. *Un monstre ailé ne le transporte pas au sommet des cieux*, quoi qu'en ait dit un élégant critique, mais il a recours à deux griffons, comme dans le poème français. Après les avoir fait jeûner pendant trois jours il les attèle à une espèce de cage de cuir très solide, dans laquelle il se place. Il s'est armé d'une lance à laquelle est fixé un morceau de viande; la vue de cette viande, promenée à distance du bec des griffons, les engage à s'élever ou à s'abaisser suivant la volonté du héros. Alexandre avait sans doute emprunté cette manière de voyager à Nembrod qui, après avoir essayé de monter au ciel par la tour de Babel, tenta de s'y faire conduire par quatre griffons (1). Le roi de Macédoine parcourt ainsi les airs; mais le bon Juan Lorenzo, qui reprochait tout à l'heure à son principal modèle, Gaultier de l'Isle, d'être las et de négliger de nombreux détails, paraît lui-même assez fatigué et ne tire pas tout le parti désirable de cette course dans l'espace. Il décrit assez rapidement les pays au-dessus desquels il plane et finit par comparer le monde à un homme; sa chair c'est la terre, les rivières sont ses veines, les rochers ses os, les plantes ses cheveux, et les animaux qui y vivent *les ennuyeuses bêtes que nous devons supporter par mortification* (2).

(1) Henri le Lion voyage enveloppé dans la peau d'un bœuf qu'un griffon a enlevé dans les airs. (*Traditions allemandes*, par les frères Grimm, traduites par M. Theil, t. II, p. 289.)

(2) Dans les traditions scandinaves, Ymer est tué par Odin, Til et Loder; son corps forma le monde, sa chair se changea en terre, son sang en eau, ses ossements en montagnes, sa chevelure en

Au retour de son expédition aérienne, Alexandre se rend à Babylone, où il reçoit des députations de tous les pays. La France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Afrique, la Sicile, lui envoient les plus riches présents ; la gloire du héros est à son comble, mais la trahison a réussi dans ses affreux projets. Alexandre est empoisonné; il songe aussitôt au partage de ses vastes États, dicte les clauses de son testament à son notaire, maître Simon, et expire dans les bras de sa veuve éplorée.

Cette conclusion amenait tout naturellement une moralité : « Seigneurs, celui qui veut sauver son âme doit peu se fier au siècle, il doit, s'il ne veut pas la laisser au pouvoir du monde, bien servir Dieu et le prier. La gloire de ce monde, qu'on ambitionne tant, n'est pas plus à estimer que la fleur des champs (1); c'est quand l'homme se croit le plus en sûreté qu'il tombe tout à coup dans la plus mauvaise position. Alexandre, qui était un roi de tant de puissance, Alexandre, si grand que la mer et la terre ne le pouvaient contenir, finit par être mis dans une fosse qui n'avait pas douze pieds de longueur (2). Je veux, Seigneurs, vous remercier de ce que vous avez bien voulu m'écouter; si j'ai manqué en quelque

plantes, son crâne produisit la voûte céleste, sa cervelle les nuages, ses yeux les étoiles. (*Tableau de la Littérature du Nord*, par Eichhoff. *Poème de l'Edda*, p. 53.)

- (1) La vostra nomianza è color d'erba
Che viene e va, e quei la discolora
Per cui ell' esce della terra acerba.

(Dante, *Purg.*, canto XI.)

- (2) Il est là... sous trois pas un enfant le mesure..

(Lamartine, *Bonaparte*.)

chose, vous devez me le pardonner, je suis de peu de science. Je veux pourtant vous demander quelque chose avant de finir : je veux un salaire pour mon œuvre et vous prie de dire un *Pater* pour moi. Vous me ferez profit et vous n'y perdrez rien. »

Vient ensuite une stance dont nous avons déjà parlé et qui contient le nom de l'auteur ou du scribe.

Le poème est suivi de deux pièces : le *Testament d'Alexandre*, et une lettre dans laquelle Alexandre, sur le point de mourir, cherche à consoler sa mère. Ces morceaux, d'assez peu d'étendue, sont en prose et en bonne prose. La première pièce se termine ainsi :

« Vous savez, ma mère, que toutes les choses que fait Dieu naissent petites et vont en croissant, excepté les douleurs, qui, très grandes d'abord, vont en diminuant... Ma mère, faites construire une vaste maison de campagne, et quand vous viendra la nouvelle de ma mort, que cette maison soit faite, et ordonnez qu'on y prépare un grand festin, et faites dire par toute la terre que tous ceux qui n'ont point de chagrin, qui n'ont pas eu de pertes à pleurer, viennent pour y manger, afin que le deuil d'Alexandre soit plus grand que celui de tous les autres rois. Et elle fit ainsi ; et quand arriva la nouvelle de la mort de son fils Alexandre, la maison était achevée, et elle ordonna de préparer le repas selon l'ordre d'Alexandre, et il n'y vit personne pour manger. Puis elle dit : « Qu'ont donc les hommes qu'ils ne viennent pas à notre festin ? » Et on lui répondit : « Madame, vous avez ordonné qu'il ne vînt ici personne que ceux qui n'ont pas de peines, qui n'ont pas de pertes à pleurer, et, Madame, il n'y a pas un homme dans le monde qui n'ait eu peine et deuil, et c'est pour cela qu'il n'est arrivé personne. »

Il nous semble que dans cette sorte d'apologue il y a un souvenir oriental, de même que dans les images et dans les comparaisons qui remplissent la seconde lettre :

« Mère, comprenez ma lettre et pensez à ce qu'elle renferme, et prenez courage avec bon confort et bonne patience, et ne ressembliez pas aux autres femmes par la faiblesse qu'elles montrent en toute occasion, pas plus que votre fils ne ressemblait aux hommes par sa sagesse et ses actions. Mère, voyez-vous rien dans ce monde qui soit dans un état durable ? Ne voyez-vous pas que les arbres verts et beaux qui ont des feuilles épaisses et portent beaucoup de fruits, en peu de temps leurs fruits tombent ? Mère, ne voyez-vous pas la lune qui, quand elle est la plus pleine et la plus brillante, est le plus près de l'éclipse (1) ? Mère, pensez à tous les hommes qui vivent en ce siècle, qui peuplent le monde ; à tout ce qui frappe nos yeux et nos sens ; tout ce qui s'engendre, tout ce qui naît est uni par la mort et par la destruction. Mère, avez-vous jamais vu qui donne et ne prend point, qui emprunte et ne paie point, qui confie un dépôt et ne le réclame point ? Mère, si quelqu'un doit pleurer : que le ciel pleure ses étoiles, les mers leurs poissons, les airs leurs oiseaux, la terre ses plantes et tout ce qu'elle renferme ; que l'homme pleure sur lui qui est mortel, qui est la mort, dont chaque jour, chaque heure abrège la vie... »

Je le répète, il y a, dans le testament et la lettre d'Alexandre, à saisir quelques traces de l'influence des Arabes (2), traces qui sont bien rares dans l'ancienne littérature espagnole.

(1) Don Santob semble s'être souvenu de ce passage dans ses *Consejos y Documentos*.

(2) Je trouve la confirmation de cette opinion dans l'ouvrage de

Le marquis de Santillana, dans sa lettre au connétable de Portugal, cite le *Poème d'Alexandre* et une autre œuvre qui s'y rattache : *Les Vœux du Paon* (1). Cette dernière production paraît être perdue. Le titre qu'elle portait peut faire supposer qu'elle était une imitation du poème français de Jacques de Longuyon, qui est désigné par le même intitulé.

Bien que nous n'ayons pas fait une analyse minutieuse du livre de Juan Lorenzo, on aura pu, nous le croyons, se former une idée de cette compilation poétique. Peut-être ce mot choquera-t-il quelques amateurs de la vieille littérature espagnole, et pourtant nous croyons qu'il est juste. Nous l'avons déjà dit, Juan Lorenzo manque d'invention. Son récit, tissu de lambeaux d'histoire et de fables empruntés de tous les côtés, tronqué ici, là développé outre mesure, n'a ni proportion,

Wolf, *Studien zur Geschichte*, etc. Le critique allemand remarque (p. 80, note) que dans l'*Iskender nameh*, Alexandre adresse à sa mère les mêmes consolations que l'Alexandre de Juan Lorenzo. Wolf ajoute que dans un ouvrage d'Abulfarad, *Histoire des dynasties*, on rencontre aussi l'idée d'un banquet auquel ne sont conviés que les hommes heureux. Il est possible que les deux pièces de Lorenzo aient été directement inspirées par la littérature orientale. Je rappellerai pourtant que Pierre de Saint-Clout écrivit aussi un *Testament d'Alexandre*, et que l'abbé de la Rue a trouvé un morceau en latin et portant ce titre au Muséum de Londres. L'œuvre de Juan Lorenzo, dont je viens de parler, n'est peut-être qu'une imitation de l'une ou de l'autre de ces pièces. — D'anciens auteurs grecs et latins, et entre autres saint Augustin, ont parlé d'une lettre écrite par Alexandre à Olympias. (V. Fabricius, *Bibl. Græca*, t. II, lib. II, ch. 10, § 19, p. 421, et Sanchez qui cite Fabricius, p. 416, note.)

(1) *Tesoro de los prosadores*. Præmio al cond. de Port., p. 46.

ni plan. Mais si Juan Lorenzo n'a pas su inventer le fond, il a su très souvent créer la forme avec bonheur. Il fait les vers facilement, trop facilement ; il en a aligné par quatrains monorimes dix mille au moins ; nombre de ces vers sont traînants, incolores, mais d'autres portent réellement la marque du vrai poète et se détachent, brillants et en relief, sur une masse monotone de lignes rimées. Lorenzo décrit avec de rares bonnes fortunes d'expression. Nous avons cité sa fraîche peinture du printemps, nous indiquerons encore le tableau qu'il fait de Babylone et nous donnerons la traduction qui, ailleurs, eût trop entravé notre analyse, de ce qu'il dit de la représentation allégorique des douze mois dont était ornée la tente d'Alexandre. Cemorceau, inspiré peut-être par Ausone (*De mensibus monosticha*, *Disticha de iisdem mensibus*) (1), fut imité plus tard par l'archiprêtre de Hita, le poète le plus original de l'Espagne du moyen âge (2).

« On voyait don Janvier furetant avec soin de toutes parts, entouré de cendres et traînant ses bûches ; il tenait de grosses poules qu'il s'occupait à rôtir, et décrochait les saucisses de la perche.

« Don Février se chauffait les mains ; tantôt le soleil lui-sait, tantôt l'été et l'hiver se livraient bataille ; il venait les séparer, se plaignant de ce qu'il était le plus petit.

« Mars avait grande hâte de travailler ses vignes, hâte de les tailler, hâte de les piocher ; il rendait égaux les jours et

(1) *Poetæ latini veteres*, p. 1038.

(2) M. Viardot a donné la traduction des seize premiers vers de ce passage ; nous la lui empruntons. (*Essais sur l'Espagne*, p. 124.)

les nuits et faisait entrer en amour les oiseaux et les bêtes.

« Avril mettait en marche les armées pour aller guerroyer, car il y avait déjà de grands blés verts à moissonner. Il faisait bourgeonner les vignes pour produire le vin, croître les herbes et les moissons, et allongait les jours.

« Le mois de Mai siégeait couronné de fleurs, fardant les campagnes de couleurs variées, babillant de fête les *Mayas* et chantant les amours, faisant poindre l'épi des moissons qu'ont semées les laboureurs (1).

« Don Juin mûrissait les moissons et les prairies ; il avait autour de lui de la paille d'orge coupée, il chargeait les cerisiers de fruits mûrs, il donnait la chaleur aux jours plus longs.

« Don Juillet rassemblait les moissonneurs, leur couvrait le visage de sueurs, lançait les taons piquants à la poursuite des bêtes et donnait au vin d'amères saveurs.

« Don Août battait le blé dans les granges, le vannait et serrait les grains. Il changeait en vrais raisins des grappes encore aigres ; l'automne le chargeait de ses premiers ordres.

« Septembre , armé de gaules , frappait les noyers ; il apprêtait les cuves, il émondait les saules, il vendangeait avec des serpettes et chassait les oiseaux des figuiers.

« Don Octobre se mettait à labourer, faisant comme une chose nouvelle ce qu'il avait déjà fait ; il se préparait pour semer quand l'hiver viendrait, et goûtait les vins qui avaient déjà fermenté.

« Novembre donnait des glands aux porcs, rentrait du bois sur des civières (2) et éclairait à la lampe les hommes actifs, car les nuits sont longues et courts les jours.

(1) Ici finit la traduction de M. Viardot.

(2) Caera d'un robre levabanlo en andes.

La traduction littérale de ce vers n'aurait point de sens, j'ai tâché de deviner quelle avait pu être la pensée du poète.

« Décembre tuait les porcs pour en faire des provisions, offrait leurs foies pour premier repas et le matin remplissait l'air d'un brouillard épais (1). »

Bien que nous n'aimions pas les allégories, nous devons convenir que le passage dont nous venons de donner la traduction a un charme très-réel dans les vieux vers de Juan Lorenzo. Puisse ce charme ne pas avoir tout à fait disparu dans notre prose ! Puissions-nous avoir réussi à rendre exactement les idées du poète, cela n'est pas une œuvre aisée !

Juan Lorenzo n'était pas un ignorant, loin de là. Son œuvre appartient à cette classe de poèmes ayant des prétentions à *la clergie* et qui indiquent un déclin dans la littérature chevaleresque, un déclin qui, dans des contrées différentes, se manifeste par les mêmes signes, par la création d'êtres allégoriques destinés à remplacer les

(1) Nos églises du moyen âge offraient souvent sur leurs portails la représentation des travaux des douze mois de l'année. Ainsi, dit M. de Caumont, on peut trouver comme à Sens :

Janvier, indiqué par un vieillard en repos et paraissant méditer.

Février, indiqué par un vieillard qui se chauffe.

Mars, par un vigneron qui taille la vigne.

Avril, par un homme qui sème.

Mai, par un homme à cheval, époque de la guerre et des voyages.

Juin, par un faucheur, époque de la récolte des foins.

Juillet, par un moissonneur.

Août, par un homme battant le blé.

Septembre, par les vendanges.

Octobre, par l'entonnage des vins.

Novembre, par un bûcheron faisant la provision de bois nécessaire pour l'hiver.

Décembre, par un homme tuant un porc.

(*Rudiment d'Archéologie*, architecture religieuse, p. 305.)

paladins qui vieillissaient. C'est ainsi qu'en France, Bel accueil, Franchise, Faux-Semblant succédaient à Roland, à Tristan, à Ganelon. En Italie, les personnages des *Cento novelle* ou des *Reali di Francia* allaient perdre leur popularité. On allait oublier Iseult ou Berthe-au-Grand-Pied pour Béatrice, dans laquelle on devait reconnaître la théologie. Le monde moral s'anima et se mit à vivre; les vertus, les vices revêtirent des formes matérielles et constituèrent une nouvelle mythologie. La droiture, la tempérance, la générosité ne sont plus des qualités abstraites, impalpables, invisibles, ce sont trois nobles femmes, trois prosrites, qui ne savent où trouver un refuge; comme on vient à la maison d'un ami, elles viennent au cœur de Dante, et l'Amour, qui habite ce cœur, les accueille favorablement. La Rose, célébrée par Jean de Meung, n'est plus, au dire de quelques glossateurs, un symbole érotique; selon tel commentaire, elle signifie le grand œuvre, ce rêve des alchimistes; selon tel autre, elle a un sens mystique et rivalise avec Béatrice. Juan Lorenzo, on l'a vu, a prodigué les personnages allégoriques, personnages que des traditions classiques altérées avaient légués d'ailleurs à son modèle Gaultier de Châtillon, et dont l'épopée n'était pas encore déblayée quand Voltaire écrivit la *Henriade*. Juan Lorenzo voulait composer une œuvre savante, on le reconnaît à d'autres indices encore. A l'en croire, il avait lu non seulement l'*Énéide* mais même l'*Iliade*. Il aime à faire parade de tout ce qu'il s'imagine savoir; il montre ses notions en géographie, il ne craint pas les digressions pédantesques. Tout ce qu'il a appris, il faut

qu'il le fasse entrer dans son œuvre; que cette érudition incomplète se trouve ou non à sa place, peu importe (1). A propos de Babylone, il consacre une centaine de vers à parler des propriétés imaginaires des pierres précieuses, propriétés sur lesquelles un de nos vieux rimeurs, un poète de Metz, dit-on, Omont, a écrit le *Lapidaire*, croyances superstitieuses que l'antiquité avait transmises au moyen âge. Cette science, si souvent et si intempestivement étalée par Juan Lorenzo, ne l'a pas empêché de commettre des anachronismes de toute espèce. Cela n'a rien d'étonnant; ce qui l'est beaucoup plus, c'est de voir des critiques se montrer si scandalisés de ce que l'on eût appelé, il y a quelques années, une absence de couleur locale. Il ne faut avoir aucune

(1) Ce chapitre n'a pas été modifié. Depuis qu'il fut écrit, cependant, les poèmes sur Alexandre ont été l'objet d'œuvres considérables. M. Paul Meyer, après avoir, dans la *Romania* (1882, p. 213), donné une étude sur les manuscrits français du roman d'Alexandre, a publié *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge* (Vieweg, 1886). Cet important travail ne se rattache qu'indirectement au sujet qui m'a occupé, mais il pourra sembler que j'eusse dû profiter davantage des recherches de M. Morel-Fatio sur *El libro de Alexandre*. Elles complètent, en effet, et bien savamment, ce que j'ai essayé de dire sur les origines du poème espagnol; mais, exécutées au point de vue de l'érudition, le côté auquel je me suis intéressé spécialement n'y a pas été touché. Cette dissertation, insérée dans la *Romania* de 1874, n'a donc pu exercer une influence sur mon appréciation essentiellement littéraire. Je dirai, pour compléter ces renseignements bibliographiques, que M. Israël Lévy a fait paraître chez Durlacher, en 1887, un texte hébreu du roman d'Alexandre, et que M. Urbain Bouriant a donné, dans le *Journal asiatique*, 1881-88, de courts fragments d'un roman d'Alexandre en texte hébreu.

connaissance du moyen âge pour jeter les hauts cris à ce sujet, pour vouloir représenter comme une erreur particulière ce qui était une erreur générale. Que l'on veuille bien se rappeler tous les anachronismes de Shakspeare et de Calderon, et l'on pardonnera au pauvre Juan Lorenzo les bévues qu'il a faites. Le vieux poète nous raconte que la mère d'Achille fit mettre son fils dans un couvent de religieux pour le préserver des dangers qui le menaçaient; il nous montre Hector parlant de vigiles et d'églises; il fait chanter le *Te Deum* par l'armée des Grecs. Son Alexandre, armé chevalier le jour de la fête de saint Anthère, aurait pu monter sur le trône de Castille; le comte don Démosthène, les satrapes de Darius sont de véritables ricos-hombres. Des naïvetés de ce genre se retrouvent plus ou moins chez tous les poètes et chez tous les peintres du moyen âge. Ce manque du costume de l'antiquité, il ne faut pas le déplorer; en peignant Alexandre et ses généraux, comme s'ils eussent été ses contemporains, Juan Lorenzo a donné à son œuvre plus de vie que s'il eût essayé de décrire des mœurs étrangères et mal connues. Le *Poème d'Alexandre*, comme plusieurs livres de la même date, doit à cette transposition d'hommes et d'événements anciens dans un monde moderne une certaine part de l'intérêt qu'il peut exciter. Il doit une autre pour nous, Français, aux imitations qu'il offre de notre littérature. Il est une preuve très éclatante de l'influence qu'exerçait cette littérature, influence qu'on a de la peine à se figurer aussi vive à une époque où les communications devaient être difficiles, périlleuses, et dont

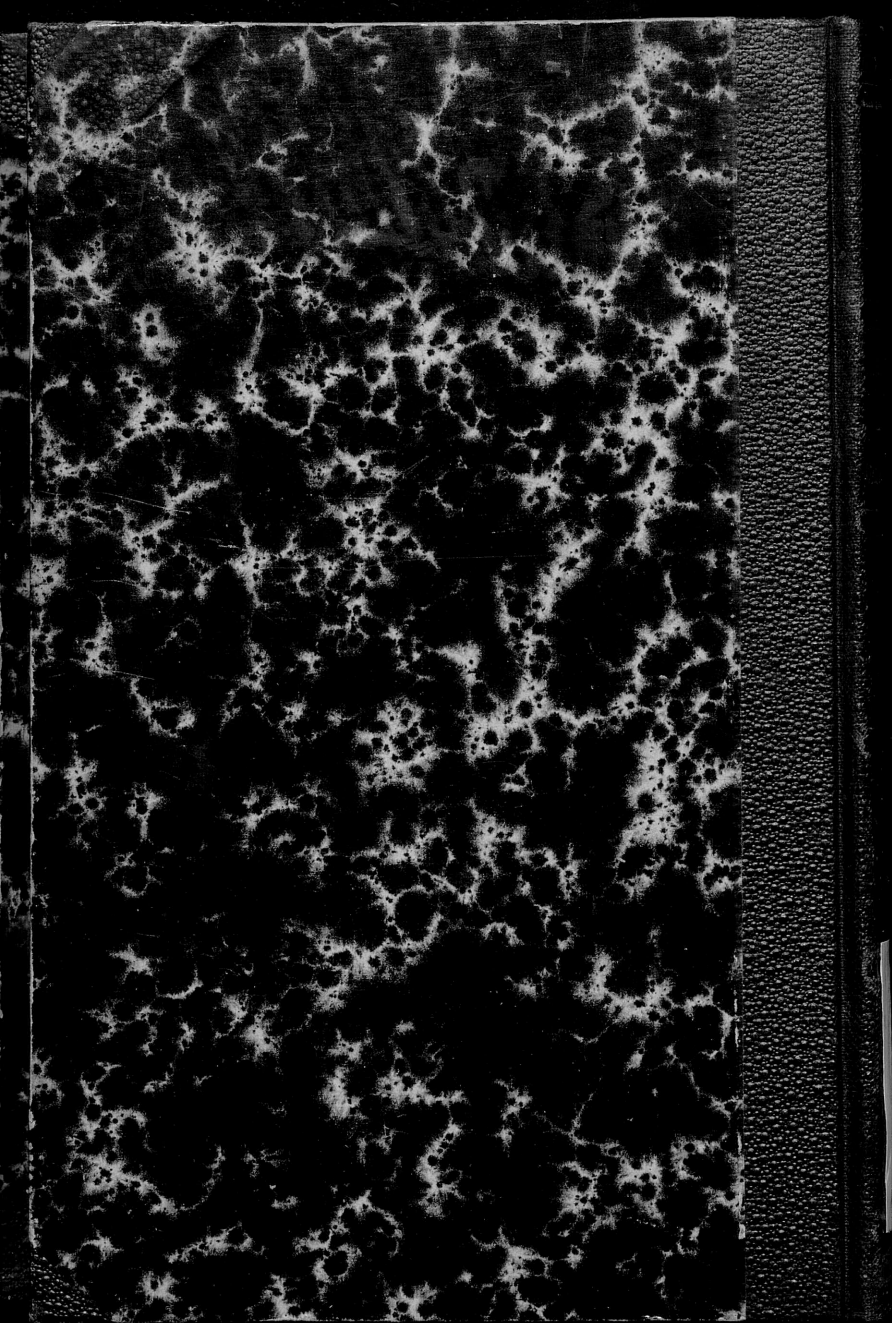
nous avons ailleurs cherché à expliquer les causes.

On laisserait du reste de côté ces deux motifs d'intérêt, intérêt de curiosité, intérêt de vanité nationale, qu'il resterait encore à Juan Lorenzo assez de talent pour qu'il méritât d'être distingué.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE

TABLE

	Pages.
PRÉFACE.....	V
BIBLIOGRAPHIE.....	IX
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I ^{er} . Le Cid.....	109
CHAPITRE II. La Chronique du Cid.....	137
CHAPITRE III. Le Poème du Cid.....	151
CHAPITRE IV. La Chronique rimée du Cid.....	185
CHAPITRE V. Romances du Cid.....	213
CHAPITRE VI. Apollonius.....	229
CHAPITRE VII. Gonzalo de Berceo.....	267
CHAPITRE VIII. Le Poème d'Alexandre.....	301



LES VIEUX
AUTEURS
CASTILLANS

G 62213